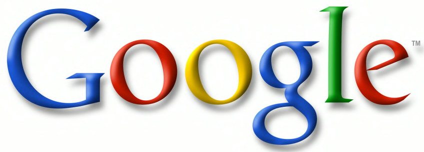
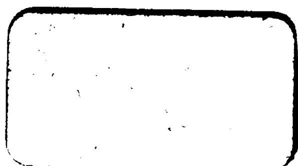



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580630 1



NKV

L. Achard

LES

RÊVEURS DE PARIS

OUVRAGES DE M. AMÉDÉE ACHARD

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Paris. — Imprimerie de la Librairie Nouvelle, 15, rue Breda.

AMÉDÉE ACHARD

LES RÊVEURS

DE PARIS

LOUIS DE FONTENAY — FABIEN DE SERNY

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1860


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES
RÊVEURS DE PARIS

LOUIS DE FONTENAY

I

UN PROLOGUE DANS LA RUE DU FAUBOURG-SAINT-DENIS

Un matin, vers cinq heures, — on était alors dans les derniers jours du mois de mars 1850, — un jeune homme de bonne mine descendait à pas précipités le trottoir de la rue de la Chaussée-d'Antin. Un gros paletot en drap pilote hermétiquement boutonné l'enveloppait jusqu'au cou, et frissonnant, les mains dans ses poches, le menton caché dans les plis froissés d'une cravate blanche, il courait sans prendre garde aux éclaboussures qui mouchetaient de taches de boue le

vernis éclatant de ses souliers de bal et le drap lustré de son pantalon noir.

A une petite distance de ce jeune homme et sur le même trottoir, marchait, mais plus lentement, un homme d'un certain âge, grand, vigoureux et grisonnant. Il portait, lui aussi, un paletot, une cravate blanche et un pantalon noir, et, comme son voisin, il se crottait bravement en homme qui n'a pas de temps à perdre.

Arrivé à l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin et du boulevard, celui des deux promeneurs qui marchait le premier sauta dans un cabriolet qui stationnait devant le café Foy, et glissant une pièce de cinq francs dans la main du cocher :

— Vite ! lui dit-il, rue du Faubourg-Saint-Denis, 93.

Le cocher réveilla d'un coup de fouet son cheval qui dormait, et le cabriolet remonta au grand trot la longue ligne des boulevards.

Le monsieur d'un certain âge qui semblait suivre le jeune homme, atteignit à son tour le coin de la rue de la Chaussée-d'Antin, monta dans un autre cabriolet, et tirant de sa poche un louis :

— Au galop ! mon brave, dit-il au cocher ; il y a vingt francs pour toi si tu rattrapes le camarade qui court là-bas.

— Ça ne sera pas long ! répondit l'automédon numéroté ; un coucou traîné par une rosse !

— Rosse ou non, ne perds pas de temps.

— Ne craignez rien, bourgeois, on connaît son métier, etle temps qu'on perd on le rattrape.

Le cheval, émoustillé par des coups de fouet auxquels la promesse d'un louis prêtait une merveilleuse activité, atteignit, à la hauteur de la rue Laffitte, le cabriolet qu'il était chargé de poursuivre.

— Voilà ! bourgeois, reprit le cocher en retenant les rênes de l'animal ; est-ce mené, hein ?

— Très-bien ! Maintenant, mon garçon, suis ton coucou, comme le diable suit les femmes, et où qu'il aille, va !

— On ira.

Le boulevard présentait alors ce spectacle pittoresque et curieux que la Bohême de Paris connaît un peu trop peut-être, si les honnêtes bourgeois ne le connaissaient pas assez. Le jour commençait à poindre du côté de la Bastille, et la lueur tremblante qui glissait le long des toits humides faisait étinceler les vitres. Çà et là quelques becs de gaz, prodiguant la clarté municipale, brillaient de distance en distance ; le long de l'asphalte désert et silencieux marchaient deux ou trois sergents de ville, tristement drapés dans leurs manteaux comme des philosophes. On ne voyait sur la chaussée boueuse que des escouades de balayeuses fantastiquement accoutrées de loques et de guenilles comme des grotesques de Callot ; des voitures immobiles, et comme pétrifiées par le sommeil, attendaient devant la Maison d'Or, le Café Anglais et l'hôtel du Jockey-Club que les raffinés de la civilisation parisienne eussent achevé leurs soupers ou leurs lansquenets, ces deux parts de leurs cœurs.

La clarté rouge des bougies illuminait les asiles noc-

turnes où quelques convives attardés fumaient leurs derniers cigares et vidaient leurs derniers verres; derrière les vitres de légers éclats de rire et le tintement joyeux du cristal; sur la chaussée, la toux rauque des préposés à la toilette du boulevard. Les uns s'appuyaient sur leurs pelles, estimant qu'ils travaillaient encore trop, même en ne faisant rien; les autres causaient en chassant la boue vers le ruisseau. Quelque patrouille grise filait le long des murs avec la précaution sournoise de fantômes évadés de l'autre monde.

Paris dormait encore : l'aube pâle et froide se dégageait lentement du linceul de brumes dans lequel les nuits capricieuses du mois de mars enveloppent la grande ville. Pas d'autres bruits que le roulement lointain des coupés dans le dédale des rues, et sur le pavé sonore la marche lente et lourde de quelques maçons rappelés au travail par le matin. Une petite pluie fine, moins que cela même, une vapeur d'eau, tombait du ciel chargé de grandes nuées cotonneuses.

— Brr! dit le vieux monsieur en glissant ses mains dans ses poches, si l'oiseau bleu couleur de temps de ce bon M. Perrault avait été citoyen de Paris, cet oiseau bleu eût été gris.

Arrivés à la hauteur de la Porte-Saint-Denis, les deux cabriolets tournèrent l'angle du faubourg et remontèrent la chaussée au grand trot. Le premier s'arrêta devant la porte du nº 93, et le jeune homme qu'il conduisait, sautant sur le trottoir, disparut dans une allée étroite et sombre. Le monsieur qui le suivait l'imita, et tous deux s'engagèrent, à la distance d'un

étage, dans la spirale d'un escalier qui n'avait pas moins de cent vingt-deux marches d'élévation.

Lorsque le plus âgé de ces deux personnages eut, dans sa rapide excursion, atteint le pallier du cinquième étage, il aperçut une porte entr'ouverte juste en face de lui ; il la poussa brusquement et se trouva dans une pièce assez pauvrement meublée, mais propre et bien tenue.

Il fit quelques pas au hasard, s'arrêta au beau milieu de la chambre, et tourna sur lui-même comme un homme qui cherche à prendre connaissance des lieux.

Si, comme le font trop souvent les héros de mélodrame, notre curieux avait traduit ses pensées en paroles, on aurait entendu le monologue que voici :

— Où diable suis-je ? et que vient faire ici cet écervelé après lequel je cours depuis la Chaussée-d'Antin ? Me faire grimper cinq étages à une heure où je serais si bien dans mon lit !... voilà ce que j'aurai grand'peine à lui pardonner. La maison n'est pas belle, au contraire ; l'escalier est raide et raboteux, et l'usage des becs de gaz paraît inconnu dans ces localités. Voyons un peu... là, deux portes ; ici, une troisième... On dort là derrière, sans doute ! Si j'écoutais par le trou de la serrure ?... Écoutons.... Bien ! ce ronflement sonore m'indique assez que l'appartement est habité ; mais par qui ? voilà justement la question ! En attendant qu'il plaise au hasard de me l'apprendre, continuons mon examen... En face, une fenêtre ; et plus loin, une vue, mélangée agréablement de toits, de cheminées et de girouettes... Bon ! une table, un buffet, un grand

fauteuil, six chaises; le tout en bois de noyer vieux, mais luisant... pas un grain de poussière, et là, sur une tablette, trois pots de fleurs. Serais-je chez une Rigolette du quartier Saint-Denis? non; voilà contre la muraille quatre ou cinq images coloriées: le *Soldat laboureur*, *Mort du général Poniatowski*, avec un cheval blanc, et autres sujets belliqueux. Du chauvinisme sous verre avec encadrement de bois de merisier! Y aurait-il un grognard de la vieille garde dans le voisinage?... Je marche en pleins mystères, et moi qui hais les mystères!... Si j'appelais? Quelqu'un viendrait sans doute... Oui, mais qui? Où diable s'est-il fourré, ce sacripant qui me fait trotter par un temps qui mettrait de omnibus en fuite? Ah! une porte s'ouvre... le voici!...

C'était, en effet, le jeune homme que nous avons vu sauter en cabriolet rue de la Chaussée-d'Antin; il poussait doucement une porte voisine et rentrait dans la chambre à pas de loup. Mais quel changement! Le paletot, la cravate blanche, le pantalon noir et les souliers de bal avaient disparu pour faire place à une méchante défroque qui semblait être veuve déjà de deux ou trois propriétaires.

Quand le jeune homme eut refermé la porte prudemment, il se retourna et aperçut, debout devant lui, les deux mains appuyées sur sa canne, le sourcil un peu froncé, mais le sourire à la bouche, le monsieur qui l'avait suivi à son insu.

— Ciel! que vois-je? s'écria-t-il.

— Tu vois ton père, parbleu! répondit le monsieur.

— Vous! vous! ici?

— Tu y es bien?

— Sans doute, mais...

Ici le jeune homme s'arrêta court et jeta un regard furtif sur les deux portes qui étaient en face de lui, comme s'il eût craint d'en voir sortir un spectre, ou, ce qui est plus dangereux, un révélateur.

— Très-bien! reprit le père, voilà un *mais* et un silence qui me prouvent assez que je marche ici comme un héros de théâtre dans un prologue. Tu rougis et tu balbuties comme un amoureux du Gymnase, et j'ai tout à fait l'apparence d'un père noble échappé à l'imagination complaisante d'un vaudevilliste..... C'est d'un fort vilain goût.

— Mais, mon père, s'écria le jeune homme, comment avez-vous su que vous me rencontreriez ici?

— Tu m'interroges, mon cher Louis? C'est plus original. Eh bien! je consens à te répondre. Mais d'abord, avance-moi ce fauteuil, j'y serai mieux pour causer.

— Oui, mais...

— Mais quoi?

— Si nous sortions?

— Laisse-moi donc tranquille! Il fait un temps à ne pas mettre un électeur dehors. Nous sommes fort bien ici, quoique un peu haut, et nous y resterons.

Louis soupira et avança le fauteuil que son père lui désignait du doigt.

— Fort bien! reprit celui-ci en s'asseyant; à présent, prends une chaise et mets-toi là.

Le fils obéit silencieusement.

— Bon ! Tu me demandais donc, je crois, comment j'avais su que je te rencontrerais rue du Faubourg-Saint-Denis, nº 93, au cinquième étage au-dessus de l'entre-sol, car il y a un entre-sol?... Est-ce bien cela?

— Oui, mon père.

— Eh bien ! je l'ai su en te suivant. Est-ce que les cabriolets ne roulent pas pour tout le monde?

— Ah ! vous avez vu...

— Parbleu ! t'imagines-tu qu'un père ait des yeux pour ne rien voir? Tu es mon fils unique, et j'ai été diplomate ; comprends-tu ? Ce matin, au lieu de souper gaiement avec tes amis, — c'est un plaisir que la République n'a pas défendu, — tu profites d'un moment où l'on ne prenait pas garde à toi, et tu disparais. Je t'avais observé pendant ce bal que j'ai donné pour fêter mon retour : « Hum ! me disais-je, Louis ne danse pas ! Louis ne rit pas ! Louis ne cause pas ! Voilà de bien tristes symptômes. » Je sais bien que la mode est aujourd'hui d'être grave à dix-huit ans et misanthrope à vingt-cinq, mais il me semblait que tu exagérais la mode. Je comptais encore sur le souper, mais tu t'y montras le front chargé d'ennuis, comme un ministre le lendemain d'un échec parlementaire, ou comme un personnage de tragédie. Un jeune homme parle de ses amours, et voilà que tu soupires comme l'antique Werther. Le diagnostic, comme on dit en termes de médecine, me parut cette fois caractéristique. Je ne t'avais pas perdu des yeux, je redoublai de surveillance ; et c'est pourquoi, lorsque tu t'es avisé de quit-

ter l'hôtel, je me suis élancé à ta poursuite, laissant mes hôtes autour d'une table qui les disposera, je l'espère, à l'indulgence. Maintenant, veux-tu que je te le dise, mon cher fils, ta conduite me paraît manquer de clarté. Depuis un mois que je suis de retour, c'est tout au plus si je t'aperçois une heure ou deux par jour, le matin à déjeuner, le soir à dîner; monsieur mon fils, s'enfuit dès l'aurore; mes amis ne le voient jamais et personne ne le rencontre. Lorsque je m'informe de toi, chacun me jure ses grands dieux qu'il ne sait ce que tu deviens, et on me demande ensuite si tu n'es pas en route pour le Pérou. C'est à croire que tu as retrouvé le vieil anneau de Gigès, qui rendait son propriétaire invisible. Quand, par hasard, je t'interroge sur l'emploi de tes journées, tu me réponds invariablement que tu suis un cours de botanique, un cours d'arabe, un cours de philosophie, un cours d'économie politique, un cours de chinois. Que sais-je? un tas de cours! plus de cours qu'il n'y a de professeurs! « Bon! me disais-je, comme monsieur mon fils s'instruit! un de ces quatre matins j'en apprendrai de belles sur son compte! »

— Mon père!

— Entre nous, je crois que l'un de ces quatre matins est arrivé. Voyons, mon cher Louis, à quelle folie te livres-tu ici? Je ne te ferai pas l'injure de supposer que tu fais partie de quelque société secrète...

— Oh!...

— Fort bien, et ton indignation me rassure; mais comme il m'est impossible de penser que tu t'habilles d'une vieille redingote marron, râpée au dos et

luisante aux coudes, et d'un affreux pantalon noisette, natif du Temple, pour étudier la morale ou la chimie, force m'est de te demander très-catégoriquement ce qui t'amène ici et ce que tu y fais. J'ai dit ; à ton tour, parle.

— Mon père...

— Oui ; je suis ton père, c'est convenu ; et les registres de l'état civil en font foi ; mais ce n'est pas une raison pour te taire à perpétuité. Voyons, veux-tu que je t'aide ?... As-tu des dettes ?

— Non, mon père.

— Tant pis. A ton âge, et riche comme tu l'es, un jeune homme rangé en a toujours. Te livres-tu à l'étude des problèmes sociaux dont tout le monde poursuit la solution ?

— Dieu m'en garde !

— Et tu fais bien ! As-tu l'envie de passer à l'état d'homme politique, et crois-tu qu'il soit nécessaire pour arriver à ce beau résultat de lire tous les livres d'une bibliothèque ?

— Point du tout.

— Enfin es-tu savant, entomologiste, mécanicien ? t'adonnes-tu à l'amélioration de la race chevaline ? poursuis-tu la pierre philosophale ? veux-tu fonder une secte d'illuminés ?

— Eh ! mon père, je ne suis pas fou !

— Eh bien ! si tu n'es pas fou, parle ; je t'écoute.

Louis soupira, regarda les deux portes toujours fermées, ouvrit la bouche comme s'il allait parler et ne dit rien.

— Mais j'attends! reprit le père, en frappant de sa canne sur les briques du plancher.

— Au nom du ciel, plus bas! murmura le jeune homme.

— Que fait au ciel que je parle à voix haute ou à voix basse ?

— C'est que nous ne sommes pas seuls dans cet appartement, répondit Louis avec effort.

— Ah! nous ne sommes point seuls, c'est déjà un renseignement.

— Et je ne voudrais pas troubler le repos des braves gens qui y demeurent.

— Ici près, là? dit le père, en désignant les deux portes du bout de sa canne.

— Oui, mon père.

— Et que font-ils, ces braves gens?

— Ce sont des ouvriers.

— Quelle espèce d'ouvriers? Il y en a tant! les bons qui travaillent, les mauvais qui ne font rien!

— Oh! ce sont de braves gens!

— Ces braves gens sont des ouvriers; ces ouvriers sont de braves gens; nous pourrions causer longtemps comme ça sans beaucoup éclaircir la question; mais voilà, j'imagine, quelque chose qui nous aidera puissamment à la résoudre.

Le père se leva, et s'approchant d'un meuble, il prit délicatement entre le pouce et l'indicateur un joli petit bonnet de femme tout frais éclos de la veille.

A cette vue, Louis rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Le bonnet est charmant, dit le père, en le faisant

tourner sur son doigt; tu me permettras bien de croire qu'il est à quelqu'un, et que ce quelqu'un est une jeune fille ?... Allons, il y a une amourette sous ses rubans roses !

— Non, pas une amourette, dit le fils en se levant, mais un amour profond, sérieux, sincère...

— Bon! pourquoi ne pas dire tout de suite éternel !

— Oui, mon père, éternel!

— Ah! voilà le grand mot lâché!

— Et digne de celle qui l'inspire.

— Voilà que nous commençons à nous comprendre. Tu es amoureux, et tu prends un feu de paille pour un volcan.

— Ah! si vous connaissiez celle que j'aime...

— N'achève pas; c'est inutile, et je sais d'avance tout ce que tu vas me dire. Elle a toutes les qualités, tous les mérites, toutes les vertus, toutes les grâces; bien plus même, ce n'est pas une femme, c'est un ange. La tradition le veut. Mais ce bel ange a un nom, sans doute?

— Celle que j'aime s'appelle Cœlina.

— Oh! quel nom!

— Elle ne l'a pas choisi...

— Et elle a bien fait; si elle l'avait choisi, je ne le lui aurais jamais pardonné. Mais, continue. Mlle Cœlina a une profession, une famille sans doute? On a beau être ange de naissance, ces choses-là ne sont pas inutiles.

— Cœlina est fleuriste.

— Bien!

— Son père est menuisier, et sa mère, Mme Plumet, veille aux soins du ménage.

— Voilà qui est parfait; et je n'ai rien à reprendre à tout cela, si ce n'est ta présence ici, au milieu de personnes que sans doute tu connais fort peu.

— Il y a fort peu de temps, en effet que je les vois; mais si court qu'il ait été, il m'a permis d'apprécier leur patience, leur résignation, leur courage, leur probité, leur ardeur au travail, leur...

— Bon! te voilà parti! nous avions les fermes modèles, tu inventes les familles modèles, c'est mieux.

— Vous raillez, mon père; mais vous-même, ne m'avez-vous pas enseigné le respect qu'on doit aux honnêtes gens? « Quelle que soit leur condition, me disiez-vous, brillante ou modeste, il faut les honorer. » Vos maximes, je les pratique.

— C'est fort bien! mais en te disant de respecter et d'estimer les braves gens, t'ai-je dit qu'il fallait aimer leurs filles?

— Est-on maître de son cœur?

— On est toujours maître de faire ou de ne pas faire une sottise! Tiens, mon cher Louis, je plaisante; mais la chose a plus de gravité que tu ne le penses, et j'arrive à temps, je l'espère, pour t'empêcher de faire une folie ou une mauvaise action.

— Que voulez-vous dire?

— Tu vas me comprendre. Cette famille, dis-tu, est honnête et toute pétrie de ces vertus que certains auteurs prêtent si complaisamment à quiconque ne porte pas d'habit; je veux bien te croire sur parole, mais tu

conviendras que tu as tout au moins une singulière façon de respecter cette honnêteté!

— Comment cela, s'il vous plaît?

— Mais, en t'introduisant dans cette famille d'ouvriers, as-tu dit ton nom, ta fortune, ta position dans le monde? Ton costume me répond pour toi; crois-tu que ce déguisement soit bien loyal, et si ces braves gens apprennent un jour que tu les as trompés, n'auront-ils pas le droit de t'accuser?

— Oui, j'en conviens, la ruse que j'ai employée pour me rapprocher d'eux est blâmable peut-être; mais, quel était mon but en m'y résignant; voulez-vous que je vous le dise?

— Et que m'apprendrais-tu que je ne sache déjà? Tu es une victime des opéras-comiques. Tu as voulu être aimé pour toi-même! Le moyen n'est pas neuf, mais il est ridicule. As-tu bien réfléchi à ce que tu voulais faire en venant ici? Tu le sais, en amour il y a deux camps, deux écoles, comme on dit aujourd'hui: celle des roués et celle des dupes; Lovelace représente l'une, Grandisson représente l'autre. Le premier séduit, c'est une faute; le second épouse, c'est une sottise. A laquelle de ces deux écoles appartiens-tu?

— Que vous dirai-je, mon père! J'aime; ce mot-là résume tout. Il explique ma conduite; s'il ne la justifie pas, il l'excuse. Ce qui m'entraîne vers Cœlina, ce n'est pas seulement sa beauté, mais surtout c'est sa grâce, sa naïveté, sa candeur, sa joyeuse et charmante humeur! Je l'aime, enfin.

— Ou tu crois l'aimer!

— Je sais bien qu'on peut lui reprocher de n'avoir pas toujours des manières très-distinguées, un langage très-correct; eh! oui, ce n'est pas une femme du monde; mais si elle est venue comme une violette des bois sans culture, au hasard, en a-t-elle moins de grâce et de parfum? Quand elle est là près de la fenêtre, et que, tout en chantant quelque romance populaire, elle tresse ses bouquets de gaze, de soie et de velours, la franchise de son sourire, la fraîcheur vermeille de ses joues, sa gaieté d'oiseau, sa jeunesse, son insouciance, tout me rappelle ces charmantes héroïnes...

— Eh! mon Dieu! je te demande des raisons et tu me fais du lyrisme. Il ne te manque plus que de me répondre en vers. Laissons là les romanesques héroïnes qui n'ont rien à voir dans ton aventure, et réponds tout net à ma question. As-tu, oui ou non, l'intention sérieuse d'épouser Mlle Cœlina Plumet?

— Eh bien! oui.

— Tu es de la seconde école, mon pauvre garçon!

— Je suis de l'école qui n'a pas de préjugés.

— Et moi non plus je n'ai pas de préjugés; mais si les romans dont tu as fait ta pâture te permettaient de raisonner un peu, tu comprendrais bien vite qu'une femme qui n'a pas nos idées, qui ne parle pas notre langage, qui n'est pas dans nos habitudes et nos relations, peut, tout en ayant de merveilleuses qualités, nous rendre parfaitement malheureux. Tranchons le mot. Mlle Cœlina, et ce n'est pas ma faute, n'est pas de ton rang et ne vit pas dans le même monde.

— Mais, mon père, aujourd'hui l'égalité...

— Ah! mon ami, épargne-moi de pareilles sornettes! Tout ce que tu veux me dire, je l'ai lu vingt fois, et ce n'est pas la peine de me le répéter. Crois-en ma vieille expérience, en t'unissant à Mlle Plumet, tu crois n'épouser qu'une grisette, et tu épouses le ridicule... Bien plus même, tu épouses le malheur.

Louis ne répondit rien, mais sa physionomie trahissait les mouvements de son cœur ; s'il regrettait d'avoir été surpris dans son romantisme en action, on voyait cependant qu'il persistait dans son dessein.

— Écoute-moi, reprit son père d'une voix grave : tout ceci m'attriste plus que tu ne le penses. Tu es majeur, tu es maître de la fortune que t'a laissée ta pauvre mère, tu es donc entièrement libre d'agir suivant ta volonté... Mais crois-tu que j'aie d'autre intérêt ici-bas que celui de ton bonheur ? et n'es-tu pas ma plus chère, j'allais dire mon unique affection ?

Le fils, ému, pressa la main de son père.

— J'avais rêvé pour toi une autre union...

— Une autre union ? répéta le fils en relevant le front.

— Tu te souviens de ta cousine Marie ?

— Cette jolie enfant que je n'ai pas vue depuis déjà sept ou huit ans ?

— C'est aujourd'hui une grande jeune fille : l'âme la plus blanche dans le corps le plus beau. Elle est orpheline, tu le sais, et je te la destinais...

Louis secoua la tête.

— Il est trop tard, mon père, dit-il.

— Nous verrons bien, répondit le diplomate.

On entendit en ce moment un léger bruit dans la

pièce à côté, Louis se leva brusquement et jeta un regard suppliant sur son père.

— Je comprends, reprit celui-ci ; tu as peur que ma présence ici, à pareille heure, ne révèle à ces braves gens qui je suis et qui tu es. Je me retire ; mais songes-y bien, mon cher enfant, tu es sur une pente qui conduit aux plus dangereuses folies. Tes yeux me disent que ton cœur n'est plus libre ; c'est alors à ta raison que je m'adresserai... Pense à ton avenir, pense à ta famille, et ne joue pas le bonheur de toute ta vie sur le caprice d'un jour. Je te laisse et retourne à l'hôtel, mais souviens-toi que je t'attends.

Le père serra la main de son fils et sortit de l'appartement.

Quand le bruit de ses pas cessa de résonner dans l'escalier, Louis qui l'avait suivi rentra dans la chambre et tomba sur une chaise, le front entre ses mains.

— Non, dit-il, c'est impossible ! J'aime Cœlina, j'épouserai Cœlina !

II

LA FAMILLE PLUMET

On trouvera peut-être que M. le marquis de Fontenay, — c'était le nom du père de Louis, — n'avait pas mis son autorité de père en usage avec assez de fermeté, dans la visite qu'il avait faite rue du Faubourg-Saint-Denis.

Cette modération tenait à une circonstance particulière qu'il est bon d'expliquer ici.

Un jeune homme qui était un peu, par alliance, de la famille du marquis, avait eu, comme Louis, un amour assez vif pour une femme d'une condition inférieure. Le père était intervenu, et un beau matin le bel amoureux était parti ; on le croyait en voie de guérison, lorsqu'un jour, en entrant dans sa chambre, on le trouva mort dans son lit. Une lettre adressée à son père indiquait que le regret d'être séparé de la seule femme qu'il pouvait aimer l'avait poussé au suicide.

A défaut de cet exemple, qui était bien de nature, on en conviendra, à faire réfléchir le marquis, M. de Fontenay était en toute chose de l'école des temporisateurs. Il espérait beaucoup du temps et de l'aide que le hasard lui prête en toute occasion.

« Attendre, avait-il coutume de dire, c'est réussir. »

Au moment de son départ pour l'Allemagne, où l'appelait la mort d'une parente qui avait pour héritière une fille unique, orpheline à dix-sept ans, M. de Fontenay avait confié son fils aux mains d'un vieil ami, officier de marine en retraite. Le soin de régler une riche succession embarrassée de dettes et de procès, avait retenu M. de Fontenay en Allemagne plus longtemps qu'il ne le pensait. De retour en France, il n'eut rien de plus pressé que d'interroger son vieil ami et d'étudier le caractère de son fils. Le résultat de ce double examen fut, comme dans toutes les affaires de ce monde, mêlé de choses bonnes et mauvaises ; mais le marquis avait assez vécu, et en des circonstances

trop diverses, pour s'effrayer beaucoup de ce résultat. La seule chose qui l'inquiétait un peu, c'était l'absence presque complète de défauts qu'il avait observée dans le caractère de Louis.

— Point de défauts ! disait-il en lui-même, mauvais symptôme ! Pourvu qu'il n'ait pas de vices !

En rentrant dans son cabinet, après sa course au faubourg Saint-Denis, M. de Fontenay y rencontra son ami l'officier de marine qui l'attendait.

— Parbleu ! lui dit-il, je suis ravi de vous trouver là, nous avons à causer.

— Causons.

— Mais d'abord, dites-moi bien tout.

— Quoi, tout ?

— Que faisait monsieur mon fils pendant les derniers jours de mon absence ?

— Que sais-je ! Apparemment ce que font les miens !

— Et que font-il les vôtres ?

— Je l'ignore.

— Voilà qui m'éclaire merveilleusement !

— Vous imaginez-vous par hasard que je prenne garde à ce que font de grands garçons de vingt-cinq ans ? Que vous avais-je dit : « Je me charge volontiers de la tutelle momentanée de Louis, à la condition de lui mettre la bride sur le cou ; » j'ai tenu parole, et il court encore.

— Je m'en doute assez !

Ici, M. de Fontenay raconta à son vieil ami, le capitaine de Garoffé, l'étrange aventure dans laquelle son fils

Louis s'était jeté tête baissée, avec la candeur d'un novice et l'étourderie d'un papillon.

— Mais, sacrebleu ! c'est absurde ! s'écria le vieux marin.

— Eh ! je le sais bien, et c'est là ce qui m'effraye. Une sottise qui prend sa source dans les qualités les plus exquises du cœur... c'est presque incurable !

— Mon ami, il n'y a pas de temps à perdre ; il faut embarquer votre fils à bord d'une frégate et l'envoyer au bout du monde.

— Et croyez-vous qu'il ne trouvera pas des fleuristes plus ou moins décolletées de Rio-Janeiro à Taïti ? La belle avance lorsqu'un beau matin j'apprendrai par le paquebot de la mer des Indes que mon fils a épousé une Virginie cuivrée ! une Ourika couleur de bois d'acajou !

— C'est juste ; alors que prétendez-vous faire ?

— Attendre... Vous avez vu pêcher la baleine, mon vieux camarade ?

— Vingt fois ; mais quel rapport entre une baleine et votre fils ?

— Un très-grand. Lorsqu'une baleine est piquée au flanc, vous lui donnez de la corde et la laissez nager aussi vite qu'il lui plaît.

— Sans doute. Si on roidissait le grelin, elle emporterait tout, le harpon, la chaloupe et les matelots.

— Eh bien ! mon fils est piqué au cœur... je le laisse courir. Nous verrons quand il sera las.

Force nous est ici de faire un pas en arrière pour

expliquer comment Louis avait fait la connaissance de la famille Plumet.

D'un caractère naturellement exalté, un peu mélancolique et doux, Louis partageait sa vie entre la lecture et la rêverie. Quand il ne lisait pas un volume de poésie ou quelque roman nouveau, il errait à travers champs. Au lieu de chercher dans le monde quelque honnête jeune fille à laquelle il pût confier son cœur et l'avenir de son nom, il se mit bravement à la poursuite de l'idéal. Trouver une femme qui devienne une bonne mère de famille et vous rende heureux ou à peu près, c'est déjà bien quelque chose, et l'on sait beaucoup de gens habiles qui n'y réussissent pas. Louis voulait mieux que ça et plus que ça. Il éleva dans son cœur un autel à l'absolu, et sur cet autel il dressa une statue qu'il se plut à orner de toutes les perfections que les fantaisistes prodiguent à leurs idoles. Son idéal à lui s'appelait tantôt Ophélia et tantôt Héloïse, un jour Clarisse et le lendemain Desdemone. Combien de fantômes charmants ne traversèrent pas son imagination, tandis qu'il suivait au soleil couchant la lisière des bois pleins d'ombres et de murmures! Mais tandis qu'il vivait en communion avec des êtres imaginaires, ces faciles aventures qu'on trouve si aisément lorsqu'on se promène au bois de Boulogne ou sur l'asphalte du boulevard, lui répugnaient effroyablement, et loin d'imiter l'exemple de ses amis, ce qu'il savait de leurs galanteries et de leurs triomphes le faisait se replonger plus avant dans ses chères et rêveuses contemplations. Ce qu'il voulait, c'était une chimère.

Un jour il la rencontra; et cette chimère, s'appelait Cœlina Plumet.

En suivant la ligne des boulevards, les mains dans ses poches et le front pensif, Louis avait souvent croisé, passant avec la grâce et la légèreté d'une bergeronnette qui trotte sur le sable fin des ruisseaux, une jeune ouvrière qui filait, pimpante et jolie, un carton sous le bras ou quelque boîte à la main. Il la suivait des regards, quelquefois aussi des pieds, et quand elle disparaissait à l'angle d'une rue, il soupirait et s'en allait rêvant.

L'intrigue, comme on voit, n'était ni bien vive, ni bien romanesque, mais avec un caractère comme celui de Louis, il suffisait d'un hasard pour faire de cette rencontre une aventure, et transformer, le diable attendant, cette aventure en roman.

Ce hasard se présenta un dimanche.

Ce jour-là, Louis était allé à Saint-Mandé sans autre motif que la pente du caprice. Un restaurant était ouvert, il y entra. La douceur de la journée avait engagé le maître de l'établissement à dresser des tables dans le jardin. On avait ramassé quelques musiciens dans le pays et la compagnie sautait entre deux gibelottes.

Dès les premiers pas que Louis fit dans le jardin, il rencontra les yeux de la jolie ouvrière. Elle était dans ses plus frais atours, en robe de mousseline-laine, avec un joli bonnet, et dansait de tout son cœur.

— Elle encore! Quel hasard! murmura Louis.

Le hasard, il faut l'avouer, n'était pas bien miraculeux, mais quand on a l'esprit enclin au romanesque,

les grains de sable deviennent des rochers, et la faneuse qui passe une fourche à la main se transforme en Dulcinée.

L'ouvrière, tout en dansant, ne prenait pas garde à M. de Fontenay, qu'elle ne connaissait pas. Si elle l'avait vu, c'est parce que la porte par laquelle Louis était entré faisait face au quadrille où elle figurait. Le bal, la musique et son danseur l'occupaient tout entière.

Si Louis avait pris plaisir à la voir marcher, il en prit un plus grand encore à la regarder, tandis qu'elle allait, venait et sautillait avec la prestesse d'un écureuil. Quand la contredanse fut terminée, l'ouvrière salua son cavalier et courut vers une table où un brave homme endimanché causait, entre deux verres, avec un invalide, et l'embrassa gaiement.

— Tu t'amuses, mon enfant? dit le bonhomme.

— Oui, papa.

— Eh bien! amuse-toi.

— Certainement, et vous?

— Moi, je bavarde avec monsieur, qui me raconte les campagnes de l'autre; nous en étions à la Bérésina.

— Un endroit où il faisait chaud, mam'zelle, dit l'invalide en saluant l'ouvrière; des glaçons partout, sur le fleuve et dans la barbe.

— Ça devait être drôle! dit la jeune fille, mais maman, où est-elle?

— La maman Plumet!... Tiens, elle est là-bas avec notre voisine... En voilà deux qui font travailler leurs langues comme quatre!

— Oh! la ritournelle qui commence. Bonsoir, papa!

Et, plus leste qu'un oiseau, Mlle Plumet courut à la danse.

Le bal, comme on le pense bien, était un peu mêlé, et la compagnie eût été fort surprise si elle avait appris que le fils d'un vrai marquis, deux ou trois fois millionnaire, promenait sa rêverie sous les tonnelles du père Pitou, à l'enseigne du *Chasseur d'Afrique*.

Au plus fort d'une valse qui mêlait agréablement les artilleurs aux couturières, un courtaud de boutique qui se donnait les airs d'un prince russe en villégiature, saisit gaillardement Cœlina par la taille et l'embrassa sur le cou. Cœlina se récria et voulut se dégager.

Mais le séducteur de guinguette, animé par une bouteille de vin blanc, la retint.

— Palsambleu ! ma charmante, lui dit-il en style de mousquetaire, puisque la connaissance est faite, nous allons la continuer, s'il vous plaît.

Et un second baiser suivit cette déclaration.

Louis n'était pas loin de Cœlina. Il s'élance, et prenant au collet le galant, il l'envoie dans les jambes d'un brigadier de dragons, aux éperons duquel le malheureux laissa un pan de son habit. Les spectateurs rirent aux éclats. Le vaincu, furieux et contusionné, se releva, et bondit sur son agresseur, les deux poings en l'air.

Mais Louis avait fait de la gymnastique, de la savate et du pugilat ; et quoique d'une apparence frêle et délicate, il n'eût pas redouté dans l'occasion de lutter avec un rôdeur de barrière ou quelque lion de faubourg.

Dès le premier choc, son rival s'en aperçut bien ; un coup de poing l'envoya rouler à dix pas sur les genoux

de Mme Plumet, qui sauta de sa chaise en poussant des cris.

— Monsieur, prenez garde ! s'écria Cœlina en voyant le jeune commis se redresser d'un air furieux, les yeux en flamme et les mains sur une chaise qu'il brandissait.

— N'ayez pas peur, mademoiselle ; s'il me touche, il est mort ! répondit Louis en qui parlait l'orgueil du sang.

Mais au bruit de la lutte, des gendarmes accoururent, et, pour remettre l'ordre, arrêtèrent provisoirement les deux antagonistes.

— Au violon ! dit le brigadier.

Que seraient devenus la poésie et les rêves de Louis, si des hauteurs d'une aventure il était subitement tombé dans les réalités vulgaires d'une prison de village, c'est ce que personne ne peut savoir ! Mais Cœlina était là, elle intervint :

— Eh ! monsieur, dit-elle au brigadier d'un petit air délibéré, emmenez les coupables, c'est votre droit, mais laissez les innocents !

— Eh ! la petite mère ! tous les tapageurs seraient innocents de père en fils !... si on les écoutait !

— D'abord, monsieur le militaire, il n'y a pas de petite mère, il y a une honnête fille qui vous parle, et vous dit que monsieur a pris ma défense contre ce grand nigaud, qui voulait m'embrasser de force.

— C'est vrai ! dit un dragon haut de cinq pieds six pouces, sans le casque.

— Ah ! il voulait vous embrasser ? reprit le gendarme, à qui l'intervention de la cavalerie inspirait déjà des sentiments plus doux.

— Et plutôt deux fois qu'une.

— Et malgré vous ?

— Tiens ! il est si beau, ce monsieur avec son lorgnon !

— Alors, c'est différent, et du moment que l'autre monsieur n'a fait que voler à votre secours, il a rempli son devoir en bon Français.

Après avoir débité cette phrase avec toute la grâce militaire que comportait la situation, le brigadier ordonna à ses hommes de lâcher Louis.

— Et vous, marche ! dit-il à l'autre.

En ce moment, Louis sentit sa main prise comme dans un étau ; il se retourna et vit l'honnête figure de Jérôme Plumet qui venait remercier le protecteur de sa fille.

— Vous avez défendu Cœlina, monsieur, c'est d'un brave homme ; je ne vous dis que ça ; mais si, dans l'occasion, vous avez besoin d'une bonne paire de bras, comptez sur Jérôme Plumet.

— Et moi, monsieur, ajouta la voix plus douce de Cœlina, croyez que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour une femme qui vous était inconnue.

Mme Plumet, plus expansive, sauta au cou du jeune homme.

— Ah ! monsieur, dit-elle, vous êtes un héros, je croyais voir le prince Rodolphe. Vous avez son courage, et j'imagine qu'il vous ressemblait.

L'effusion et la cordialité de ces braves ouvriers, la jolie figure de l'ouvrière, agirent sur le cœur impressionnable de Louis ; il vit poindre dans son imagination,

toujours en éveil, le premier chapitre d'un roman, et tout doucement il se laissa aller au plaisir d'en tourner les premiers feuillets.

Le moment du départ venu, on ne trouva plus ni voitures ni omnibus. On prit gaiement le parti de rentrer à pied dans Paris. Il faisait un clair de lune superbe, et par un de ces caprices qui prouvent jusqu'à quel point le mois de mars pousse l'amour de la fantaisie, il n'avait pas plu de la journée.

Louis marchait en compagnie de la famille Plumet, ce qu'il avait fait ayant suffi pour le mettre sur le pied de la plus parfaite intimité. Chansonnettes et propos allaient leur train. En observant Cœlina, à laquelle il donnait quelquefois le bras pour passer les endroits pierreux, une idée que tout autre eût repoussée avec empressement et que Louis accueillit comme une inspiration d'en haut, s'insinua dans son esprit, où elle jeta bientôt de profondes racines.

— Si je m'introduisais chez elle, se disait-il dans sa fièvre d'aventure, si je me faisais aimer pour moi-même, au moins serais-je sûr que la séduction de la fortune et du rang ne serait pour rien dans le sentiment que j'aurais fait naître dans ce jeune cœur? Cœlina est fraîche comme une rose du mois de mai, elle a toute la gaieté de son âge et de sa bonne santé, elle gazouille comme une hirondelle au bord d'un toit, le sourire est son ami; on voit au travers de ses moindres pensées comme au travers d'une eau limpide; c'est peut-être le bonheur que je tiens sous mon bras.

Louis en était là de ses réflexions, fruits roman-

tiques du clair de lune, lorsque Mme Plumet, qui avait au plus haut degré le don de la curiosité, interrogea brusquement le rêveur.

— Vous êtes de Paris, monsieur? lui dit-elle.

— Non, madame, répondit Louis.

Et il ne mentait presque pas; Louis était né dans un château, aux environs de Saint-Germain.

— Alors, vous êtes de la province? reprit la curieuse.

— Oui, répondit Louis.

Ici le mensonge commençait à intervenir dans la conversation. Encore quelques mots, et il allait prendre de plus belles proportions.

— Pauvre jeune homme! continua Mme Plumet, qui ne pouvait pas comprendre qu'on ne fût pas de Paris; ce sont vos parents qui vous ont envoyé à Paris, sans doute?

— Oui, madame, mes parents, et l'envie de faire quelque chose.

— Vous avez donc choisi un état?

— Il faut bien travailler pour vivre!

— C'est la coutume des honnêtes gens, — mais les vauriens s'en passent, dit le père Plumet, et j'en connais!...

— Oh! monsieur n'a pas la tournure d'un mauvais sujet, dit doucement Cœlina.

— Ça se voit! Un brave jeune homme qui donne de si fameuses taloches aux insolents!

— Mais, dites-moi, reprit Mme Plumet qui persistait

dans son interrogatoire, qu'est-ce que vous faites donc?

Louis hésita un instant.

— Moi, madame? dit-il ensuite.

— Pardine! il ne s'agit pas d'un autre, j'imagine!

Louis se gratta le front.

— Je travaille dans l'étude d'un homme d'affaires, dit-il enfin.

— Est-ce un bon métier?

— Mais assez bon.

— Et vous gagnez?

— Deux cents francs par mois, à peu près.

— Tiens! c'est gentil, un peu plus de six francs par jour.

— Comme les doreurs sur porcelaine, les bons tapissiers et les ébénistes, dit Jérôme Plumet.

— Mais j'aurai de l'augmentation bientôt, répliqua Louis, qui commençait à s'amuser de son mensonge.

— Et dépensez-vous tout ce que vous gagnez?

— Dame! quand on vit à l'hôtel.

— Comment! vous vivez à l'hôtel?

— Il le faut bien, quand on n'a pas ses parents.

— Mais, jeune homme, on doit vous voler dans cet hôtel?

— Dame! les aubergistes, vous savez, ne concourent pas pour le prix de vertu.

— Et qui est-ce qui prend soin de votre linge, de vos effets, de tout enfin?

— La bonne.

— Ah bien! ce doit être un fier gaspillage?

— Assez joli; les mouchoirs y passent et les chemises aussi.

— C'est une horreur! Mais pourquoi ne vous mettez-vous pas chez de braves gens qui vous prendraient en pension?

— Il faudrait en trouver.

— On en cherche.

— Je n'en connais point.

— Eh bien! voulez-vous que je vous fasse une proposition, moi?

— Faites, madame Plumet, faites.

— Vous plairait-il de venir chez nous?

— Dame! si ça convenait à M. Plumet.

— Il ne s'agit pas de savoir si ça lui convient, puisque ça me va. Voyons, ça y est-il?

— Mais d'abord, s'écria M. Plumet, il faudrait savoir si monsieur demeure dans notre voisinage.

— C'est juste; où demeure donc cet homme d'affaires chez qui vous travaillez?

— Dans le faubourg Poissonnière, répondit hardiment Louis, qui se souvint d'avoir rencontré Cœlina entre le boulevard Bonne-Nouvelle et la Porte Saint-Denis.

— Comme ça se trouve, nous sommes voisins!

— Ah bah!

— Et nous avons justement chez nous, rue du Faubourg-Saint-Denis, une chambre qui ne fait rien et très-proprement meublée, tout en noyer.

— Tout en noyer! répéta Louis.

— Vous pourrez vous y installer demain si vous voulez.

— Je ne demande pas mieux.

— Alors c'est dit?

— C'est dit!

— A propos, monsieur, maintenant que vous voilà mon locataire, dites-moi donc, je vous prie, comment vous vous nommez?

— Je m'appelle Louis Durand, répondit Louis.

Et mentalement il ajouta :

— Il y a tant de Durand! un de plus, un de moins!

La conversation avait mené la compagnie jusqu'à la hauteur de la Porte-Saint-Denis; arrivés là, les nouveaux amis se séparèrent en se promettant de se revoir le lendemain.

En rentrant dans l'hôtel de son père, Louis était ivre de joie. Un pan de cette robe céleste qu'il faisait flotter sur les pas de son inconnue venait enfin de lui apparaître. Cette robe ne valait pas plus de trente sous le mètre, et son inconnue portait un simple tartan; mais l'idéal n'a point de costume qui lui soit particulier, et pourvu qu'il soit habillé, qu'importent l'étoffe et la façon!

Grâce à la liberté que lui laissait le capitaine de vaisseau commis à sa garde par M. de Fontenay, le déménagement de Louis ne fut pas long; une malle en fit tous les frais. Personne d'ailleurs dans l'hôtel ne s'aperçut de la nouvelle et singulière vie qu'il menait. Le capitaine de vaisseau, eût-il vécu cent ans, ne se serait jamais imaginé qu'un fils de famille qui avait à la disposition de son cœur tous les boudoirs de la Chaussée-d'Antin, irait l'enfermer dans une mansarde du faubourg Saint-Denis!

La chambre qu'on destinait à Louis chez les époux Plumet donnait sur les toits et présentait à la vue une collection remarquable de girouettes et de tuyaux de cheminées. La perspective se noyait dans un horizon de mansardes et d'ardoises. Le mobilier, qui valait bien trente écus, se composait d'un lit, d'une commode et de quatre chaises, avec un petit miroir accroché au mur par un clou.

— Vous serez là comme un prince, lui dit Mme Plumet en lui faisant les honneurs de son domicile. C'est un peu haut, mais l'air est bon: il y a un appui sur la fenêtre, où l'on pourra mettre des pots de réséda et des giroflées. En face, il y a un monsieur, un artiste qui joue sur son piano les airs les plus nouveaux; ce sont des contredanses qui donneraient envie de danser aux engelures. Un peu plus loin, là où vous voyez une cage verte avec un serin, il y a une demoiselle qui chante des romances à fendre le cœur. Elle doit débuter à l'Ambigu. Aimez-vous les beaux-arts, vous?

— Oh! s'écria Louis avec un geste d'admiration.

— Moi, j'en raffole... les mélodrames surtout me rendent folle. Je ne suis jamais plus contente que lorsque je pleure à chaudes larmes. Et dire que si j'avais étudié, j'aurais pu être actrice!... mais je n'ai pas étudié. Oh! Mélingue, voilà un homme! Vous le rappelez-vous dans *Lazare le Pâtre*, quand il crie: « *Archers du palais, veillez!* » Ça me fait sauter sur ma chaise quand j'y pense. Le mélodrame! il n'y a que ça de beau. Une mère qui embrasse sa fille, un père qui gronde, un traître, un affreux traître, qui persécute tout le monde,

une pauvre innocente, amoureuse comme le printemps, qui ne peut pas épouser celui qu'elle aime, des princesses avec des robes tout en or, et puis des gens qu'on emprisonne, des histoires de petits enfants abandonnés qui font que les premières loges pleurent sur les galeries et les galeries sur le parterre; et M. Jemma, (la Porte-Saint-Martin, avec sa voix de tonnerre, et M. Boutin, qui ferait rire un croque-mort à jeun; et Mme Guyon, une femme superbe, qui vous remue les entrailles quand elle dit: « *Mon enfant! mon enfant!* » et puis, des assassinats à faire peur, de pauvres créatures qui meurent de faim, des coups de couteau, des enterrements, des prisons, des victimes partout, un tas de malheureux qui gémissent: voilà qui est amusant! Pourquoi ne suis-je pas Mlle Clarisse Miroy, au lieu d'être Mme Jérôme Plumet!

Une voix interrompit la bonne femme au milieu de ses épanchements.

— Hé! maman Plumet, criait la voix du mari, voilà l'heure du déjeuner et le miroton sera trop cuit.

— On y va! on y va! répondit la femme.

Puis haussant les épaules, elle ajouta:

— En voilà un qui aime la littérature! pourvu qu'il ait des planches à mettre sous son rabot et du fricot à mettre sous sa dent, ça lui suffit.

— Voyez quelle chance, dit alors Louis en retenant Mme Plumet; mon patron est justement l'homme d'affaires du théâtre de l'Ambigu : puisque vous aimez le drame, je vous offrirai une loge pour la nouvelle pièce.

— Vrai? une loge! pour cette pièce où l'on sanglote

que c'est à croire qu'il pleut dans la salle!... il faut que je vous embrasse!

Et Mme Plumet embrassa Louis sur les deux joues.

La famille dans laquelle le fils de M. le marquis de Fontenay venait de s'introduire se composait de quatre personnes, les trois qui nous sont déjà connues et une quatrième représentée par M. Arthur, neveu de Mme Plumet, et gamin de Paris de profession.

M. Arthur n'était pas le gamin de Paris tel qu'on le voit dans les chansons, mais il était, en revanche, le gamin de Paris tel qu'on le voit dans la rue.

Ce méchant vaurien, habitué des théâtres du boulevard, exerçait à ses heures perdues la profession d'ouvrier bijoutier; mais le soin de lire les affiches le matin, de recueillir les nouvelles en causant devant la porte du Cirque avec les choristes du Petit-Lazari ou des Folies-Dramatiques, de parcourir les journaux pour être au courant des rentrées et des débuts, de suivre les régiments qui passent sur la chaussée, musique en tête, d'assister aux revues, et mille autres occupations non moins utiles, lui laissaient si peu de loisirs, que M. Arthur n'avait presque jamais le temps d'aller à l'atelier.

Mais, par exemple, il ne manquait jamais de rendre visite à la Morgue deux ou trois fois par semaine et d'être le premier à la barrière Saint-Jacques les jours d'exécution. Les drames de la cour d'assises n'avaient pas d'auditeur plus fidèle; mieux que *la Gazette des Tribunaux*, il savait les noms et les antécédents des grands criminels traduits à la barre de la cour. On ne tirait pas un seul coup de canon à Vincennes, qu'il ne

prit sa large part de toutes les manœuvres militaires. Ses soirées, il les passait toutes au paradis de l'Ambigu ou au parterre des Funambules. M. Arthur n'avait point de rival au noble jeu du bouchon et dans l'art aimable d'imiter le cri des animaux. Il tambourinait la retraite avec ses doigts sur les vitres et jouait de la trompette dans le creux de ses mains. Du premier coup d'œil il découvrait M. Frédérick-Lemaître dans une foule, et les jours de premières représentations, il montrait à ses camarades éblouis les gants blancs de M. Dennery et les cheveux gris de M. Michel Masson. Dans l'occasion il déclamait des tirades de mélodrame et chantait, d'une voix enrouée, des couplets de vaudeville. Combien de morts illustres n'avait-il pas accompagnés au Père-Lachaise, pour avoir les prémices des discours funèbres! Au demeurant, sceptique comme un fonctionnaire, gouailleur, menteur, paresseux, gourmand, spirituel dans l'occasion, tapageur le plus souvent, impertinent, curieux, cruel au besoin, brave à son heure, M. Arthur avait été de toutes les émeutes, de toutes les manifestations et de tous les rassemblements.

Comme ces étudiants qui prennent leurs inscriptions dans les cafés du quartier latin, Arthur était un gamin de vingtième année. Mais, quoique majeur depuis déjà deux ou trois ans, Arthur persévérait dans un état qui permet l'oisiveté et autorise le vagabondage.

Arthur avait pour vivre les sous qu'il soutirait adroitement à Mme Plumet, les pièces de monnaie qu'il récoltait en ouvrant les portières des voitures devant les théâtres, un petit commerce de contremarques qu'il

exploitait sur toute la ligne des boulevards, tantôt à la Porte-Saint-Martin, tantôt aux Variétés, et les bénéfices qu'il réalisait sur l'asphalte au jeu chéri du bouchon.

M. Arthur était la faiblesse de Mme Plumet et le chagrin vivant de M. Plumet. Il caressait toutes les sympathies de l'une en lui racontant l'intrigue du drame joué la veille et en lui procurant les feuilletons les plus nouveaux; mais il excitait la colère de l'autre par une effronterie de mœurs qui était antipathique à la nature honnête et laborieuse de l'ouvrier. Arthur était donc entre les deux époux un sujet continuel de querelles intérieures, querelles qui, pour le dire en passant, finissaient toujours par la retraite de Jérôme Plumet, trop bon ou trop faible, comme on voudra, pour jamais se fâcher sérieusement.

Pour achever le portrait de cette famille, nous dirons que M. Plumet, le menuisier, était tel qu'il se montrait, probe jusqu'à la plus extrême délicatesse, franc, d'humeur ouverte et joviale, n'ayant pas d'autre amour que celui de sa famille et pas d'autre désir que celui de travailler.

Cœlina avait dix-huit ans, le caractère vif et gai, la tête d'un enfant, et le cœur sur la main, et avec tout cela un fond de bon sens solide et net qui se manifestait par éclair et surprenait, étant la fille légitime de Mme Plumet.

Quant à Mme Plumet, c'était certainement une bonne femme, mais toute pétrie de folie et de vanité. Elle se nourrissait de chimères et se repaissait d'extravagances; une idée juste et sensée n'avait jamais pénétré dans ce

cerveau égaré par l'abus du mélodrame et du feuilleton.

Au demeurant et malgré ses travers, Mme Plumet adorait sa fille et son mari, et se fût mise en quatre pour les rendre heureux.

Tel était l'intérieur dans lequel le jeu de son imagination avait porté M. Louis de Fontenay, fils unique de M. le marquis de Fontenay, ex-pair de France et ancien ambassadeur.

III

UN VAUDEVILLE AU CINQUIÈME ÉTAGE

Il y avait à peu près une quinzaine de jours que Louis vivait dans son cinquième étage du faubourg Saint-Denis, lorsque M. de Fontenay pénétra le mystère de cette existence romanesque, mais on peut dire que les progrès de son fils dans la campagne amoureuse qu'il avait si étourdiment entreprise étaient jusqu'alors négatifs. Le caractère de Cœlina ne tournait pas à la mélancolie, et le sentimentalisme n'avait pas de prise sur ce cœur voué à la chanson.

Cœlina, malgré quelques assauts timides tentés contre son cœur, s'obstinait à ne voir, dans M. Louis, qu'un simple clerc et un bon garçon, rien de plus. Mais cette résistance, dont le mérite échappait à la jeune

fille, irritait la passion fantasque de Louis et le poussait à persévérer dans son plan de séduction.

Il était comme un général d'armée qui a mis le siége devant une citadelle et qui ne veut pas lever ses tentes avant que la garnison n'ait battu la chamade.

L'amour de Louis était d'autant plus dangereux pour son avenir qu'il était moins sincère ; ce qu'il aimait dans Cœlina c'était moins une femme qu'un type, une création ; il la voyait comme un poëte voit son drame, un sculpteur sa statue, un peintre son tableau, et il s'acharnait après son œuvre avec l'entêtement d'un caractère un peu faible et d'un cœur très-bon. C'était tout cela que M. de Fontenay, son père, avait merveilleusement compris, et ce qui l'avait décidé à ne rien brusquer.

Quelques jours après l'entretien que nous avons rapporté entre le marquis et son fils, un matin que Louis rentrait pour déjuener, il trouva Jérôme en compagnie d'un jeune homme qu'il ne connaissait pas. Ce jeune homme, qui pouvait avoir vingt-six ou vingt-sept ans, était bien fait, de bonne mine, avec un air ouvert et franc qui prévenait en sa faveur. Il portait le costume d'un ouvrier propre et aisé.

Cœlina, le teint coloré et l'œil plus brillant que d'habitude, préparait ses fleurs dans un coin. Mais sa main distraite et maladroite achevait mal la rose commencée. Mme Plumet, le visage un peu renfrogné, apprêtait le couvert.

Jérôme et le jeune ouvrier étaient assis l'un près de

l'autre; mais s'ils causaient ensemble, les regards de celui-ci allaient du côté de Cœlina.

— Messieurs, dit Jérôme en se levant, il faut que je vous présente l'un à l'autre; vous êtes dignes de vous connaître et de vous estimer réciproquement.

Louis salua l'étranger un peu froidement. Il attribuait à sa présence l'émotion inaccoutumée dans laquelle il surprenait Cœlina.

— Jacques Cliquot, reprit Jérôme en frappant sur l'épaule du jeune ouvrier; mon ami Jacques, ouvrier tapissier, pas bambocheur, pas tapageur, pas émeutier. Le fils d'un vieux camarade que j'aimais comme un frère.

Jacques s'inclina, mais froidement, comme Louis.

— Monsieur Louis, employé chez un homme d'affaires, reprit Jérôme, et pour le quart d'heure mon ocataire.

— Votre locataire! répéta Jacques.

Il regarda Louis, il regarda Cœlina et fronça le sourcil.

— Eh bien! oui, notre locataire! Est-ce que ça ne plaît pas à monsieur Cliquot? dit Mme Plumet en grommelant.

— Et que veux-tu que ça lui fasse à ce garçon? s'écria Jérôme. Tu bougonnes et tu ferais bien mieux de servir ton déjeuner... j'ai une faim! Et toi aussi, sans doute, ami Jacques!...

— Dame! quand on arrive de voyage!

— Je vais aider maman! dit Cœlina en quittant lestement sa chaise.

Cet empressement déplut à Louis, qui, à son tour, fronça le sourcil.

Jacques se pencha à l'oreille de Jerôme :

— Il paraît, dit-il tout bas, que madame Plumet n'a pas changé depuis mon départ.

— Elle ? jamais... Un peu ambitieuse, un peu vaniteuse, un peu taquine, un peu grondeuse, un peu ceci, un peu cela, pas commode tous les jours ; au demeurant une bonne femme.

— Qu'est-ce que vous avez à chuchoter là-bas ! dit Mme Plumet. On parle haut, ou, quand on n'a rien à dire de bon, on se tait.

— Vas-tu te fâcher à présent, parce que nous causons entre nous d'affaires de famille !

— Ah ! oui, ces affaires de famille dont monsieur Cliquot nous a parlé si peu et qui l'ont fait partir si brusquement.

— La belle affaire ? une tante qui se meurt au pays et qui appelle Jacques pour lui donner son bien en héritage.

— Rien de plus ?

— Non, répondit Jacques avec un peu d'hésitation.

— Et cette vieille tante qui vous laisse comme ça tout son bien, est-elle morte ?

— Pas encore.

— Elle y met le temps !... A l'agonie depuis six semaines et toujours vivante !... diable !

— Si on t'entendait parler, madame Plumet, on croirait que tu as un mauvais cœur, dit Jérôme. Si elle est encore en vie, cette pauvre vieille, tant mieux !

— C'est drôle, tout de même ; un ouvrier qui plante là son ouvrage, au beau milieu d'une commande, et

qui part comme une fusée. Une tante, dont on n'a jamais entendu parler et qui arrive tout exprès dans la conversation pour mourir, et qui, au moment d'expirer, crac ! se porte mieux... C'est drôle !

— Bon ! voilà que tu vas t'imaginer à présent qu'il y a des mystères par là-dessous.

— Et qui sait !

— Tiens ! madame Plumet, tu vas trop souvent à l'Ambigu. L'habitude de voir des drames tout farcis de chimères, ça te perd l'esprit, tu en vois partout.

Dès le commencement de cette conversation, Jacques avait eu le soin d'en laisser porter tout le poids par Jérôme, et s'était rapproché habilement de Cœlina.

— Eh bien ! mademoiselle, lui dit-il en la regardant de tous ses yeux, avez-vous toujours ces petits serins que je vous avais donnés le jour de votre fête ?

— Hélas ! non ! mon cousin Arthur a laissé la porte de leur cage ouverte, et ils sont partis.

— Mais les rosiers ?

— Oh ! ils sont là ! Je les arrose moi-même chaque matin, et ça fait que je pensais à vous tous les jours. Et vous ?

— Moi, je n'ai qu'une image dans le cœur, et c'est la vôtre.

Louis dévorait des yeux le jeune couple ; le jeu de leur physionomie indiquait assez de choses pour qu'il pût en soupçonner beaucoup d'autres, et déjà le serpent de la jalousie se glissait dans son cœur.

— A propos, dit tout à coup M. Plumet, et Arthur ?

— Arthur ? il est un peu malade, répondit Mme Plumet.

— Et qu'a-t-il donc

— La migraine.

— Lui ? Eh bien ! je vais la lui faire passer et un peu rondement. La migraine à dix heures, c'est trop tard! Hé! Arthur ! cria le père Jérôme en cognant contre la porte du cabinet voisin.

— Qu'y a-t-il ? répondit une voix intérieure.

— Il y a qu'il faut te lever et vivement, paresseux.

— Déjà !

— Comment déjà ? Il y a longtemps que le soleil est debout.

— Pardine ! il se couche de si bonne heure.

— Tu raisonnes, je crois.

— Non pas, c'est une observation astronomique que je fais.

— C'est bon ! on t'en passe une, à présent habille-toi.

— Et puis voilà le déjeuner qui va être servi, ajouta Mme Plumet d'un ton moins sévère.

La voix se tut, mais un instant après on entendit M. Arthur qui murmurait en forme d'à-parté :

— S'habiller, se déshabiller, se rhabiller, faire toujours la même chose... oh! que la vie est bête... je suis comme la France, moi, je m'ennuie.

— Attends! je vais t'en fournir de l'agrément, reprit le père Plumet en prenant un bâton.

— Vous êtes bien bon, merci.

— Alors, dépêche-toi ;... je te donne cinq minutes.

On entendit un bâillement sonore et le bruit de deux pieds tombant sur le plancher.

— Quel garnement! dit le père Plumet.

— Mais, dit Louis, tiré de ses réflexions par ce dialogue, pourquoi n'essayez-vous pas de le prendre par la douceur.

— De la douceur avec lui ! mais on voit bien que vous ne le connaissez pas.

Et s'excitant lui-même en parlant, le père Jérôme s'écria :

— Tout petit, il volait les confitures du voisin et les cerises de la fruitière, et il mentait que c'était une bénédiction ! On aurait dit qu'il avait trouvé le mensonge dans son berceau ; plus grand, à l'âge des écoliers, il attachait des casseroles à la queue des chiens et tirait la langue au maître d'école. Ses livres étaient en pièces et ses habits en loques. Il faut qu'il ait appris à lire en regardant les affiches, car je ne l'ai jamais vu feuilleter un cahier. Mais si l'on avait besoin de hannetons ou de billes, on n'avait qu'à fouiller dans ses poches. Elles en étaient toujours pleines. Le plus clair de son temps, le sacripant le passait à galopiner dans la rue. En a-t-il pillé de ces noix et de ces pommes à toutes les boutiques du quartier ! Plus tard, quand il fut en âge d'entrer en apprentissage, il chantait *la Marseillaise* et jetait des pierres aux municipaux. Aussitôt qu'il y avait une émeute quelque part, il frétillait comme un poisson dans l'eau. Combien n'a-t-il pas arraché de pavés et renversé d'omnibus ? Je voulais lui faire apprendre un bon état; ah bien, oui ! au lieu de s'appliquer à devenir honnête homme et bon ouvrier, le coquin s'est fait culotteur de pipes et flâneur. Un jour il se dispute avec les sergents de ville, le lendemain il se bat avec quel-

que vaurien : ça ne fait rien qui vaille. Mais demandez-lui ce qu'on joue à Bobino ou au Petit-Lazari, et il vous dira le nom de toutes les pièces et de tous les acteurs. Ah ! si ce n'était pas le vrai fils de mon pauvre frère, il y a longtemps qu'il aurait vidé la maison ; mais ma femme est là, et quand je le gronde : Que veux-tu ! me dit-elle, c'est un gamin !

Comme le père Jérôme achevait ces mots, Arthur sortit de sa chambre.

— Merci ! mon oncle, lui dit-il, le portrait est peut-être ressemblant, mais il n'est pas flatteur.

— Ah ! te voilà ! tu y as mis le temps !

— Quand on n'a pas de valet de chambre !

Le père Jérôme prit Arthur par le bras, et le secouant :

— Puisque je suis en train, nous allons, s'il te plaît, régler notre petit compte.

— Et s'il ne me plaisait pas ?

— Nous le réglerions tout de même ; tu sais que j'ai sous la main de quoi te faire parler.

— Ah ! mon oncle, des comptes de si bonne heure, ça ne se fait pas !

— Eh bien ! ça se fera... Voyons, qu'as-tu fait depuis trois jours ?

— Qui le sait ?

— Prends garde ! mon bâton te rendra la mémoire.

— Ah ! fi ! quels procédés !

— D'abord tu n'as pas été à l'atelier lundi.

— Je le crois bien ! Lundi ! mais la tradition, vous voulez donc que je l'outrage ? Qui a-t-on jamais vu travailler le lundi ? Je respecte les mœurs populaires ; ce

sont celles de mes ancêtres, et pour fêter dignement l'épilogue du dimanche, j'ai passé ma journée à Belleville entre deux amis et une gibelotte. La gibelotte était très-bonne.

— Et le mardi?

— Ah! le mardi, j'ai été de noce.

— Encore au cabaret!

— Non pas! à Saint-Eustache. Je suis allé à une messe de mariage. Un député de Paris épousait la fille d'un gros négociant de la rue Montmartre.

— Et pourquoi diable allais-tu là?

— Comment pourquoi! Ce député est un ami du peuple; je suis du peuple, moi. Je suis allé voir marier mon ami.

— Et tu as perdu ton temps.

— Vous me calomniez. J'ai ouvert et fermé les portières d'un tas de voitures, en disant : *citoyen* à ceux-ci, et *M. le comte* à ceux-là, selon les opinions, et ça m'a valu trente sols.

— Et tu n'es pas honteux de gagner de l'argent de cette façon-là?

— Tiens! si je veux acheter une charge de notaire, moi!

— Brigand! Et mercredi, qu'as-tu fait?

— Oh! ce jour-là, c'est différent, j'ai rempli un devoir pieux.

— Toi?

— Puisque je suis allé à un enterrement.

— Et qui donc as-tu enterré?

— Un maréchal de France, un vieux brave. Il avait

servi sous le Petit-Tondu, celui-là : aussi lui a-t-on fait une fameuse musique ! C'était superbe ; la cavalerie, l'infanterie ; des canons et des cuirassiers ; et son cheval tout caparaçonné ; et des tambours et de la musique ; la gendarmerie mobile, la garde municipale en grand uniforme, des généraux avec leurs ceintures, des officiers partout ; que sais-je, moi ! des escadrons et des bataillons. Un cortége comme au Cirque-Olympique.

— Est-ce qu'on t'avait prié d'aller là ?

— Dame ! j'avais lu dans un journal : « Tous ceux qui n'ont pas reçu de billet de faire part sont priés de regarder le présent avis comme une invitation. »

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'avais lu l'avis, je me suis regardé comme invité.

Jérôme sauta sur Arthur et le prenant par l'oreille :

— Écoute, gredin, lui dit-il, si tu recommences tes escapades, si tu bouges de l'atelier, tu vois ce bâton ; je l'ai cueilli sur un chêne, l'autre jour, à Saint-Mandé ; il est solide, eh bien ! je le casserai sur tes épaules.

— Et, ma foi, vous ferez bien, dit Jacques.

— Tiens ! Jacquot qui parle. As-tu déjeuné, Jacquot ? s'écria le gamin quand son oncle l'eut lâché.

Et mentalement il ajouta :

— Ah ! tu t'en mêles, toi ; c'est bon, on te repincera.

— Pauvre petit ! disait Mme Plumet tout en dressant la table, comme on le traite, et tout ça parce qu'il s'est un peu promené !

Au moment de se mettre à table, Arthur s'approcha de Jacques et d'un air câlin :

— As-tu fait un bon voyage? lui dit-il.

— Très-bon.

— Et y a-t-il longtemps que tu es de retour?

— De ce matin, seulement.

— Rien que de ce matin... C'est drôle!

— Pourquoi? reprit Jacques en rougissant un peu.

— Parce que... j'avais cru que tu reviendrais plus tôt... enfin je me suis trompé, voilà tout.

Jacques ne répondit rien.

Mais Arthur, pirouettant sur ses talons, poussa du coude Mme Plumet :

— Tante Plumet, lui dit-il à l'oreille, on nous fait des cachotteries, je vous dirai ça.

Quand on fut assis, Jérôme prit un verre, et le remplissant le leva en l'air :

— A la santé du fiancé de Cœlina! dit-il.

Et il le vida d'un trait.

Louis devint tout rouge.

— De qui parles-tu? demanda Mme Plumet.

— Pardine! je parle de Jacques.

Louis devint tout pâle.

— Lui! répéta Mme Plumet.

— Eh oui! ne sais-tu pas qu'ils s'aiment; tiens, regarde-les! Ils n'osent pas lever le nez.

— Joli ménage! rien d'un côté, rien de l'autre!

— C'est pour ça qu'ils se conviennent! Et puis comptes-tu pour rien la jeunesse, l'ardeur au travail, l'habitude de l'ordre, la bonne humeur et la bonne santé. C'est leur dot à ces jeunes gens!

— Oui! oui! viennent les enfants, et on verra!

— Pardine ! voyez le mal ! Cœlina est bien venue ; jen'avais pas des millions à la Banque, et cependant la voilà grande fille et avec un bon état dans les mains, et contente de vivre encore ! n'est-ce pas, ma fille ?

— Oh ! oui, mon père, répondit Cœlina en l'embrassant.

— Tout cela est bel et bon, reprit Mme Plumet, mais on ne m'empêchera pas de dire que je voudrais pour ma fille le sort de Céleste Froment pour qui elle a fini ce matin une guirlande de roses.

— Céleste Froment ! la fille de la fruitière d'à côté ?

— Tout juste !

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Tout le quartier le sait bien ; elle épouse un riche Anglais, un milord, comme ils disent.

— Et tu crois ça, toi ?

— Comment ! si je le crois ? Demande à Arthur.

— La belle caution !

— J'ai vu l'Anglais, répondit gravement le gamin ; il a, dit-on, plus de cinquante mille livres de rentes, des livres qui valent chacune vingt-cinq francs de notre petite monnaie.

— Alors, il est bossu ?

— Non.

— Boiteux ?

— Non.

— Borgne, bancal, manchot, cul-de-jatte ?

— Non ! non ! mille fois non ! C'est un beau blond qui a l'air d'un avoué très-comme il faut.

— Bon ! on finira, le mariage achevé, par découvrir

que ton Anglais est un épicier qui a eu des malheurs en province, et qui veut rattraper son sucre avec les pommes de la mère Froment.

— Est-il entêté! C'est donc bien étonnant qu'un homme riche devienne amoureux d'une jeune fille qui a de l'honnêteté, de la beauté, de l'éducation, et l'épouse? Ça se voit tous les jours.

— Oui, à la Gaîté, dans *la Grâce de Dieu.*

— A la Gaîté, soit, et à la rue Tiquetonne aussi, où je demeurais. Ç'a bien failli m'arriver à moi!

— Allons, voilà l'histoire du prince étranger qui va recommencer! Je la connais ton histoire, ma femme, je la connais! Toi, ma fille, va porter ta guirlande à la voisine Froment, et souviens-toi que ce qu'il faut à une ouvrière, c'est un ouvrier; pourvu que cet ouvrier soit honnête, rangé et bon travailleur comme Jacques.

Cœlina embrassa Jérôme sans répondre, mais on voyait bien, à l'air de son visage, qu'elle était de l'avis du bonhomme.

Quand Cœlina fut partie, Louis se leva; il étouffait.

— Vous vous en allez aussi? dit le père Jérôme, et sans vider la bouteille?

— J'ai une affaire pressée, et il est un peu tard déjà.

— Alors, ne vous gênez pas; les affaires avant tout.

Louis prit son chapeau.

— Et cette loge pour l'Ambigu que vous nous avez promise? demanda la mère Plumet.

— Vous l'aurez tantôt.

— Que vous êtes gentil!

— Et je vous l'apporterai moi-même, reprit Louis, qui saisissait au vol l'occasion de revenir.

— Très-bien! ajouta Jérôme. S'il y a quatre places, ça fait qu'il y en aura deux pour Cœlina et son fiancé, et deux pour Mme Plumet et vous, qui voudrez bien lui servir de cavalier.

Louis s'inclina; mais ce dernier trait le décida.

— Allons, se dit-il, il faut, à tout prix, que je lui parle aujourd'hui.

Mais il fallait trouver une occasion, et Mme Plumet ne quittait guère sa fille. Quant à suivre Cœlina dans la rue et à lui parler sur le trottoir, il n'y fallait pas songer. Pour l'entretien que Louis désirait, le silence d'une chambre, le tête-à-tête et deux chaises étaient nécessaires.

Il lui arrivait quelquefois, lorsqu'il rentrait dans l'après-midi sous prétexte que son travail était fini, de servir de lecteur à Mme Plumet et à sa fille.

Mme Plumet avait toujours chez elle une provision de feuilletons, et Louis les dépêchait l'un après l'autre, passant, sans y prendre garde, du roman historique au roman de mœurs, des mousquetaires aux dandys et des grandes dames aux grisettes; ses yeux étaient sur le livre, mais son esprit était ailleurs. Ce fut sur cette habitude de leur vie intime qu'il établit son plan.

Vers deux heures, il rentra, apportant à Mme Plumet une loge pour l'Ambigu.

— Vous êtes un homme adorable! s'écria Mme Plumet. Vais-je pleurer ce soir!

— Et moi donc! dit en riant Cœlina, il faut préparer nos mouchoirs.

— Nous restez-vous? reprit Mme Plumet, qui débrouillait une liasse de feuilletons.

— Volontiers, si vous le permettez; je n'ai rien à faire.

— Comme ça se trouve! j'ai des jupons à ourler, ma fille fait un bouquet de pensées, vous nous lirez la suite de ce roman que vous nous avez apporté dimanche.

— *Deux Cœurs*, ou *la Grisette et le Marquis?*

— Justement! Comme c'est beau; il y a l'instant où le marquis rencontre le bourrelier... ça donne le frisson.

— Eh bien! laissez-moi chercher; je trouverai plus vite l'endroit où je suis resté.

— C'est au chapitre V; le chapitre intitulé: *le marquis se démasque.*

Louis découvrit le chapitre V et l'escamota lestement; puis, faisant semblant de chercher:

— C'est singulier, dit-il, je ne le vois pas.

— Il y était encore l'autre jour.

— Oui, mais vous avez reporté un paquet de feuilletons, hier, au cabinet de lecture.

— C'est vrai.

— Et celui que vous cherchez se sera mêlé au paquet.

— Eh bien! je cours chez le libraire... le temps d'aller et de venir et je suis de retour.

— Voulez-vous que j'y aille, madame Plumet? reprit Louis après que Mme Plumet eut jeté son châle sur ses épaules.

— Non, non, j'ai un petit bonjour à dire en passant à Mme Froment; attendez-moi.

Le petit bonjour, la distance qui sépare du boulevard, où se trouvait le cabinet de lecture, le nº 93 de la rue du Faubourg-Saint-Denis, quatre ou cinq voisines échelonnées sur le trottoir, les nouvelles à recueillir ou à répandre, et les hasards de la promenade, tout cela faisait bien un total d'une heure ou deux sur lesquelles Louis avait compté pour causer avec Cœlina tout à son aise.

Aussitôt que Mme Plumet eut refermé la porte, il prit une chaise et s'assit auprès de la fleuriste. Le cœur lui battait très-fort.

Il toussa, soupira un peu, leva et baissa les yeux, changea trois ou quatre fois de position, ouvrit la bouche et la ferma, fredonna doucement, frappa du pied par terre et ne trouva rien.

— Par où diable vais-je commencer? se disait-il, comme ces amoureux novices qu'on a vus figurer dans un si grand nombre de pièces.

Cœlina, le front penché sur son bouquet, ne l'aidait pas du tout.

Louis fit un effort violent.

— Le roman que nous lisons ensemble vous intéresse-t-il un peu, mademoiselle? — lui dit-il d'une voix émue.

— Oh! fit la jeune fille en faisant une petite moue de dédain, ça m'amuse comme une chanson. Au lieu de se chanter, ça se parle.

— Et c'est là tout l'effet qu'il vous produit?

— Que voulez-vous que ça me fasse?

— Mais vous toucher, vous émouvoir, vous attendrir!

— Oh ! si c'était vrai, ou même vraisemblable, j'éprouverais certainement tout cela ; mais des folies, des inventions ! des histoires qui n'arrivent jamais ; autant de mensonges que de mots, et il y en a !...

— Je ne vous comprends pas ! Des folies, des mensonges, dites-vous ?

— Certainement.

— De quoi s'agit-il, cependant ? d'un noble qui aime une jeune ouvrière.

— Eh bien ?

— Eh bien ! que voyez-vous donc de si étonnant à cela ?

— Moi ? je trouve cela extravagant !

— Oh !

— Sans doute. Vous voulez qu'un jeune homme, habitué à voir chaque jour les femmes les plus belles, les plus élégantes, les plus distinguées, telles enfin que celles chez qui je porte mes fleurs, aille, à propos de rien, s'amouracher d'une pauvre fille sans éducation et qui sait tout au plus lire et écrire, comme moi, par exemple ?

— Comme vous ! mais il n'aurait pas si grand tort.

— Laissez donc !

— Des choses plus extraordinaires arrivent tous les jours.

— Dans les feuilletons avec la suite au prochain numéro. Chapitre premier : Le marquis rencontre la jeune ouvrière et en devient subitement amoureux ; deuxième chapitre : Il se déguise pour s'introduire chez elle et lui conter sa flamme ; troisième chapitre : Il la trouve si charmante et si vertueuse qu'il se décide à l'épouser ;

quatrième chapitre... Tenez, il y a comme cela trente feuilletons de suite, avec du désespoir au milieu, mille belles phrases partout et le mariage à la fin. Et vous croyez à toutes ces sottises-là, vous?

— Dame, pourquoi non!

— Bon! vous voilà comme ma pauvre mère, à présent. Elle voit des princes partout, et on viendrait lui dire que l'empereur d'Autriche a épousé une couturière qu'elle le croirait. Vous l'avez bien entendue ce matin avec son milord.

— Eh bien! n'épouse-t-il pas votre amie Céleste Froment?

— Certainement, il l'épouse! mais, entre nous, c'est un milord comme vous êtes un ambassadeur. Je l'ai vu, moi, ce milord; un Anglais de théâtre avec des mains de serrurier; des mains qui manient plus de fer que d'or, allez.

— Si on trompe M[lle] Céleste, est-ce à dire que tout soit également faux dans son histoire?

— Tout, ou à peu près.

— Vous vous trompez.

— Tradéridéra! répondit la fleuriste en fredonnant.

Louis frappa du pied.

— Eh bien! moi qui vous parle, dit-il, j'ai vu un exemple du contraire.

— En Chine, ou en rêve?

— Non, à Paris.

— Ah! mon Dieu!

— Il s'agissait d'un jeune homme comme moi et d'une jeune ouvrière comme vous, jolie, bonne, spirituelle, et

si charmante qu'on l'aimait tout naturellement sans y penser.

— Tiens! M. Louis qui parle comme un feuilleton!

— Mais, mademoiselle, je vous raconte ce que je sais.

— Et ce jeune homme, votre ami?... Car c'était votre ami, n'est-ce pas?

— Mon meilleur ami.

— C'était un marquis, sans doute?

— Non, pas tout à fait... mais un comte.

— Un comte, et très-riche?

— Oui, très-riche.

— J'en étais sûre. Et la jeune ouvrière, qu'était-elle?

— Si je vous le dis, vous ne me croirez pas.

— Dites toujours.

— Elle était fleuriste.

— Comme moi.

— Le comte ne put la voir sans l'aimer, il s'introduisit chez les parents de la jolie fleuriste pour étudier son caractère.

— Ne vous le disais-je pas tout à l'heure? Et forcément il le trouva charmant.

— Adorable, et le plus séduisant du monde! Chaque jour il aima la jeune fleuriste davantage.

— C'est dans l'ordre.

— Oh! mademoiselle, vous raillez toujours.

— Moi? point. Je me souviens et je vous aide, quoique ce ne soit pas bien nécessaire; vous mettez dans votre récit une chaleur, une conviction!...

— N'est-ce pas naturel? il s'agit de mon meilleur ami!

— Voyons donc la suite. Vous disiez, je crois, qu'il aimait la fleuriste comme un fou.

— Un beau matin, tandis qu'ils étaient seuls, comme nous le sommes à présent, il lui déclara son amour et lui offrant son cœur, sa main, sa fortune...

— Il tomba à ses pieds.

— Comme je tombe aux vôtres, Cœlina, en vous disant : Voulez-vous être ma femme ?

Cœlina se leva, moitié riant, moitié fâchée. Louis était à ses pieds et couvrait ses mains de baisers.

— Monsieur, dit-elle, vous êtes fou ?

— Non, non, Cœlina, je vous aime !

— Assez, monsieur, votre plaisanterie est peut-être fort jolie, mais elle ne me plaît pas.

— Quoi ! vous croyez...

Cœlina haussa les épaules.

— Je crois ce que je sais, n'est-ce point trop déjà ?

— De grâce, écoutez-moi...

— Mais, monsieur Louis, de grâce, pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas encore assez sotte pour croire qu'un jeune homme qui travaillait encore ce matin chez un homme d'affaires soit devenu tout à coup comte et millionnaire. Je ne suis pas une fée pour accomplir ces miracles.

— Cependant, je vous jure...

— Encore ! dit Cœlina.

Puis, s'arrêtant devant Louis qui était toujours à genoux :

— Tenez, monsieur Louis, relevez-vous, on pourrait entrer, et franchement, que penserait-on, si on

vous voyait dans cette attitude d'amoureux de comédie. L'envie de rire me prendrait.

— Ah! mademoiselle!

L'exclamation de Louis fut interrompue par un grand éclat de rire. L'envie que Cœlina réprimait depuis une minute avait été la plus forte, et la fleuriste, sourde aux prières de Louis, s'échappa en riant comme une folle.

IV

UN RENARD EN BLOUSE

Resté seul, Louis se releva brusquement et fit quelques tours dans la chambre, stupéfait, anéanti; puis il courut vers la chambre où Cœlina s'était enfermée, et frappant à la porte:

— Cœlina! Cœlina! s'écria-t-il.

Cœlina riait toujours.

— Mademoiselle, je vous en prie, écoutez-moi.

Cœlina ne répondit rien.

— Rien qu'un mot, un seul.

— Un mot, je m'en méfie, ce serait un discours! dit-elle à travers la porte.

Louis frappa du pied, partagé entre la colère et le dépit. Mais cet échec, loin d'éteindre sa passion, l'irrita; il fallait avant tout désabuser la fleuriste et lui

prouver que tout ce qu'elle avait entendu n'était que l'expression de la vérité.

— Allons ! se dit-il, puisqu'elle ne veut pas m'entendre, j'écrirai. Le panier où elle serre ses fleurs est là ; j'y mettrai ma lettre, et elle la lira.

Louis rentre dans sa chambre sur-le-champ.

Il était à peine sorti qu'une porte discrètement poussée livra passage à M. Arthur.

Le gamin avança doucement sur la pointe du pied, et s'inclinant du côté par où Louis venait de disparaître :

— Monsieur le comte, dit-il, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Puis, faisant quelques pas, il se posa au milieu de la chambre comme un acteur au bord de la rampe.

— Donc, dit-il à demi voix, M. Louis est un gentilhomme sous la pelure d'un commis. Voilà le nœud du drame ! Et puis mon oncle dira qu'on a toujours tort d'écouter aux portes ! A quoi m'aurait servi d'aller à l'atelier ! J'aurais gagné trente sous ! la belle aubaine! tandis qu'ici j'ai découvert un secret dans lequel il y a une pièce en cinq actes. Que dis-je? Dans lequel il y a une foule de pièces de cent sous. Récapitulons bien et voyons le parti que M. Anicet Bourgeois tirerait de cette situation. D'abord un fils de noble qui a des millions et qui se travestit en pauvre diable sans le sou ; ce même monsieur, cossu et titré comme un prince, amoureux d'une fleuriste qui a l'avantage d'être ma cousine ; d'un autre côté, cette cousine qui s'emberlificotte dans le sentiment et qui s'apprête à faire une

sottise, et brochant sur le tout un méchant tapissier qui fait la cour à Cœlina et me déclare la guerre. Il a tort, le petit! l'art dramatique et mon intérêt veulent que je me range du parti de M. le comte. De ce côté-là il y a des péripéties et de la monnaie. Je lui offre ma collaboration à ce gentilhomme, lequel, franchement, ne me paraît pas fort en matière de séduction. Comme il vous a mal filé cette scène! Pas d'entrain! pas d'audace! pas de feu! Ah! s'il avait vu M. Lacressonnière dans *la Reine Margot!* Enfin, ce n'est pas leur faute, à ces jeunes gens: ils ne connaissent pas les bons modèles. Ça va à l'Opéra et ça ne va pas à la Gaîté! Quelle éducation! Heureusement que je suis là. Résumons. Il faut que le tapissier soit évincé et que M. Louis épouse ma cousine. C'est moi qui me charge du dénoûment.

Au moment où M. Arthur terminait ce beau monologue, Louis sortait de sa chambre une lettre à la main.

Arthur la lui escamota lestement.

— Ciel! dit Louis.

— Il n'y a ni ciel, ni terre, il y a moi, dit le gamin.

— Mais...

— Permettez que je vous interrompe; ça vous économisera des frais de questions. J'étais là tout à l'heure quand vous causiez avec ma cousine.

— Ah!

— Et j'ai tout entendu, monsieur le comte.

A ce dernier mot Louis tressaillit.

— Vous voyez que je sais tout, reprit Arthur.

— Puisque vous connaissez mon secret, monsieur, j'espère que vous aurez la délicatesse de le garder?

— Et d'en profiter, si vous le permettez.

— Que voulez-vous dire?

— C'est fort simple. Vous aimez Mlle Cœlina, et vous venez de lui offrir votre main?

— Sans doute.

— Eh bien! je vous propose un allié en ma personne, quelque chose comme un auxiliaire, un lieutenant; en style dramatique enfin, un collaborateur.

— Je ne vous comprends pas.

— Rien n'est plus clair, cependant. Laissez-moi tenir les cartes, et pour vous il retournera cœur. Ça vous va-t-il?

— Je ne sais si je dois...

— Il faut pourtant le savoir. Tenez, jeune homme, vous hésitez et vous avez tort, mieux vaut m'avoir pour ami que pour ennemi. J'ai tant vu de comédies que je connais les moyens de démêler cette intrigue. J'éblouis Mme Plumet, j'entortille le père, je congédie maître Jacques, j'embrouille et je débrouille, et dans l'imbroglio vous gagnez le gros lot, c'est-à-dire le cœur et la main de ma cousine, est-ce dit?

— Et vous réussirez?

— Laissez faire, je connais mon répertoire.

— Eh bien! soit! mais cette lettre?

— Il vous fallait un facteur, je suis là.

— Vous vous chargez donc de la remettre?

— Vos intérêts ne sont-ils pas les miens? Je réponds de tout... maintenant, sortez et laissez-moi rêver notre vaudeville.

Maître du champ de bataille, Arthur se mit à se pro-

mener à grands pas dans la chambre, tel qu'un auteur qui cherche une péripétie ou qu'un général qui combine un plan de campagne. Cœlina avait profité d'une sortie qui donnait sur le pallier pour s'échapper.

— Ouf! dit tout à coup Mme Plumet en entrant; ai-je couru! Mais c'est qu'il m'a fallu chercher, et encore n'ai-je pas trouvé le feuilleton.

Elle jeta son châle sur une chaise et se retourna.

— Tiens! c'est toi! dit-elle en voyant Arthur; — et M. Louis?

— Envolé, disparu, éclipsé, M. Louis! répondit Arthur.

— Il ne m'a pas attendue? Eh bien! c'est poli.

— Il s'agit bien de politesse! ô tante qui me servez de mère, regardez-moi!

— Eh bien! je te regarde, après?

— Mieux que ça; là, bien en face; ne lisez-vous rien dans mes yeux?

Arthur était debout devant Mme Plumet, les bras croisés, dans l'attitude d'un héros de théâtre.

— Dame! je lis dans tes yeux que tu as une furieuse démangeaison de m'apprendre quelque chose.

— Et vous ne vous trompez pas. Nous sommes seuls, prenez une chaise et écoutez-moi.

Ce début dramatique émut Mme Plumet.

— Bon Dieu! dit-elle en s'asseyant, tu parles comme un premier acte.

— Écoutez-moi, vous dis-je!

— J'écoute.

Arthur toussa, passa la main dans ses cheveux,

ajusta son gilet, croisa les jambes et commença en ces termes :

— Depuis les temps lointains où un prince de Bavière, déguisé en ouvrier parisien, vous offrit les prémices de son cœur, dites, madame Plumet, quel fut le rêve de toute votre vie, le songe aimé de votre solitude, l'envie secrète de votre âme?

— Bonté divine, je ne sais pas! répondit Mme Plumet, tout étourdie de cet exorde.

— Faut-il donc que je vous l'apprenne, madame Plumet, et dois-je vous dire que ce bonheur qui vous échappa, grâce aux intrigues des cours étrangères, vous le désirez pour Cœlina, pour la charmante Cœlina, belle aujourd'hui comme vous l'étiez à dix-huit ans?

— Oui, c'est vrai! Où diable as-tu deviné ça, toi?

— Est-ce que je ne devine pas tout? reprit le gamin avec aplomb. Eh bien! ce vœu naïf d'une mère, madame Plumet, vous pouvez le réaliser!

— Hein! s'écria la bonne femme.

— Je dis que vous le pouvez!

— Ma fille épouserait un prince de Bavière!

— Permettez! On peut être prince sans être Bavarois, et fort galant homme sans être prince.

— Enfin, parle, qu'y a-t-il?

— Il y a, madame Plumet, que l'asile héréditaire où vous demeurez depuis six mois recèle entre ses murs un jeune homme riche comme un portefeuille de la banque, et noble comme l'almanach de Gotha.

— M. Louis?

— M. Louis que nous autres, gens du monde, nous appelons le comte de Fontenay!

Mme Plumet fit un bond sur sa chaise.

— Un comte! s'écria-t-elle.

— Un vrai! j'en ai la preuve.

— Donne-la moi.

— Tout à l'heure!... Maintenant, tante vénérée, que diriez-vous si je vous apprenais que ce comte est amoureux de votre fille, de ma cousine Cœlina?

— Je t'embrasserais, méchant vaurien.

— Alors, embrassez-moi!... il l'est.

La tante et le neveu s'embrassèrent avec effusion.

— Ainsi, reprit-elle, j'aurais un comte pour gendre?

— Un instant, madame Plumet, votre enthousiasme marche trop vite; il y a des obstacles. Mon oncle ne s'est-il pas mis en tête de marier Jacques à Cœlina?

— Il y renoncera quand il saura quel gendre la fortune nous envoie.

— Jamais! lui, manquer à sa parole? Que vous connaissez peu M. Plumet! Un homme qui a des mœurs de prix Montyon, comme s'il en avait les moyens; un homme enfin qui n'a jamais compris la poésie de la paresse!

— C'est vrai qu'il ne se dédira pas, reprit tristement Mme Plumet.

— Il faut donc que le refus vienne de Cœlina.

— C'est une idée!

— Parbleu! j'en ai toujours.

— Mais le moyen?

— Oh! ceci me regarde. On n'est pas gamin de Paris pour rien, et il y a souvent du profit à flâner!

Arthur raconta à sa tante par quel hasard il avait découvert le secret de M. de Fontenay et comment il avait brusqué sa confiance.

— Et maintenant, ajouta-t-il, cette preuve que vous demandiez, la voilà.

Arthur tira de sa poche la lettre que Louis avait adressée à Cœlina.

— Tu l'as ouverte! s'écria Mme Plumet.

— Oh! au point où nous en sommes, M. de Fontenay n'a plus de secret pour moi. J'ai lu, lisez.

Fière de cette autorisation, Mme Plumet jeta les yeux sur la lettre.

— Plus vite que ça, maman Plumet, dit Arthur; on sait ce que de pareilles épîtres contiennent ordinairement.

— Bon! voilà que tu tournes le feuillet, à présent!

— Il y a un post-scriptum, reprit Arthur; passez au post-scriptum : c'est là que gît l'intérêt.

Mme Plumet lut à haute voix :

« Mademoiselle, si, après avoir bien réfléchi, votre cœur s'émeut à la pensée de mon amour, profond comme la mer, inaltérable comme l'azur du ciel...

— Hein! quel style! interrompit Arthur; on ne parle pas mieux au Gymnase!

« ... comme l'azur du ciel, reprit Mme Plumet, mettez sur la fenêtre les fleurs qui sont vos compagnes : je

comprendrai que l'espoir d'être à vous m'est permis, et vous me verrez accourir à vos pieds.

» LOUIS DE FONTENAY. »

— C'est signé!... s'écria joyeusement Mme Plumet, qui, malgré la confiance que lui inspirait son neveu, avait un peu douté jusqu'alors.

— Nous autres gentilshommes, nous signons toujours, reprit Arthur d'un air superbe.

Puis, tournant la lettre entre ses doigts :

— Le moyen indiqué par M. Louis est un peu usé, dit-il; nous avons de ces signaux-là dans vingt drames, et les bons auteurs n'en veulent pas; mais, puisque c'est son idée, nous nous en servirons, l'occasion aidant.

Tandis que ces choses se passaient dans la mansarde des époux Plumet, le marquis de Fontenay, un peu inquiet, mais se fiant à son habileté et au hasard, avait fait revenir d'Allemagne sa nièce Marie.

Marie était une belle jeune personne de dix-huit à dix-neuf ans, d'une grande distinction et d'une grâce exquise. Elle avait le visage gai, ouvert, charmant, avec un mélange de finesse et de résolution, et les plus beaux yeux du monde, pleins de douceur et de feu.

Sa première parole fut pour son cousin.

— Et Louis? dit-elle.

Le marquis secoua la tête.

— Oh! ton cousin, répondit-il, il fait un roman.

— Dans quel journal? demanda Marie avec une naïve curiosité.

— Il est lui-même son propre journal, ma chère enfant. Si je voulais parodier les paroles d'un Athénien fameux, je te dirais que ton cousin est un feuilleton à deux pattes et sans plumes.

— Que voulez-vous dire?

— Tu l'apprendras plus tard, qu'il te suffise de savoir aujourd'hui que, non content des ennuis ordinaires de la vie, mon fils a voulu introduire dans la sienne tous les soucis et tous les chagrins qui peuvent résulter pour un jeune homme du culte aveugle et passionné de la fantaisie.

— La fantaisie? répéta Marie comme un écho.

— Tu sors de ton couvent et tu ne connais pas encore cette déesse d'origine moderne; mais ne t'impatiente pas, et tu la verras à l'œuvre en France. La fantaisie, ma nièce, c'est la folle du logis, le démon de la vie privée, la divinité mystérieuse à laquelle on sacrifie le vieux bon sens et la vieille raison, toutes ces choses dont ne veulent plus nos réformateurs de vingt ans. On se ruine; fantaisie! On fait un sot mariage; fantaisie! On jette son avenir au vent du hasard; fantaisie! On brise avec toutes les traditions de la famille, de la naissance, de l'éducation; on trompe tout, jusqu'aux espérances attachées à votre nom; on oublie le respect qu'on se doit à soi-même... Fantaisie!

— Mon Dieu! mon oncle, vous me faites peur!

— Rassure-toi! Louis n'en est pas encore là; mais je ne puis pas te dissimuler qu'il est l'un des champions les plus convaincus de la fantaisie, et la bonne foi, en pareille matière, est bien dangereuse. Toute mon expé-

rience et tout mon dévouement paternel suffiront à peine à le protéger contre lui-même.

— Quand le verrai-je?

— Pas de sitôt, ma chère enfant!

— Quoi! mon cousin, ce bon petit Louis, avec qui j'ai joué si longtemps...

— Ce petit Louis est un grand garçon qui ne rend pas très-faciles tous les projets que j'avais formés.

— Lesquels, mon oncle?

— Je t'en ferai confidence en temps opportun, et peut-être pourras-tu m'aider à les réaliser. Je compte sur toi.

— Si je puis quelque chose pour le bonheur de Louis, du compagnon de mon enfance, je suis toute à vous... Mais, ne pas le voir!...

— Oh! tu le verras... plus tard seulement, et ailleurs peut-être.

Marie leva sur son oncle des regards curieux.

— Tu brûles de m'interroger, reprit M. de Fontenay en riant; avant de le faire, permets-moi seulement de réfléchir encore. Le plan que je médite et qui doit nous ramener ton cousin n'est pas encore mûr dans ma tête. Mais, comme ton concours m'est nécessaire, absolument nécessaire, quand je serai bien décidé tu sauras tout.

Un domestique vint en ce moment avertir M. de Fontenay que son fils désirait lui parler.

— Un entretien! murmura le marquis; va, mon enfant, et laisse-moi causer avec Louis; sa fantaisie traverse une crise.

Marie tendit son front au marquis et sortit.

— Vous n'étiez pas seul, mon père, dit Louis en entrant.

— Non, j'étais en famille avec ta cousine.

— Et vous ne me le disiez pas! cette chère petite Marie que j'aimais tant. Vous allez la rappeler.

— Pas du tout!

— Comment! après une aussi longue séparation!

— Et voilà justement pourquoi je ne me presse pas. Cette chère petite Marie, comme tu dis, est une grande belle fille qui a les yeux d'une fée et le cœur d'un ange.

— Eh bien!

— Je te destinais tout cela, tu le sais; Marie s'en doute bien un peu aussi; mais puisque ta sagesse de vingt ans a dérangé les plans de ma folie de cinquante, je ne veux ni ne dois exposer ta cousine à l'humiliation d'un refus.

— Il n'y a rien dans l'aveu que je compte lui faire qui puisse froisser son cœur; j'aime, et elle comprendra cet amour.

— Les femmes, mon ami, ne comprennent jamais qu'on ne les aime pas. Voilà tout ce qu'elle comprendra; et ce n'est vraiment pas la peine de renouveler connaissance pour si peu.

— Et vous dites qu'elle est jolie?

— Très-jolie, avec je ne sais quoi de tendre et de rêveur dans la physionomie qui lui prête un charme singulier.

— Ah!

— Et de plus, de l'esprit, de la grâce, une vivacité

mêlée de langueur qui la rend irrésistible. Elle plaît sans effort, et on se sent disposé à l'aimer rien qu'à la voir.

— Mais, mon père, avoir dans sa famille une telle cousine et mettre obstacle à ce que je la connaisse, c'est de la férocité!

— Laisse-moi donc tranquille! Est-ce que Marie n'est pas souillée d'une tache originelle? N'a-t-elle pas le malheur irréparable d'être née de parents nobles et riches, et de joindre à cette première infortune le malheur non moins grand d'être bien élevée? Va! va! si Marie était tant soit peu couturière, ou, ce qui vaudrait mieux, bohémienne, je te la présenterais tout de suite.

La réplique étourdit un peu le cousin, et M. de Fontenay, après avoir rangé quelques papiers sur sa table, reprit froidement :

— Çà, voyons, tu as à me parler, je crois?

— Oui, mon père, répondit Louis.

— Au sujet de Mlle Cœlina, sans doute?

— Précisément.

— Eh bien! je t'écoute; jadis les pères étaient les conseillers de leurs fils, aujourd'hui ils en sont les confidents; c'est peut-être moins sage, mais c'est plus original. Parle.

— Mon sort sera probablement décidé ce soir.

Le marquis fronça légèrement les sourcils.

— Ah! ce soir? reprit-il.

Louis raconta alors à son père ce qu'il avait fait et quel hasard l'avait amené à brusquer le dénoûment.

— Maintenant que je me suis déclaré, ajouta-t-il, si

Mlle Cœlina accepte ma main, mon honneur est engagé.

— C'est-à-dire que tu l'épouseras.

— Je vous demanderai votre consentement, et j'ose espérer que lorsque vous verrez mon bonheur attaché à ce mariage, vous ne me le refuserez pas.

Le tour que prenait l'aventure n'était pas tout à fait du goût de M. de Fontenay; elle devenait, après la lettre de Louis, plus difficile à conduire vers le but où il se proposait de la diriger, mais dans le récit qu'il venait d'entendre, une chose cependant l'avait frappé. Louis avait un rival, et dans l'aveu de son fils il avait démêlé la crainte d'une préférence accordée à ce rival par Cœlina ; car Louis, tout en parlant de sa rencontre avec Jacques, s'était bien gardé de dire toute la vérité.

Pour un homme qui savait quelle place tiennent les grains de sable dans les plus grands événements de l'histoire, c'était plus qu'il n'en fallait pour faire revivre l'espoir secret que M. de Fontenay nourrissait de tout empêcher.

— Tu sais, dit-il à Louis, quelle est mon opinion sur cette escapade d'écolier que tu traites avec la gravité d'un homme d'État. Malgré tout le regret qu'elle m'inspire, je n'userai pas de mon autorité pour mettre obstacle à tes désirs. Mais, au dénoûment, tu me permettras cependant bien d'intervenir. Retourne chez Mme Plumet, puisque tu as promis de le faire, et quand les choses seront plus avancées, eh bien ! nous verrons.

Cette mansuétude, cette inaltérable sérénité, inquiétaient Louis plus que ne l'eussent fait la colère ou la menace. Elles cachaient peut-être une résolution iné-

branlable, ou tout au moins des projets que Louis ne pouvait prévoir et qu'il ne saurait, l'heure venue, comment déjouer.

Il reprit donc, un peu triste cette fois, le chemin du faubourg Saint-Denis. Quand il y arriva, les fleurs n'étaient pas encore sur la fenêtre.

Louis soupira et attendit.

Pendant qu'il se promenait sur le trottoir, son allié, M. Arthur, promu par le hasard aux fonctions difficiles de négociateur, hâtait la péripétie qui devait amener la rupture de Jacques et de Cœlina.

— Ma belle tante, disait-il, j'ai entendu dire aux hommes du métier que les auteurs habiles précipitent les dernières scènes, pour ne pas laisser à l'intérêt le temps de languir. Je veux marcher sur leurs traces. Que le Jacques vienne, et M. Bouchardy, le savant auteur du *Sonneur de Saint-Paul*, sera content de moi.

Jacques vint, en effet. On devait passer la soirée à l'Ambigu, et il fallait dîner de bonne heure, afin de ne perdre ni une larme ni un récit.

Jérôme accompagnait Jacques. Arthur, assis tranquillement sur une chaise auprès de la fenêtre, sifflait entre ses dents l'air des *Bohémiens de Paris*. Cœlina, dans ses plus frais atours, achevait de coudre un nœud de ruban à son bonnet. Mme Plumet tournait et retournait par la chambre. L'émotion donnait la fièvre à ses jambes.

— Ah! te voilà! dit Jérôme en regardant Arthur. Es-tu allé à l'atelier, seulement?

— Ma foi, non! répondit le gamin avec aplomb.

Jérôme leva en l'air sa main d'Hercule.

— Tu veux donc que je te casse les reins? dit-il.

— Mais, au contraire, je ne veux pas, dit Arthur d'un air tranquille.

Ce sang-froid étourdit Jérôme.

— Vous l'entendez? s'écria-t-il en regardant autour de lui sa femme et Cœlina; il parle de sa paresse comme un autre de son travail. Mais quelque jour ma patience se lassera et une bonne correction...

— Il ne l'aura pas volée! dit Jacques.

— Voilà cependant comme on récompense ici la franchise! reprit Arthur; quel exemple!

— Ça de la franchise! c'est de l'effronterie, dit Jérôme.

— Eh! croyez-vous qu'il m'eût été bien difficile de mentir comme d'autres et de m'en tirer? Mais non, je méprise la fourberie, et parce que je dis la vérité, du premier coup on parle de me casser les reins. Merci, tu es plus avisé que ça, toi, Jacques!

— Moi! répondit l'ouvrier.

— Eh oui! toi! Tu sais arranger tes petites affaires avec un art qui m'a toujours donné une haute opinion de ton mérite.

— Que veux-tu dire?

— C'est fort clair! il y a des gens qui sont chantres le jour et choristes le soir, au bon Dieu par ci, au diable par là; ces bonnes âmes ont tous les priviléges de la vertu, et tous les avantages du vice. Comme dit l'autre, ils mangent à deux râteliers.

Tout en parlant ainsi, Arthur se balançait sur sa

chaise et regardait Jacques, qui ne put s'empêcher de rougir.

— Voyons, t'expliqueras-tu? dit Jérôme.

— Oh! ce n'est pas difficile! reprit le gamin; moi, 'ai la bonhomie d'être franc; c'est un défaut dont je me corrigerai, et comme les autres, j'apprendrai à faire des coups à la sourdine. Donnez-moi le temps, et dans deux mois, j'aurai la réputation d'un petit saint... comme monsieur Jacques, par exemple.

Au nom de Jacques, Cœlina releva la tête; la mère Plumet remua plus vivement sa vaisselle.

— Tu me donneras des leçons, continua Arthur les yeux fixés sur Jacques, et tu m'apprendras à me promener à Belleville en compagnie d'une demoiselle, quand on est censé à la campagne chez une tante.

Cette fois, l'allusion était directe. Tous les regards se tournèrent vers Jacques. Mme Plumet, surprise elle-même par la netteté de l'attaque, laissa tomber sa cuiller à pot.

— Jacques, mon garçon, tu as entendu, dit le père Plumet. Qu'as-tu à répondre à cela?

— Et que voulez-vous qu'il réponde! s'écria le gamin. Demandez-lui seulement s'il connaît l'auberge des *Deux-Pintades*.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire! répliqua Jacques avec effort.

— Ah! tu ne le sais pas! Eh bien! je vais rafraîchir ta mémoire, et ce récit-là, c'est comme s'il était au *Moniteur*. Je défie qui que ce soit de dire que je mens d'une virgule.

— On verra bien, dit Jérôme, parle seulement, et si tu ne mens pas ce sera un miracle.

— M'y voici, reprit Arthur, et le miracle est fait. C'était, il y a trois jours, je flânais du côté de Belleville, où j'avais donné rendez-vous à un capitaliste pour une spéculation en cerfs-volants. Tandis que je débattais mes intérêts, passe une citadine. Je regarde et je reconnais maître Jacques assis à côté d'une jeune personne, fort jolie ma foi. Quel genre! Monsieur marche à deux chevaux! Comment diable se fait-il, me disais-je, que le citoyen Jacques qui voyage du côté d'Étampes soit en partie fine à Belleville? Il y a de la magie là-dessous! Est-ce que par hasard Robert Houdin aurait escamoté l'ami Jacques? et je me frottais les yeux pour être bien sûr que je ne rêvais pas. La citadine s'arrête à la porte des *Deux-Pintades*, une auberge qui a fort bonne façon et où descendent les négociants cossus du pays. Il y a des rideaux aux fenêtres et une enseigne superbe sur la porte, avec deux oiseaux chinchilla en ronde-bosse. Ce sont les pintades. M. Jacques descend, offre la main à sa compagne et entre dans l'auberge. Que vois-je alors! La demoiselle avait la tournure rondelette d'une maman.

— Oh! la vipère! s'écria Jacques.

— Me serais-je trompé? reprit Arthur d'un air doucereux; mettons que c'est un effet de l'embonpoint, et n'en parlons plus; mais d'honneur j'ai cru qu'elle était dans une position intéressante. Ça se voit! Et il fallait voir aussi comme M. Jacques était aux petits soins pour cette demoiselle! Comme il la soutenait, comm

il prenait garde à ce que son châle ne glissât pas de ses épaules, et comme il a bien vite demandé une chambre et un déjeuner! Oh! M. Jacques sait vivre et fait très-bien les choses!

Cœlina n'avait pas cessé de regarder Jacques pendant tout ce récit. Le trouble de l'ouvrier était évident et ne lui échappait pas. Elle laissa tomber ses deux mains sur ses genoux.

— Jacques! Jacques! lui dit-elle, est-ce vrai?

Mme Plumet jugea que le moment était opportun pour intervenir.

— C'est une horreur! une abomination! s'écria-t-elle impétueusement; tromper ma pauvre fille! Oh! les hommes! Et voilà celui que M. Plumet avait choisi pour gendre! Et c'est après des promenades comme celles-là que monsieur ose se présenter ici!

— Voyons, Jacques, explique-toi, dit à son tour le père Plumet; si tu as fait quelque sottise, un aveu bien franc pourra peut-être te faire pardonner.

— Jamais! interrompit la mère.

— Jacques, vous vous taisez! reprit Cœlina.

— Ah! mademoiselle, si vous saviez... balbutia le malheureux tapissier.

— Pas de phrases; un mot seulement. Est-ce vrai? demanda Mme Plumet.

— Oui, c'est vrai, je suis allé à Belleville; mais...

— Il l'avoue! interrompit la mère, qui avait peine à dissimuler sa joie sous une feinte indignation.

Cœlina cacha sa tête entre ses mains.

— Mademoiselle ! s'écria Jacques avec un accent de véritable douleur.

— C'est inutile, monsieur Jacques, vous m'avez trompée, tout est fini entre nous.

Vaincue par son émotion, Cœlina se jeta dans les bras de sa mère et se mit à pleurer.

— Mais défendez-moi donc! reprit Jacques en s'adressant à Jérôme. Vous me connaissez cependant!

— Oui, je te connais; mais que veux-tu que je dise? Voyons, es-tu allé à Belleville?

— C'est vrai.

— Étais-tu avec une femme?

— Oui.

— Est-ce que je mens jamais? reprit Arthur avec l'aplomb d'un procureur général qui vient de dresser un acte d'accusation.

— Mais je suis innocent! s'écria Jacques.

Cœlina releva la tête.

— Alors, explique-toi, dit Jérôme.

Jacques hésita un instant.

— Non! non! s'écria-t-il enfin; je ne puis pas!

— Voyez la belle innocence, qui craint de se justifier! dit alors Mme Plumet.

Jacques fit un pas pour se rapprocher de sa fiancée.

— Ne va pas te laisser fléchir au moins! reprit la mère en couvrant sa fille de son corps; songes-y, Cœlina, il y va de l'honneur de ton sexe.

— Adieu! dit Cœlina d'une voix faible.

Jacques s'arrêta, on voyait sur son visage les traces du combat violent qui se livrait dans son cœur; puis,

comme un homme qui prend un parti décisif, il serra les mains du père Plumet et marcha vers la porte.

— Vous saurez un jour que vous m'avez mal jugé! dit-il, et il sortit.

V

LA ROBE BLANCHE

Un instant de silence accompagna le départ de Jacques.

— Bon voyage! dit alors Arthur en faisant voler sa casquette en l'air.

— Tu as tort de rire, repartit le père Plumet, ce garçon avait dans la voix quelque chose qui m'a ému.

— Bon! parce qu'il parle comme l'amoureux dans *Claudie;* ma parole d'honneur! pour un menuisier, mon brave oncle, vous avez l'âme trempée dans de la guimauve. Et puis, voyez le beau malheur! un tapissier perdu!

— Un brave garçon! un bon mari!

— Si ce n'est que ça qui vous gêne, monsieur mon oncle, ne vous effarouchez pas, on en trouvera des maris pour Cœlina, c'est moi qui m'en charge.

— Toi?

— Et pourquoi pas?

— Quelque gamin de ton espèce!

— Eh mais! si ma cousine avait un mari tourné comme moi, elle ne serait pas si malheureuse. Mais

rassurez-vous, mon oncle, il ne s'agit ni de moi, ni de mes amis.

— C'est bien heureux !

Sans s'arrêter à l'interruption de Jérôme, Arthur se tourna vers Cœlina, et, prenant la pose et la voix émue d'un jeune premier dans l'exercice de ses fonctions dramatiques, il s'écria :

— Et quoi ! chère cousine, c'est donc pour un don Juan de barrière, pour un Lovelace de carrefour que vous sacrifiez votre jeunesse et votre beauté ? Tandis qu'il pratiquait l'infidélité, vous vous cramponniez à la constance avec la candeur d'une jeune âme qui n'a pas encore été trompée. Et cependant, pour cet ingrat qui se jouait du plus tendre amour, vous repoussiez les offres d'un homme qui sait quels trésors de tendresse recèle votre cœur ! Pour rester à celui qui vous dédaignait, vous méconnaissiez la passion la plus ardente et en même temps la plus sincère. Ah ! fille d'Ève que vous êtes, jusques à quand resterez-vous insensible aux transports légitimes d'une âme qui n'aspire qu'à vous appartenir ?

Cœlina, tout étourdie de ce langage, souleva la tête, comprenant à demi.

Mais Arthur n'était pas à bout d'éloquence ; il se sentait en verve, et n'avait garde de s'arrêter en si beau chemin :

— Et vous, mon oncle, reprit-il, vous qui vous obstinez à la vouloir marier à un simple tapissier, vous qui tout à l'heure demandiez pour elle un mari, il en est un que je connais, qui l'aime et qui, ici même, il y a un instant, lui offrait sa main. Il est jeune, il est riche,

il est noble ; c'est un prince Rodolphe de Paris, et si vous voulez le voir, un mot, un geste suffira. Tel qu'un magicien, je n'ai qu'à poser ce vase de fleurs sur la fenêtre et à dire : « Parais ! » et le mari va paraître.

Arthur avait joint l'action à la parole ; ce vase de fleurs, qui était pour Louis le signal du rappel, venait d'être enlevé de la cheminée et posé sur l'appui extérieur de la fenêtre.

Mme Plumet, éblouie, murmurait tout bas :

— Comme il parle, mon Dieu !... comme il parle !... On se croirait à l'Ambigu !

La confiance d'Arthur, cet aplomb extraordinaire étonnait un peu Jérôme, qui se taisait.

— Écoutez, reprit Arthur, en étendant la main du côté de la porte, le sortilége opère ; entendez-vous ce bruit de pas dans l'escalier ; on monte, on se précipite, on arrive ; c'est lui, c'est le mari ! Il pousse la porte ; le voilà !

Louis, haletant, venait en effet de paraître sur le seuil de la porte. A la vue de la famille rassemblée, il s'arrêta.

— Venez, venez, lui cria Arthur ; et le prenant par la main, il ajouta :

— Souffrez, mon oncle, que je vous présente M. le comte Louis de Fontenay.

Et Arthur, le conduisit d'un air moitié sérieux, moitié comique vers M. Plumet.

Un instant tout étonné de découvrir un comte dans la personne de son locataire, le père Jérôme garda le silence. Mme Plumet dévorait Louis de tous ses yeux.

Son rêve vivant, en chair et en os, était devant elle; sa chimère avait pris un corps. Le roman entrait dans sa vie.

— Eh! quoi, reprit Arthur, vous ne sautez pas au cou de votre gendre!

Ces mots arrachèrent M. Plumet à sa stupéfaction.

— Pardon, monsieur, dit-il en s'adressant à Louis, est-il bien vrai que vous soyez M. le comte de Fontenay?

— C'est vrai, répondit Louis.

— Ainsi, monsieur, vous nous avez trompés!

— Monsieur!...

— Oui, trompés! Lorsque nous vous avons tendu la main loyalement, honnêtement; lorsque nous vous avons accueilli chez nous au sein de la famille, vous avez menti! Vous avez fait là une vilaine action, monsieur, et dont pour ma part je rougirais, si j'en avais eu seulement la pensée. Mais dans quel but, vous noble et riche, vous introduisiez-vous chez moi qui ne suis qu'un ouvrier? Aviez-vous de ces projets qu'on ne peut avouer?

— Ah! monsieur, le désir seul de connaître Mlle Cœlina et d'obtenir sa main!...

— Vraiment! mais alors il était un moyen plus simple et plus digne d'un honnête homme. Je suis son père, et vous pouviez me la demander. Tenez, ne mentez pas...

— Je vous jure, monsieur, que telle était, que telle est encore mon intention.

L'accent de vérité qui éclatait dans les paroles de Louis apaisa la colère de Jérôme.

— Eh bien! monsieur, je vous crois, j'aime à vous croire, reprit-il; il me répugnait de penser qu'un garçon à qui j'ai fait bon accueil, qui a mangé à ma table et dormi sous mon toit, fût un malhonnête homme. Mais cela dit, l'intention ne suffit pas; il faut encore la réaliser.

— Ma présence ici ne vous dit-elle pas que c'est le plus cher désir de mon cœur, si vous consentez à ce mariage...

— Mon consentement est-il le seul que vous ayez à réclamer? reprit Jérôme avec force. Vous avez un père, monsieur. Eh bien! adressez-vous d'abord à lui; revenez avec son approbation, et alors je croirai à la sincérité de votre demande. Ma fille n'est qu'une ouvrière: mais elle n'entrera jamais dans une famille par la force ou par la ruse, sans l'aveu du père et de la mère. Allez, monsieur, et si vous n'obtenez rien, ne revenez pas.

Un peu surpris de ce langage ferme et net, Louis prit son chapeau et salua l'ouvrier; mais au moment de passer la porte, il fut arrêté par l'arrivée d'un nouveau personnage auquel personne ne pensait, si ce n'est Arthur.

— Mon père! s'écria Louis.

— Bon! la péripétie! murmura Arthur enchanté de son effet.

C'était bien le marquis de Fontenay qui, prévenu par un billet d'Arthur, avait précipitamment quitté son hôtel pour voir ce qui se passait au cinquième étage de Mme Plumet, où, disait le gamin dans son style épis-

tolaire, la crise amoureuse de M. Louis touchait à son dénoûment.

A l'entrée du marquis, Mme Plumet laissa retomber la cuiller à pot que, depuis le commencement de cette scène, elle n'avait pas cessé de tourner entre ses doigts, et, se penchant vers Arthur, elle lui dit à l'oreille d'un air épouvanté :

— Bonsoir le gendre ! le père va se fâcher !

— Bah ! répondit le neveu tout bas, s'il se fâche, il se fâchera ; il faut brusquer les conclusions.

—Monsieur, dit le marquis en s'adressant à M. Plumet, j'étais là sur le palier tout à l'heure, et les dernières paroles que vous avez prononcées m'ont fait comprendre de quoi il était question entre vous. Mon fils, je le sais, aime mademoiselle votre fille, et vous, en honnête homme, vous ne voulez lui accorder sa main que s'il vous apporte mon consentement.

— Certainement ! répondit Jérôme avec force.

— Eh bien ! ce consentement, je viens vous le donner !

— Vous ! s'écria Louis involontairement.

— Oui, moi. Cela vous étonne-t-il, par hasard ? N'êtes-vous pas majeur ? Ne m'avez-vous pas parlé de votre projet d'union, il y a quelque temps déjà ? N'êtes-vous pas le maître de votre avenir ? Pourquoi m'opposerais-je à vos projets ?

Un moment de silence suivit cette déclaration, à laquelle d'ailleurs personne ne s'attendait, ni Mme Plumet, ni Jérôme, ni Cœlina, ni Arthur, ni Louis surtout.

Tous les yeux étaient fixés sur le marquis de Fontenay, qui se tenait debout au milieu de la chambre.

— Le brave homme! murmura Mme Plumet. Je ne sais ce qui me tient de lui sauter au cou!

Le marquis sourit légèrement.

— Eh bien! monsieur, êtes-vous content? ajouta-t-il en se tournant vers Jérôme.

— Mais, monsieur le marquis, vous n'y pensez pas! dit alors l'honnête ouvrier. C'est beaucoup d'honneur que vous nous faites, certainement; mais peut-être n'avez-vous pas bien réfléchi...

— Bon! dit Arthur à sa tante, voilà que mon brave homme d'oncle va tout gâter. Au lieu de filer une scène de sentiment, c'est du raisonnement qu'il va lui faire!

— Expliquez-vous, reprit le marquis.

— Je ne sais pas si M. Louis vous a tout dit, continua Jérôme, mais il est de mon devoir de vous avertir que nous sommes de pauvres gens, sans sou ni maille, et sans espérances d'aucune sorte. Peut-être vous imaginez-vous que ma fille a quelque talent; hélas! non, monsieur le marquis! Sauf la couture, la broderie et son état de fleuriste, elle ne sait rien. Je ne suis pas bien sûr, ne m'y connaissant pas, qu'elle écrive trois lignes avec l'orthographe. Mme Plumet dit que oui, mais elle ne s'y entend pas plus que moi. Cœlina n'aura en dot que sa bonne humeur et son honnêteté... Quelle figure voulez-vous qu'elle fasse dans le monde où vous allez l'introduire? Votre fils dit qu'il l'aime comme ça; mais nous ne sommes pas des enfants, et notre devoir est de

penser à tout pour les nôtres. Tenez, monsieur le marquis, franchement, je crains que ce ne soit une sotte affaire, et l'avenir me fait peur.

Le marquis prit la main de Jérôme et la serra.

— Vous êtes un brave homme, lui dit-il d'une voix émue, mais ce qui est dit est dit ; néanmoins je mets à mon consentement une seule condition.

— Dites, monsieur le marquis.

— C'est que vous viendrez tous, en famille, passer un mois à mon château.

— A votre château ! s'écria Mme Plumet, à laquelle ce mot ouvrait un horizon de merveilles.

— Oui, madame, à mon château ; il est à quatre ou cinq lieues de Paris, entre Versailles et Saint-Germain. Ces deux jeunes gens auront tout loisir d'y faire plus ample connaissance, et si leurs caractères se conviennent, eh bien ! nous ferons la noce à la campagne. Cela vous va-t-il ?

— Si ça nous va ! je le crois bien ! répondit Mme Plumet.

— Alors faites vos préparatifs ; demain matin, je viendrai vous prendre tous.

— Oh ! nous serons prêts ! dit la femme.

— Mais mon ouvrage ! dit le mari.

— Mais, puisque je vous invite, vous demanderez un congé à l'atelier. Est-ce dit ?

— Allons, puisque vous le voulez, c'est dit... mais tout de même, et sauf le respect que je vous dois, il me semble que c'est une sottise.

— Eh bien! si c'est une sottise, nous aurons le temps de nous en apercevoir.

Lorsque M. de Fontenay quitta la maison du faubourg Saint-Denis, les sentiments qui agitaient les personnages qu'on a vu figurer dans cette scène étaient de natures bien diverses. Jérôme était surpris et en quelque sorte attristé; Cœlina était comme étourdie, sa pensée indécise ne savait sur quoi s'arrêter; Mme Plumet frémissait de joie, et ne pouvait rester en place; quant à M. Arthur, il affectait la tenue modestement orgueilleuse d'un auteur qui vient d'obtenir un grand succès.

— Eh bien! mon jeune ami, dit-il en frappant d'un air de familiarité sur l'épaule de Louis, avais-je tort en vous engageant à me confier vos intérêts? Croyez-moi, en amour comme en politique, il faut brusquer les dénoûments... Prêtez-moi donc, je vous prie, une centaine de francs pour remonter ma garde-robe; je me suis un peu négligé tous ces temps-ci, et au moment d'entrer dans le monde, je veux réparer le désordre de ma toilette.

La dernière partie de cette communication fut faite à voix basse; Louis sourit et paya.

Malgré l'heure avancée de la soirée, Mme Plumet courut le quartier sous différents prétextes mais en réalité pour répandre chez toutes ses connaissances la nouvelle du brillant hymen, — hymen était son mot, — que sa fille allait contracter avec un riche seigneur.

La fruitière ouvrait de grands yeux et la crémière de grandes oreilles. L'histoire circula de bouche en bouche et de boutique en boutique. Son importance s'accrois-

sant en raison directe de la distance et du temps, à sept heures et rue d'Enghien, Cœlina épousait le fils d'un ex-duc et pair dix fois millionnaire ; le lendemain, rue des Petites-Écuries, elle se mariait avec le fils aîné d'un prince régnant d'Allemagne.

Mme Plumet passa la moitié de la nuit à faire et défaire ses paquets, et le jour n'était pas levé qu'elle préparait sa toilette de voyage. Sa robe la plus belle et son bonnet le plus flamboyant y figuraient. Le quartier s'assembla pour voir la famille monter en voiture. Les incrédules, qui n'avaient ajouté qu'une foi médiocre aux récits de la mère orgueilleuse et triomphante, la saluèrent au moment du départ, et Mme Plumet, folle de joie, droite sur les coussins, la tête haute, la joue enflammée et le bonnet au vent, quitta, entre deux haies de curieux et en calèche, le trottoir crotté où si souvent elle avait circulé le cabas d'une main, le parapluie de l'autre, un pain sous le bras et des socques aux pieds.

Le château où M. de Fontenay conduisait la famille Plumet était situé dans un pays charmant, au penchant d'un coteau couvert de bois, d'où la vue s'étendait sur de grandes pelouses coupées de massifs d'arbres. La maison d'habitation était vaste, élégante et entourée de jardins admirablement dessinés ; deux petits pavillons en faisaient partie, et se reliaient par des serres aux ailes du château. Le parc s'ouvrait sur des collines, derrière les bâtiments, et comprenait une vaste étendue de terres fermées de murs.

Mme Plumet respirait à peine en montant le perron ; Cœlina regardait de tous côtés d'un air curieux et naïf,

admirant tout, la richesse et l'élégance des meubles, la somptuosité des tentures, la variété des tableaux, la profusion des fleurs, le goût des ornements, et s'extasiait à chaque pas.

Après leur avoir fait rapidement parcourir leur nouvelle habitation, M. de Fontenay fit arrêter ses hôtes dans un salon dont les fenêtres donnaient sur les jardins.

— Votre appartement est là, à droite, dit-il à Mme Plumet; celui de mon fils et le mien sont là, à gauche; de cette façon nous vivrons à la fois réunis et séparés. A la campagne, vous le savez, on fait ce qu'on veut; le matin, on déjeune à onze heures; le soir, on dîne à six. La cloche du château vous avertira. A dix heures, on prend ou on ne prend pas le thé qu'on sert ici. Là, il y a une salle de billard; les gardes mettront à la disposition de M. Jérôme et de M. Arthur des fusils et des lignes, s'ils aiment la chasse et la pêche. Vous aurez des chevaux et des voitures pour la promenade. On se lève quand on veut.

— Bon! je me lèverai tard! murmura M. Arthur.

— Et on se couche quand il plaît, continua le marquis.

— C'est un pays de Cocagne! reprit Arthur.

— Maintenant, je vous laisse et vais à mes affaires, ajouta le marquis; vous êtes chez vous, ne vous gênez pas.

Aussitôt que le marquis fut sorti, Mme Plumet poussa un grand soupir de béatitude.

— Ah! dit-elle d'un air de componction, j'étais née pour m'asseoir dans ces larges fauteuils... Ici je respire, je renais!... Bien sûr j'ai du sang de duchesse dans les

veines. Ces glaces, ces lustres, ces tapis, ces candélabres, il me semble que toutes ces choses-là m'attendaient. Ah! ma fille, que tu es heureuse! Tu fais un rêve qui durera toute ta vie... le mien commence un peu tard. N'est-ce pas que tu es heureuse?

— Oui, ma mère, répondit Cœlina d'un air qui semblait dire : Je ne sais pas.

— Voilà qui est bel et bon, dit alors le père Plumet, mais que diable vais-je faire du matin au soir ?

— Pardieu! tu chasseras, répondit sa femme.

— Ah! bien oui! comme je n'ai jamais fait de barricades, je ne sais pas seulement charger un fusil.

— Tu pêcheras.

— Merci : c'est trop fatigant de rester assis.

— Alors tu te promèneras.

— Se promener, c'est bon pour le dimanche; mais le reste de la semaine?

— Tu te reposeras.

Là-dessus, Mme Plumet se leva et admira dans une glace l'effet éblouissant de son bonnet, où se jouaient, dans un fantastique pêle-mêle, des arcs-en-ciel de rubans. Jérôme s'assit dans un coin et soupira. L'idée de se promener le septième jour, après s'être reposé toute la semaine, n'était jamais entrée dans son esprit.

Quant à M. Arthur, il avait pris les choses en homme que la fréquentation des théâtres a familiarisé avec tous les événements.

— Mon oncle, dit-il en intervenant dans la discussion, si vous y consentez, je vous apprendrai l'art de ne rien faire; c'est un métier auquel je travaille depuis

déjà vingt ans, et sur lequel je me crois d'une certaine force. Appliquez-vous à m'imiter, et dans un mois, vous saurez qu'il ne faut pas moins de douze heures par jour à un honnête homme pour tuer le temps.

Jérôme haussa les épaules et ne répondit pas.

A quelques jours de là, un matin, M. Arthur complétement transformé, le stick à la main, le lorgnon dans l'œil, le pied chaussé d'un soulier verni, et fumant, de l'air ennuyé d'un gentilhomme du boulevard des Italiens, un cigare Régalia, arrêtait sur le perron du château un domestique du marquis.

— Dis donc, maraud, comment t'appelles-tu ? Champagne ou Lafleur, Mascarille ou Frontin ? dit-il d'un ton léger.

— Monsieur, je m'appelle Isidore, répondit le valet.

— Bon !... Isidore, dis-tu ; c'est un peu commun, mais va pour Isidore. Voilà un louis, maroufle, sois franc et réponds. Connais-tu dans le pays une jolie fille ?...

— Oh ! monsieur, j'en connais plusieurs ; il y a Jeanneton, Suzette, Élisa, la fille du gros Pierre...

— Eh ! bélître, ne m'interromps pas ; je te parle d'une jeune fille en robe blanche.

— La robe n'y fait rien, monsieur.

— Ma parole d'honneur, je crois que ce coquin se moque de moi ! Te tairas-tu, mordieu ?

— Monsieur m'avait dit de répondre, je répondais.

— A présent, écoute, c'est encore plus facile. Cette fille en robe blanche habite certainement les environs.

Je l'ai vue hier encore dans les jardins, et ce matin près de l'orangerie.

— C'est possible, monsieur..

— C'est mieux que cela, c'est certain... Sais-tu si le fermier de M. le marquis a des filles ?

— Pardine, si je le sais !

— Ah !

— Eh oui, puisqu'il n'a que des garçons !

— Imbécile !

— C'est peut-être sa servante, une grande, maigre comme une étrille et sèche comme une brosse.

— Va-t'en au diable avec ta servante !

— J'y vais, monsieur.

— Eh ! maraud, veux-tu bien revenir et répondre ?

— Bien volontiers, monsieur, au même prix.

Arthur regarda Isidore, mit la main à son gilet et en tira un second louis qu'il lui donna.

— Si cet animal-là n'est pas d'une bêtise rare, murmura-t-il, c'est un fripon !

— Oui, monsieur, répondit Isidore d'un air bête.

— Voyons... Si le fermier n'en a pas, l'intendant de M. de Fontenay a-t-il des filles ?

— Oh ! pour cela, oui ; il en a quatre.

— Vraiment... Et jolies?

— A croquer !

— Tiens! tiens! Est-ce que l'une d'elles porte habituellement une robe blanche?

— Oui, monsieur, l'aînée... un amour de fille !

— Voyez-vous ça! Et quel âge a-t-il, cet amour ? vingt ans?

— Oh ! non pas !

— Seize, alors ?

— Huit ! monsieur, huit !

— Te moques-tu de moi ?

— Dieu m'en garde ! Monsieur m'a dit d'être franc, je le suis. Les autres ont cinq ans, trois ans et deux ans.

— C'est bien ! de façon que M. Isidore ne connaît pas d'autre fille dans le château ?

— Je ne dis pas cela, monsieur. Il y a Mlle Cœlina.

— La belle affaire ! ma cousine !

— Et puis, il y a encore la cuisinière Gothon et la ravaudeuse Babet.

— Deux horribles vieilles !

— Ce sont des demoiselles, monsieur.

Arthur frappa du pied et rompit l'entretien.

— Ce drôle m'a escroqué quarante francs, dit-il ; il faudra que j'en emprunte cent à mon cousin.

Le cousin, c'était Louis. Entre parents, Arthur estimait que la bourse devait être commune.

Louis descendait justement dans le jardin ; Arthur l'appela.

— Mon cher, lui dit-il en passant son bras sous celui du jeune comte, il m'arrive une aventure singulière.

Louis, qui était fait aux manières d'Arthur, sourit légèrement.

— Ah ! bah ! dit-il.

— C'est pardieu bien comme j'ai l'honneur de vous le dire ! Figurez-vous que depuis trois jours je rencontre dans les allées du jardin, dans le parc, près des

volières, une fée, un ange, une femme inconnue, comme chante Fernand dans *la Favorite*.

— Ah! vous aussi? s'écria Louis.

— Tiens! il paraît que vous l'avez vue!

— Hier au soir, encore, près de la fontaine des Tilleuls.

— En robe blanche.

— C'est bien cela! vous ne lui avez jamais parlé?

— Jamais.

— Alors, je suis plus avancé que vous.

— Ah!

— Oui, mon très-cher, ajouta M. Arthur en se dandinant, on n'a pas vu les maîtres dans l'art de séduire, les premiers sujets du Gymnase et du Vaudeville sans qu'il en reste quelque chose. Mon aventure est du roman. J'étais l'autre soir près du bassin à regarder les poissons rouges, — j'ai toujours eu de l'amitié pour ces bêtes-là, — lorsque je vois quelque chose de blanc, comme un fantôme, se glisser derrière une charmille. La nuit se faisait. Quand on a vu les féeries du Cirque où j'ai figuré trois fois, moi qui vous parle, en diablotin, on ne croit pas beaucoup aux esprits. Je courus du côté de la charmille... plus rien. Le lendemain, j'étais à flâner dans le parc, lorsque j'entends chanter près de moi.

— Une voix charmante!

— Oui, charmante... je ne m'y connais pas, mais qu'importe? Je lève la tête, et je vois une jeune fille en robe blanche qui cueillait des fleurs au bord d'un ruis-

seau. Je marche sur la pointe des pieds, mais elle m'entend, me regarde et s'enfuit.

— Et vous?

— Oh! moi, je veux courir après elle; mais le moyen de l'atteindre dans ce grand diable de parc, tout rempli de sentiers qui se croisent en tous sens. Tout ce que j'ai attrapé, c'est une meurtrissure contre une souche.

— Et c'est tout?

— Comment tout! puisque je vous dis que je lui ai parlé!

— Quand donc?

— Parbleu! cette nuit.

— Ah!

— Ça vous étonne! Ces rencontres, ces poursuites, ces apparitions et ces disparitions, tout cela me trottait par la tête. Je n'en dormais plus. Hier au soir donc, je me promenais du côté des serres, lorsque j'entends derrière moi un léger bruit de pas : je me retourne... C'était encore ma robe blanche. Elle ouvre la porte de la serre et s'y glisse comme un chat. Je la suis tout doucement. Il faisait un clair de lune magnifique. « Bon! me dis-je, je la tiens. » Pendant que je la guettais, elle faisait un bouquet et fredonnait une chanson dont tous les mots finissaient en *i* ou en *a*.

— C'était de l'italien, sans doute.

— C'est possible. Quand je la vois au fond de la serre, je m'approche brusquement. Elle pousse un léger cri d'oiseau effarouché. « Bon! me dis-je, c'est le moment ou jamais de faire comme à l'Ambigu. » Et me

jetant à genoux, je lui tends les bras. « Ange ou démon, qui que tu sois, m'écriai-je, mon âme soupire après la tienne comme la fleur après la rosée ! Fille du ciel ou fille des hommes, je t'aime. » J'en étais là de cette tirade que je dois avoir entendue dans quelque mélodrame, lorsqu'un grand éclat de rire m'interrompt. Je me relève ! La robe blanche venait d'ouvrir une porte cachée dans le vitrage et s'était échappée en courant. Voilà le seul entretien que nous ayons eu ensemble.

— Et à présent, qu'allez-vous faire ?

— Oh ! tenez-vous tranquille ! c'est entre la robe blanche et moi un duel à mort. J'en aurai raison, dussé-je me mettre en embuscade vingt jours et vingt nuits ! Est-ce qu'une fée de village doit l'emporter sur un gamin de Paris ?

— Et vous dites qu'elle est jolie ?

— Je le crois bien ! Elle ressemble à un portrait de Virginie que ma cousine a dans sa chambre, avec l'air plus éveillé. Vous ne connaissez personne dans ce pays qui ait la figure de ce portrait ?

— Personne !

— Ce n'est pourtant pas un fantôme, que diable ! Les fantômes ne chantent pas des airs italiens ; ce n'est pas dans la tradition.

Tandis que les deux jeunes gens, — les deux cousins, comme disait Mme Plumet, — échangeaient leurs confidences et leurs suppositions au sujet de la mystérieuse habitante du château, le valet de chambre qu'on

a vu en conversation intime avec M. Arthur était dans le cabinet du marquis.

— Vous dites donc, Isidore, qu'il vous a beaucoup questionné? dit le marquis.

— Tant qu'il a pu et de toutes les façons; il m'a même donné ces deux louis.

— Que vous avez bien fait de prendre et que je vous autorise à garder.

— Je remercie monsieur le marquis; il peut être sûr, d'ailleurs, que je n'ai pas parlé.

— Je le sais; mais laissez M. Arthur parler et courir; là n'est pas la question; vous êtes allé hier à Paris. Quelles nouvelles?

— D'excellentes, monsieur le marquis.

— Vraiment?

— Je suis allé, j'ai cherché et j'ai appris que Mlle Plumet avait un amoureux, un promis, comme on dit dans le quartier.

Ici, Isidore raconta à M. de Fontenay ce qu'on sait déjà des relations de Jacques et de Cœlina.

Un sourire imperceptible passa sur le visage du marquis.

— Quel homme est-ce que ce Jacques? dit-il en se frottant légèrement les mains.

— Un ouvrier tapissier, assez joli garçon et fort honnête homme. Il peut avoir de vingt-sept à vingt-huit ans; je l'ai vu dans son magasin où je suis entré sous prétexte de marchander un fauteuil. Il a très-bonne mine et quelque chose de triste dans la physionomie,

avec un air de franchise et de bonté qui prévient en sa faveur.

— Dit-on qu'il songe à se marier, depuis le départ de Mlle Cœlina ?

— Pas encore, mais une blanchisseuse de fin que j'ai fait parler, m'a dit que sa voisine la mercière pensait à lui pour une petite sœur qu'elle a.

Le marquis prit une plume sur son bureau et écrivit rapidement quelques mots, qu'il plia ensuite et cacheta.

— Tenez, dit-il à Isidore : prenez cette lettre et portez-la tout de suite. Vous direz à mon tapissier qu'il s'arrange pour que mes ordres soient promptement exécutés. Allez.

— Enfin ! s'écria-t-il quand Isidore fut parti ; moi aussi, je puis dire : J'ai trouvé !

VI

LA VIE DU CHATEAU

Il est neuf heures du matin ; le soleil brille dans le ciel bleu : un petit vent léger rit dans les arbres ; l'ombre et la lumière se jouent parmi les pelouses ; le printemps s'éveille et la campagne heureuse se pare des fraîches couleurs du mois de mai.

Deux hommes assis sous le feuillage épais d'un hêtre, comme jadis Tityre et Mélibée, les pieds dans l'herbe et la tête à l'ombre, causaient entre eux nonchalamment.

— Ainsi, maître Pierre, vous vous reposez? disait Isidore, l'homme de confiance du marquis.

— Ma foi! oui, c'est toujours bon de ne rien faire.

— Et vos allées?

— Elles sont ratissées.

— Et vos fleurs?

— Elles étaient arrosées avant le point du jour.

— Et vos arbres?

— Échenillés du haut en bas.

— Si bien que la besogne est faite?

— Je dormais encore qu'elle était finie.

— Voilà qui est commode!

— Très-commode.

La conversation tomba cinq minutes, durant lesquelles maître Pierre allongea les jambes, bâilla et s'étira comme un bienheureux.

— Est-ce tous les jours comme ça? reprit Isidore.

— Tous les jours.

— Depuis longtemps?

— Pardine! depuis que M. Plumet est au château.

— C'est donc lui qui vous aide?

— C'est lui qui fait tout. Ce qui ennuie les autres l'amuse, et ce qui me fatigue le délasse. Au commencement, je n'y comprenais rien. J'avais beau me lever avant le matin, je trouvais toujours la moitié de la besogne faite, les mauvaises herbes arrachées par-ci et les sentiers sablés par-là. Une autre fois le bois était coupé et les fagots liés. Les histoires qu'on m'avait contées étant tout petit me revinrent à la mémoire: « Bon, me dis-je, il y a des esprits au châ-

teau; ils se seront mal conduits là-bas, en enfer, et le diable, pour les punir, les aura condamnés aux travaux forcés. » Cela dit, je laissai faire tranquillement mon farfadet, et je m'arrangeai de manière à dormir tout mon soûl. Mais un jour que j'étais tombé du lit, voilà que je rencontre M. Plumet dans le jardin. Il tirait de l'eau pour arroser mes plates-bandes. Le brave homme devint tout rouge. « Chut! me dit-il, ne parlez pas de ce que vous avez vu. Ça me chagrinait de rester les bras croisés.— Oh! ne vous gênez pas, lui dis-je; travaillez, sarclez, bêchez, coupez, ratissez, ce n'est pas moi qui vous en empêcherai. » Là-dessus M. Jérôme me serra la main et emporta ses arrosoirs.

— Et maintenant il continue?

— De plus belle! Mais ce n'est pas tout...

— Que fait-il encore?

— Le jardinage ne lui suffit pas, et mon ami, M. Plumet, a eu l'idée d'y joindre un peu de menuiserie.

— Ah! bah!

— C'est son état, et il se connaît mieux en planches qu'en légumes, bien qu'il distingue un artichaut d'une laitue pour en avoir mangé quelquefois. Mais le râteau ne l'occupant pas assez, il a pris le rabot, et je crois qu'à cette heure il est en train de confectionner des persiennes pour la chambre du fermier. Cet homme-là n'est content que lorsqu'il travaille. Quel gâte-métier!

— Vous vous en plaignez?

— Oh! si j'étais sûr de l'avoir toujours sous la main! mais il partira et adieu mes vacances!

Comme maître Pierre achevait ces mots, un coup de

fusil retentit dans le jardin : quelques grains de plomb mirent en pièces une cloche à quelques pas de lui, et presque au même instant un lapin passa dans l'avenue courant à toutes jambes.

— Bon ! voilà l'autre à présent ! dit Pierre.

— Quel autre ?

— Eh ! pardine, le sacripant, le mauvais sujet, le gredin, le polisson ! M. Arthur, comme on l'appelle.

— Que d'épithètes ! que vous a-t-il donc fait, ce pauvre M. Arthur ?

— Dites donc ce qu'il ne m'a pas fait ? ce sera plus court à raconter.

— Eh bien ! court ou long, racontez toujours.

— Ça me va, de cette façon je dirai tout ce que j'ai sur le cœur. Au commencement, quand je croyais aux esprits, je me disais : « S'il y en a un bon, il y en a un bien mauvais. Quel scélérat ! » Je n'ai plus été surpris quand j'ai découvert que le diable était un homme.

— Comment vous y êtes-vous pris pour le savoir ?

— Très-simplement. Tous les matins, quand j'allais voir ce qu'avait fait l'autre, je rencontrais des lapins au milieu de mes champs. Des lapins gris, des lapins noirs, des lapins blancs, des lapins de toutes les couleurs, de tout âge et de tout sexe. J'attrapais ceux-ci par les oreilles, ceux-là par la queue, et je les remettais dans le clapier. Le lendemain c'était à recommencer. « Il faut, me dis-je, que quelqu'un du château s'amuse à ouvrir la porte pendant la nuit. On verra bien ! » Je prends mon fusil, je glisse dans le canon une poignée de sel et j'attends, caché derrière un tonneau.

— Et au lieu du lutin que vous attendiez, c'est M. Arthur qui arrive.

— Justement ! Le coquin ouvre la porte, chasse les lapins et les poursuit à coups de pierre. La colère me prend, et pour lui faire peur, je lui lâche mes deux coups. Vous croyez peut-être qu'il s'est sauvé? Ah! bien oui ! le drôle ne craint rien. Il part d'un grand éclat de rire, et ramassant un lapin que j'avais tué par hasard : « Tenez, me dit-il, voilà une gibelotte... Bon appétit ! » J'avais envie de me fâcher; mais le lapin étant mort, je mangeai la gibelotte... elle était toute salée.

Isidore se mit à rire.

— Vous riez, vous, reprit le jardinier, on voit bien que vous n'avez pas affaire à M. Arthur. Si vous mangez des pommes cet automne, ce ne sera pas sa faute ! Il grimpe sur tous les arbres et casse tout ! J'avais un chat, il s'est pris de bec avec ce pauvre animal, et a fini par le tuer, en lui attachant aux pattes des pétards auxquels il mettait le feu. L'autre jour il a fusillé une pie que mes enfants avaient apprivoisée, sous prétexte que les pies sont des voleuses déguisées en oiseaux. Il prend mes plus belles fleurs pour les mettre à sa boutonnière. Vous savez bien le cheval favori de M. Louis.

— *Colibri ?*

— Oui, *Colibri*. Eh bien ! M. Arthur a voulu le monter : au bout de cinq minutes, l'homme et la bête ont roulé par terre. L'homme n'a rien ; ces gredins-là, c'est indestructible ; mais la bête est couronnée que ça fait pitié ! L'autre matin, un coup de fusil casse mes

vitres, je saute à bas du lit en chemise : c'était M. Arthur qui tirait les hirondelles. Il est en guerre ouverte avec tous les chiens de la maison. Le soir, il aboie pour les faire crier tous ensemble. C'est un sabbat à réveiller les morts. Il marche dans mes fraisiers, il bouscule mes vases, il s'exerce sur les cloches des melonnières comme sur une cible ; il ravage tout, brise tout, saccage tout. Il ne faudrait pas trois garnements de cette espèce pour démolir le château !

Tandis qu'Isidore et maître Pierre causaient des affaires d'autrui, Louis et Cœlina, au bras l'un de l'autre, se promenaient le long des sentiers où les lilas en fleur laissaient pendre leurs grappes parfumées. Le paysage semblait emprunté aux pages de M. de Florian. Des charmilles où gazouillait la fauvette amoureuse, une fontaine dont l'eau fraîche et limpide coulait sur un lit de mousse, quelques bancs rustiques à l'extrémité d'une avenue, une prairie dans laquelle errait un troupeau de moutons nonchalants, et dans le ciel riant le vol rapide des ramiers qui s'échappaient d'un colombier voisin. Daphnis et Chloé, c'est-à-dire Louis et Cœlina, foulaient le gazon d'un pied paresseux.

Cœlina effeuillait une marguerite.

— Que dit-elle ? demanda Louis.

— Un peu, répondit Cœlina.

— Elle ment.

— Qui sait ? reprit-elle en jetant la fleur. Et elle soupira.

— Vous ne croyez donc pas que je vous aime ?

— Il faut bien que je vous croie, puisque vous con-

sentez à m'épouser... ce qui m'étonne un peu, entre nous soit dit.

— Pourquoi?

— Dame! vous êtes de la Chaussée-d'Antin et moi du faubourg Saint-Denis; cela dit tout.

— Cela ne dit rien. A vous entendre, on croirait que nous sommes nés aux antipodes; et nous sommes tous deux de Paris... Une douzaine de rues nous séparaient, la belle affaire!

Cœlina ramassa des fraises et se mit à les croquer.

— Il est clair que si vous parlez je n'ai plus rien à répondre, dit-elle; je vous dis ce que je sais, vous me dites ce que vous pensez, et je finis toujours par croire que j'ai tort, quand je pourrais bien avoir raison. Voulez-vous des fraises?

— Volontiers!

Cœlina s'assit sur un banc, mit les fraises sur ses genoux, et, les épluchant, en offrit à son voisin.

— Vous êtes adorable! lui dit Louis dans un élan d'amour passionné.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de nous. Voyons, que ferons-nous quand nous serons mariés?

— Ce que vous voudrez.

— Alors, nous irons souvent au théâtre?

— Très-souvent. Aux Italiens, à l'Opéra.

— Non pas. A la Gaîté, aux Folies-Dramatiques, à l'Ambigu; c'est bien plus amusant.

— Vous n'aimez donc pas la musique?

— Si fait, j'aime beaucoup les orgues de Barbarie.

Louis sourit.

— Je vous mènerai à l'Opéra, et quand vous aurez entendu les chefs-d'œuvre de Rossini et de Meyerbeer...

— Merci ! je ne connais pas ces musiciens-là ; mais je m'en défie. J'y suis allée un soir, à votre Opéra, on donnait *les Huguenots*.

— Eh bien?

— Quel tapage! Des tambours et des trompettes. Ça m'amusait d'abord à cause des costumes, mais ensuite il m'a paru qu'on chantait trop. Et puis on ne comprend rien à ce qu'ils disent, ces gens-là... Je me suis endormie au menuet et je me suis réveillée aux coups de fusil... Tiens! je n'ai plus de fraises!

Cœlina se leva et courut en chercher. Louis la regardait faire. Elle trottait parmi les fraisiers avec la vivacité d'une allouette.

— En voilà une provision, dit-elle en revenant, j'en ai rempli mon chapeau.

— Aimez-vous le bal? dit Louis.

— Si je l'aime ! mais vous vous rappelez bien celui de Saint-Mandé?

— C'est là où je vous ai connue, où vous m'avez parlé pour la première fois! Vous vous en souvenez, Cœlina?

— Si je m'en souviens ! comment voulez-vous que j'oublie la pirouette qu'a faite mon monsieur et sa grimace quand il est tombé.

Le lyrisme qui allait déborder des lèvres de Louis s'arrêta net à cette réplique.

— Vous disiez donc que vous me mènerez au bal? reprit-elle.

— Tant qu'il vous plaira.

— Oh ! je ne suis pas exigeante ! le dimanche seulement et quelquefois le lundi. Au bal des *Acacias* le dimanche, et à l'*Ile de Cythère* le lundi.

— Quand vous serez ma femme, Cœlina, dit Louis d'un air un peu sérieux, je vous mènerai au bal, mais ailleurs.

— Où ça ?

— Au faubourg Saint-Germain, au faubourg Saint-Honoré, chez les amis de mon père, dans le monde enfin.

— Croyez-vous donc qu'il n'y ait personne à Romainville ? C'est du monde aussi, tiens !

— Quelle différence !

— Pardine ! je la connais, la différence ! j'ai vu un de ces bals du monde, comme vous dites, chez une comtesse, rue Miromesnil ; je lui avais porté une guirlande de fleurs pour sa toilette, et je restai dans l'antichambre pour regarder. Les dames étaient assises sur des banquettes, le long des murs ; les messieurs se tenaient au milieu, tout en noir. On étouffait. Quand l'orchestre préludait, quelques jeunes gens prenaient leurs danseuses par la main, et on se rangeait comme on pouvait. Le plus souvent on ne pouvait pas. Chacun dansait sur sa place sans bouger. A la fin, chacun reconduisit sa chacune à sa place et lui fit un grand salut. Les femmes ne remuaient jamais de leurs banquettes et les hommes causaient entre eux. Est-ce que ça se passe toujours comme ça ?

— Toujours.

— Ah bien ! ce n'est pas gai... Nous irons aux *Aca-*

cias. Au moins, là, on saute et on court. Ah! il y a aussi une chose qu'il faut que je vous demande.

— Laquelle?

— C'est de dîner au restaurant une fois par semaine, au moins... J'adore ça.

— Rien de plus facile.

— A la Rapée, chez le père Latuile, à l'île Saint-Denis, ou chez Deffieux.

Louis fronça le sourcil.

— Là ou ailleurs, dit-il; au Palais-Royal, par exemple.

— Au restaurant à quarante sous, volontiers; j'y ai dîné une fois... c'est excellent.

— L'été, reprit Louis, nous voyagerons.

— Où çà?

— En Italie ou en Suisse.

— Qu'est-ce qu'on y voit dans ces pays?

— En Italie, les chefs-d'œuvre de l'art; en Suisse, les merveilles de Dieu.

— Quoi encore?

— Là des statues, des tableaux, des monuments, des ruines, les plus belles galeries du monde ; ici des lacs, des glaciers, des montagnes, des vallées, des cascades.

— Oh! si ce n'est que ça, dit Cœlina d'un petit air dédaigneux, je m'en passe.

— Quoi! tant d'indifférence!

— Vous trouvez donc ça beau, vous? J'ai visité une fois les galeries du Louvre, j'en suis sortie avec un mal de tête horrible. Et puis je n'y entends rien. Quant aux montagnes, la butte Montmartre me suffit : on est trop essoufflé quand on arrive en haut. J'ai vu le lac d'En-

ghien, c'est joli; mais quoi, c'est de l'eau! Quant à vos ruines, on fait, Dieu merci, assez de démolitions à Paris pour en perdre le goût. Pourquoi voulez-vous que j'aille chercher des statues au bout du monde quand il y en a aux Tuileries et à Versailles plus que je n'en regarderai de ma vie ?

— Eh bien! en Angleterre, alors?

— Faut-il passer la mer pour y aller?

Cette question étourdit Louis.

— Bien! dit-il avec humeur, nous resterons chez nous.

— J'aime autant ça.

— A la campagne, dans nos terres.

— Et pourquoi pas à Paris?

— Pour être seuls ensemble, l'un à l'autre...

— Rien que nous? dit Cœlina d'un petit air effrayé.

— Rien que nous.

— Alors nous serions trop seuls.

Le lyrisme exalté de Louis se heurtait à toute minute contre la prose de Cœlina; l'un voulait s'élancer vers le ciel et l'autre se cramponnait à la terre.

— Tenez, reprit l'ouvrière après un moment de silence, vous avez, je ne sais pourquoi, la fantaisie de quitter Paris en été; restons-y. C'est la saison du Cirque et de l'Hippodrome que je ne connais pas. Vous me conduirez au bal d'Asnières, c'est la campagne aussi et nous danserons.

— Au bal d'Asnières! dit Louis impatienté, jamais!

— Hein? dit Cœlina en regardant Louis bien en

face... C'est-à-dire que vous ne voulez rien faire de ce qui me plaît. Déjà! Que sera-ce après?

— Mais vous n'y pensez pas!

— Au contraire! j'y pense beaucoup. Aussitôt que je dis blanc vous répondez noir; je vais d'un côté et vous allez de l'autre. Ah! le joli mari que ça me promet!

— Mon Dieu! Cœlina, je ne demande pas mieux que de vous obéir en tout!

— A la condition de n'agir qu'à votre fantaisie.

— Cependant, soyez raisonnable!

— C'est-à-dire que je ne le suis pas.

Là-dessus, Mlle Cœlina sauta sur ses pieds et s'en alla d'un air fâché.

Louis se leva brusquement et la suivit.

— Mais, mademoiselle...

— Non, monsieur, laissez-moi.

Et comme Louis la suivait toujours, elle se mit à courir. Louis en fit autant; et l'un priant, l'autre boudant, ils disparurent derrière les arbres.

A l'autre bout du jardin, dans un petit bâtiment isolé qui servait à serrer les ustensiles et les meubles en mauvais état, un homme frappait, cognait, sciait, taillait et rabotait en chantant. Sa cravate et son gilet étaient par terre dans un coin, sa redingote pendait le long d'un mur, accrochée à un clou. Les bras nus, et les mains armées d'une varlope, il faisait voler les copeaux autour de lui.

Son front ruisselait de sueur, et, plus joyeux qu'un pinson, il attaquait le troisième couplet de sa chanson, lorsque la porte du bâtiment s'ouvrit.

— M. le marquis ! s'écria l'homme en laissant tomber sa varlope.

— Je ne m'étais donc pas trompé ! dit M. de Fontenay ; c'est le bruit de votre chanson qui m'a attiré. Parbleu ! me disais-je, c'est la voix du bon Jérôme. Et je suis entré.

— Diable de voix ! murmura Jérôme.

— Mais, que je ne vous dérange pas ; vous étiez occupé, je crois ?

— Moi ?... non... c'est-à-dire, oui... Je passais là, vous comprenez ; j'ai vu des outils de ma profession, et l'idée m'est venue de les essayer.

— Et d'essais en essais vous avez fait ces quatre persiennes et ces trois volets ?

Jérôme se troubla et rougit.

— Ma foi ! monsieur le marquis, je ne m'en défendrai pas plus longtemps, dit-il enfin. Eh bien ! oui, je travaillais, et ferme encore ; il n'y a pas de mal à ça... Que diable voulez-vous ! quand on n'en a pas l'habitude, je ne sais rien de plus fatigant que le repos. Sauf votre respect, je périssais d'ennui. J'ai pensé à me distraire, et tout naturellement j'ai repris mes outils.

— Et vous avez bien fait.

— Vrai, monsieur le marquis, ça ne vous offense pas que je travaille ?

— Ne vous ai-je pas dit de faire ici comme chez vous.

— C'est bon ! Alors je ne me gênerai plus... J'y mettais des mystères à cause de ma femme qui me grondait.

— Bah !

— Elle gronde toujours ; c'est son caractère. « N'as-tu pas honte, me disait-elle, de travailler, au lieu de te promener les mains dans tes poches, comme un propriétaire... Ah! fi! » Elle m'en disait tant que dans les premiers jours je rabotais en cachette : à la fin, je me suis révolté.

— Et à présent?

— Oh! à présent, je travaille comme à Paris, ce qui fait que je ne m'ennuie plus.

Jérôme ramassa la varlope et la promena sur la planche à demi polie.

— Et Mme Plumet, que fait-elle? demanda le marquis.

— Oh! Mme Plumet! elle va et vient dans le château du haut en bas, change de robe trois fois par jour, et se fait lire, par M. Louis, tous les romans de chevalerie qu'elle a trouvés dans la bibliothèque.

— Ah! mon Dieu!

— Ça achèvera de lui faire perdre l'esprit.

Et philosophiquement le mari ajouta :

— Un peu plus! un peu moins!

— Croiriez-vous que hier soir, reprit Jérôme, elle m'a tenu éveillé jusqu'à minuit en me parlant d'histoires auxquelles je ne comprenais rien, de cachots avec des prisonniers, de souterrains remplis de chaînes et de crochets, de tours murées du haut en bas, et elle ajoutait que dans tous les châteaux dont elle avait fait la connaissance dans les romans, il y avait des revenants. Tous ces beaux contes ont fait que je ne me suis levé qu'à cinq heures aujourd'hui et l'ouvrage est en retard.

Tandis que M. de Fontenay causait avec Jérôme,

Mme Plumet montait et descendait tous les escaliers du château, elle entrait dans tous les appartements, elle furetait dans tous les cabinets, elle visitait les combles, elle cherchait dans tous les coins, et de corridor en corridor elle allait des caves au grenier.

— C'est singulier ! murmurait-elle entre ses dents, je ne trouve rien.

Et elle recommençait à courir.

Enfin, n'y tenant plus, elle arrêta un domestique.

— Mon ami, lui dit-elle, indiquez-moi, je vous prie, où sont les oubliettes.

— Les oubliettes ? répéta le domestique de l'air d'un homme qui ne comprend pas.

— Oui, mon ami.

Le domestique se gratta le front sans répondre.

— Attendez, madame, dit-il enfin, je vais m'en informer.

Le domestique parla au valet de pied, qui parla au sommelier, qui parla au garde-chasse, qui parla au jardinier; d'oreilles en oreilles la question arriva au marquis.

— Dites à Mme Plumet, dit-il, qu'il n'y a pas d'oubliettes.

Quand elle entendit cette réponse, Mme Plumet soupira.

— Pas de tours et pas d'oubliettes ! murmura-t-elle d'un air profondément désenchanté.

Et parodiant un mot célèbre, elle ajouta :

— Les châteaux s'en vont !

On a vu de quelle façon M. Arthur charmait ses loi-

sirs. Au détour d'une allée, Louis le rencontra qui passait, un fusil sous son bras.

— Vous chassez? lui dit-il.

— Vous voyez, répondit Arthur; j'ai manqué quelques lapins... ça m'exerce... mais là n'est pas ma véritable chasse. Il est un autre gibier que je poursuis avec beaucoup plus d'ardeur.

— Les faisans?...

— Mieux que ça... un gibier à deux pattes et sans plumes, comme disait un philosophe... la robe blanche.

— Vous l'avez revue?

— Parbleu! mais c'est une fée que cette robe-là. Comme dans les ombres chinoises, elle ne fait que paraître pour disparaître... Mais je la guette, et tout en ayant l'air de courir après la petite bête, je cours après la jeune fille.

— Quoi! vous l'attendez?

— Peut-être... Mais je vois ma cousine qui passe là-bas... Courez la rejoindre... Attrapera bien qui attrapera le premier.

Et Arthur s'éloigna d'un air vainqueur.

Deux ou trois heures après les diverses scènes auxquelles nous venons d'assister, M. de Fontenay et son fils montaient ensemble le perron du château.

— Eh bien! Louis, dit le père, quelles nouvelles aujourd'hui?

— Aucune, mon père, répondit le fils.

— N'est-ce pas toi que j'ai vu ce matin avec Mlle Cœlina, dans l'allée des Tilleuls?

— C'était moi.

— Ma foi, en te regardant passer, sais-tu que j'enviais ton bonheur? Elle est charmante, Mlle Cœlina! Et quel goût! Toujours en rose! robe rose, bonnet rose, ceinture rose, rubans roses! Tu épouseras un bouquet de roses, mon ami.

— Hum! le bouquet n'est pas sans épines!

— Oh! si peu! Et puis, quelle gaieté séduisante! elle chante du matin au soir : romances à midi, barcarolles à minuit. Si je croyais à la métempsycose, je dirais que c'est une alouette changée en fille.

— Sans doute, répondit Louis; mais l'alouette est quelquefois un peu linotte... Il y a des heures où Cœlina ne réfléchit pas assez.

— Par hasard, chercherais-tu un philosophe dans une fleuriste?

— Non pas; mais encore ne serait-ce pas un si grand malheur si la fleuriste raisonnait un peu.

— A quoi bon?

— Mais ne serait-ce qu'à comprendre que la comtesse de Fontenay ne peut pas faire ses galeries des Funambules et son salon du bal de Cythère!

Le marquis haussa les épaules.

— Je commence à croire, mon ami, reprit-il, que tu as plus de préjugés que moi.

En disant ces mots, le marquis poussa la porte du salon où l'on avait l'habitude de se retirer pour lire les revues et les journaux après le déjeuner.

Toute là famille Plumet, à l'exception de M. Arthur, dormait profondément.

— Chut! dit M. de Fontenay.

Le père était sur un fauteuil, la mère sur un divan, la fille sur une causeuse. Un journal dormait sur les genoux de Mme Plumet, une revue aux pieds de M. Plumet, un livre entre les mains de Mlle Plumet.

— Encore ! murmura Louis : ils dormaient hier, ils dorment aujourd'hui, ils dormiront demain !

— Voilà comment je comprends l'intimité, répondit le marquis à demi-voix... ce spectacle me touche... Tiens, regarde ; Mme Plumet a mis son bonnet sur une chaise pour ne pas le chiffonner et a noué proprement un foulard autour de sa tête. Couchée comme elle est là, elle dormira bien jusqu'à l'heure du dîner. Pourquoi mon vieil ami, le capitaine de Garoffé, n'est-il pas ici ? lui qui m'accusa toujours de trop de faiblesse, serait attendri s'il voyait la touchante union de cette famille !

— Vous appelez cela de l'union, mon père ; mais c'est du sommeil !

— Qu'importe le mot ! Ah ! mon fils ! quels jours tranquilles tu te prépares ! Quelques feuilletons le matin, le sommeil à midi, et le soir Romainville et l'Ambigu !

Tout à coup un bruit de pas précipités se fit entendre dans le corridor voisin ; une porte cachée dans la tapisserie s'ouvrit brusquement, et une jeune fille hors d'haleine se jeta dans l'appartement.

— Mon oncle !... Ah ! je suis sauvée ! dit-elle en courant vers M. de Fontenay.

— Ma cousine ! s'écria Louis.

Mme Plumet, réveillée en sursaut, sauta sur ses pieds.

— Hein ?... qu'est-ce ?... qu'y a-t-il ? dit-elle d'un air effarouché.

Jérôme et Cœlina s'étaient levés. L'un et l'autre ouvraient de grands yeux en regardant la jeune fille en robe blanche qui se cachait dans les bras du marquis.

— N'aie pas peur, mon enfant, et remets-toi, dit M. de Fontenay; n'es-tu pas auprès de moi et de ton cousin!

— Son cousin! murmura Cœlina.

— Mes amis, reprit M. de Fontenay, laissez-moi vous présenter Mlle Marie de Chaumont... Je n'ai pas besoin de vous dire que je l'aime comme mon enfant.

— Pardine! ça se voit de reste à la manière dont elle vous embrasse! répondit Jérôme.

Puis saluant Marie :

— Mademoiselle, ajouta-t-il, si je puis quelque chose pour votre service, le cœur d'un honnête homme et les bras d'un bon ouvrier sont à vous.

Marie s'inclina en souriant.

— Et vous, mon cousin, n'avez-vous rien à me dire, dit-elle en se tournant vers Louis.

— Moi, répondit Louis, qui ne la quittait pas des yeux, j'ai, j'ai...

— Pardieu! tu as à l'embrasser! s'écria le marquis.

— Çà! reprit-il après que les deux jeunes gens eurent renouvelé connaissance, et maintenant que tu ne trembles plus, dis-nous donc un peu pourquoi tu es arrivée si brusquement dans un endroit où l'on ne t'attendait pas?

— Je crois que j'avais un peu perdu la tête, répondit Marie. Presque toujours seule dans ce pavillon où vous m'aviez conduite, je sortais quelquefois pour pren-

dre l'air et chercher des fleurs. Un soir, je m'aperçus qu'un jeune homme d'une tournure assez bizarre me suivait; ce fut ainsi le lendemain et les jours suivants. Je crois vraiment qu'il me guettait.

— Hum! fit le père Jérôme en branlant la tête.

— Une nuit, dans la serre où je me croyais bien seule, il essaya de me parler. Je changeai mes heures de sortie, espérant l'éviter; mais aujourd'hui, au moment où je mettais le pied dans l'orangerie, j'entends crier le sable derrière moi, je me retourne et j'aperçois ce jeune homme: je veux fuir, il s'élance, me prend les mains et me tient les discours les plus extravagants.

— C'est mon neveu! s'écria Jérôme avec explosion.

— Pauvre enfant! c'est de son âge, murmura tout bas Mme Plumet.

— Et puis? demanda Louis avec émotion.

— Le reste est bien simple, reprit Marie; effrayée des propos de ce monsieur et de sa pantomime, je dégage mes mains et m'échappe en courant; il me poursuit; au lieu de gagner le pavillon qui est un peu loin, je m'élance vers le château où j'arrive toute tremblante; une porte était ouverte, je la repousse sur moi, et voilà comment, toujours courant, je suis entrée ici.

— Ah! le gueux! si je l'attrape! s'écria le père Jérôme.

Il achevait à peine, que M. Arthur, rouge, essoufflé, haletant, sauta par la fenêtre dans le salon et s'écria:

— Enfin! la voilà! je la tiens!

VII

L'AMOUR PAR AMBASSADE

A l'aspect d'Arthur, Marie, épouvantée, se réfugia auprès de son oncle.

— Ah! coquin, c'est donc toi! s'écria M. Plumet; voilà comment tu reconnais l'hospitalité de M. le marquis! Attends! attends! que je te casse bras et jambes!

— Ah! fi! les vilaines manières! Eh! quoi! mon óncle, vous ne vous corrigerez donc jamais de vos habitudes de faubourien? Ah! fi! vous dis-je, répondit Arthur en cherchant à se dégager des mains de Jérôme.

— Tu plaisantes, je crois? Quand tu auras reçu le cataplasme de bois vert que je vais t'appliquer sur les épaules... nous verrons si tu auras envie de rire.

— Encore! vous avez la main leste aujourd'hui. Parole d'honneur! vous avancez! Ordinairement ces accès-là ne vous prennent que le soir.

Jérôme, exaspéré, sauta sur un bâton.

— Mon père! s'écria Cœlina en se jetant au cou de Jérôme.

— Arrêtez, mon bon monsieur Plumet! dit le marquis.

— Insulter une jeune fille! reprit Jérôme qui menaçait Arthur du bout de son bâton.

— Insulter!... Le verbe est un peu vif! De quoi s'agissait-il? D'un pauvre petit baiser. Ça se fait, entre Français et à la campagne!

— Un polisson comme toi, embrasser la nièce de M. le marquis.

— Sa nièce! répéta M. Arthur; voilà qui change mes intentions, sans en diminuer la pureté... La galanterie doit faire place au mariage.

— Que veux-tu dire? s'écria Jérôme.

Mais, sans répondre à son oncle, Arthur, s'approchant du marquis, le salua profondément.

— Monsieur le marquis, lui dit-il, permettez-moi de vous demander la main de Mlle votre nièce?

A ces mots, Cœlina partit d'un grand éclat de rire.

— Ah! dit-elle, voyez donc le beau parti pour Mlle Marie de Chaumont... M. Arthur Plumet, gamin de Paris!

— Eh bien! quoi? reprit Arthur, je n'ai rien, c'est vrai, mais ce que j'ai, je le lui offre de bon cœur.

— Tu parles sérieusement?

— Et pourquoi non! Ne vas-tu pas, toi qui es ma cousine, épouser M. Louis de Fontenay, qui est le cousin de Mlle de Chaumont?

— C'est bien différent, répondit Cœlina un peu troublée, M. Louis m'aime.

— Et toi?

— Et moi je l'aime aussi, ajouta-t-elle en balbutiant un peu.

— Eh bien! de mon côté, la moitié de l'ouvrage est déjà faite. Le reste viendra plus tard... On a des qualités, que diable! et la nièce de M. le marquis pourrait trouver plus mal...

— Mais tu ne te connais donc pas, malheureux? s'écria le père Plumet, revenant enfin de sa surprise.

— Mon Dieu ! je sais ce que vous allez dire, mon oncle. Je vous en éviterai la peine. Vous paraissez désirer une profession de foi comme en font les candidats à leurs électeurs, voici la mienne. Si vous y trouvez un mot qui ne soit pas l'expression exacte de la vérité, faites comme à l'assemblée, interrompez-moi !

— Comme il s'exprime, ce bijou-là ! murmura Mme Plumet, saisie d'admiration.

— Mademoiselle, continua M. Arthur, ma position de fortune vous est connue : ni rentes, ni capital, tel en est le total. Quant à mon caractère, il est limpide comme de l'eau de source et franc comme de l'or. Il m'a toujours paru que l'homme était né pour s'amuser ; c'est pourquoi j'aime mieux les chansons que le travail, la promenade que les chansons, et le spectacle que la promenade. Et puis, comme dit Ruy-Blas :

.... Je suis de ceux
Qui passent tout un jour, pensifs et paresseux,
Devant quelque palais regorgeant de richesses,
A regarder entrer et sortir des duchesses !

J'aime les arts et la flânerie, et le plus clair de mon temps se passe à fumer, à rêver et à marcher par la ville, comme autrefois les philosophes. Je suis Diogène, le cigare en plus et le tonneau en moins. Au demeurant, j'ai bon pied, bon œil et bon appétit, et pourvu qu'on me laisse faire tout ce que je veux, je ne taquine jamais personne. Le tout, ce me semble, peut encore faire un mari passable et tout à votre service.

Tandis que M. Arthur débitait son petit discours avec

la verve d'un commis voyageur et l'impertinence d'un laquais, le marquis n'avait pas cessé d'en observer l'effet sur la physionomie des auditeurs.

Mme Plumet, les mains croisées, avait peine à réprimer les élans de sa joie et de son enthousiasme. Il lui semblait qu'après une telle improvisation, Arthur était digne de figurer sur les planches, en compagnie des acteurs les plus illustres.

Cœlina éprouvait un mélange d'étonnement et de confusion. L'honnêteté naturelle de son cœur se révoltait à l'aspect de tant d'impudence et d'effronterie.

M. Plumet, les poings crispés, attendait une occasion de faire tomber sa colère sur quelqu'un.

Marie écoutait Arthur comme on écoute les accords d'une musique inconnue et bizarre. Les premières phrases dites, elle se mordit les lèvres, et l'éclair de la malice et de la gaieté passa dans ses yeux.

Quant à Louis, il devenait tour à tour pâle de colère et rouge de honte. Ses yeux allaient d'Arthur à Marie, et il s'indignait que la grâce et la beauté de l'une n'inspirassent pas plus de respect à l'autre.

Le marquis prit son parti sur-le-champ.

— Voilà qui est merveilleusement parlé, dit-il poliment, mais vous permettrez bien, monsieur Arthur, que ma nièce, avant de vous répondre, réfléchisse un peu.

Il y eut dans tout le cercle un mouvement de stupéfaction.

Marie leva les yeux sur M. de Fontenay, et comme elle ouvrait la bouche, il lui fit signe de se taire.

— La déclaration est faite, reprit-il; maintenant, ma nièce, rentre dans ton appartement.

— Oh! mademoiselle peut réfléchir tant qu'il lui plaira, je ne suis pas à la veille de quitter le château, dit Arthur après que le marquis eut reconduit Marie.

— Quoi! mon père, vous voulez ?... s'écria Louis.

— Je veux, répondit le marquis en l'interrompant, que ta cousine ne se décide pas à la légère; elle est en âge d'être mariée, et c'est bien le moins qu'elle ne fasse rien sans réfléchir.

— Ah! le brave homme! s'écria Mme Plumet.

— Très-brave! répliqua M. Arthur, et s'il y avait beaucoup de grands seigneurs comme M. le marquis, je n'aurais pas aussi souvent chanté *la Marseillaise*. Et vous, ajouta-t-il en frappant familièrement sur l'épaule de Louis, vous allez m'aider.

— Moi? par exemple!

— Eh! sans doute! vous connaissez le langage du monde; service pour service, mon cher; ce que j'ai fait pour vous auprès de ma cousine, vous le ferez auprès de la vôtre pour moi. J'ai parlé, vous parlerez.

— Jamais!

— Diable! reprit Arthur en faisant claquer ses doigts, monsieur le comte ne tient pas boutique de reconnaissance!

— Hein! monsieur Arthur plaisante, je crois! dit Louis d'un air de hauteur.

— M. Arthur fait une observation, interrompit le marquis, et, soit dit sans te fâcher, il pourrait bien avoir raison.

— C'est-à-dire que j'ai tort?

— D'abord, tu as tort de te fâcher; ensuite, je ne vois pas pourquoi tu ne ferais pas ce que te demande M. Arthur.

— Bah! bah! reprit M. Arthur d'un petit air protecteur, M. Louis se fait plus méchant qu'il n'est... Il cédera. N'est-ce pas, mon petit cousin, que vous parlerez pour moi à Mlle Marie! Vous savez les façons d'apprivoiser ces jolis petits oiseaux-là. Moi, je ne connais pas leur ramage. Il pousse dans la rhétorique des fleurs que je n'ai pas cultivées. Vous en cueillerez un joli bouquet que vous lui offrirez de ma part.

Louis fit un mouvement d'impatience.

— Et puis, songez-y, poursuivit le gamin, vous êtes l'homme de la situation, c'est votre cause que vous allez défendre... Nous marchons dans le même chemin, nous combattons sous le même drapeau. Quel honneur pour vous si vous décidiez votre cousine à vous imiter! Tous mes amis du boulevard du Temple vous donneront une sérénade, et nous ferons les deux noces de compagnie, au *Veau qui tette*, avec des fricandeaux et de la purée d'ananas.

— Et moi! s'écria M. Plumet, je dis que si Mlle Marie épouse ce garnement, ce ne sera pas une folie, ce sera un suicide.

Là-dessus, le père Jérôme donna un furieux coup de poing sur un meuble et sortit.

— Eh! s'écria Mme Plumet avec indignation, pour un père de famille, il aime bien peu ses neveux!

La conversation fut interrompue par l'entrée d'un

laquais qui venait annoncer au marquis la visite de M. de Garoffé.

Le marquis le reçut dans son cabinet.

— Parbleu! dit le vieux marin, j'arrive à temps, j'espère, pour empêcher une folie!

— Je pourrais vous demander, avec je ne sais plus quel classique :

« Est-ce à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse ? »

— A vous et à nul autre, pardieu! Ah! si je n'avais pas été cloué dans mon fauteuil par un rhumatisme que Dieu confonde, il y a quinze jours que vous m'auriez vu.

— Eh bien! maintenant que je vous vois, parlez?

— Oui, mordieu! je parlerai! Ah çà! mon ami, par hasard auriez-vous perdu l'esprit?

— Pas que je sache.

— Ce n'est pas ce que votre conduite laisse à supposer. Comment! vous me racontez que votre fils a conçu je ne sais quelle passion romanesque pour je ne sais quelle péronnelle; et vous, qui auriez dû, bon gré, malgré, le guérir de cette maladie, vous devenez son complice; que dis-je, l'ordonnateur suprême de ses extravagances! Il ne vous suffisait donc pas du rôle de confident comme dans les tragédies?

— C'est un rôle bien usé, mon ami; j'ai voulu mieux que ça, répondit froidement le marquis.

— Ah! parbleu! vous y avez réussi, et on chercherait longtemps en France avant d'y trouver un père tel que vous. Quoi! au lieu de conduire votre fils je ne

sais où, au Kamschatka, s'il l'eût fallu, vous donnez l'hospitalité à la demoiselle qu'il courtise, et voilà les portes de votre château ouvertes à deux battants pour la recevoir. Merveilleux moyen pour guérir Louis!

— Peut-être.

— Que ne le guérissez-vous donc tout à fait en le menant à l'autel, chez le curé du village?

— Il n'est pas encore temps.

— Vous m'exaspérez avec votre sang-froid!

— Et vous me faites rire avec votre colère.

— Merci!

— Là! ne vous fâchez pas.

— Le moyen avec un homme tel que vous

— Bon! écoutez-moi d'abord, vous vous fâcherez ensuite si vous voulez.

— J'écoute.

— A la bonne heure!

— Je vous préviens seulement que vous ne perdrez rien pour attendre.

— Soit.

— Et que je saurai bien vous contraindre à avoir du bon sens pour votre fils.

— C'est convenu... A présent, voulez-vous m'entendre.

— Puisque je vous dis que je vous écoute.

— Il y paraît!... Vous souvient-il, mon vieil ami, qu'un jour, à propos des escapades amoureuses de monsieur mon fils, je vous parlais de la pêche de la baleine?

— Oui, parbleu!

— Eh bien ! laissez-moi emprunter une autre comparaison à l'art nautique.

— Empruntez.

— Quand vous êtes en mer par un gros temps, et tout à coup assailli par un grain violent, comment naviguez-vous?

— Parbleu ! je mets à la cape et je marche au plus près.

— Toutes voiles carguées?

— Pardieu ! si je ne les carguais pas, la bourrasque les emporterait !

— Eh bien ! mon cher capitaine, mon fils est la bourrasque, je suis le bâtiment et je navigue au plus près. Comprenez-vous ?

— Pas trop.

— Alors je vais essayer de me rendre plus clair. Vous savez que mon fils ne se borne pas à aimer, il veut encore épouser... c'est l'accès dans toute sa rage. Si j'avais lutté de force, Louis aurait fait explosion ; — j'ai cargué mes voiles devant le grain.

— Et cette navigation-là vous a mené à la campagne?

— Tout droit. Il y a des passions qui grandissent dans l'intimité, mais le nombre n'en est pas considérable, et, le plus souvent, elles meurent tout tranquillement ; celles-ci au bout de trois semaines, celles-là au bout de trois mois. La passion de Louis se nourrissait de chimères ; il se composait à lui-même un feuilleton chaque matin, où la crainte d'être découvert, l'émotion, le déguisement, l'incertitude entraient

comme éléments principaux. D'un mot j'ai supprimé tout cela, et je l'ai mis aux prises avec la réalité, la pauvre réalité sans atours. Son héroïne, il la voit du matin au soir; son mariage, il en est assuré; plus d'incertitude, plus d'émotion, partant plus de plaisir. Le charme de la difficulté à vaincre a disparu. Mais en revanche, une intimité de tous les jours, un tête-à-tête de toutes les heures et un traitement émollient de louanges et d'approbations perpétuelles. Louis est comme un soldat qui brûlerait de monter à l'assaut d'une citadelle parmi les balles et les boulets, et qu'on ferait marcher à perpétuité dans des terres labourées par un temps de pluie. Si la passion n'est pas éreintée bientôt, il faut qu'elle ait un tempérament robuste.

— Ouf ! je commence à comprendre! dit le marin.

— Avez-vous jamais étudié la question du bonheur ? reprit le marquis en riant.

— Ma foi, non ! On dit que c'est une chose fort agréable.

— Le bonheur, mon cher capitaine, est le proche parent de l'ennui, quelque chose comme son cousin germain.

— La théorie me paraît un peu bizarre !

— Comme tout ce qui est vrai. Encore quelques jours de bonheur, et nous verrons où en sera Louis. Mais ce n'est pas tout encore. Louis avait mordu à l'hameçon du romanesque; je lui ai tendu ce même hameçon. Sa cousine Marie était au château à son insu ; par un système fantasque de promenades au clair de lune, de chansons à l'aurore, d'apparitions le soir derrière les arbres, je vou-

lais attirer son attention sur une mystérieuse inconnue. Marie, qui comprend à demi-mot,— c'est, entre nous, une fille de sens et d'esprit, — se prêtait à merveille à cette combinaison. Mais au lieu de Louis, c'est un autre qui a mordu, — l'aimable M. Arthur, le cousin de Mlle Cœlina.

— Diable !

— Un instant, je l'avoue, j'ai été fort désappointé ; mais la réflexion m'est venue, et je puis tirer, je crois, un bon parti de cet accident.

— Très-bien ! et je vois que vous tenez tous les fils de l'intrigue ; mais il me semble cependant que vous jouez un jeu dangereux. Si votre fils s'entêtait ?

— C'est qu'alors le bon Dieu, pour me punir de mes péchés, lui aurait envoyé une de ces passions qui ne cèdent qu'à la mort : mais comme on ne voit guère de ces passions-là qu'une ou deux fois par siècle, il faudrait avoir une chance bien malheureuse pour en trouver une dans sa famille... A présent, ajouta le marquis, fâchez-vous... j'ai fini.

— Ma foi, non ! Vous m'avez converti, s'écria le marin.

— Alors je continue... J'ai attaqué mon héros, je prétends attaquer mon héroïne.

— C'est-à-dire que vous tirez à bâbord et à tribord !

— Et partout... Au dernier chapitre, j'aurai peut-être besoin de vous et de vos fils surtout. Me promettez vous leur concours ?

— Plein et entier !

On a pu voir par cette conversation quels étaient les

projets du marquis. L'entrée subite de Marie dans le cercle intime du château en modifia quelque peu les habitudes. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que déjà Louis éprouvait cette douce influence que répand autour d'elle une jeune fille d'un esprit charmant et d'une grâce exquise. La voie des souvenirs s'ouvrait devant eux, ils y entrèrent ensemble et Louis trouva un charme inexprimable dans ces premiers entretiens où la gaieté la plus naïve s'unissait au goût le plus fin.

Si de tout temps Louis avait eu peu de sympathie pour Arthur, depuis ses dernières prétentions si hardiment avouées le gamin lui était devenu franchement insupportable ; qu'Arthur eût mis sa garde-robe au pillage, qu'il usât sans gêne de tout ce qui était à Louis, qu'il fourbît ses chevaux, qu'il prît les airs et les façons d'une intimité de plus en plus familière, ce n'était rien ; mais qu'il prétendît avoir pour femme Mlle Marie de Chaumont, la nièce de M. de Fontenay, et de plus une personne si séduisante en toutes choses, c'est à quoi Louis ne pouvait se résoudre.

Que devint-il donc lorsqu'un jour M. de Fontenay, le prenant à part, le pria froidement de causer avec sa cousine pour connaître son sentiment sur la proposition d'Arthur.

— Mais, quel sentiment voulez-vous donc qu'elle ait? s'écria-t-il un peu étourdi de la question.

— Je ne le sais pas, et c'est pourquoi je te prie de l'interroger, répondit tranquillement le marquis ; vous

me paraissez fort bien ensemble, elle s'expliquera tout naturellement avec toi?

— Par hasard, douteriez-vous un instant de son refus?

— Qui diable sait! Mais refus ou acceptation, ce qu'elle voudra sera fait.

— Mais, mon père, Arthur est un vaurien de la pire espèce.

— Voilà que tu exagères encore! L'autre jour, Cœlina avait toutes les vertus, aujourd'hui Arthur a tous les vices. Le plus clair de tout cela, c'est que l'une est une femme et l'autre un homme; au demeurant, tous deux cousins.

— Il suffit cependant de regarder pour voir ce dont Arthur est capable.

— Peccadilles que tout cela! Arthur est jeune, et il a le caractère plus jeune encore que son âge. Le temps modifiera son humeur et emportera les aspérités dont tu te plains.

— Des aspérités! vous y mettez de la complaisance; mille défauts plus odieux les uns que les autres.

— Bah! l'essentiel est qu'il plaise à Marie; le reste n'est rien... Il a de l'esprit, il est amusant, et, en somme, ton cousin n'est pas mal...

Louis se mordit les lèvres.

— Mon cousin! mon cousin! s'écria-t-il, il ne l'est pas encore!

— Oh! il s'en manque de quinze ou vingt jours. Qu'est-ce que cela?

Louis fit quelques pas dans la chambre.

— Ainsi, reprit-il, vous tenez à ce que je parle à Marie ?

— Certainement! et le plus tôt possible. Tu sais d'ailleurs de quelle commission Arthur t'a chargé. Il a bien le droit de compter sur toi, et je suis bien sûr de ton empressement. Attends ici; je vais t'envoyer Marie.

Le marquis sortit là-dessus sans plus d'émotion que s'il venait de causer avec son fermier de la récolte et du beau temps.

Louis tomba dans un fauteuil.

— Ils sont tous fous dans cette maison ! s'écria-t-il... Donner ma cousine à un pareil malotru... Il faut que mon père ait perdu la raison. Pardieu! si M. Arthur s'imagine que je vais parler pour lui, il a compté sans son hôte!... Il me suffira de dire la vérité pour que Marie le renvoie à ses cabarets! Il n'y a que Cœlina qui ait eu du bon sens: Mlle Marie de Chaumont la femme de M. Arthur Plumet, gamin de Paris!... Ces deux noms accouplés en disent plus que mille raisonnements... Enfin, elle va venir, et nous allons voir.

Ls frôlement d'une robe annonça l'approche de Marie. Elle ouvrit la porte et s'avança vers Louis avec la grâce d'un cygne qui fend les eaux.

Une malicieuse gaieté petillait dans ses yeux.

— Vous avez à me parler, mon cousin? dit-elle en souriant.

Louis la regarda.

— Elle si jolie ! se dit-il mentalement, ce serait un meurtre !

— Il paraît, ajouta Marie, que vous avez une com-

munication à me faire? me voilà toute prête à causer avec vous tant que vous voudrez.

— C'est vrai, répondit Louis avec effort, on m'a chargé pour vous d'une commission que je n'aurais certes pas acceptée si mon père lui-même ne m'en avait prié.

— C'est donc bien grave?

— C'est du moins fort désagréable.

— Ah! mon Dieu! savez-vous que vous me feriez peur si je n'avais du courage!

— Vous, du courage, avec ces yeux si doux...

— Oh! mes yeux ne disent pas toujours ce qu'ils pensent... Et puis, tant qu'il ne s'agit que de paroles... je ne crains rien... ainsi, allez toujours.

— C'est qu'en vérité je ne sais comment vous dire cela.

— Eh bien! dites-le tout naturellement, je m'effrayerai après, s'il y a de quoi.

— Oh! ce n'est pas ce qui manquera... Mais c'est qu'en vérité la commission est si bizarre, que j'aurais besoin, pour m'y préparer, de faire, comme Sosie, un discours à ma lanterne.

— Et comme il n'y a pas ici de lanterne...

— Je ne sais par quel bout commencer.

— C'est donc bien terrible?

— Si ce n'était que terrible, ce ne serait rien; mais c'est bien plus encore, c'est ridicule.

— Voilà qui pique ma curiosité.

— Et c'est là où commence l'embarras; figurez-vous,

ma chère cousine, que je suis chargé de vous proposer un mari.

— Mais je ne vois pas que cela soit si ridicule, comme vous disiez tout à l'heure. Je vais avoir dix-neuf ans... viennent les vendanges.

— C'est qu'il y a mari et mari.

— Sans doute. Et le vôtre ?

— Oh ! le mien est d'une espèce toute particulière. Bref, vous voyez en moi le ministre plénipotentiaire de M. Arthur Plumet, candidat à votre main.

Marie regarda bien tranquillement son cousin.

— Eh ! quoi ! reprit Louis, vous ne riez pas ?

— Et pourquoi voulez-vous que je rie ? M. Plumet est l'hôte de votre père.

— Grâce à Dieu, il ne le sera pas toujours.

— Et puis cette proposition que vous vous êtes chargé de me transmettre est la première de ce genre qui me soit faite... et cela flatte toujours l'amour-propre.

— Vous plaisantez !

— Avec votre futur cousin... un membre de notre famille... ah !

— Et vous accepteriez les hommages d'un pareil homme ?

— Pourquoi non ? La demande qu'il fait de ma main prouve que je suis bonne à marier... je commençais à penser le contraire... Sa recherche flatte ma coquetterie...

— Mais vous ne l'avez donc pas regardé ?

— Pas beaucoup, je l'avoue... ce premier examen

n'a pas été à son avantage, c'est vrai ; mais après tout, ce monsieur n'est peut-être pas aussi mal que je l'ai cru... Comment l'appelez-vous donc votre cousin ?

— Arthur.

— Un joli nom... il ne brille peut-être pas par la distinction...

— Dites donc qu'il est effroyablement commun... les épiciers de la rue aux Ours n'en veulent plus pour leur fils.

— Vous croyez ? Eh bien ! je vous abandonne le nom... Ce sont les qualités du cœur et de l'esprit qu'on cherche dans un mari.

— Et vous avez l'espoir d'en trouver chez M. Arthur ?

— Oh ! je n'ai pas cette ambition pour le moment ! Si la nature n'a pas fait grand'chose pour lui, l'éducation a moins fait encore ; mais il changera...

— A son désavantage. Il est mal, il sera pire.

— Vous ne croyez donc pas à mon influence ?

Louis sauta sur ses pieds.

— Je ne sais si je rêve ! dit-il.

— Non pas... vous causez...

— Voyons, ma chère cousine, vous l'avez entendu ?

— Assez pour savoir que son langage n'est pas précisément celui d'un homme du monde, mais où aurait-il appris à s'exprimer ?

— Et quelles manières ?

— Mon Dieu ! je conviens que les gentlemen en ont de meilleures, mais n'est-ce pas Mme Plumet, votre belle-mère, qui l'a élevé ?

— Savez-vous où il vous conduira ?

— J'imagine que ce ne sera pas au faubourg Saint-Germain...

— Aux barrières, ma cousine.

— C'est là sans doute qu'il a appris à danser, pauvre garçon !... Je lui donnerai des conseils; bref, je ferai pour lui ce que vous ferez pour votre femme.

— Je vous écoute, et je ne vous comprends pas. Vous si élégante...

— Oh ! dit Marie avec un sourire charmant, un peu de mousseline, un peu de rubans, et c'est tout.

— Laissez-moi croire que la femme est bien pour quelque chose dans cette grâce ; et toute cette finesse, cette distinction suprême, cet esprit délicat, toutes ces séductions appartiendraient à un pareil drôle ! c'est impossible !

Marie eut quelque peine à retenir un malin sourire ; mais prenant son air le plus grave :

— Impossible! reprit-elle, mais pas plus, il me semble, que votre mariage avec Mlle Cœlina. Savez-vous ce que nous ferons, mon cousin ? nous vivrons tous les quatre sous le même toit, vous et votre femme, mon mari et moi.

— Un ménage à quatre !

— Composé de deux écoliers et de deux professeurs. Ce sera charmant et tout à fait neuf.

— Merci, je n'ai pas de goût pour le professorat, dit Louis d'un air raide.

— Bah ! reprit Marie, il n'y a que la première leçon qui coûte... Voici comment nous diviserons l'emploi de nos journées. Le matin, déjeuner et cours de gram-

maire ; à midi, promenade dans le parc et géographie; à quatre heures, un mélange de petits gâteaux, d'histoire et de conversation ; à sept heures, dîner et un peu de lecture. Nous supprimons le boudoir et nous faisons une classe. Je me charge de votre femme, chargez-vous de mon mari.

Louis resta muet devant sa cousine ; le sang-froid de Marie l'écrasait.

— Eh bien! Louis, que dites-vous de mon projet? reprit-elle bien tranquillement.

— Moi, rien... dit-il en faisant quelques pas au hasard.

— Alors, veuillez aller chez mon oncle, et dites-lui de ma part que j'autorise M. Arthur à me faire la cour.

Louis s'arrêta, et saisissant Marie par la main :

— Parlez-vous sérieusement? lui dit-il.

— Très-sérieusement.

— Bien. Me permettez-vous alors de vous adresser une question?

— Une, deux, trois... toutes celles que vous voudrez.

— Ne vous est-il jamais arrivé, ma cousine, de rêver une autre existence?

— Oh! si!

— Et le mari que votre cœur vous présentait était-il tel qu'on voit M. Arthur?

— Oh! non! mon tuteur, votre père, le guide, le conseiller de ma jeunesse, le meilleur, le plus indulgent des hommes, m'en avait fait entrevoir un autre.

— Ah!

— Il me parlait d'un mari choisi dans le monde où

j'étais appelée à vivre; il portait un nom honorable... mon oncle m'apprenait à l'aimer, et, vous l'avouerai-je, je me sentais toute disposée à lui obéir!

— Vraiment! dit Louis avec une secrète émotion.

— C'est tout naturel! Il me dépeignait ce mari sous des couleurs si charmantes... il devait être le compagnon, l'ami de toute ma vie... ce n'était pas un roman, c'était la plus gracieuse, la plus aimable des réalités.

— Eh bien?

— Eh bien! dit Marie d'un petit air dédaigneux, je vous l'ai dit; ce n'était pas un roman et voilà ce qui a tout détruit, l'espoir de votre père et mon rêve. Eh oui! ce bonheur était trop facile! Que voulez-vous, je vous le demande, qu'on fasse d'un bonheur qui s'offre ainsi de lui-même, comme un fruit mûr à la main qui veut le cueillir! c'est prosaïque, c'est bourgeois, c'est à donner des nausées. Quand on a l'âme un peu bien trempée on quitte les routes battues... on se lance hardiment dans les espaces inexplorés où se meut la fantaisie; j'hésitais cependant, mais votre exemple m'a décidée, et maintenant, comme vous, je cours après l'imprévu, le fantasque, l'impossible.

— Ainsi, dit Louis un peu tristement, vous avez renoncé à ces projets dont mon père vous parlait en Allemagne?

— Complétement.

— Et si vous n'alliez pas être heureuse?

— C'est possible! mais au moins je n'aurai pas eu l'humiliation de subir un de ces bonheurs vulgaires

comme les familles ont le mauvais goût d'en préparer à leurs enfants... Voilà qui révolte mon âme, je m'indigne contre cette tyrannie odieuse du bon sens, de la tradition, de l'expérience qui veut tout courber sous son joug ; et pour guide à ma vie, comme vous, comme tous les cœurs fiers, je prétends choisir le hasard.

Après cette petite tirade, débitée d'un air superbe, Marie se leva.

— Marie ! s'écria Louis, prenez garde à ce que vous allez faire !

— Ah ! prenez garde aussi, mon cousin ! Si vous insistez si fort pour me détourner de ce projet, vous allez me faire croire que vous regrettez presque la résolution que vous avez prise !

— Moi ! quelle idée ! répondit-il en hésitant un peu.

— Alors, pourquoi vous montrer si grandement épouvanté ?... Fais-je autre chose que vous imiter ?

Et comme Louis ne répondait pas :

— Votre communication est faite, je crois, ajouta-t-elle ; allez, à présent, et répétez à mon oncle, à M. Arthur, ce que je vous ai dit.

Elle tendit sa main à Louis, qui la prit machinalement et la laissa retomber après. Il avait le cœur serré comme dans un étau.

Marie s'éloigna d'un pied léger ; mais quand elle fut à la porte, elle se retourna :

— Pauvre cousin ! dit-elle d'un air si charmant et si doux, que si Louis l'avait entendue, il serait tombé à ses genoux.

Comme elle sortait, Arthur se présenta devant elle, frisé et le lorgnon dans l'œil.

— Eh bien! mademoiselle? dit-il de son air le plus charmant.

Louis releva le front à demi.

Marie hésita un instant; puis saluant Arthur :

— Mon cousin est là, dit-elle, remerciez-le; et elle s'échappa.

Louis détourna la tête pour cacher deux larmes qui tombaient de ses yeux.

VIII

UNE RAZZIA

Un matin, un vacarme effroyable venant tout à coup à éclater fit croire aux gens du marquis que le château était envahi par une bande de Cosaques. C'était partout un mélange confus et retentissant de rires, de chansons, de hurlements, de cris qui s'appelaient et se répondaient. Une voix dominait toutes les autres, c'était celle d'Arthur. Tous les habitants du château se précipitèrent aux fenêtres, et l'on vit au milieu des jardins une troupe de jeunes gens qui couraient dans toutes les directions.

Isidore entra tout effaré dans la chambre de M. de Fontenay.

— Monsieur le marquis, dit-il, ce sont les amis de M. Arthur qui viennent voir M. Louis.

— Ah ! ce sont les amis de M. Arthur ! Eh bien ! répondit le marquis, il faut prévenir mon fils.

Mais déjà Arthur, perché sur les épaules d'une statue, appelait Louis d'une voix de tonnerre.

— Hé ! vous autres, dit le gamin, apprêtez-vous, et aussitôt que vous verrez paraître mon cousin, saluez-le comme il convient.

Les amis d'Arthur se rangèrent en ligne devant le perron.

— Oh ! monsieur Louis, cria de nouveau le capitaine.

Louis, attiré par ce tumulte, sortit du château.

Arthur jeta son chapeau en l'air, et à ce signal, mille cris partirent à la fois du milieu de la bande.

Louis s'arrêta étourdi sur le perron.

— Silence à présent ! reprit Arthur qui leva la main en signe de commandement, et laissez-moi parler un peu à mon cousin.

— Monsieur Louis, reprit Arthur, au moment où vous allez entrer dans ma famille, et lorsque j'ai l'espérance de m'allier à la vôtre, il m'a paru convenable de vous présenter mes amis, la fleur des pois du boulevard du Temple, fils légitimes de la Bohême, tous gamins comme moi, et la terreur des sergents de ville. Ils pleuraient de ne pas me voir, ces agneaux, et c'est pourquoi j'ai pris la liberté de les inviter au château. Approchez, monsieur Louis, approchez ; et vous allez voir ce que nous appelons de bons *zigs*, nous autres les lions du carré Saint-Martin.

Arthur sauta à bas de sa statue.

— Vive M. Louis! cria la troupe en chœur.

— Mon cher, lui dit alors M. Arthur, nous venons passer la journée au château, en famille.

Le marquis parut en ce moment sur le seuil.

M. de Fontenay était de tous les habitants du château le seul que M. Arthur respectât un peu et devant lequel il perdît son aplomb.

— Ah! diable! murmura-t-il, M. le marquis!

M. de Fontenay salua les jeunes gens de la main.

— C'est donc vous, mon jeune ami, dit-il à Arthur, qui avez amené ces messieurs?

— C'est moi, répondit le gamin... Ils avaient envie de voir le château, un joli monument, et, ma foi, je leur ai dit de venir.

— Et vous avez bien fait, répondit le marquis; mon fils vous fera les honneurs du château.

Ce bon accueil rendit toute son assurance à M. Arthur.

— Puisque vous nous permettez de courir un peu, vous nous permettrez bien aussi de déjeuner? dit-il. Il y a loin de Paris au château, et ces messieurs ne seraient pas fâchés d'avoir quelque chose à mettre sous la dent.

Le marquis appela Isidore.

— Qu'on serve à déjeuner à ces messieurs! dit-il.

A cet ordre, l'enthousiasme des amis d'Arthur éclata.

—Vive M. le marquis! s'écrièrent-ils en faisant sauter leurs casquettes.

Le marquis les apaisa du geste.

— Je te laisse avec les amis de M. Arthur et les tiens, dit-il à Louis; moi, je me sauve.

Lorsque Mme Plumet et Cœlina, attirées par le bruit, descendirent au salon, elles furent saluées par les acclamations de plusieurs des camarades d'Arthur qui les avaient connues à Paris.

Les félicitations de ces jeunes gens gonflèrent le cœur maternel de Mme Plumet.

— Mais oui! mais oui! dit-elle en se mettant à table, ce sont de vrais tourtereaux! ça roucoule du matin au soir... Voyons, monsieur Louis, on vous permet d'embrasser votre fiancée... devant moi, c'est un baiser légal.

Les encouragements de Mme Plumet avaient pour effet ordinaire de refroidir immédiatement l'amour de Louis. Ils firent mieux cette fois, ils le glacèrent. Louis détourna la tête et agit comme s'il n'avait pas entendu. Le rouge de l'humiliation montait à son visage.

La présence de Louis contint d'abord l'étrange compagnie dans laquelle il se trouvait mêlé; mais l'animation d'un déjeuner, l'abondance des vins, la gaieté naturelle aux gamins de Paris finirent par l'emporter, et la conversation prit un tour plus bruyant.

— Hé! Arthur, dit l'un des convives, à présent que tu es aristocrate, que fais-tu pour t'amuser?

— Un peu de tout.

— Alors, c'est comme avant.

— Oui, mais dans un autre genre.

— C'est une variation; et quand les bouteilles seront vides, que vas-tu nous proposer?

— Ce que vous voudrez.

— Voilà qui est parler comme un grand seigneur!

Ainsi, la maison est à la disposition de M. le comte Plumet?

— A peu près, mon cher; est-ce qu'on se gêne entre parents? n'est-ce pas, cousin?

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Louis; il aurait volontiers fait sauter Arthur par la fenêtre.

— Alors, passons aux voix, dit un gamin, ami du système parlementaire.

— Et votons au scrutin secret, ajouta un autre.

On apporta un vase, et au milieu des éclats de rire chacun écrivit son bulletin.

— Je nomme Mlle Cœlina présidente! dit le plus âgé de la bande.

— La proposition est adoptée, crièrent les autres.

Cœlina, qui ne s'était jamais tant amusée depuis son installation au château, posa le vase devant elle.

— Bien! dit Arthur; maintenant, cousine, procédez au dépouillement du scrutin. Toi, Castor, tu es promu aux fonctions de secrétaire; prends la plume.

Celui que M. Arthur appelait Castor s'assit à côté de Cœlina, qui tira du vase les bulletins les uns après les autres.

— La pêche! dit-elle.

Puis elle ajouta tour à tour:

— La chasse!

— La danse!

— Les quilles!

— Le cheval fondu!

— Une course à âne!

A mesure qu'elle lisait les votes, Castor écrivait.

— Diable ! dit Arthur, si l'unanimité existe quelque part en France, ce n'est pas dans notre scrutin.

— Il n'y a pas de majorité, dit le secrétaire après le dénombrement des votes.

— Alors je propose de tout adopter, dit Arthur.

— Oui, cria-t-on autour de la table ; pas d'exclusions !

— C'est dit ! reprit Arthur, la pêche, la chasse, la danse, tout et le reste !

— Donc, le scrutin est annulé ! reprit Castor.

— Annulé par le peuple souverain ! dit Arthur.

Il remplit son verre et le vida à la santé du peuple souverain.

Toute la compagnie l'imita et se leva dans un désordre inexprimable.

— Mon Dieu ! pourvu que mon père ait eu l'idée d'enfermer Marie ! pensait Louis.

On comprend que M. de Fontenay n'avait pas attendu les craintes de son fils pour conduire Mlle de Chaumont dans un appartement d'où elle ne pouvait ni voir ni entendre les amis de M. Arthur.

Arthur, en sa qualité de grand ordonnateur, entraîna la bande dans le jardin. Chemin faisant, elle s'était armée de tous les fusils en état de tirer qui se trouvaient au château.

— Où est le gibier ? demanda Castor.

— Attends, répondit Arthur.

Il arriva au clapier, que depuis quelque temps il avait négligé, et en ouvrit les portes.

— Attention, maintenant, et pas de bruit, dit-il ; le lapin est un animal craintif qu'il ne faut pas effrayer

par des chansons intempestives; donnons-lui le loisir de goûter aux légumes de M. le marquis, et puis en chasse!

La troupe se cacha derrière des arbres, en silence, les fusils prêts, et retenant ses éclats de rire.

Un lapin sortit, puis un autre, puis deux, puis trois, puis la bande entière. Un premier coup de fusil partit; les pauvres bêtes effarouchées s'échappèrent dans toutes les directions et la fusillade éclata sur toute la ligne.

Deux ou trois lapins, victimes du hasard, restèrent parmi les choux et les salades du potager. Encouragé par ce premier succès, Arthur courut au pigeonnier.

— La plume après le poil, dit-il.

Les pigeons, assaillis par une décharge générale, s'éparpillèrent à tire d'aile.

Il en tomba quelques-uns.

— Voilà le rôti, s'écria Castor qui attacha les oiseaux avec une ficelle et les pendit en bandoulière sur ses épaules.

Un des amis d'Arthur avait vu un cor de chasse dans la salle à manger du château; il s'en empara et sonna de toutes ses forces. Les chiens du chenil répondirent à ce bruit par des aboiements furieux que les coups de fusil avaient déjà provoqués. Arthur proposa de les mettre en liberté.

— Oui! oui! plus d'esclavage! cria-t-on.

Le chenil ouvert, les chiens partirent en bondissant.

Ce ne fut plus alors qu'un pêle-mêle assourdissant de cris, d'aboiements et de détonations. C'était comme une tempête au travers du jardin.

En passant devant le bassin, un des chasseurs vit au milieu de l'eau une troupe innocente de poissons rouges qui frétillaient.

— Pardieu ! dit le chasseur, la pêche est aussi parmi les plaisirs votés.

Il courut au château, prit une ligne et vint gravement s'asseoir sur la margelle du bassin.

Un de ses camarades l'imita, un autre en fit autant et bientôt la bande tout entière, rangée en cercle, présenta l'hameçon aux hôtes du vivier.

— Tiens ! dit Castor, ces poissons rouges sont de toutes les couleurs. En voilà un blanc !

— C'est l'aïeul de la compagnie, répondit Arthur.

— Le mien est noir, dit un autre.

— C'est qu'il est en deuil.

— En voici un panaché de rose et de gris.

— Des couleurs tendres !... ce doit être un poisson amoureux.

— Et cet autre qui est tricolore !

— C'est à cause de ses opinions politiques ; il a mis sa cocarde sur son dos.

Les poissons pêchés bâillaient dans l'hérbe autour de Castor qui s'était constitué le gardien des provisions.

— Quelle friture ! dit-il dans un élan d'admiration.

— Et quelle matelotte ! ajouta Arthur.

— Ce sera pour le dîner, reprit un troisième.

— Il nous faudra inviter le marquis, poursuivit un autre.

— Ça fait que nous lui rendrons son déjeuner, politesse pour politesse ! reprit Castor.

— Lapins, pigeons et poissons frais! on ne mange pas mieux chez le père Latuile! s'écria Arthur.

Le bassin commençait à se vider, lorsqu'une des filles du château, attirée par la curiosité, se glissa près de la troupe sur la pointe du pied.

Le sable qui craquait sous ses pas la trahit.

— Oh! dit Castor, une nymphe!

Il se leva d'un bond et s'élança vers le buisson derrière lequel la curieuse s'était blottie.

La nymphe, qui était lingère de son état, poussa un cri et prit la fuite.

Castor se jeta à sa poursuite.

La lingère riait un peu, et comme Galathée regardait parfois derrière elle.

Les deux fugitifs couraient dans une partie du jardin coupée par des carrés de buis qui rendaient la poursuite plus difficile. Castor gagnait et perdait du terrain tour à tour. Les pêcheurs avaient abandonné leurs lignes et se tenaient debout pour juger des incidents de la course au baiser.

— Il l'embrassera! s'écria Arthur comme s'il se fût trouvé au paradis des Funambules.

— Il ne l'embrassera pas! répondit aussitôt une voix charmée de ce souvenir des mœurs populaires.

Et ce colloque, composé d'affirmations et de négations, s'établit au milieu des rires de la bande émoustillée.

La lingère n'y tint pas et se mit à rire; sa course s'en ressentit et Castor l'eut bien vite rattrapée. Elle se

laissa aller dans ses bras, tout essoufflée, et il l'embrassa gaillardement.

La troupe entière applaudit.

Trois ou quatre jeunes filles qui travaillaient au château, lingères ou repasseuses, les servantes de la maison et les filles de la ferme, emportées par la curiosité, avaient fait comme leur compagne. L'une s'était rapprochée, puis l'autre, et toutes enfin n'étaient plus séparées d'Arthur et de ses amis que par l'épaisseur d'une plate-bande.

Elles avaient pris leur part des rires et des applaudissements, mais, attaquées au plus fort de leur joie par les rivaux de Castor, elles eurent à peine le temps de fuir l'espace de quelques pas.

— Sauve qui peut et attrape qui court! cria Arthur qui n'était pas l'un des moins prompts à sauter par-dessus les buissons et les bancs.

On laisse à penser dans quel état de colère se trouvait Louis; cette gaieté bruyante, ces rires éclatants, ces violentes explosions de mots vifs et parfois grossiers, cette recherche et ce goût du tapage, tout l'irritait et le blessait. Mais il était chez lui, son père avait donné toute liberté à M. Arthur. Louis se contenait.

Quant à Cœlina, elle avait vu trop de scènes pareilles dans les parties de campagne auxquelles elle avait assisté, pour s'en émouvoir beaucoup. On peut ajouter qu'elle y jouait son rôle assez volontiers. Castor, le plus entreprenant et le plus gai de la bande, l'amusait même beaucoup.

Un instant cependant Louis surprit sur le visage de

Cœlina une expression de tristesse et de mécontentement. Cette expression, qui répondait à la secrète disposition de son âme, le charma. Il se rapprocha soudain de Cœlina.

— Vous semblez triste, lui dit-il.

— C'est vrai, répondit-elle.

— Ah! je vous comprends! ces jeux, ce tumulte vous déplaisent.

Cœlina secoua la tête.

— Non pas, répondit-elle, je regrette seulement que mes amies ne soient pas ici.

— C'est là ce qui cause votre chagrin?

— N'est-ce pas bien naturel? Si elles étaient au château, elles s'amuseraient avec nous. Vous ne les connaissez pas! elles sont gentilles à croquer. Il y a Anna, la brunisseuse, qui rit toujours, et Juliette qui chante comme un oiseau; et Hortense la blonde... elle vous plaira celle-là; elle est aussi sentimentale que vous et cherche, comme elle dit, un cœur pour son cœur; il y a encore Marguerite, la corsetière, qui danse comme une toupie, et Constance, et Caroline, et Louisa et Clotilde, qui n'a pas sa pareille pour les crêpes. Je veux que vous en goûtiez.

— Je ne sais pas trop si j'en aurai jamais l'occasion.

— Rien de plus facile, au contraire; nous les inviterons au château.

— Ici?

— Sans doute... Dimanche prochain, si vous voulez... Après notre mariage je choisirai un jour par semaine pour les avoir toutes à dîner. Seront-elles

contentes de manger des glaces et de boire du punch, Mathilde surtout qui l'adore !

— Mathilde, encore?... Mon Dieu, Cœlina, combien avez-vous donc d'amies?

— Je ne sais pas, trente ou quarante, mes bonnes amies, s'entend, car autrement j'en ai bien une centaine; rien que dans un atelier, rue Saint-Martin, chez un gros passementier, j'en connais dix-huit... Ces pauvres amies, qu'il me tarde de les revoir!... Je veux que le jour de mes noces elles soient toutes au château.

La conversation fut interrompue par de grands cris. Arthur et Castor appelaient Cœlina à tue-tête.

Il s'agissait d'une partie de colin-maillard, qui venait d'être organisée, et pour laquelle on réclamait le concours de Cœlina.

— Me voilà! répondit la fleuriste.

Et elle quitta Louis en courant.

Tous les amis d'Arthur et leurs compagnes improvisées étaient assis en cercle dans une pièce de gazon; Castor prit leurs noms, les mêla dans une casquette et tira pour savoir auquel d'entre tous le hasard destinerait le bandeau.

Le nom de Cœlina sortit le premier de la casquette, et Castor noua un mouchoir sur les yeux de la fleuriste.

— Maman Plumet gardera les gages, dit Arthur.

Et le jeu commença.

Louis vit poindre avec épouvante l'aurore des jeux innocents et cette longue série de baisers qui en sont l'accompagnement ordinaire. Devant cette nouvelle

épreuve, son courage, déjà chancelant, céda, et il prit la fuite.

Comme il suivait une avenue de marronniers, le cœur gros d'ennuis, il rencontra M. de Fontenay. Le marquis vit d'un coup d'œil ce qui se passait dans l'esprit de Louis.

— Je te cherchais, lui dit-il.

— Moi, mon père ?

— Je dois écrire à mon notaire, et comme il me paraît que tu n'as pas changé d'opinion, je vais le prévenir pour qu'il dresse le contrat.

— Quel contrat ?

— Parbleu ! le tien.

— Mon contrat de mariage ?

— Eh ! oui ! Tu me regardes avec des yeux effarés comme si tu arrivais du Congo. Es-tu décidé, oui ou non ?

— Certainement... Cœlina a ma parole.

— Alors tu n'as plus qu'à choisir le jour.

— Pourquoi tant de hâte ?

— Afin que tu sois heureux un peu plus tôt.

On entendit, derrière les charmilles, une bourrasque d'éclats de rire.

— Encore ! dit Louis.

— Ces jeunes gens s'amusent, répondit le marquis.

— Ne pourraient-ils s'amuser sans faire tant de bruit !

— Bah ! c'est de leur âge... mais laissons là leurs jeux et revenons à ton mariage. Que faut-il que j'écrive au notaire ?

— Que vous le préviendrez dans quelques jours, répondit Louis en faisant un effort sur lui-même.

Son père, Cœlina, Arthur, ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, tout augmentait sa secrète disposition à la tristesse ; et le seul coin de son cœur où la colère n'arrivât pas était celui où souriait l'image de Marie.

Louis ne s'était pas trompé, les jeux innocents régnaient en maîtres dans le jardin. On chantait, on dansait, on s'embrassait, et le diable, malgré l'étiquette, n'y perdait rien.

Cependant, vers le soir, et tandis que M. Arthur, Castor et leurs complices se livraient aux apprêts d'un dîner servi en plein air, Cœlina remontait vers le château ; sa gaieté s'était envolée, et malgré elle la fleuriste soupirait. Il lui semblait que quelque chose manquait à son cœur, quelque chose que le bruit, le plaisir, le luxe ne suffisaient pas à remplacer. Elle se souvenait d'une partie de campagne à Meudon, qu'elle avait faite l'année précédente, en automne, et elle se demandait pourquoi elle en était revenue si joyeuse et le cœur léger. Cependant il avait plu, on avait mangé un méchant dîner d'auberge, aucun des amusements qu'on s'était promis n'avait pu être pris.

— Mais il me semble, murmura Cœlina, que Jacques y était.

Et elle soupira.

— Qu'as-tu, ma fille ? On dirait que tu es triste ? dit à Cœlina le père Plumet, qui la rencontra sur la terrasse du château.

— Pardine ! elle a qu'elle est fatiguée ! répondit Mme Plumet.

— C'est donc la fatigue qui la fait pleurer !

— Bon ! si elle pleure, c'est que Castor ou un autre lui aura dit quelque bêtise... Tu sais bien que Cœlina a un cœur de poulet.

— Elle a un cœur de fille et je sais ce qu'il y a dedans ! Vois-tu, Cœlina regrette...

— Bon ! voilà que tes idées te reprennent... Elle ne regrette rien !... Elle est heureuse comme une princesse !

— Alors, je plains les princesses.

Mme Plumet haussa les épaules. Elle ne comprenait pas qu'on s'avisât de plaindre des femmes qui ont le droit de porter des robes de velours, avec des rivières de diamants sur le cou et des couronnes sur la tête ; car c'était dans cet appareil de théâtre que Mme Plumet aimait à se représenter les princesses.

— C'est bon ! c'est bon ! dit-elle, laisse là ta fille et vas mettre ton habit... voilà l'heure du dîner qui vient... Si ce n'est pas honteux ! Le beau-père d'un comte en veste !

Cœlina resta seule accoudée sur un vase de fleurs.

— Quelle singulière chose que le bonheur ! murmura-t-elle ; je ne me suis jamais senti tant de dispositions à pleurer que depuis que je suis heureuse !

Elle essuya une larme qui mouillait le coin de ses yeux.

— Allons, dit-elle doucement, il ne faut plus penser à tout cela... M. Louis m'aime et je dois m'appliquer à l'aimer aussi. Pourquoi n'est-il pas là ? Peut-être l'ai-je contrarié en dansant et en sautant comme je l'ai fait avec les amis d'Arthur ? Il est parti brusquement... une

autre fois j'y prendrai garde... mais aussi pourquoi n'est-il pas resté avec moi?... Jacques ne m'aurait pas quittée, lui! Bon! voilà que je pense encore à Jacques. Est-ce que je le regretterais, comme dit mon père, car j'ai bien compris que c'est de lui qu'il voulait parler?... Ce serait indigne après ce qu'il m'a fait! Me tromper, moi, qui l'aimais de si bon cœur!... Maintenant, c'est fini... ce serait mal à moi d'y penser encore... D'ailleurs, je vais épouser M. Louis, j'aurai des équipages, des laquais, un château; je serai heureuse, comme dit maman... Pauvre mère! comme si on ne pouvait pas être heureuse sans ça? De quel air elle se promène dans ces grands salons! Est-ce que l'autre jour elle ne voulait pas se faire faire une robe à queue comme elle en voit dans les tableaux!

Cœlina se mit à rire.

— Bon! je ris à présent! reprit-elle; tant mieux, c'est plus gai... Je n'aurais pas voulu m'asseoir à table avec cet air maussade.

Elle releva la tête et fit un pas pour s'en aller. Un homme était devant elle.

— Jacques! s'écria-t-elle.

— Je vous dérange peut-être, dit l'ouvrier. Je passais, vous avez ri, et c'est ce qui fait que je vous ai vue. Alors je me suis approché malgré moi.

— Vous êtes au château! Mais comment se fait-il...

— Oh! c'est fort simple. M. le marquis avait besoin d'ouvriers pour des réparations; il a écrit à son tapissier, chez lequel le hasard a fait que je suis entré de-

puis deux ou trois jours, et celui-ci m'a envoyé au château pour y diriger les travaux.

L'ombre du soir aidait Cœlina à cacher son trouble ; mais le cœur lui battait bien fort et elle n'osait pas regarder Jacques.

— Vous paraissez heureuse, reprit-il, et je ne voudrais pas troubler votre bonheur; cependant j'ai une grâce à vous demander...

— A moi?

— Oui, mademoiselle, j'ai bien des choses à vous dire... Peut-être me serais-je tu, quoique vous m'ayez accusé injustement, mais puisque je vous rencontre, mon cœur me pousse à vous parler.

— Mais je ne puis...

— Oh! de grâce, ne me refusez pas!... C'est peut-être la dernière fois que je vous vois, et il me serait bien dur de penser que vous emportez une mauvaise opinion de moi.

— Si vous avez à vous justifier, que ne le faisiez-vous quand vous étiez chez mon père?

Cœlina discutait, donc elle cédait; Jacques le comprit.

— Je ne le pouvais pas alors, reprit-il; à présent, je suis libre. Ne croyez pas que je veuille vous détourner de vos projets. S'ils assurent votre bonheur, ai-je le droit de me plaindre? mais, je vous en prie, accordez-moi un entretien, le seul, le dernier que nous aurons ensemble!

Cœlina hésitait; non pas qu'elle ne désirât, autant peut-être que Jacques lui-même, cet entretien qu'il de-

mandait avec tant d'instance, mais elle craignait d'être surprise, et ne savait à quoi se décider.

— Eh bien! mademoiselle, vous ne répondez pas? reprit Jacques.

— Mon Dieu! ce que vous me demandez est bien difficile! dit-elle.

En ce moment, un troisième personnage intervint; c'était Mme Plumet qui cherchait sa fille. Elle était dans toute la splendeur d'une toilette du soir, un éventail à la main.

— Tiens! dit-elle en reconnaissant l'ouvrier, c'est Jacques! Bonsoir, Jacques.

— Bonsoir, maman Plumet!

— Maman!... Il me semble que vous pourriez dire Mme Plumet! Est-ce que madame vous écorcherait la langue, par hasard?

— C'est bon! on vous dira madame, et gros comme les bras?

— Très-bien! mon garçon! très-bien! on te pardonne, continua Mme Plumet en s'éventant, tu as donc de l'ouvrage au château?... Tant mieux... je te recommanderai à M. le marquis.

— Ma mère!... dit doucement Cœlina.

— Certainement... et puis tu auras ma pratique. C'est toi, mon garçon, qui arrangeras le mobilier de ma fille... tu soigneras ça, par exemple, et tout en acajou.

— Comptez-y, et s'il y manque quelques coups de marteau, fiez-vous à moi.

— Seulement, à présent que je suis une grande dame, je ne pourrai plus te voir comme autrefois... Si tu as à

me parler, tu me feras demander dans le corridor... j'irai... je te le promets.

— Quoi ! vous aurez cette bonté !

— Tu sais, j'ai toujours eu bon cœur, moi; mais à condition que tu feras comme si tu ne me connaissais pas.

— Hein !

— Tu n'as pas les manières comme il faut; et si tu me rencontres, tu ne me salueras pas.

— Pardine ! s'écria Jacques, on ne vous saluera pas, ni demain, ni jamais.

— Tiens! il se fâche.

— Jacques !... murmura Cœlina.

— Laisse-le, ma fille, un faraud qui veut faire son monsieur, des gens de rien !

Jacques prit son chapeau et salua Cœlina.

— Adieu, mademoiselle, dit-il, je pourrais oublier que Mme Plumet est votre mère, et j'aurais tort...

Mais Cœlina passant rapidement devant sa mère, dit tout bas à Jacques :

— Demain, à midi, dans le salon bleu.

Jacques tressaillit et Cœlina disparut en courant.

Quant à Mme Plumet, elle traversa la terrasse majestueusement.

— Voilà bien les ouvriers ! dit-elle en grommelant; on veut leur faire du bien, et ça n'a pas pour un sou de reconnaissance. C'est dégoûtant !

Comme elle montait le perron, elle entendit la voix d'Arthur.

—Holà ! maraud ! qu'on serve le dîner ! disait le gamin.

Mme Plumet s'arrêta émerveillée.

— Quel gentilhomme! murmura-t-elle.

IX

VICE VERSA

Le lendemain, dès onze heures, Jacques était dans le salon bleu. Pour mieux écarter les soupçons, il décrocha les rideaux d'une fenêtre autour de laquelle il planta force clous, aidant ce travail de fantaisie d'une chanson dont il improvisait à la fois et les paroles et la musique.

Midi sonna et Cœlina ne parut pas.

— Si elle allait ne pas venir! murmura Jacques.

Il tendit l'oreille pour écouter si on ne marchait pas dans la pièce voisine.

— Après ça, reprit-il, cette pendule avance peut-être.

Il tira sa montre, elle marquait midi et quart.

— Non, il est impossible qu'elle ait voulu se moquer de moi! ajouta-t-il.

Il reprit d'autres clous et en planta une douzaine.

— Je ne puis cependant pas faire de ce mur une pelotte, reprit-il en regardant son ouvrage.

Mais au même instant une porte s'ouvrit et Cœlina parut.

Jacques, qui s'apprêtait à parler, ne trouva pas un mot et resta muet sur son échelle, son marteau à la main.

Cœlina, non moins troublée que lui, gardait le silence, les yeux baissés.

L'ouvrier la regarda un peu de côté; Cœlina s'était parée pour ce rendez-vous; il soupira.

— Je voudrais la trouver laide, dit-il, et elle ne m'a jamais paru si jolie!

Jacques, exaspéré, jeta violemment son marteau par terre.

— Ah! fit Cœlina.

Jacques sauta en bas de son échelle.

— Je vous ai fait peur, mademoiselle? dit-il d'un air troublé.

— Un peu, répondit Cœlina.

— Ce n'est pas mon intention, au contraire. Si je pouvais même, ce n'est pas ce sentiment que je vous inspirerais.

Cœlina, émue, détourna la tête.

— Vous voyez, monsieur Jacques, dit-elle, que je suis venue.

— Monsieur!... Vous m'appelez monsieur! J'ai donc une tournure de monsieur, à présent?... Ah! mademoiselle!

— Dame! comment faut-il que je vous appelle? Tout n'est-il pas fini entre nous?

— Tout?

— Sans doute, et ce n'est pas ma faute!

— Oh! si vous aviez voulu!

— Ce que vous dites-là n'est pas juste, monsieur Jacques... je n'ai jamais rien eu de caché pour vous, moi.

— Vous avez raison, et ce n'est pas pour vous adresser des reproches que je suis venu ici...

— Je le pense bien.

— J'y suis venu pour me justifier... je puis vous perdre, mais je ne veux pas que vous ayez de moi l'idée que je suis un malhonnête homme.

— Je ne demande pas mieux !

— Il vous souvient sans doute de ce qu'Arthur vous a dit le jour où j'ai dû renoncer à vous ?

— Que trop !

— C'était la vérité.

— Vous l'avouez donc !

— C'était vrai, mais ce n'était pas la vérité vraie, comme on dit aujourd'hui.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous allez voir. Vous savez, mademoiselle, que j'ai une sœur.

— Oui, Mlle Louise, qu'on dit si jolie !

— Je crois bien ! Elle a tout votre air.

— Ah !

— Or, il faut vous dire qu'au pays où elle est retournée depuis quelques mois, elle ne manquait pas d'amoureux ; c'était à qui, le dimanche, danserait avec elle. Parmi ceux qui la courtisaient le plus, il y avait le fils d'un riche meunier des environs, un garçon de bonne mine, grand et bien fait.

— Un garçon tout fait pour devenir un mari.

— Malheureusement ma sœur se mit à l'aimer un peu trop, et, un beau jour, ma tante m'écrivit pour me

dire que ma pauvre Louise avait été séduite par le meunier.

— Ah ! mon Dieu !

— Quand j'appris ce malheur, je partis sans rien dire à personne et j'arrivai au pays. Ma petite sœur se jeta dans mes bras en pleurant. Je ne la grondai pas, elle était bien trop malheureuse !... son séducteur l'avait abandonnée.

— Oh! le misérable !

— Ma première pensée fut d'emmener ma sœur à Paris. Vous comprenez qu'elle ne pouvait pas rester au village.

— Quoi ! partir sans voir le meunier !

— Oh ! que non ! Tout bien arrangé pour le départ, j'allai trouver le jeune homme... il travaillait chez son père. Quand il entendit mon nom il devint tout pâle. Nous entrâmes l'un et l'autre dans un petit jardin : « Tenez, lui dis-je, si vous avez un peu de cœur, vous ne laisserez pas dans le désespoir une pauvre fille qui vous aime et que vous avez rendue mère. » Je ne sais pas ce que j'avais dans la voix et dans le visage, mais ce jeune homme me prit la main. « Je me suis mal conduit, me dit-il, mais laissez-moi faire, je vais trouver mon père et lui demander son consentement. — Et s'il refuse ? — Oh ! alors, reprend le jeune homme, je m'en passerai ; j'ai fait le mal, je dois le réparer. Je vous demande seulement dix jours pour le décider. »

— Et vous? demanda Cœlina avec émotion.

— Moi, je serrai la main du meunier. « Vous parlez comme un brave garçon, lui dis-je ; faites comme vous

dites et nous serons frères. » Le lendemain, je pris ma sœur et nous partions pour Paris. Il y avait à la Chapelle-Saint-Denis une bonne vieille femme que je connaissais. J'y conduisais Louise, et c'est en arrivant que votre cousin m'a vu.

— Mais, pourquoi ne pas parler ?

— Eh! le pouvais-je! Rien n'était fini encore; si le fils du meunier avait manqué à sa parole, j'aurais fait un malheur... On ne dit ces choses-là que lorsque tout est arrangé!

— C'est vrai. Et à présent?

— Oh! à présent, Louise est mariée avec son meunier et heureuse! il faut voir! Le père, qui est un peu sévère, mais juste dans le fond, l'aime comme la prunelle de ses yeux. C'est la reine du moulin.

Cœlina, malgré elle, prit les mains de Jacques et les serra.

— Vous savez tout maintenant, reprit le tapissier, je suis un honnête homme, et vous auriez dû penser que je ne vous tromperais jamais.

— Jacques, mon ami! s'écria la fleuriste avec une émotion qu'elle ne cherchait plus à dissimuler.

— Oui, votre ami, votre meilleur ami, reprit Jacques en essuyant une larme qui coulait de ses yeux... Mais enfin, c'est fini; il n'y aura que moi de malheureux.

Cœlina lui pressa les mains dans les siennes sans répondre.

— Ma résignation vous surprend peut-être, continua l'ouvrier d'une voix caressante. Oh! je n'ai pas tou-

jours été aussi calme... Si je vous avais rencontrée lorsque j'ai appris votre prochain mariage, je ne sais pas ce que j'aurais fait; mais, grâce à Dieu! j'ai eu le temps de réfléchir; et j'en suis arrivé à me prouver que tout était pour le mieux. Il m'a fallu bien des efforts pour cela, mais enfin j'y suis parvenu.

Cœlina baissa la tête et regarda le tapissier d'un air étonné.

— Vous allez me comprendre, reprit-il; je ne vous aime pas comme un égoïste, je vous aime pour vous. Que seriez-vous devenue avec moi? J'aime le travail, c'est vrai, et il n'est rien que je n'eusse fait pour vous rendre heureuse; mais ce ne sont pas les chômages qui manquent... Peut-être auriez-vous eu de mauvais jours à passer. Avec M. Louis, M. le comte, comme on dit, vous ne connaîtrez jamais ni la gêne, ni les soucis. C'est un brave et digne garçon... Vous serez riche, heureuse, enviée... Et le spectacle de votre bonheur sera pour moi une consolation... Vous me permettrez bien de vous voir quelquefois, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Jacques! s'écria Cœlina qui sentait les larmes la gagner.

Le tapissier détourna la tête pour ne pas laisser voir qu'il pleurait, et tous deux, sans oser se regarder, restèrent un instant silencieux.

Jacques fit quelques pas dans la chambre pour étouffer son émotion, et revint auprès de Cœlina.

— Un dernier mot, et j'ai fini, dit-il : il est d'usage,

quand on se sépare, de se rendre mutuellement les objets qu'on s'est donnés.

— Quoi? vous les avez apportés?

— Ils sont là, dans mon sac, avec mes outils, tout ce que j'ai de plus précieux. Ah! pas un ne manque, allez! c'était ma fortune... Tenez: voilà le bouquet de violettes que vous m'avez donné au bal de Romainville. Il sent encore bon. Vous aviez une robe blanche et vous avez porté ce petit bouquet sur votre cœur tout un soir.

— C'est vrai!

— Et ce ruban que vous aviez au cou le jour de votre fête, vous me l'aviez refusé tout le long de la journée, et le lendemain, en me réveillant, je le trouvai attaché à ma veste avec une épingle... c'est vous qui l'aviez mis... Tenez, l'épingle y est encore! Pauvre ruban! je ne l'embrasserai plus!

— Je ne vous oblige pas à me le rendre!

— Non! non! si je le gardais, il me rappellerait un bonheur qui n'est plus pour moi! J'ai fait bien des bêtises, mais le soir, quand je rentrais dans ma chambre, je le trouvais, et il me donnait du courage... ce ruban c'était ma chaîne à moi?

— Pourquoi l'ai-je rompue! murmura la fleuriste, mais si bas que Jacques ne l'entendit pas.

— Voilà encore ce petit livre que vous aviez gagné à la foire de Saint-Cloud, continua l'ouvrier. On y voit des images coloriées qui représentent les quatre parties du monde. L'Amérique vous ressemble un peu, et j'aimais à la regarder à cause d'un joli enfant qu'elle

tient sur ses genoux. Ça me donnait toutes sortes d'idées qui me faisaient pleurer de joie. Tenez, mademoiselle, reprenez l'Amérique.

Comme Jacques présentait le petit livre à Cœlina, Mme Plumet entra au bras du marquis, superbe, heureuse, triomphante.

Marcher au bras d'un vrai marquis! Mme Plumet n'avait rien rêvé de plus beau depuis les jours lointains de son enfance.

A la vue des deux jeunes gens, elle ne put retenir une exclamation de dépit.

— Tiens! dit-elle, encore Jacques?

Jacques frappa du pied et ferma vivement le sac aux souvenirs.

— Ah! vous connaissez M. Cliquot? demanda le marquis avec bonhomie.

— Oh! un peu...

— Un peu beaucoup! comme dit le proverbe, reprit Jacques... Mais alors nous habitions ensemble le faubourg Saint-Denis. On se rencontrait le matin sur le trottoir et on jasait... Que de fois n'ai-je pas porté à votre cinquième étage vos trois sous de lait et votre pain de quatre livres, hein, maman Plumet?

Mme Plumet était hérissée comme un chardon; elle était rouge de plaisir en entrant; à présent elle était pourpre de colère.

— Oh! grommelait-elle entre ses dents, ces gens du peuple n'ont pas le moindre tact!

— Et le jour que vous achetiez vos fagots, l'hiver der-

nier, vous rappelez-vous quelle promenade nous avons faite sous mon parap uie ?... Nous n'avions pas entre nous deux les six sous qu'il fallait pour l'omnibus, continua Jacques, qui avait sur le cœur les grands airs de Mme Plumet.

Mme Plumet écumait, mais elle n'osait pas quitter le bras du marquis.

— Alors, dit M. de Fontenay, si vous êtes d'aussi vieilles connaissances, M. Cliquot me fera bien le plaisir de rester ce soir au château ? Je réunis quelques personnes, et il est juste que les amis de Mme Plumet y soient.

Si Mme Plumet avait tenu Jacques dans un coin, elle lui aurait arraché les yeux.

— Comment donc ! s'empressa de répondre l'ouvrier, c'est beaucoup d'honneur que me fait monsieur le marquis, et je resterai, certainement.

Toutes les idées de Mme Plumet étaient bouleversées ; elle ne comprenait pas comment un homme qui pouvait avoir des vicomtes et des ducs chez lui, avait assez peu de goût pour inviter des tapissiers.

— Mais, dit-elle timidement, peut-être Jacques a-t-il de l'ouvrage ?

— Il n'y a pas d'ouvrage qui tienne ! Diable ! on n'a pas tous les jours de pareille aubaine ! répliqua Jacques.

Mme Plumet courba la tête ; elle se sentait vaincue.

Cette réunion, pour laquelle M. de Fontenay venait d'inviter Jacques, avait été préparée depuis deux ou

trois jours par le marquis, à l'insu de Louis. Lorsque celui-ci apprit qu'une petite fête allait le jour même attirer au château ses anciens amis du boulevard, il s'effraya sérieusement.

— Quoi ! tous mes amis ? dit-il à son père.

— Les plus intimes... Les deux fils de M. de Garoffé, entre autres.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Louis, qui connaissait leur goût pour la raillerie.

— Si ton cousin Arthur avait la bonne pensée de nous amener quelques-uns de ses bons amis, M. Castor et deux ou trois autres, par exemple, la partie serait complète.

— Mais, mon père, ce projet de fête vous est venu bien brusquement ?

— Je m'y suis décidé il y a deux ou trois jours ; je ne t'en avais donc pas parlé ?

— Jamais.

— C'est un oubli.

— Et pourquoi cette fête ?

— Oh ! d'abord il ne faut pas prendre ce mot pompeux dans sa signification officielle. Il n'y aura ni mât de cocagne, ni pantomimes, ni orchestres militaires, ni feux d'artifice ; la fête se composera tout uniment d'un dîner et d'un petit bal après...

— Ah ! on dansera ?

— Si nos voisines nous viennent voir, certainement. Il est temps, ce me semble, que je présente ta nouvelle famille à nos amis.

Louis pensa avec terreur aux bonnets extravagants de Mme Plumet, à ses exclamations imitées de la scène moderne, surtout aux excentricités, aux insolences de M. Arthur.

Le marquis fit semblant de ne pas remarquer l'accablement de son fils.

— On fera un peu de musique, ajouta-t-il négligemment; Marie chantera et tu l'accompagneras au piano.

Louis baissa la tête comme une victime.

M. de Garoffé, fidèle à sa promesse, arriva avec ses deux fils.

— L'amadou est sur la pierre, lui dit M. de Fontenay tout bas; Marie auprès de Louis et Jacques auprès de Cœlina ; il ne s'agit plus que de battre le briquet.

— Et qui le battra? demanda le vieux capitaine.

— Le hasard.

— Mais si le hasard ne se présente pas?

— Je le ferai naître.

Mme Plumet, on le pense bien, avait mis pour la circonstance tout ce qu'elle avait trouvé de plus beau dans sa garde-robe : robe de soie gorge de pigeon, bonnet flamboyant, ceinture éclatante; elle marchait comme un cortége. Mais son bonheur avait une épine, et cette épine s'appelait Jacques.

Quant à M. Plumet, il ne voyait dans cette fête que la nécessité où elle le mettait d'abandonner ses chers outils et de passer un certain habit noir tout battant neuf, que sa femme lui avait fait faire et dans lequel il était au supplice.

Arthur avait disparu. Isidore, interrogé sur la cause de cette absence, répondit que M. Arthur était parti depuis le matin. Ce départ diminua de moitié les inquiétudes de Louis.

— Ah! disait-il en soupirant, pourquoi Mme Plumet n'a-t-elle pas la migraine! La migraine ne fait rien à propo s!

Cœlina était un peu triste malgré ses fraîches couleurs, triste surtout quand elle rencontrait les yeux de Jacques.

Les amis de M. de Fontenay s'empressèrent autour de Louis quand il entra au salon, un peu plus tard qu'il n'aurait dû et un peu embarrassé aussi.

— Voilà bien longtemps que je ne vous ai vus, leur dit-il, des circonstances imprévues sont mon excuse...

— On les connaît tes circonstances, répondit un des fils de M. de Garoffé en l'interrompant; elles ont dix-sept ou dix-huit ans. Crois-tu que le bruit de tes escapades ne soit pas arrivé jusqu'au boulevard? Peste! mon cher, tu as ressuscité l'églogue avec la bergère et le bosquet de rigueur! C'est beau!

— Il est de fait qu'une idylle en plein dix-neuvième siècle, c'est tout à fait neuf. As-tu pris un brevet d'invention? dit l'autre fils en riant.

— On a parlé de mariage, je crois, reprit l'aîné qui s'appelait Paul. C'est le dénoûment prosaïque de ces sortes de poésies. La fiancée n'est-elle pas cette charmante jeune personne qui caresse les touches du piano d'une main plus blanche que l'ivoire?

— Non, celle-là c'est ma cousine.

— Rien que ta cousine, tant pis! Mais l'autre, où donc est-elle ?

— Là-bas près de la porte, en robe rose.

— Celle qui parle à ce bonhomme logé dans un habit noir d'une forme inconnue ?

— C'est son père.

— Et comment l'appelles-tu, ce père ?

— M. Plumet.

— Quel nom ! mais la femme doit s'appeler Mme Panache ! murmura l'un.

— Et la fille, Mlle Pompon ! ajouta l'autre.

— Eh bien ! je parie que Mme Panache doit être cette aimable personne qui croque là-bas son quatrième gâteau.

— Cette dame enluminée comme un paravent ?

— Tout juste. Je vais le demander à Louis.

La question faite, Louis répondit que Paul ne s'était pas trompé.

— Mais l'erreur était impossible! répliqua Paul; Mme Panache, pardon, je me trompe, Mme Plumet, est de ces femmes qu'on reconnaît toujours sans les avoir jamais vues.

— Il est certain, dit un troisième, qu'elle porte des couleurs qui n'habitent que les climats du faubourg Saint-Denis.

— C'est une belle-mère d'occasion, poursuivit un autre.

— On en trouve comme ça au Temple, chez les marchands d'habits.

— Comprenez-vous rien à l'histoire naturelle, reprit Paul : mariez-moi cet habit noir avec ce bonnet jonquille, et vous aurez cette robe rose.

— C'est qu'elle n'est vraiment pas mal; un petit air éveillé, avec des yeux vifs et doux qui disent tout ce qu'ils veulent.

— Un peu plus même, ajouta Paul, qui venait de surprendre au vol un regard jeté sur Jacques.

Louis qui s'était écarté de ce groupe de railleurs ne les entendait pas, mais voyait leurs rires. Ce qu'il souffrait ne peut pas s'exprimer.

Marie passa près de lui et lui pressa la main doucement.

— Mon ami, du courage, lui dit-elle, ne serai-je pas toujours près de vous?

Louis regarda Marie.

— Ah! malheureux! dit-il, qu'ai-je fait?

Comme ils se séparaient, Mme Plumet poussa Louis du coude.

— Hé! mon gendre, dit-elle, vous avez un drôle d'air!

— Mais taisez-vous donc, répondit Louis que la vue des rubans jonquille de Mme Plumet exaspérait; dans le monde on ne parle pas!

— Faut donc mettre sa langue dans sa poche, pour lui plaire à ce monde!... merci, c'est commode!

Louis s'éloigna brusquement.

Pendant que sa femme allait et venait comme une comète, M. Plumet causait dans un coin avec Jacques.

— Qu'en dis-tu, mon ami? lui disait-il, — car à pré-

sent que tu t'es expliqué avec ma fille, je puis bien te donner ce nom, — il me semble qu'entre nous nous sommes plus gais.

— C'est possible, père Plumet, mais ce que je sais, c'est que si j'étais à la place de M. Louis, je n'aurais pas cette figure. Voyez quel air triste!

M. Plumet haussa les épaules.

— Je n'y comprends plus rien, reprit-il, c'est une idée qu'a eue M. le marquis et à laquelle il tient; et cependant il a du bon sens, cet homme-là!

Mme Plumet, repoussée par Louis, se rabattit du côté du marquis.

— Si nous dansions un peu, hein? lui dit-elle.

— Dansons, ma chère madame Plumet.

— C'est ça, il n'y a rien de tel qu'un petit air de danse pour vous mettre en appétit avant le dîner!

Quelqu'un s'assit au piano et préluda.

Jacques se leva vivement et s'approcha de Cœlina.

— Voulez-vous, mademoiselle, danser avec moi? dit-il.

Cœlina chercha Louis des yeux; il parlait avec Marie.

— Volontiers, dit-elle, en tendant sa main à l'ouvrier.

Sans penser à Cœlina, Louis prit celle de sa cousine, qui l'accepta pour cavalier.

Paul de Garoffé salua gravement Mme Plumet, et dans l'attitude d'un ambassadeur qui s'adresserait à une princesse de sang royal :

— Madame Plumet voudra-t-elle me faire l'honneur de m'accorder cette première contredanse? dit-il.

— Ah! je le crois bien! répondit-elle.

— Comment! tu danses à ton âge! s'écria le père Jérôme.

— A ton âge! répéta Mme Plumet; comme il est poli! dirait-on pas que j'ai l'âge de l'Obélisque?... Quarante-deux ans, viennent les artichauts!

— Hum! murmura le père Jérôme, il y a longtemps qu'ils sont venus, ces artichauts-là!

Tout à coup, la porte du salon s'ouvrit avec fracas, et Arthur parut.

L'aimable Arthur était gris. Ses camarades, reconnaissants des plaisirs qu'il leur avait procurés la veille, l'avaient invité à déjeuner, et dans les épanchements de l'amitié il n'avait pas pu s'empêcher de boire un peu trop et un peu trop souvent.

— Tiens! tiens! dit Arthur en s'arrêtant sur le seuil; on ne m'a pas attendu pour ouvrir le bal! on danse sans moi! Le procédé me paraît mesquin! mais c'est égal, je vais vous faire voir que les gens de ma sorte savent aussi astiquer le parquet!

Arthur passa les pouces dans les encoignures de son gilet et se mit en position de danser.

Mais dès le premier pas il chancela.

— Ohé! le plancher glisse! s'écria-t-il.

Jacques s'élança et le retint.

Le gamin le regarda et partit d'un éclat de rire.

— Jacques... l'ami Jacques ici, dit-il; ah! c'est bien, tante Plumet, d'avoir fait inviter M. Cliquot.

— Bon! il tombe bien! murmura Mme Plumet.

— Et vous, monsieur Louis, mon cher cousin, ce que vous faites là est d'un grand cœur ! Danser devant un rival, et lui céder votre fiancée, c'est beau, c'est antique ! reprit Arthur.

Mme Plumet, épouvantée du tour que prenaient les confidences, s'épuisait à lui faire des signes auxquels le gamin s'obstinait à ne pas prêter la moindre attention.

— Mais tais-toi donc ! lui dit-elle à demi-voix.

— Que je me taise, et pourquoi? Vous avez beau secouer votre bonnet qu'on dirait peint comme un perroquet, vous ne m'empêcherez pas de faire l'éloge de mon cousin... Car enfin tout le monde sait ça... mon ami Jacques a fait la cour à ma cousine, qui l'aimait aussi.

— Ah ! elle l'aimait aussi ? dit Paul.

— Tiens ! vous n'allez donc jamais à Romainville, vous, ni à l'île Saint-Denis, vous, ni au bal de Cythère, vous ?

— Ma foi, non ! répondit Paul.

— Ah çà ! mon cher, où diable allez-vous donc ? Enfin, n'importe ; si vous ne savez rien de cette histoire, les bosquets et les goujons en savent quelque chose ! En ont-ils cueilli de ces lilas, en ont-ils mangé de ces fritures ! Et ils roucoulaient, qu'on les aurait pris pour des tourterelles ; des amoureux à perpétuité, quoi ! Mais voilà qu'un beau jour ça s'est cassé... Qu'est-ce qui ne casse pas !

Et pour joindre l'exemple au précepte, M. Arthur rompit un petit jonc qu'il tenait à la main.

— Bon ! voilà mon stick en morceaux, reprit-il.

— Donc, continua-t-il avec cette ténacité qui caractérise l'ivresse, Jacques et Cœlina étaient comme Estelle et Némorin, il n'y manquait que la houlette ; mais on avait les mirlitons. Te souviens-tu, Cœlina, du jour où vous dansiez à la fête des Loges, comme il t'embrassa à la barbe de ce hussard qui faisait le beau ! Le hussard bleu en devint jaune... Sapristi ! ce souvenir m'égaie, moi, et il faut que je t'embrasse, ma cousine, et vous aussi, mademoiselle Marie !

Arthur, en trébuchant, s'élança vers les deux jeunes filles.

Mais l'une se cacha dans les bras de Louis, et l'autre dans ceux de Jacques.

— Jacques ! s'écria Cœlina.

— Louis ! s'écria Marie.

Leurs cœurs avaient parlé à la fois.

Au moment où le père Jérôme, qui avait eu grand'-peine jusqu'alors à contenir sa colère, jetait Arthur sur un sofa à l'autre bout de la chambre, Isidore annonçait le notaire du marquis.

— Approchez, mon cher monsieur Desmarets, dit le marquis ; vous venez à propos pour dresser deux contrats.

— Ce sera bientôt fait, répondit le notaire ; j'ai, d'après vos ordres, préparé les deux actes, il n'y manque rien que les noms.

— Et c'est moi qui vais vous les donner, dit M. Plumet, résolûment ; mettez sur l'un le comte Louis de Fontenay et Mlle Marie de Chaumont, et, sur l'autre,

Jacques Cliquot, ouvrier tapissier, et Cœlina Plumet, fleuriste. Voilà!

Les quatre jeunes gens tressaillirent.

— Mais, mon pauvre homme, tu te trompes, la langue t'a tourné, bien sûr! s'écria Mme Plumet.

— Paix! reprit impérieusement Jérôme. Il y a assez longtemps que je me contiens; cette fois je dirai tout. Croyez-vous donc que j'aie des yeux pour ne pas voir et un cœur pour ne pas sentir? On peut ne rien savoir, mais on est père et cela suffit! M. le marquis est un brave homme, que je respecterai toute ma vie; mais entre nous, je ne sais quelle idée il a eue de nous faire venir au château. Nous n'y sommes pas à notre place. Si le bon Dieu ne nous avait pas envoyé Mlle Marie et Jacques, savez-vous ce qui serait arrivé? Je vais vous le dire, moi. Ma fille aurait épousé M. Louis, qui aurait certainement tenu sa parole, parce qu'on peut être étourdi et homme de cœur tout ensemble; puis le mariage accompli, nos deux jeunes gens auraient fait le plus mauvais ménage de Paris, et ce n'est pas peu dire. Tout en rabotant mes planches, j'ai fait plus d'une réflexion... J'enrageais à part moi, de voir l'aveuglement de M. le marquis et la folie dans laquelle sa complaisance allait nous entraîner tous. Dieu merci! nous pouvons nous en tirer, tirons-nous-en!

Jérôme fit quelques pas et tendit sa main à M. de Fontenay.

— Sans rancune, monsieur le marquis, dit-il. Laissons l'eau suivre la pente et la fleuriste aller vers le tapissier. Vous avez entendu les deux cris de ces enfants; ce

ci-là en dit plus que les meilleurs raisonnements. Ma fille aime Jacques, Mlle Marie aime son cousin, et c'est tout naturel. Vous vouliez une épreuve, elle est faite. Donc, monsieur le notaire, écrivez.

Le marquis prit la main que lui tendait Jérôme.

— Vous êtes un brave homme et d'un rare bon sens, lui dit-il.

— Mais si vous trouvez que j'ai si grandement raison, pourquoi diable ne parliez-vous pas plus tôt?

— Et si j'avais parlé, mon fils ne m'aurait pas cru; je l'ai laissé faire, il a senti par lui-même qu'il se trompait. Voilà tout le secret.

Les quatre jeunes gens se regardèrent du coin de l'œil.

Louis fut le premier qui fit un pas.

— Mademoiselle, dit-il à Cœlina, je vois bien que votre père a mieux jugé nos cœurs que nous-mêmes; vous avez un bon mari, voulez-vous de moi pour frère?

— Oh! comme cela, je vous aimerai de tout mon cœur et sans effort, dit-elle joyeusement.

— Moi, dit Marie en l'embrassant, j'ai bien le droit de doter mon amie.

— Oh! fit Jacques.

— Ceci, monsieur, ne vous regarde pas... C'est mon cadeau de noces, reprit-elle en souriant, et j'y tiens!

— Eh bien! j'accepte comme ça, dit gaiement Cœlina, mais en retour c'est moi qui vous ferai toutes vos fleurs, et si vous en prenez ailleurs, nous nous brouillerons.

Cette scène avait complétement dégrisé M. Arthur. Il regardait sa tante d'un air consterné.

— Faites donc des pièces, nouez l'intrigue, préparez les dénoûments avec l'habileté d'un maître, précipitez l'action, dit-il avec accablement, et quand vous rêvez un triomphe, c'est une chute qui vous attend! O désillusion!

— C'est que tu ne sais pas ton métier, lui dit le père Plumet en riant : un bon auteur ne cherche jamais à faire marcher ensemble les chiens et les chats.

FIN DE LOUIS DE FONTENAY

FABIEN DE SERNY

I

Parmi les jeunes gens qui fréquentaient journellement le boulevard des Italiens, en 182..., Fabien de Serny était bien certainement l'un de ceux qu'on y voyait le plus souvent. La plupart des habitués de cette promenade où se réunissent les désœuvrés de Paris étaient presque toujours tentés de le saluer quand ils le rencontraient, ce qui arrivait trois ou quatre fois par jour. Une sorte de camaraderie relie tous ces oisifs, parmi lesquels un bon nombre coudoie cette tribu vagabonde qu'un fameux romancier appelle, dans son langage pittoresque, *la Bohême de Paris*. Quelques-uns ont dévoré leur patrimoine; plusieurs n'ont jamais rien possédé; cependant tous dînent chaque jour, soupent souvent, et dorment quelque part, chez eux ou ailleurs. Ils ne font rien ou pas grand chose; leur grande affaire est de se

promener, venant on ne sait d'où, pour aller au diable, si le diable en veut.

Ce n'est pas qu'au milieu de ces condottieri de la bourgeoisie moderne, on ne trouve de bons jeunes gens fort honnêtes; mais, à vrai dire, ils ne sont pas en majorité dans cette Bohême, qui perdrait de son originalité, si elle perdait de sa douteuse vertu. Fabien de Serny avait, parmi ce monde-là, un bon nombre de camarades auxquels il touchait dans la main. Cependant il eût été fort en peine de dire comment il les avait connus; mais Paris est bien certainement la ville où on s'enquiert le moins de ces choses-là, ce qui est sans doute cause du laisser-aller que chacun apporte dans ses relations.

Régulièrement, quel que fût le temps ou la saison, Fabien se promenait, sur le boulevard s'il faisait beau, dans le passage de l'Opéra s'il pleuvait, de deux à six heures de l'après-midi, et fort communément le soir jusqu'à minuit. Il ne se rendait pas bien compte du motif qui le retenait en cet endroit, mais il trouvait un singulier plaisir à mener une vie qui ne pouvait le conduire à rien. On le rencontrait, les mains cachées au fond des poches d'un pantalon à la cosaque, fumant un cigare le plus gravement du monde, allant et venant comme un philosophe qui médite ou comme un gourmet qui digère. Il y avait déjà quelques années que son père et sa mère étaient morts, le rendant maître, pour tout bien, de six mille livres de rente dont il vivait. Avec cette somme, quand on ne travaille pas, lorsque surtout on a le goût des choses élégantes, on ne réussit pas toujours à gagner

convenablement le bout de l'année; aussi Fabien, qui n'avait jamais su additionner, se serait-il trouvé souvent embarrassé s'il n'avait eu, dans le faubourg Saint-Germain, un honnête homme d'oncle qui accourait au moment des crises et soldait les déficits avec un dévouement dont le jeune homme lui tenait compte dans son cœur.

Cet oncle, pair de France de la monarchie de Juillet, ennuyé qu'il était de vivre seul dans son hôtel de la rue de Varennes, avait fort souvent pressé M. de Serny de venir demeurer avec lui; mais Fabien, qui ne pouvait se résoudre à passer les ponts, s'y était toujours refusé sous mille prétextes. Le bonhomme, déjà vieux et très-riche, était fort en peine de manger ses revenus, qui s'accumulaient chez son notaire, et passait ses jours, pour tuer le temps, à courir chez les ministres; il connaissait mieux que les garçons de bureau tous les couloirs de tous les ministères et interpellait les huissiers par leurs noms, ce qui lui donnait une sorte d'autorité aux yeux des solliciteurs vulgaires. A ce métier-là il avait gagné une certaine influence où l'habitude qu'on avait de le voir entrait pour une bonne moitié : son titre faisait le reste. M. de Villaines aurait bien désiré se servir de cette influence en faveur de son neveu, qu'il voulait pousser dans une carrière administrative ou politique, mais sur ce chapitre-là Fabien ne s'était pas montré moins intraitable que sur le chapitre du logement. Le mariage non plus n'entrait pas dans ses sentiments; si bien que, dans l'existence calme et facile de M. de Villaines, l'avenir du jeune homme était

le côté sombre, le point de l'horizon où s'amoncelaient les nuages. Il en causait quelquefois avec sa fille qu'il avait mariée à M. de Nouans, conseiller référendaire à la cour des comptes.

Mme de Nouans affectionnait sincèrement son cousin qui le lui rendait de tout son cœur et qui la voyait fréquemment à cause de leur voisinage, car elle demeurait rue Basse-du-Rempart et lui rue Neuve-des-Mathurins. On disait même que si Fabien avait voulu se plier aux goûts de son oncle, sa cousine Henriette se serait appelée Mme de Serny, et on le blâmait beaucoup, dans un certain monde, d'avoir laissé échapper l'occasion d'établir solidement sa fortune. Mais ces idées-là ne cadraient pas avec la dédaigneuse nonchalance de Fabien qui répugnait à ces sortes de spéculations. Aussi n'avait-il jamais pris la moindre peine pour faire dévier tout doucement vers un amour romanesque la tendre amitié que lui témoignait cette charmante cousine. Il avait, au contraire, félicité sincèrement M. de Villaines du choix qu'il avait fait de M. de Nouans pour gendre.

Fabien possédait, moins une seule, toutes les qualités qui commandent le succès; il était assez heureux pour plaire à première vue; ses manières avenantes et son humeur égale achevaient ce que sa physionomie avait commencé; il avait suffisamment d'esprit pour causer avec tout le monde sans offusquer personne, assez d'intelligence pour comprendre ce qu'il ne savait pas. Ausssi l'aimait-on généralement sans qu'il eût l'air de s'en prévaloir. Il était fort discret en toutes choses; mais nous devons avouer qu'en dehors des questions

où le cœur est engagé, sa discrétion n'était plus que de l'indifférence : il oubliait le lendemain ce qu'on lui avait dit la veille.

Quand on joint à ces qualités l'habitude de ne jamais refuser une partie de plaisir, une course dans la campagne, ou un souper, celle meilleure encore d'avoir toujours quatre ou cinq louis à jeter dans la bourse qu'une bonne fortune ou le carnaval a vidée, et d'écouter sans impatience les histoires les plus extravagantes, fussent-elles aussi longues que celles de Sheherazade, on ne peut avoir que des amis. Avec un peu de bonne volonté, Fabien aurait pu se faire des marchepieds de toutes les épaules qui l'entouraient, et on ne sait pas jusqu'où il serait parvenu ; mais c'était là justement la qualité qui lui manquait.

Et cependant, chose bizarre au milieu d'une existence aussi décousue, Fabien ne passait pas pour avoir l'esprit frivole. Quelques graves personnages qu'il avait rencontrés chez son oncle et avec qui il avait causé de matières sérieuses et de certaines questions alors à la mode, se plaisaient à lui reconnaître une vive intelligence des choses et une singulière aptitude à s'approprier les éléments des problèmes et des sciences qu'il avait le moins étudiés. Dans ces circonstances, il déployait de grandes ressources en quelque sorte spontanées et faisait preuve d'une grande rectitude d'esprit aidée par une facilité remarquable d'élocution. Il faut dire aussi que ces facultés étaient puissamment secourues par une prodigieuse mémoire ; il lui suffisait de lire un livre pour en retenir la substance, et dans l'occasion,

les souvenirs lui venaient en foule. Mais Fabien n'aimait pas les discussions, et, le plus souvent, il se renfermait dans son indifférence comme un carabinier dans sa cuirasse.

Lorsque M. de Villaines rencontrait son neveu sur le boulevard ou au bal, il le saisissait par le bras et le soumettait à une conversation que Fabien subissait avec une merveilleuse résignation.

— Voyons, Fabien, disait l'oncle, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vu?

— Je me suis promené, répondait le neveu.

— Ce n'est pas une occupation!

— C'en est une plus sérieuse que vous ne pensez; elle me prend tout mon temps.

— Tu ne changeras donc jamais?

— J'aurais trop peur de perdre.

— As-tu réfléchi aux propositions que je t'ai faites? Le ministre est fort disposé en ta faveur, et, à ma considération, tu serais demain dans les colonnes du *Moniteur*, si tu voulais.

— Dieu m'en garde! j'aime mieux être ailleurs, ici par exemple.

— Mais songe, Fabien, que tu pourrais arriver à tout.

— Je préfère n'arriver à rien ; ça revient presque au même et ça donne moins de peine.

— Sans doute; mais quand les années viendront, peut-être penseras-tu comme moi.

— Alors j'agirai comme vous. Attendons ce temps-là. D'ailleurs vous le savez ; si j'acceptais un emploi, je tiendrais à le remplir mieux que personne ; j'ai là-dessus

des principes que rien ne peut faire varier; je ne sais pas s'ils me sont inspirés par la conscience du devoir ou par l'amour-propre; mais toujours est-il que je les ai; or, pour bien remplir une fonction aussi peu importante qu'elle soit, il faut y consacrer trop de temps et de souci. C'est pourquoi j'aime mieux ne rien faire.

— Pas même une fin?

— A quoi bon quand on n'a pas eu de commencement?

— Voyons, mon ami, sois raisonnable.

— C'est parce que j'ai trop de bon sens que je ne suis rien; les fous s'agitent, les sages regardent.

— Si tu te mariais au moins?

— Qu'a-t-on besoin de se mettre à deux pour s'ennuyer? N'est-ce pas déjà trop de l'ennui solitaire?

— Mais, mon ami, une femme qu'on aime n'ennuie jamais...

— Ce serait encore pire. J'ai sur l'amour une théorie arrêtée. J'aurais horreur d'une femme que je n'aimerais pas, et si je l'aimais, cet amour absorberait toute ma vie. Ce serait trop.

— Henriette trouve cependant que tu as tort de rester garçon.

— Si je m'appelais M. de Nouans, je dirais qu'elle a raison.

— Ainsi tu ne veux te décider à rien?

— Au contraire, mon oncle, je fais un livre, dit Fabien en riant cette fois.

— Ah!

— Un livre, où je démontre l'inutilité du travail.

— Si tu es aussi habile dans la théorie que dans la pratique ce sera un ouvrage curieux.

— Il sera terminé le lendemain de ma mort.

— Tu es un fou.

— On a toujours calomnié les philosophes.

C'était, depuis quatre ou cinq ans, sur un thème à peu près pareil que roulaient les conversations de l'oncle et du neveu. Mme de Nouans y prenait quelquefois part, et le plus souvent elle finissait par rire avec son cousin, qu'elle emmenait au bois ou aux Italiens.

Cependant, comme il n'y a pas de force que la patience ne parvienne à dompter, pas d'obstacle qu'une occasion ne permette de renverser, il arriva qu'un jour M. de Villaines faillit s'évanouir de joie en entendant Fabien accepter un emploi qu'il lui proposait. L'excellent pair de France n'en pouvait croire ses oreilles; il sauta au cou de son neveu, manqua de l'étouffer en l'embrassant, et, pour l'empêcher de revenir sur sa décision, il lui fit donner parole, sans s'inquiéter des motifs qui l'avaient engagé à dire oui.

Ces motifs étaient pourtant assez curieux à connaître; Mme de Nouans fut moins discrète, ou moins prudente que son père, et les demanda à son cousin, qui les lui conta tout naïvement.

Il se trouvait que l'édilité parisienne, mordue à l'improviste par cette tarentule des améliorations qui pique toutes les administrations municipales, s'était avisée d'appliquer au boulevard des Italiens un nouveau système de dallage et de nivellement qui obstruait provisoirement les contre-allées, ouvrait des fondrières sous les

pieds des promeneurs, et élevait des barricades entre leurs jambes. Pour mettre le comble à l'infortune de Fabien, les ouvriers avaient envahi les deux galeries du passage de l'Opéra, afin d'y établir certains tuyaux à gaz ou à eau dont on faisait l'essai. Depuis un mois le passage et le boulevard étaient impraticables, et Fabien n'y tenant plus, froissé dans ses habitudes, irrité dans ses affections, s'était brusquement décidé à partir.

L'emploi qu'on lui avait proposé l'attachait en qualité de secrétaire à l'ambassade de Naples. M. de Villaines l'avait arraché au ministre, passant vaillamment sur le corps de trois députés qui le voulaient pour leurs fils, et de cinq diplomates qui le demandaient pour eux.

Ce fut une grande nouvelle parmi la Bohême du boulevard des Italiens quand on apprit que Fabien allait partir. On n'y crut pas d'abord ; les plus enragés parièrent même cinq louis contre un que la chose était tout bonnement impossible; les autres se contentèrent d'en rire, et les assurances les plus formelles de Fabien ne purent rien contre l'incrédulité générale.

Cependant, le *Moniteur*, dans sa partie officielle, donna le coup de grâce aux sceptiques ; mais le jour où le jeune secrétaire alla prêter serment aux Tuileries, de tous les habitués du boulevard, Fabien ne fut pas le moins étonné.

— Je rêve ! dit-il en regardant son habit brodé.

— Non pas, se hâta de lui répondre M. de Villaines, qui le surveillait de près craignant qu'il ne lui échappât. Tu as compris enfin les nécessités de notre ordre so-

cial, tu t'es rendu à mes sages observations, tu veux conquérir ta place parmi tes concitoyens, te rendre utile à la chose publique, illustrer ton nom par un honorable emploi de tes facultés intelligentes, et prendre ta part de travail dans l'œuvre sociale.

Fabien ne croyait pas avoir voulu tant de choses. Mais tandis que son oncle parlait, une pensée traversa son esprit.

— Il me semble, mon oncle, dit-il, sans employer aucune périphrase, ce qui prouvait tout d'abord qu'il se rangerait dans la catégorie des diplomates qui croient que la ligne droit est le plus court chemin d'une négociation à un traité ; il me semble que je ne ferai pas, à Naples, une très-belle figure avec mes six mille livres de revenus, en les augmentant même de mes appointements de secrétaire.

— Que parles-tu de six mille livres ! s'écria le pair de France avec indignation ; tu en auras douze, vingt, trente, tant que tu voudras ; tu peux tirer sur moi comme sur une cible ; mon portefeuille est là pour recevoir les coups. Un secrétaire d'ambassade qui est mon neveu ne manquera jamais de rien !

— Cependant...

— Tais-toi ! je sais trop bien tout ce que je dois au gouvernement du roi et à nos institutions.

Fabien n'avait aucun droit pour s'opposer aux preuves de dévouement que son oncle voulait donner au gouvernement et aux institutions du royaume. Il se résigna donc et partit un beau matin pour Naples.

Les agents voyers de l'édilité parisienne continuaient à bouleverser le boulevard.

En arrivant à Marseille, il consacra deux heures à visiter les curiosités d'une ville qui n'en a pas; et comme au bout de ce temps, il apprit que le paquebot qui fait les Échelles de l'Italie et de l'Orient ne devait chauffer que le lendemain, il remonta tout de suite en voiture, et se décida à faire le voyage par terre, peut-être parce que c'était à la fois plus long et plus dispendieux. Fabien avait horreur du bon marché. D'ailleurs, il n'aimait pas à parcourir les pays en sautant de ville en ville à la façon des pierres qui glissent sur l'eau en ricochant de place en place.

Fabien traversa donc l'Italie royalement. Il n'était plus qu'à une très-petite distance de Naples, lorsqu'un de ces accidents dont les libretti d'opéra ont si fort abusé, le força de s'arrêter dans une assez méchante bourgade qui éparpillait ses maisons aux côtés de la route. L'essieu de sa voiture s'était cassé, et le forgeron du lieu demandait trois ou quatre heures pour le remettre en état. Fabien, qui n'était point pressé d'arriver, entra dans un hôtellerie qui exposait fièrement à la poussière une enseigne où un Raphaël napolitain avait peint, en ocre violet sur un bleu criard, un léopard dont les griffes et les dents formidables soutenaient un écu sous lequel on voyait écrit : *Alle arme d'Inghilterra.*

II

Quatre ou cinq jeunes gens de bonne mine occupaient le haut bout d'une table tout autour de laquelle était assise une bande poudreuse et bruyante de rouliers, de moines et de virtuoses ambulants, qui mangeaient à même dans de grandes terrines pleines de macaroni. Fabien chercha de l'œil une chaise et une table; mais il n'y avait, dans la salle, pas d'autre table que celle où la nombreuse compagnie de voyageurs se pressait. Les jeunes gens se serrèrent un peu les uns contre les autres et lui firent signe de la main de venir s'asseoir auprès d'eux. Il n'y avait pas à choisir; d'ailleurs l'invitation était faite de si bonne grâce et avec tant de bonhomie, que Fabien accepta sans façon.

L'entretien était fort animé autour de la place qu'il venait de prendre, et, à la manière dont on parlait, Fabien comprit tout de suite qu'il se trouvait en compagnie de gentilshommes. Il était question d'une aventure qui depuis huit jours faisait grand bruit à Naples et défrayait toutes les conversations. Fabien, qui ne savait rien de cette histoire, et qui n'était pas fâché d'avoir une idée des choses qui se passaient dans la ville où la diplomatie le conduisait, se mit, tout en avalant des becfigues rôtis et des ravioli, à écouter de toutes ses oreilles. Les paroles tourbillonnaient comme un essaim de moucherons.

— C'est une étrange aventure, disait un jeune homme dont la tête, fièrement modelée, était encadrée de ma-

gnifiques cheveux noirs; c'est à faire croire à l'Espagne romantique!

— C'est à écrire son testament quand on part pour un rendez-vous, s'écria le voisin du secrétaire; m'est avis qu'il faudra se confesser avant d'aimer.

— Mais d'abord, l'aimait-elle ?

— La belle demande! aurait-elle laissé sa jalousie ouverte si elle ne l'avait pas attendu, et l'aurait-elle attendu si elle ne l'avait pas aimé?

— Ce n'est pas une preuve.

— Elle est pour moi décisive. En matière de galanterie, le proverbe qui dit qu'il ne faut pas se fier aux apparences a tort; ici la forme est tout et le fond rien.

— Bah! qui peut savoir où commence la comédie dans la passion?

— Qu'importe! je consens à ce qu'aucune femme ne m'aime, pourvu que toutes me fassent croire que je suis aimé.

— Mais, messieurs, ce n'est pas ici la question, dit un bon gros garçon à visage rose et blanc. Il s'agit de savoir ce qu'est devenu le malheureux don Mathias Sariagui.

— Il doit être mort. Il n'y a pas loin du balcon de la signora Theresa à la mer, reprit un autre qui avait de fines moustaches à l'espagnole.

— Le marquis l'aurait donc tué?

— Poignardé?

— Assassiné ?

— Et pourquoi non? Après tout, il était dans son droit.

— Le droit le permet peut-être, mais le politesse le défend.

— Il est certain que si les maris se mettent à jouer du stylet, il ne nous reste plus qu'à prendre la capuce.

— Tâchons de n'être pas trop fats. En est-il beaucoup d'entre nous qui entreraient au couvent ? s'écria le jeune homme au profil grec.

— Serait-ce aux Camaldules que don Mathias s'est réfugié ?

— On le saurait ; et nul ne l'a vu depuis la nuit du 6 juillet.

— Quelqu'un a-t-il revu la marchesina ?

— Moi! moi ! crièrent quatre ou cinq voix.

— Pâle, sans doute, les yeux voilés, le regard triste, le front baissé comme la Toresilla dans *Norma*.

— Point du tout ; mais vive, souriante, moqueuse et jolie comme la Stellita dans *Il Barbiere*.

— Oh ! les femmes ! dit un blond jeune homme en levant au ciel un regard mélancolique comme une élégie.

— Quelqu'un lui a-t-il parlé de sa victime ?

— Moi, dit un grand cavalier en caressant une longue barbiche comme en portaient les raffinés du temps de la Ligue. Elle m'a ri au nez.

— Cependant elle l'aimait.

— A vous dire vrai, je n'en crois rien.

— Il la suivait partout !

— C'était son ombre !

— Au bal, dans sa loge, à la promenade, sous ses fenêtres, qui voyait-on ? Lui, lui, toujours lui !

— Donc elle ne l'aimait pas. Les heureux sont prudents, s'écria le jeune homme aux moustaches pointues.

— Quand ils ne sont pas étourdis, reprit en souriant le cavalier aux longs cheveux.

— Quelqu'un sait-il bien la manière dont les choses se sont passées? J'arrive de Capoue où l'histoire nous a été racontée de différentes façons par les officiers du régiment de la princesse, dit le jeune homme blond, rose et blanc.

— Voici la version qui paraît la plus exacte; je la tiens d'un sonneur de Saint-Janvier qui est l'amant d'une des caméristes de Mme de Sainte-Ursule. Vous savez tous que depuis sept à huit mois don Mathias Sariagui faisait une cour assidue à la marchesina, repartit un des cavaliers.

— Il vous succédait, interrompit un autre.

— Et il me ressemblait. Bouquets, billets doux, soupirs, sérénades, passaient sans que la belle indolente y prît garde. Cependant don Mathias persévérait.

— Il est étonnant qu'elle n'en soit pas morte.

— L'ennui ne tue pas; il endort tout au plus. Mais qui a jamais sondé ce gouffre qu'on appelle le cœur d'une femme! Tout à coup, Mme de Sainte-Ursule changea de procédés à l'égard de l'Espagnol. Sa brusquerie devint de la grâce, sa froideur de l'amabilité, son ironie de la compassion. Elle entrait dans la phase de la pitié. Or, un soir il arriva que, vers minuit, un homme empaqueté dans un manteau se glissa le long du jardin où Mme de Sainte-Ursule se promène à l'heure où Naples se couche. Cet homme sauta par-dessus le

mur, ouvrit une porte dont il s'était procuré la clef, et grimpa un escalier qui conduit aux appartements privés de la marchesina. Tout à coup une lumière brille au travers des fenêtres entr'ouvertes ; une jalousie se lève avec impétuosité, et un homme, c'était don Mathias, s'élance sur le balcon tout inondé d'une clarté vive; une échelle tombe; il va disparaître; mais une main le saisit et le ramène dans la chambre : la lampe s'éteint; des murmures étouffés passent entre les rainures des jalousies rabaissées... Desdemone pleurait sans doute aux pieds d'Othello.

— C'était donc le mari?

— Sans doute ! le *Deus ex machinâ !*

— Le connaît-on, ce mari?

— Fort peu. Je ne l'ai jamais vu.

— Ni moi. C'est un original; quelque chose comme un diplomate greffé sur un antiquaire : il voyage continuellement pour le compte de notre gracieux souverain, et signe des traités en recueillant de vieux sous qu'on appelle des médailles en style archéologique.

— Il paraît que cette nuit-là, le diable étant monté en postillon sur le siége de sa voiture, l'avait malicieusement ramené chez lui. Au matin, une patrouille passant sous les murs du jardin aperçut l'échelle qui pendait au balcon. L'hôtel était muet. Depuis lors, on n'a plus revu don Mathias. Ses lettres l'attendent chez lui où il n'est pas rentré ; personne ne l'a rencontré, et toutes les recherches qu'on a faites pour le retrouver ont été vaines.

— Le marquis l'aura enterré dans son jardin.

— Ou dans ses caves.

— Peut-être l'a-t-il enfermé vivant dans un cabinet dont il a muré la porte ! Les antiquaires ont les instincts féroces.

— Il l'aura empoisonné avec de la ciguë trouvée à Pompéia.

— Et se sera appliqué à l'embaumer pour lui donner la tournure scientifique d'une momie.

— Bref, soit par le fer, par le feu ou par le poison, don Mathias est mort.

— Vous vous trompez, messieurs, dit tout à coup un gros homme au teint fleuri qui depuis une heure avait pris place à la partie de la table abandonnée par les rouliers napolitains.

Tous les jeunes gens tournèrent les yeux vers leur interlocuteur. Au regard qu'ils échangèrent, Fabien comprit qu'aucun d'eux ne connaissait cet homme.

— Vous avez dit, monsieur ? repartit un des gentilshommes, avec un sourire qui laissait deviner la colère.

— J'ai dit que vous vous trompiez tous.

— Ah ! s'écria le chevalier à moustaches, et monsieur se prétend mieux informé que nous ?

— J'ai cette prétention, reprit le gros homme tout en dépêchant une perdrix aux lentilles qu'on venait de servir devant lui.

— Nous sommes ici cinq gentilshommes qui serions curieux d'en acquérir la preuve, dit en se levant le jeune homme qui avait fait le récit si attentivement écouté par Fabien ; souffrez que je vous dise nos noms.

Et il se mit en devoir de présenter ses amis au bonhomme, qui mangeait toujours sans se déranger.

— Antonio di Ponte-Vecchio, capitaine aux gardes; Rafael Conconi, lieutenant aux dragons de Syracuse; Max de Rhéiss, gentilhomme bavarois; Orlando Zacari, officier des chasses et monsieur?... ajouta-t-il en dirigeant vers Fabien un regard interrogatif.

— Fabien de Serny, secrétaire de l'ambassade française, dit celui-ci.

— Et votre serviteur, Gaston de Ludre, touriste, reprit le jeune homme, et nous serions tous charmés d'entendre les explications que vous avez sans doute à nous donner; mais avant de vous écouter, nous serions tous non moins désireux de savoir à qui nous devrons l'honneur de connaître la vérité?

— Au marquis Jacques de Sainte-Ursule, répondit le gros bonhomme en vidant son verre.

Les six jeunes gens saluèrent.

Il y eut un instant de silence que rompit bientôt M. de Ludre, qui paraissait le plus résolu de la troupe.

— Nous avouons, en effet, monsieur le marquis, dit-il, que plus que personne vous êtes en position de savoir comment les choses se sont passées chez vous, puisque vous y étiez quand don Mathias y est arrivé. Vous ne l'avez donc pas tué?

— Je ne l'ai ni poignardé, ni empoisonné, ni enterré; ma collection ne manque ni de squelette, ni de momie.

— Mais alors, qu'avez-vous fait?

— J'ai invité don Mathias à souper.

Les jeunes gens se regardèrent stupéfaits.

— Ça vous étonne, messieurs, continua le marquis, qui ne perdait pas un coup de dent; il a bien fait d'abord quelques façons, puis il a fini par accepter. Et nous nous sommes mis à table.

— Tête à tête? dit Fabien.

— Non pas; Mme de Sainte-Ursule nous tenait compagnie. En place de ciguë, je ne lui ai versé que du vin de Falerne trouvé sous les ruines d'Herculanum. Il a eu l'obligeance d'en demander deux fois.

— C'était bien le moins qu'il vous devait.

— Je conviens qu'il a poussé un léger cri en me voyant; c'est qu'il a sans doute pris pour un poignard le bougeoir étrusque que je portais.

— Vous l'avez donc retenu chez vous?

— Certainement. Si on l'avait vu descendre de mon balcon vers une heure du matin, on aurait pu le croire en bonne fortune, et j'ai voulu épargner un mensonge à sa réputation.

— C'est une noble vengeance.

— Les amoureux de ce temps-ci n'en valent pas d'autre. Me croyez-vous d'humeur à faire jouer à ma femme le rôle de Jane Shore? Parce qu'il a plu à un hidalgo de la Catalogne de lui faire les yeux doux de trop près, auriez-vous trouvé plaisant que je fisse à ce malheureux le parti de Rizzio? Fi! fi! ceci n'est plus dans nos mœurs, messieurs, et pour si antiquaire que l'on soit, on n'en sait pas moins son monde.

— Je n'en doute pas, monsieur le marquis, répondit Gaston avec un indéfinissable sourire où l'ironie tenait

autant de place que la politesse; mais vous ne nous dites pas comment s'est terminé ce merveilleux souper.

— Mais apparemment comme se terminent tous les soupers. Par une causerie amicale entremêlée de toasts. Mme de Sainte-Ursule était d'une gaieté charmante.

— C'est une femme de tant d'esprit, dit Antonio di Ponte-Vecchio.

— Quand il n'y eut plus de vin dans les amphores qui nous tenaient lieu de bouteilles, les tendres lueurs de l'aurore se jouaient au travers des jalousies qui laissaient filtrer jusqu'à nous une clarté rose et fraîche. Mme de Sainte-Ursule se retira alors.

— C'était l'heure de la vengeance...

— C'était l'heure du sommeil. Malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne puis pas faire qu'il y ait dans mon récit des coupes empoisonnées ou des glaives carthaginois.

— Cependant, don Mathias Sariagui a disparu? s'écria le veneur Orlando.

— Vous voulez dire qu'il est parti, reprit l'antiquaire.

— Parti!

— Eh! mon Dieu oui; il est parti à bord d'une tartane qui faisait voile pour Malte.

— Je comprends, dit le lieutenant Rafael, vous l'avez fait saisir par trois ou quatre sbires et conduire, garrotté, à bord de la tartane.

— Je vous ferai observer, monsieur, dit le gros diplomate en croisant ses mains sur son abdomen arrondi, qu'il n'y a plus de sbires. Don Mathias a pris sur lui d'exécuter ce voyage que je ne l'avais aucune-

ment prié de faire. Quand ma femme nous eut salués, je me levai, et, prenant mon compagnon par le bras, je m'amusai à lui faire voir mes galeries, qu'il eut l'extrême obligeance d'admirer. Tout en causant de l'art grec, nous arrivâmes à la porte de mon hôtel; il faisait grand jour, mais à l'exception de deux ou trois marchands de friture, la rue dormait encore. Je montrai la chaussée déserte à mon convive, et nous nous séparâmes.

— Et il ne vous a rien dit, rien fait? s'écria Gaston.

— Que vouliez-vous qu'il fît contre un mari?

— Oh! certes, si j'avais été à sa place, les choses ne se seraient pas passées ainsi! dit le capitaine Antonio.

— Vous en parlez fort à votre aise, monsieur; mais on voit bien que vous ignorez ce que c'est qu'une entrevue nocturne avec un époux. Si vous saviez de quelle terrible puissance nous sommes mystérieusement armés lorsque nous apparaissons en robe de chambre et les pieds chaussés de pantoufles! Le plus formidable séducteur tremble et balbutie.

— Vilipendé, bafoué et congédié! c'est trop, dit Max.

— Peut-être auriez-vous préféré que je le tuasse; chacun entend la vengeance à sa manière. Pendant que nous étions à Rome, l'an passé, Mme de Sainte-Ursule avait un amoureux

— Ah! ah! un nouveau! s'écria Rafael!

— Non, un ancien dans l'ordre des dates; il venait après vous.

— C'est qu'avec la marquise on s'y perd, ajouta Gaston; il n'y a que vous, monsieur, qui pouvez ne pas commettre d'erreur en ces sortes de choses.

— Vous savez, répondit l'antiquaire avec un magnifique sang-froid et en attachant ses regards sur M. de Ludre, que ma femme est trop jolie pour manquer jamais d'amoureux. J'ai là, dans la poche, un sonnet de son avant-dernier Pétrarque. Seriez-vous curieux de l'entendre?

— Certes oui, s'écria étourdiment le gentilhomme bavarois.

— C'est inutile, reprit vivement Gaston, dont les oues s'étaient couvertes d'une légère rougeur.

— Puisque M. de Ludre juge que c'est une lecture importune, continua l'impassible marquis, nous allons revenir à l'amoureux de Rome. C'était un gentilhomme de Vérone, fort beau garçon, ma foi, et riche à l'avenant. Il inventa mille fêtes pour plaire à Mme de Sainte-Ursule. Nos nuits étaient un long concert. Que de fois ne me suis-je pas endormi sur l'andante de *Bell'alma innamorata!* Mais la musique, aussi belle qu'elle soit, devient monotone quand il y en a toujours; je mis la main sur une douzaine des épîtres galantes du Véronais; ma femme m'y aida merveilleusement en faisant semblant de les égarer par sa chambre, et deux jours après elles étaient imprimées dans le feuilleton du *Diario di Roma.*

— Imprimées!

— Toutes vives, dit l'antiquaire. Elles eurent un succès fou. Elles étaient écrites dans le plus pur ro-

mantisme italien, et deux initiales transparentes permettaient à chacun de dire tout bas le nom de l'auteur à l'oreille de tout le monde.

— Et que fit le gentilhomme véronais? demanda le capitaine à Antonio.

— Il s'en est allé en Syrie, et je crois qu'il s'est fait tuer à Beyrouth.

— Quel diable d'homme! murmura Gaston, en contemplant le diplomate avec admiration.

— Vous avez des moyens merveilleux pour vous débarrasser des amoureux de la marquise, dit Rafael; l'un prend la fuite de désespoir d'avoir bu du vin de Falerne contemporain de Ponce-Pilate en votre compagnie; l'autre se fait tuer parce que vous avez eu l'idée de le faire feuilletonniste contre son gré; mais, vous êtes assez philosophe pour que je puisse me permettre cette observation: croyez-vous que malgré leur excellence ces moyens soient suffisants pour vous préserver de tout accident dans l'avenir?

— J'ai une armure qui me rend invulnérable autant que mari peut l'être sous le ciel.

— Ah! et le nom de cette armure?

— Vous le connaissez tous. C'est Mme de Sainte-Ursule elle-même.

— Comment l'entendez-vous! s'écria Fabien que le flegmatique sang-froid du bonhomme intriguait.

— Si sa grâce est un aimant qui attire, sa coquetterie est un bouclier qui défend.

— Que Dieu me prête vie, dit tout bas Gaston, et je trouverai bien le défaut de l'armure.

Au même instant, un postillon vint annoncer au marquis que les chevaux étaient attelés.

— Adieu, messieurs, dit le diplomate en se levant; je pars pour Vienne où m'envoie S. M. le roi des Deux-Siciles, et laisse ma femme sous votre protection.

— On n'est pas plus impertinent que ce vieil antiquaire! s'écria Rafael. C'est à me rendre amoureux de sa femme.

— Ne vous y brûlez pas, lui dit Gaston.

— Mais vous-même?

— Oh! moi, c'est déjà fait.

Dix minutes après, toute la compagnie se sépara, et Fabien reprit le chemin de Naples.

A deux ou trois lieues des portes de la ville, un embarras de charrettes et de corricoli arrêta sa chaise de poste. Il y avait sur la chaussée une calèche dont les chevaux piaffaient en mordant leur frein; une jeune femme, penchée à la portière, pressait le cocher.

— Mais avancez donc! disait-elle; je n'aurai jamais le temps de faire ma toilette.

— Je ne puis pas, madame, répondait le pauvre cocher.

Tout à coup les chevaux, tourmentés par le bruit, se jettent sur le bas côté de la route et prennent le galop brusquement. La calèche, emportée, franchit d'un bond le petit fossé qui longe la chaussée, court à travers champs, heurte une souche, et verse sur l'herbe en un clin d'œil.

Fabien s'était élancé hors de sa chaise par-desssu la portière; plein d'inquiétude, il accourt et trouve de-

bout, auprès de la calèche couchée sur le flanc, une femme qui riait aux éclats.

III

Surpris d'abord, Fabien s'arrêta; mais voyant la tournure que l'accident avait prise, il s'approcha de la rieuse qu'il salua :

— Je ne crois pas, madame, lui dit-il, qu'il soit nécessaire de vous demander si vous êtes blessée?

— Oh! pas le moins du monde, répondit-elle en secouant la tête par un mouvement plein de gaieté; ç'a été l'affaire d'un instant, et je me suis trouvée étendue sur le gazon aussi mollement que sur du duvet; mais après m'être relevée, je n'ai pu m'empêcher de rire en apercevant la singulière figure que faisait mon pauvre Pierre.

Le pauvre Pierre, qui n'était autre que le cocher jeté assez rudement à bas de son siége, regardait la calèche avec une si piteuse expression de douleur et d'humilité que la dame eut beaucoup de peine à réprimer un nouvel accès de gaieté.

— Voyons, mon ami, dit-elle enfin, tant morts que tués, il n'y a personne sur le carreau, ni bêtes ni gens. Vous méditerez demain sur cette aventure; quant à présent, je crois qu'il convient assez de relever la calèche et de partir. On m'attend au bal, et si je ne retourne pas de suite à Naples, je n'aurai jamais le loisir d'apprêter ma toilette.

— Ma foi, madame, dit le cocher en se grattant l'oreille, relever la voiture n'est pas ce qui m'embarrasse, mais c'est qu'il y a autre chose encore.

— Et quoi ?

— Il y a que le brancard est rompu.

La dame vérifia le fait : le brancard était casé par le milieu. Elle frappa du bout de son petit pied sur le gazon avec impatience.

— Qu'allons-nous faire maintenant? dit-elle.

— Dame ! je ne sais pas, reprit Pierre.

Fabien comprit que le moment d'intervenir directement était venu.

— Le hasard malencontreux qui vous a poussée dans cette prairie, madame, lui dit-il, servira d'excuse à la hardiesse de ma proposition, et j'ose espérer que vous ne vous fâcherez pas trop fort si je vous prie d'accepter une place dans ma voiture.

La dame s'inclina légèrement, regarda son interlocuteur du coin de l'œil, puis la route, puis la chaise de poste qui trônait fièrement sur la chaussée, puis enfin la calèche tristement étendue sur l'herbe. Elle était vivement tentée de répondre oui, mais elle hésitait cependant.

Fabien, qui vit son embarras, reprit :

— Veuillez me pardonner si j'insiste, madame ; mais il m'a semblé vous avoir entendu parler d'une toilette que vous n'auriez pas le temps de faire si vous n'arriviez promptement à Naples ; de grâce ne privez pas ceux qui vous attendent du plaisir qu'ils auront à vous voir.

— Puisque vous jugez qu'ils seraient trop malheureux, dit-elle, je veux bien être compatissante.

La dame donna quelques ordres à Pierre, prit le bras de Fabien, et sauta lestement dans la chaise de poste, qui partit au galop.

— Voilà à quoi on s'expose quand on est une tendre épouse, dit-elle en s'établissant dans un coin avec des manières de chatte; s'il ne m'avait pris l'héroïque fantaisie d'accompagner mon cher mari jusqu'à la bifurcation du chemin, cet accident ne me serait pas arrivé.

— J'en rends grâce à votre héroïsme, répondit Fabien.

La conversation commencée sur ce ton-là prit tout de suite une allure vive et plaisante qui mit les deux causeurs en belle humeur. La dame fit voir qu'elle avait de l'esprit et de l'originalité dans l'imagination, et le cavalier soutint de son mieux la bonne réputation de ses compatriotes.

Il leur sembla, quand la voiture entra dans Naples, qu'elle n'avait mis que cinq minutes pour y arriver.

— Nous voici dans la ville, dit Fabien à la dame, mais j'ignore où je dois vous conduire.

— Ah! c'est vrai, dit-elle. Rue de Tolède, chez la marquise de Sainte-Ursule.

A ce nom, Fabien tressaillit et regarda sa voisine plus attentivement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Elle lui parut merveilleusement belle, avec des grâces naturelles qui lui donnaient un charme de plus.

Fabien ne songeait plus à parler quand la chaise de

poste s'arrêta devant un hôtel dont la porte venait de s'ouvrir à deux battants.

Comme la marquise posait son joli pied sur le perron, elle se retourna vivement.

— Mais à propos, dit-elle, c'est bien le moins, monsieur, que je sache qui je dois remercier du service que vous venez de me rendre.

— M. de Serny, répondit Fabien.

— M. de Serny? répéta-elle; mais attendez donc; il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu...

Et Mme de Sainte-Ursule se mit à chiffonner les tresses de ses longs cheveux en consultant ses souvenirs.

— Ah! j'y suis, s'écria-t-elle, tandis que Fabien la considérait; n'êtes-vous pas, monsieur, quelque chose dans la diplomatie?

— Secrétaire à l'ambassade française, à Naples.

— C'est bien cela, et vous vous appelez Fabien?

— Fabien.

— Mme de Nouans, votre cousine et mon amie, m'a fort parlé de vous dans sa dernière lettre, et m'annonçait votre prochaine arrivée à Naples. En cherchant bien vous trouverez quelque part une lettre de recommandation à mon adresse.

— Je l'espère, madame, dit Fabien en tirant son portefeuille où il se mettait déjà en devoir de chercher, lorsque Mme de Sainte-Ursule l'arrêta.

— C'est inutile, lui dit-elle, la connaissance est faite entre nous, et je vous engagerais à brûler cette lettre, si je ne craignais qu'elle ne renfermât en ***post-scriptum*** une demande de quelqu'un de ces brimborions de corail

auxquels les femmes de Paris attachent tant de prix depuis que les Napolitaines n'en portent plus. Considérez désormais cette maison comme la vôtre et venez me voir le plus souvent que vous pourrez.

Mme de Sainte-Ursule tendit à Fabien une main qu'il baisa, et disparut derrière la porte, légère comme un oiseau.

Un mot maintenant sur M. de Sainte-Ursule dont la femme, comme on a pu le voir, avait le don de défrayer les entretiens des oisifs et des curieux de Naples.

M. le marquis de Sainte-Ursule était le fils aîné d'un émigré qui, chassé par la tourmente révolutionnaire, était allé demander un asile à Naples, où il s'était marié à une riche héritière de la Capitanate fort amoureuse de titres et de blason; à la mort de ses parents le fils avait hérité de tout à la fois, de la noblesse et de la fortune, si bien que, la reconnaissance et l'habitude l'attachant au sol où il était né, il avait fait de Naples sa patrie et sollicité du gouvernement un emploi qui lui avait été accordé.

Son goût pour les antiquités lui était venu en voyageant, et ses meilleurs amis ne savaient ce qu'il aimait le plus, de signer un protocole ou de classer une médaille. Ce fut à Paris qu'il rencontra et épousa Mlle de Saverolles, alors qu'il avait déjà passé la quarantaine, bravant courageusement, avec la philosophie d'un homme qui a une passion pour s'y réfugier en cas de mésaventure; les éventualités redoutables d'un mariage disproportionné. Comme en dehors de la numismatique c'était un diplomate d'esprit et de bonnes manières, il

ne déplut point à la jeune personne, qui elle-même le séduisit par les côtés bizarres d'un caractère qui n'a pas ordinairement le don de plaire à tous les prétendants : une grande vivacité, l'humeur mouvante, beaucoup d'ardeur aux plaisirs, une inaltérable légèreté qui la faisait passer du rire aux larmes en un clin d'œil, et une si capricieuse et si fantasque imagination, qu'elle trouvait moyen de voir toujours les choses au rebours de ce qu'elles paraissaient à tout le monde.

Quand elle arriva à Naples, elle se laissa complaisamment pousser par le flot, qu'elle aida quelque peu, jusqu'au plus haut degré de cette chancelante échelle que la mode tient d'une main mal assurée; mais elle eut le grand art de s'y maintenir. Si l'épithète de *lionne* eût passé les Alpes, Mme de Saint-Ursule eût été la première lionne des Alpes; elle se contenta d'en être la femme la plus fêtée, la plus flattée et la plus citée. Elle était née sans fortune et avait été élevée simplement dans une maison austère où l'aisance était parcimonieuse, mais elle avait en elle l'amour inné du luxe. L'antiquaire mit ses revenus à sa disposition, et la jeune femme en usa avec une charmante prodigalité, son hôtel devint en fort peu de temps le refuge animé et brillant de tout ce que la ville de Parthénope comptait de gens oisifs, de femmes élégantes, d'étrangers de distinction, d'artistes éminents; c'était précisément ce que le marquis voulait; étant lui-même d'une humeur taciturne, il se servait de la gaieté inaltérable de sa femme comme d'un moxa; jamais il ne se montrait plus souriant que lorsqu'il la voyait entourée de gens

empressés à lui plaire. On nous dira peut-être que c'était là un singulier mari et qu'il mettait beaucoup de soin à s'approcher de la flamme dont les autres s'écartent; mais en fait de maris il y en a de toute espèce, et le nôtre voyait des paratonnerres où d'autres voient des écueils.

On sait que Mme de Sainte-Ursule était coquette; elle était, pour mieux dire, possédée du désir le plus ardent de plaire à tout le monde, à tout prix. Ce désir était un besoin auquel elle obéissait sans se rendre compte de ce qu'elle faisait. Plaire d'abord, plaire toujours était sa loi, et elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle voyait les séductions de ses charmes et de son esprit exercer leur empire sur tous ceux qui l'approchaient. Avide d'hommages et d'adulations, quoique femme d'un rare esprit et d'une intelligence réelle, elle les aspirait comme un voyageur altéré l'eau d'une fontaine. C'était en quelque sorte une dîme que le monde lui devait.

Quant aux dédaigneux et aux indifférents qui essayaient de piquer son amour-propre, elle ne les voyait pas. Il lui semblait, dans son naïf orgueil, que protester contre sa supériorité, c'était nier la lumière, et c'était alors tant pis pour ceux qui ne la voyaient pas. Elle disait d'eux qu'ils avaient l'intelligence et le sentiment aveugles, et leur tournait le dos. Mais elle se gardait bien de leur en vouloir : elle les oubliait tout bonnement.

Malgré tout cela, Mme de Sainte-Ursule était bonne à ses heures, franche quelquefois, loyale assez souvent

et toute dévouée à ses amis qui pouvaient lui demander toute chose, à l'exception du sacrifice d'un bonnet.

Telle était la femme que Fabien alla voir le lendemain de son arrivée à Naples et qu'il trouva dans un magnifique appartement où les merveilles de l'art étaient distribuées avec un goût charmant. Vases, tableaux, statues, mosaïques, armes étincelantes, s'étalaient des galeries aux boudoirs avec une profusion qui ne nuisait en rien à l'élégance; on devinait au premier coup d'œil que la main d'une femme douée au plus haut degré du sentiment artistique avait présidé à l'arrangement des richesses recueillies par le marquis.

Fabien avait trouvé la lettre dont Mme de Sainte-Ursule lui avait parlé; elle la lut rapidement tandis qu'ils étaient seuls.

— Bien, bien, dit-elle en sautant de paragraphe en paragraphe, Mme de Nouans oublie qu'elle m'a déjà écrit à votre sujet; mais entre cousins ces choses-là se pardonnent. Voyons, ajouta-t-elle en chiffonnant le papier entre ses jolis doigts, donnez-moi bien vite des nouvelles de ce cher Paris que j'aime tant.

Fabien allait répondre lorsque plusieurs personnes survinrent; la conversation prit un tour général, et la marquise cessa d'escarmoucher avec Fabien pour livrer bataille à quelques jeunes écervelés qui l'entouraient.

Cependant le hasard voulut que ce soir-là une nombreuse société se réunît chez Mme de Sainte-Ursule; les plus élégantes dames, en sortant de San-Carlo, vinrent en médianoche, entraînant après elles leurs

maris et leurs sigisbés. La marquise, qui était la femme du monde qui s'entendait le mieux à égayer une compagnie, improvisa un bal qui puisa dans son imprévu un entrain sympathique. Comme il n'est personne en Italie qui ne soit un peu musicien, un orchestre fut bien vite installé à l'aide d'une demi-douzaine de basses, de violons et de flûtes, qu'on tira d'un cabinet, et qui s'établirent dans un coin, sous la présidence d'un piano, et tout le monde se mit gaiement à danser.

Au milieu de la foule, Fabien avisa M. de Ludre; les deux jeunes gens allèrent tout de suitre l'un vers l'autre.

— Il n'est bruit que de vos exploits, lui dit Gaston après les premiers compliments d'usage.

— De mes exploits, à moi? reprit Fabien tout étonné.

— Qui donc, s'il vous plaît, à sauvé hier Mme de Sainte-Ursule et l'a ramenée triomphalement dans Naples? Qui donc lui a baisé la main sur le perron de son hôtel et s'est trouvé le premier dans son salon aujourd'hui?

— Ce sont là des hasards dont j'ai tout lieu d'être charmé, mais, pour Dieu! ne haussez pas à la taille d'un exploit une aventure qui se résume en une promenade. Quant à mon triomphe, j'ai tout lieu de croire qu'il ressemble à la victoire de don Mathias Sariagui.

— Il n'en a pas moins, tout aujourd'hui, défrayé les conversations d'une moitié de la ville.

— Cette moitié-là n'a pas grand'chose à faire.

— Pardonnez-moi, elle s'occupe à médire de l'autre.

— Je regrette alors qu'elle ne puisse m'égratigner; ce

serait une preuve que j'aurais quelque chose à perdre.

— Serait-ce en vérité que vous ne connaissiez pas Mme de Sainte-Ursule avant votre arrivée à Naples? dit M. de Ludre, essayant de déguiser sa jalouse inquiétude sous un air d'indifférence.

— Je ne la connaissais pas, mais je lui étais recommandé sans le savoir.

— Alors, bénissez la fortune qui vous a mis dans ses bonnes grâces plus que n'aurait pu le faire un an d'assiduités.

Amené à parler de la marquise, Gaston s'étendit complaisamment sur ce chapitre. Fabien l'écoutait, regardant parfois la marquise qui lui souriait.

Gaston s'en aperçut :

— Vous le voyez, lui dit-il; voilà deux jours seulement que vous avez rencontré Mme de Sainte-Ursule, et déjà elle a conquis sur vous cet empire qu'elle étend sur tout ce qui l'approche.

— C'est donc à dire que vous le sentez vous-même, et peut-être plus vivement que d'autres? répondit Fabien en attachant un regard curieux sur son interlocuteur.

— Peut-être, dit Gaston.

— Par hasard, l'aimeriez-vous?

M. de Ludre se tut; un instant il parut réfléchir plus sérieusement qu'il n'avait coutume de le faire, puis relevant la tête et regardant Fabien avec un sourire intelligent :

— Je puis bien vous le dire à vous, reprit-il; vous

êtes un Français de Paris et vous me comprendrez. Non, je ne l'aime pas, j'en suis épris.

— Alors, vous êtes dans les meilleures conditions pour réussir, dit Fabien.

— Non, vraiment; pas avec elle, du moins, car c'est là un des plus étranges mystères de cette inexplicable nature, que pour arriver à son cœur, ce qu'il y a de plus habile encore c'est de l'aimer.

Un éclair passa sur le visage de Fabien, qui ne put s'empêcher de chercher du regard la reine du bal.

— Mais il me semble, dit-il ensuite, que cette habileté, beaucoup doivent l'avoir; elle est femme à l'inspirer à tout le monde.

— Ah! vous croyez, reprit Gaston; ce n'est point chose aisée; n'aime pas qui veut!

Max de Rheiss, qui avait perdu cent ducats au jeu, vint emprunter la bourse de Gaston, qui le suivit.

Fabien, demeuré seul, laissa ses yeux et sa pensée flotter autour de Mme de Sainte-Ursule, comme ces papillons étourdis qui tournent autour d'une flamme.

Il venait d'entrer dans une galerie où les tables de jeu étaient disposées lorsque Antonio et Rafael passèrent près de lui; tous deux le saluèrent.

Les deux Napolitains avaient dans l'expression du visage quelque chose qui ne lui était pas sympathique. Ils semblaient ce soir-là préoccupés et tous deux marchaient lentement en se parlant bas à l'oreille.

Fabien arrêta Gaston qui s'en retournait allégé de sa bourse.

— Voyez quelles sombres figures! lui dit-il en lui désignant du regard Antonio et Rafael.

— Ils trament quelque mauvais coup, répondit Gaston.

Fabien l'interrogea des yeux.

— Oh! reprit Gaston en accompagnant ses paroles d'un geste dédaigneux, ce sont des cœurs de sbires sous des habits de soldats.

— Vous les jugez sévèrement.

— Je les juge comme ils s'estiment. Ce n'est pas qu'ils ne soient braves, et je crois que, l'occasion aidant, ils se comporteraient hardiment; qui ne se bat pas aujourd'hui? Mais au fond, le cœur est lâche. Ne vous fiez pas à ces natures; elles sont moelleuses et souples comme du velours, et perfides comme un poignard.

— Mais, à la manière dont hier vous étiez avec eux, je vous croyais leur ami?

— Bah! dit le touriste en levant les épaules par un mouvement plein de philosophie, ces gens-là m'amusent, c'est tout ce qu'il me faut. Il y a tant d'honnêtes personnes qui ont la triste coutume d'être maussades!

Cependant les paroles de Gaston avaient frappé M. de Serny. Obéissant à une impulsion dont il n'était pas le maître, il se dirigea vers une table, aux deux côtés de laquelle les deux Napolitains étaient assis se consultant du regard.

— Eh bien! jouons-la, dit Antonio tout à coup.

— Soit, répondit Rafael, et il déchira l'enveloppe d'un jeu de cartes.

Fabien tressaillit.

Il s'approcha des deux joueurs. Antonio releva la tête, un froid sourire glissa sur sa bouche, et il se mit à battre les cartes.

Fabien jeta quelques pièces d'or sur la table.

— Qui de vous, messieurs, veut tenir cet enjeu? dit-il.

Rafael ramassa les pièces d'or éparpillées sur le tapis vert, et les rendit poliment à Fabien.

— Pardonnez-moi, lui dit-il. Ce que nous jouons n'a pas de prix.

Le jeu commença. En deux passes, Antonio sauta.

— J'ai perdu, dit-il en froissant les cartes, ma parole est donnée; je suis à vous quand vous voudrez.

— J'y compte, reprit Rafael, et tous deux se prirent la main.

Quand ils rentrèrent au bal, il n'y avait plus qu'un petit cercle de causeurs rangés sur un balcon tout chargé de caisses d'orangers en fleur.

— Quoi! vous nous quittez, madame? disait un petit abbé.

— Pour quelques jours seulement, répondit Mme de Sainte-Ursule, mais ne vous désespérez pas si fort, je vais à la villa Orso, et vous savez qu'elle n'est qu'à trois ou quatre lieues de Naples.

— Mais c'est un désert! reprit l'abbé.

— Une Thébaïde plantée de lauriers-roses, de citronniers, de jasmins, où on invite parfois les pauvres anachorètes comme vous à venir faire pénitence.

— Alors ils y trouvent le paradis, dit l'abbé.

— Partirez-vous ce matin? demanda un peintre français.

— Je ne crois pas, reprit-elle; je dormirai trop tard, il me faudrait braver les caresses du soleil, et j'avoue qu'elles me semblent trop ardentes à midi; je partirai sans doute vers le soir.

Les deux joueurs échangèrent un regard que Fabien saisit au passage.

— Laissez-nous vous faire une garde d'honneur, ajouta le peintre.

— Volontiers, dit la marquise; c'est une promenade qui vous permettra d'admirer le coucher de Phœbus dans ce golfe de Parthénope, qu'il ne cesse d'embraser comme aux temps mythologique, et je retiens l'aquarelle qu'il vous inspirera.

Le lendemain, deux heures avant le soir, une calèche flanquée de cinq ou six cavaliers, courait sur la route de Sorrente. Mme de Sainte-Ursule étalait ses grâces coquettes dans la voiture; les cavaliers étaient Antonio et Rafael, Fabien et Gaston, le peintre français qu'on appelait Paul Vautier et Max de Rheiss. Une collation les retint quelques instants à la villa Orso, puis tous reprirent le chemin de Naples; mais comme ils longeaient un petit bois de pins, Fabien vit sortir d'entre les arbres un homme qui, tout en passant, échangea rapidement un regard et quelques mots avec Rafael, qui se tenait un peu en arrière.

Comme on allait se séparer en entrant dans la ville, Gaston demanda aux cavaliers s'ils n'avaient pas fantaisie de passer le reste de la nuit en son logis.

— Nous regrettons fort de ne pouvoir accepter, dit Rafael, mais le capitaine et moi nous sommes de service cette nuit, et il nous faut tout de suite pousser nos chevaux vers la caserne. Au revoir, messieurs! Et tournant bride, les deux Napolitains s'enfoncèrent dans une ruelle.

IV

Sans bien comprendre l'impulsion qui le guidait, Fabien quitta brusquement Gaston et ses amis, et s'élança à la poursuite des officiers; mais dans le labyrinthe de rues où ils venaient de disparaître, il perdit leurs traces. Un instant il eut la pensée de gagner la campagne et de courir jusqu'à Orso; mais sa monture n'était pas bien vaillante, et déjà la promenade qu'elle avait faite l'avait épuisée. Comme il marchait, une idée illumina son esprit; il passa chez lui, changea de vêtements, couvrit sa tête d'un large chapeau, son corps d'une cape grossière, prit de l'or et descendit en courant vers la Chiaia. Il sauta dans une barque, réveilla le pêcheur et le détermina à tendre sa voile en lui glissant quelques ducats dans la main.

Fabien avait remarqué que la route qui allait de Naples à la villa Orso traçait une large courbe en suivant les sinuosités du rivage; il pouvait donc espérer, en prenant la corde de l'arc, d'arriver à la villa avant Antonio et Rafael, en supposant qu'ils eussent l'inten-

tion de s'y rendre, comme ses pressentiments le lui disaient.

Un vent frais ridait la surface des eaux.

La barque, penchée sous la voile blonde, glissait rapidement sur l'eau. Fabien promenait sur l'étendue du golfe un long regard, et se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve. Il se souvint tout à coup du boulevard des Italiens, ce souvenir le fit sourire, et il allait peut-être donner ordre au pêcheur de virer de bord, lorsqu'il entendit passer au-dessus de la voile le bruit retentissant d'un galop furieux, et tout aussitôt, relevant la tête, il vit passer sur la route escarpée deux ombres à cheval, qui lancées à toute bride, dessinaient leur silhouette sur les profondeurs transparentes du ciel.

Un instant après, la barque égratignait le rivage de sa quille, et, Fabien sautait sur le sable. En quelques bonds il eut atteint les limites d'un jardin qui descendait de la villa Orso vers la mer. Devant un bouquet de tamarins un homme était debout à l'angle d'un petit sentier qui grimpait à la terrasse supérieure où la villa dressait ses blanches murailles. Du premier regard Fabien reconnut l'homme qui, sur la route et quelques heures auparavant, avait parlé à Rafael. Ainsi qu'un sauvage, Fabien se glissa à plat ventre sur l'herbe et vint se blottir sous l'ombre d'un buisson, entre cet homme et la villa.

L'homme, vêtu de peaux comme un chevrier, se tenait immobile, la tête tournée vers la campagne. Bientôt après un léger bruit de pas criait sur le gravier. Deux hommes enveloppés dans des manteaux parurent

sur le sentier. Fabien venait de reconnaître Antonio et Rafael.

En trois minutes, ils arrivèrent auprès du chevrier.

— Est-ce toi, Peppe? dit Rafael.

— C'est moi, mes maîtres, répondit l'homme en ôtant de son front le feutre troué d'où pendait pittoresquement un bout de ruban rouge.

— Eh bien? reprit l'autre.

— J'ai joué à la *mora* avec Giacomo le jardinier, il a perdu, et a tant bu de vin de Sicile, pour se consoler, qu'il dort sur la paille comme un saint dans sa châsse. C'est pourquoi j'ai la clef.

— Bien! et Pablo le garde?

— Je lui ai fait un si beau conte sur les maraudeurs qui pillent les enclos, qu'il est parti avec son fusil et son chien, et à cette heure il veille sur les figues dont personne ne se soucie.

— Tu es, par saint Janvier, un drôle fort adroit! dit Rafael. Donne-moi vite la clef.

— Qui donne reçoit, reprit le chevrier sans remuer.

— Voici ma bourse.

Le chevrier la prit et la pesa; puis l'ayant jugée suffisamment lourde, il la mit dans une poche de sa veste de peau.

— Voici la clef, dit-il.

— Es-tu bien sûr que ce soit la clef de la porte verte? demanda Rafael en l'examinant.

— Essayez-la, dit Peppe, et vous la verrez jouer dans la serrure comme un couteau dans la gaîne.

— Suis-nous donc.

Et tous trois se dirigèrent vers la terrasse.

Fabien, immobile et sans haleine, n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Quand les trois interlocuteurs se mirent en marche, lui-même prit sa course vers la villa en droite ligne, montant par-dessus les haies, franchissant les murs de soutènement, grimpant les espaliers. Quelques cailloux mal assujettis roulèrent sous ses pieds.

— Quelqu'un est là, dit Antonio en s'arrêtant.

— C'est une chèvre qui broute, reprit Rafael.

— Non, dit Peppe, c'est un homme ; un contrebandier sans doute.

Et ils s'avancèrent.

Fabien haletant arriva le premier à la porte verte qui ouvrait sur un jardin étagé en terrasse tout autour de la villa. C'était une porte de service pour les gens de la maison. Au sommet des murs, des tessons de verre éparpillaient leurs arêtes tranchantes enchâssées dans le mortier et les défendaient contre toute tentative d'escalade. Quand les grilles étaient closes et les portes cadenassées, la villa Orso était comme une forteresse.

Fabien se cacha dans un angle où le mur projetait son ombre. Les deux Napolitains et le chevrier le suivaient de près.

— Voici la porte, dit Rafael ; quand je serai dans le jardin, je n'aurai plus qu'à grimper sur la galerie, à faire sauter une mince jalousie, et entre l'alcôve de la signora et moi il n'y aura plus qu'un rideau de soie.

Le cœur de Fabien bondissait dans sa poitrine.

— Nous verrons bien, ajouta Rafael, si la coquetterie

de la dame lui fera trouver des ressources contre cette visite. Mais d'abord, entendons-nous bien. Peppe va faire le guet devant cette porte ; un coup de sifflet nous avertirait si le garde revenait. Quant à vous, capitaine, vous allez me suivre. Vous savez nos conditions.

— Je les sais, dit Antonio.

— Vous resterez sous les portiques ; un valet pourrait avoir la fantaisie de prendre le frais, et il faut l'empêcher d'entendre et de voir.

— Et si la dame criait ?

— Bah ! elle pleurera, priera, et s'évanouira.

Antonio, Rafael et Peppe avaient arrêté leur plan sur le revers du sentier ; comme ils se retournaient pour marcher vers la porte verte, ils aperçurent un homme qui se promenait sous la terrasse.

— Quelqu'un ! dit Rafael.

— st un manant, dit Antonio trompé par le costume de Fabien.

— Au large ! dit alors Rafael en s'avançant vers lui.

Fabien se tourna lentement le regarda.

— Il y a place pour tout le monde ici. J'y suis ; il me plaît d'y rester et j'y reste, dit-il en continuant de déguiser sa voix.

— C'est un contrebandier, reprit Peppe. Il est en train de gagner quelques ducats ; donnez-lui-en une demi-douzaine, et il s'en ira.

— Finissons, dit Rafael en tirant des pièces d'or de sa poche, prends ceci et dépêche-toi de partir.

Fabien prit l'argent et l'éparpilla sur la poussière sans répondre.

A ce mouvement Rafael se recula. Peppe secoua la tête.

— Celui-ci n'est pas ce que nous pensons, murmura-t-il.

Antonio et Rafael se consultèrent un instant à voix basse. Enfin, Rafael, prenant un parti extrême, se tourna vers l'inconnu, et, le saluant, lui dit :

— Si nous nous sommes trompés, veuillez nous pardonner, monsieur ; mais une affaire galante nous appelle ici ; si rien d'important ne vous y retient vous-même, nous vous serions obligés de nous laisser la place libre.

— C'est parce que vous y êtes, monsieur Rafael Conconi que j'y suis, répondit Fabien d'une voix haute.

En s'entendant nommer, le lieutenant aux dragons de la reine tressaillit.

Il se couvrit, et, glissant la main sous son manteau, reprit en mesurant l'inconnu :

— Si vous savez si bien mon nom, il faut au moins qu'il y ait égalité entre nous; pourriez-vous m'apprendre le vôtre, monsieur?

Fabien rejeta son large chapeau en arrière.

— Ah ! fit Antonio, monsieur Fabien de Serny !

— Oui, dit Rafael avec un amer sourire ; l'homme à la chaise de poste !

Fabien se rappela les paroles de Gaston.

— Comme il vous plaira, messieurs, reprit-il ; mais tel que je suis, je vous l'ai dit, je suis venu et je resterai.

Rafael entr'ouvrit brusquement son manteau ; un poignard brillait dans sa main.

— J'avais prévu ceci, dit Fabien; et, sautant en arrière, il arma deux pistolets.

Antonio avait imité le geste de Rafael; mais, à la vue des pistolets dont le tube béant les menaçait, leurs bras s'arrêtèrent.

— Bas les armes, messieurs! dit Fabien; vous voyez que la partie est au moins égale : plomb contre fer, et je frappe de plus loin.

Les stylets des Napolitains s'abaissèrent lentement.

— Maintenant, mon ami Peppe va me faire le plaisir de jeter son bâton, ajouta Fabien.

Peppe, s'empressa d'obéir à l'injonction du Français.

— A présent, causons, messieurs, reprit M. de Serny d'une voix ferme.

— Soit! dit Rafael; causons d'abord, nous nous retrouverons plus tard.

— J'y consens volontiers, reprit Fabien. J'ai surpris quelques mots de votre entretien, messieurs. Vous allez me prouver que c'est une plaisanterie, en reprenant la route de Naples. Si par hasard je m'étais trompé vous me forceriez à faire feu, on accourrait au bruit, et vous vous mettriez une méchante affaire sur les bras. Donc, vous allez remonter à cheval et, quand je vous aurai vus partir, je reviendrai à cette porte.

— Ou plus loin, là-haut, peut-être, à ce balcon, murmura Rafael.

Fabien le regarda fièrement.

— Demain, je serai chez moi, messieurs, prêt à continuer, comme il vous plaira, l'entretien que nous avons commencé cette nuit.

Les deux amis se consultèrent du regard.

— A demain, donc! dirent-ils.

Et deux minutes après, Antonio et Rafael galopaient sur la route de Naples.

Comme il s'y attendait, Fabien reçut le lendemain la visite des deux officiers, et tous deux, ainsi que Gaston l'en avait prévenu, se montrèrent disposés à se conduire en gentilshommes après s'être conduits en pandours.

— Ceci est une affaire grave, messieurs, leur dit Fabien. Il ne faut pas en aucune façon qu'on puisse se douter du motif de notre rencontre, si par hasard le bruit de notre duel se répand. Et vous savez qu'en outre nous aurons un petit voyage à faire pour nous trouver face à face sans avoir à encourir les ennuis d'un procès criminel.

— Voilà bien des précautions, ce me semble, dit Rafael; vous n'en preniez point tant l'autre nuit.

— C'est que l'autre nuit je ne croyais pas avoir affaires à deux officiers, répondit froidement Fabien; mais, en voyant votre uniforme, je me rappelle aujourd'hui ce que vous êtes.

— Finissons-en, dit Rafael, et faites comme vous l'entendrez.

— Nous allons, si vous le trouvez convenable, rendre visite au Musée Bourbon; nous prendrons en chemin MM. Gaston de Ludre et Max de Rheiss; vous vous adjoindrez, si bon vous semble, quelqu'un de vos amis, le seigneur Orlando Zacari, par exemple; nous nous rencontrerons dans les salles, et à propos de quelque

bronze antique vous entamerez une discussion dans laquelle j'interviendrai; vous aurez soin de me répondre assez lestement pour que j'y voie un prétexte à querelle, et nous nous provoquerons sur-le-champ. Puis une barque de pêcheurs nous conduira en une nuit sur les terres papales, et notre épée fera le reste.

La chose se passa ainsi que Fabien l'avait arrangée; mais Gaston ne fut pas dupe du stratagème.

— Je vois le prétexte, mais où est la cause? dit-il à Fabien, tandis que la barque volait sur l'eau.

— Mais, dit Fabien embarrassé, ne vous semble-t-il pas que ces messieurs ont mis suffisamment d'impertinence dans leurs discours?

— Ils en ont trop mis, c'est pourquoi j'imagine que la cause demeure à la villa Orso.

Quand ils eurent dépassé l'extrême frontière du royaume de Naples, ils abordèrent dans une crique solitaire où dormait un douanier romain.

Le douanier ouvrit les yeux; Gaston les lui ferma avec une poignée de carlins.

— Je vous réponds qu'il ne s'éveillera plus, dit-il.

Les deux rivaux mirent leurs habits bas; Rafael s'engagea le premier contre Fabien.

Tandis qu'ils ferraillaient, Gaston prit à part le capitaine aux gardes et lui dit gaiement :

— Je devine à peu près ce qui vous a fait venir sur les terres du pape. Si donc vous voulez bien me permettre de prendre la défense d'une de mes compatriotes que le mariage a faite Italienne, je vous prierai de consentir à croiser le fer avec moi.

Antonio parut hésiter.

— C'est que ce sera plus tôt fait, ajouta Gaston, et nous serons plus certains d'arriver encore assez à temps pour voir l'opéra nouveau qu'on donne ce soir à San-Carlo.

Cette dernière raison sembla décisive au capitaine, et tout aussitôt les deux jeunes gens mirent l'épée à la main.

Max de Rheiss et Orlando Zacari regardaient. Le douanier calculait combien il pouvait y avoir de ducats dans ses carlins.

Le combat ne fut pas long; les deux Napolitains étaient trop animés par la rage pour avoir le coup d'œil prompt et la main sûre; ils payèrent leur impatience d'un coup d'épée, et la barque tourna sa proue vers Naples.

V

Comme il n'y avait pas eu d'esclandre public, la police ferma les yeux sur les blessures des deux officiers qui, d'ailleurs, n'étaient rien moins que graves; mais toute la ville fut mise en émoi par cet incident, et l'aventure de don Mathias fut oubliée.

Cependant, tandis que les causeries et les commentaires allaient leur train, Fabien voyait fréquemment Mme de Sainte-Ursule. Pour peindre d'un mot l'effet qu'elle produisait sur lui, nous dirons seulement qu'il

ne regrettait pas le boulevard des Italiens. Après elle la personne qu'il recherchait le plus était Gaston de Ludre, pour lequel il éprouvait une sympathie réelle, bien qu'il connût les projets du jeune voyageur; mais ces bizarreries se rencontrent dans le cœur humain, qui se trouverait réduit à bien peu de sentiments s'il ne devait éprouver que ceux qu'il comprend.

Un soir que Mme de Sainte-Ursule était dans sa loge, à San-Carlo, la conversation vint à tomber sur les qualités qu'un sigisbé peut et doit souhaiter dans la dame de ses pensées. Sur un aussi beau texte, les métaphores ne manquèrent pas. Les tableaux esquissés par les interlocuteurs étaient comme des miroirs, et Mme de Sainte-Ursule y voyait son image réflétée. Fabien restait muet.

Quand la compagnie se fut dispersée, Mme de Sainte-Ursule se tourna vers lui :

— Vous me trouvez donc bien disgracieuse et bien peu jolie, lui dit-elle, que vous gardez si prudemment le silence ?

— Mais au contraire! s'écria Fabien, tout surpris de cette brusque attaque.

— Voilà un *au contraire* qui vient fort à propos, mais vous le dites d'un ton à me prouver que vous n'en pensez rien.

— Mais, madame, qui a pu vous faire supposer que j'avais si mauvais goût?

— Tout, il me semble : votre silence, votre dédain, le soin que vous prenez de ne jamais laisser s'égarer dans vos discours un mot aimable, une parole flatteuse. Vous êtes-vous aperçu seulement si j'avais de beaux

yeux et la taille bien prise? Savez-vous si je chante avec expression, si je danse avec grâce? On vous demanderait si j'ai quelque esprit que vous ne sauriez vraiment que répondre, à moins cependant que votre pensée ne soit telle là-dessus que vous n'osiez, par politesse, me la faire connaître, et je dois croire qu'il en est ainsi, à la peine que vous vous donnez pour ne pas me la laisser même soupçonner.

Fabien était tout étourdi.

— Vous le voyez, vous vous taisez, reprit la marquise vivement après ce grand flux de paroles.

— Me croiriez-vous, madame, si je vous disais que mon silence a pour cause un sentiment plus vif que l'admiration? C'est parce qu'on sent trop que souvent on n'exprime pas assez.

— Comment! s'écria Mme de Sainte-Ursule, vous allez chercher à me faire accroire que si vous avez gardé le silence, c'est parce que l'amour était prêt à remplacer la galanterie?

— Non, je ne dis pas cela, madame, répondit Fabien d'une voix grave.

— Ah! fit-elle en levant sur lui ses grands yeux étonnés.

— Vous venez de vous servir d'un mot qui exprime une chose sérieuse, et nous parlons trop légèrement pour qu'il puisse trouver place dans une causerie qui va mourir aussitôt que la prima donna reparaîtra sur la scène. D'ailleurs, l'amour qu'il est dans mon être de ressentir est d'une nature si singulière qu'il est tout à fait impossible qu'il existe entre nous.

— C'est donc un amour fait à votre image?

— Il a du moins le mérite de ne parler que de ce qu'il éprouve, mais en vérité je ne sais comment vous dire cela.

— C'est donc bien étrange?

— Non, mais c'est embarrassant.

— Voici la prima donna qui chante sa cavatine; je lui prête une oreille, je risque l'autre, et n'entendrai qu'à demi vos dangeureuses confidences.

— Soit; mais je me sauverai après.

— Profitez de cette roulade et parlez.

— Eh bien, madame, l'espérance n'est rien pour moi; le souvenir est tout.

Fabien se glissa vers la porte. Mme de Sainte-Ursule tourna timidement sa tête vers lui; elle semblait encore l'interroger du regard; mais l'actrice ne chantait plus, et comme M. de Serny passait le seuil de sa loge, il vit un voile rose couvrir de ses teintes délicates les épaules et le cou de la marquise, qui baissa les yeux.

Tout aussitôt après son arrivée à Naples, M. de Serny s'était si violemment trouvé mêlé à l'existence de Mme de Sainte-Ursule, que le souvenir du passé lui apparaissait comme un songe confus; il lui semblait qu'il n'avait sérieusement commencé à vivre que du jour où il s'était arrêté à l'auberge des *Armes d'Angleterre;* ses lettres se ressentaient de cette disposition de son esprit, et M. de Villaines se félicitait de la conversion de son neveu, qui promettait à la France un successeur à M. de Talleyrand. Mme de Nouans, avec qui Fabien était aussi en correspondance, voyait plus clairement les choses

et ne se laissait point prendre à cet enthousiasme de fraîche date pour la diplomatie.

— Votre première lettre, cher cousin, lui écrivait-elle un jour, contenait le nom de Mme de Sainte-Ursule deux fois ; j'ai souri. Votre seconde lettre le renfermait quatre fois ; j'ai soupçonné. Mais votre troisième l'offrait six fois à ma vue ; je n'ai plus douté.

Un soir qu'il y avait réunion chez le prince de C***, alors premier ministre, Gaston, Fabien et leurs connaissances napolitaines se rencontrèrent dans les galeries où la plus aristocratique foule circulait.

Fabien, appuyé contre une porte, regardait dans un salon voisin.

— Si j'en crois cette rêverie, dit Gaston en l'abordant, voilà un rayon visuel qui commence par les épaules d'une marquise, là-bas, et finit par les yeux d'un diplomate ici.

M. de Serny, pris à l'improviste, rougit.

— Oh ! ne répondez pas, reprit M. de Ludre, vous me diriez un mensonge.

— Si je voulais prendre un confident, serait-ce bien à vous que je devrais m'adresser ? dit Fabien en s'efforçant de dissimuler son trouble.

— Et pourquoi non ?

— Mais vous souvient-il de ce que vous-même m'avez confessé ?

— Parfaitement. Mais qu'importe ! Ma rivalité n'a point l'humeur farouche. Suis-je donc assez fou pour vouloir que notre chère compatriote ne paraisse belle à nul autre qu'à moi ? Aimez-la, si c'est votre fantaisie, et

tâchez de vous en faire aimer, c'est votre droit. L'arène est ouverte, et j'applaudirai au vainqueur.

— Si peu de jalousie!

— Je n'ai point de goût pour les maladies! Et puis, vous le dirai-je? je suis un peu comme le duc de Larochefoucauld, ce sage qui aimait comme un fou. Je crois qu'on peut rencontrer une femme qui n'ait point eu d'amants; mais j'affirme qu'il n'en est point qui n'en ait eu qu'un. Donc, j'attendrai.

— Ah! dit Fabien avec une expression d'étonnement douloureux.

M. de Ludre le regarda en souriant à demi. Puis, lui posant la main sur le bras :

— Si vous, un secrétaire d'ambassade, vous vous plaisez à traiter comme choses sérieuses les affaires de galanterie, c'est que vous êtes curieux de goûter l'enfer sur la terre.

Fabien baissa la tête.

— Bien; vous ne répondez pas? C'est me dire fort éloquemment que vous avez déjà mis le pied dans ce monde souterrain. Ah! vous faites à cette chère coquette les honneurs d'une passion! Au train dont vous y allez, ou vous n'irez pas loin ou vous irez trop loin.

Comme il parlait encore, Paul Vautier vint se jeter étourdiment au travers de la conversation :

— J'en étais sûr, dit-il, vous voilà tous les deux occupés de Mme de Sainte-Ursule. C'est à devenir comme ce paysan d'Athènes qui se fatiguait d'entendre nommer Aristide le juste; je commence à être las de l'entendre appeler la divine.

— Point tant de superbe ! s'écria Gaston en riant, il n'y a pas si longtemps encore, mon cher peintre, que vos pinceaux, votre palette et votre cœur étaient aux pieds de la marquise.

— Et je ne songe pas à le nier ; je l'adorais en artiste.

— C'était l'amour de l'art qui vous faisait soupirer dans son boudoir et vous promener sous son balcon?

— Sans doute ; je voyais en elle une magnifique toile à mettre au Louvre. La preuve, messieurs, c'est que je lui ai demandé la grâce de poser pour moi sur un divan, comme la princesse Borghèse le fit jadis pour Canova.

— Vous le lui avez proposé? s'écria Fabien.

— Certes, oui.

— Et qu'a-t-elle répondu?

— Elle a hésité d'abord ; il y a du sang d'artiste dans les veines de cette femme-là ; mais la pensée du monde est venue se mettre à la traverse de ma proposition, et elle a fini par refuser. Vous y perdez une Vénus de l'Albane, signée Paul Vautier, messieurs.

Fabien s'éloignait, lorsque le peintre l'arrêta par le bras.

— Un mot, monsieur de Serny, je vous prie ; si j'avais su votre demeure je serais allé chez vous tantôt.

— Chez-moi, et pourquoi, monsieur ?

— Avez-vous des ennemis ?

— Je l'ignore.

— Alors vous en avez. Tenez-vous sur vos gardes quand vous vous trouverez la nuit dans les rues ; il y a des gens qui en veulent à votre vie.

— Qui vous l'a dit ?

— Mes oreilles : j'ai entendu hier, entre un drôle à sinistre figure et un pêcheur qui m'avait tout l'air de n'avoir de sa profession que l'habit, certaine conversation de laquelle il résulte clairement pour moi qu'il y a de la haine en campagne. Votre nom a été prononcé. Ainsi, veillez.

— Merci, monsieur.

Quand il sortit de chez le prince de C..., Fabien avait déjà oublié les avertissements du peintre, lorsqu'en entrant chez lui un valet de pied, dont la livrée était dissimulée sous un ample manteau, lui glissa dans la main un billet.

Fabien ouvrit le papier, qui ne contenait que ces mots :

« J'arrive du bal, une lettre qu'on me remet à l'instant m'oblige à recourir à un ami ; j'ai pensé à vous. Venez sans perdre une minute, et vous saurez alors ce que j'attend de vous.

» Léonie de S.-U. »

M. de Serny pressa le papier sur ses lèvres et se dirigea en courant vers l'hôtel de la marquise. Des rues sombres et tortueuses l'en séparaient. Les avertissements du peintre étaient déjà bien loin de son esprit. Cependant, au détour de deux ou trois ruelles, il crut remarquer une ombre qui s'attachait à ses pas, en frôlant les maisons. Il pensa d'abord que c'était quelque lazzarone en bonne fortune, puis tout à coup, il se souvint des paroles de Paul Vautier. En traversant une place étroite où se jouait la clarté de ces nuits d'Italie trans-

parentes comme nos crépuscules, il perdit les traces de l'apparition ; mais comme il entrait dans une rue anguleuse, il la revit encore se glissant le long d'un mur, et s'effaçant. Fabien n'avait pas d'armes, il prit le milieu de la rue, suivant du regard toutes les sinuosités des murailles. Un homme était blotti dans un coin où l'ombre était épaisse. Comme Fabien passait, l'homme s'élança, mais M. de Serny fit un saut brusquement : le coup qu'on lui portait se perdit dans les plis flottants de son manteau. Saisissant le bandit à la gorge, il le terrassa en un instant et lui arracha son stylet ; Fabien s'en saisit et appuyant sa pointe aiguë sur la poitrine du vaincu :

— Je te tue si tu remues, lui dit-il.

— Per Baccho ! vous me tenez de façon à m'en ôter toute envie ; vos doigts sont de fer.

Fabien ouvrit sa main qui étranglait le bandit.

— Prends bien garde. Si tu bouges, tu es mort, dit-il.

— Je ne bougerai pas.

— Tu me le promets ?

— Je vous le jure !

— Un serment ! j'aime mieux autre chose.

— Foi de bandit.

— J'accepte ; lève-toi.

Le bandit se leva et se tint immobile devant Fabien, les bras croisés.

— Vous pouvez maintenant me conduire chez le bargello, si bon vous semble, c'est votre droit, dit cet homme.

— Je le sais, mais je n'en userai pas.

— Oïmé! vous êtes un noble cavalier; c'eût été dommage si je vous avais tué. C'est certainement saint Gaspard, mon patron, qui m'a fait manquer mon coup.

— Qui t'a payé pour m'assassiner?

Le bandit passa la main dans sa barbe pointue.

— J'ai reçu l'argent, je dois me taire, dit-il après une minute de méditation; si je parlais, ce ne serait pas loyal... Devinez, ça ne me regarde pas.

— J'y songerai; en attendant, tiens, prends et sauve-toi; j'entends une patrouille.

— Qu'est-ce que vous me donnez là?

— Quelques ducats; il ne faut pas que tu aies perdu ton temps.

Le bandit stupéfait regardait Fabien.

— Vous êtes un magnifique seigneur. Si jamais vous avez besoin de Gaspard le dragon, écrivez à l'osteria du Grand-Saint-Jacques, près de Portici, et si je ne suis pas mort, comptez sur moi; vous n'aurez qu'à mettre votre ennemi au bout de ma carabine.

— Merci, j'ai mon épée.

— Comme vous voudrez; mais c'est égal, si vous ne m'écrivez pas, j'ai dans l'idée que ça se retrouvera.

Sa rencontre avec le bandit avait fait concevoir à Fabien des doutes sérieux sur l'authenticité du billet signé Léonie de S.-U. La nuit était avancée; il ajourna sa visite au lendemain.

Le lendemain, en effet, il se présenta chez Mme de Sainte-Ursule, à laquelle il remit le billet mystérieux.

— Que veut dire cette plaisanterie? dit la marquise.

— C'est une plaisanterie qui a valu une grave bles-

sure à mon manteau, répondit Fabien. Et il lui raconta sa rencontre avec Gaspard.

Mme de Sainte-Ursule frissonna au récit du danger qu'avait couru Fabien.

— C'est une leçon, ajouta M. de Serny; voilà ce qu'on gagne quand on a la fatuité de croire qu'on peut être compté au rang de vos amis.

La marquise lui tendit la main; il la baisa, mais il reprit :

— Avouez que si j'avais été tué, je n'aurais eu que ce que je méritais. « Le fat! auriez-vous dit, pourquoi va-t-il s'imaginer qu'il est en position de me rendre service, à moi, la marquise de Sainte-Ursule, qui tiens Naples tout entière sous mes pieds! » Et puis, la mort d'un homme tué à cause d'elle met autour du joli front d'une femme une couronne dont les couleurs sombres ont leur côté agréable.

Quand Fabien se tut, Mme de Sainte-Ursule, qui tenait sa tête penchée, la releva; ses yeux étaient trempés de larmes.

— Vous êtes cruel, monsieur de Serny, lui dit-elle; que vous ai-je donc fait pour vous donner cette opinion de mon cœur? et pourquoi me dites-vous cela?

— Parce que je vous aime, répondit Fabien tout pâle d'une émotion trop longtemps comprimée.

A ces mots, la coquette redevint femme.

— Vous m'aimez! dit-elle; le souvenir s'est donc laissé battre par l'espérance?

— Je n'en ai point, madame, et si j'osais former un

vœu, ce serait que cet amour vous trouvât toujours insensible.

— Ah! fit-elle.

— Oui, madame, plaise à Dieu que cet amour, comme il n'a pas eu de passé, n'ait point d'avenir.

— J'imagine, reprit Mme de Sainte-Ursule avec une expression qui dissimulait mal son dépit, que j'ai en cette affaire presque autant de part que Dieu, et je puis vous donner cette rassurante consolation que votre prière sera exaucée. J'y employerai tous mes efforts du moins, et je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'en faire beaucoup, monsieur.

— Je l'espère, madame. Cependant l'avenir ne nous appartient pas, et j'ai la certitude que si vous m'aimiez un jour, ce bonheur serait payé d'un désespoir éternel. Or, je vous le confesse, j'ai peur.

— Tranquillisez-vous; je ne tiens nullement à vous désespérer.

— Eh! madame, ignorez-vous que le cœur des femmes est un labyrinthe dont le hasard tient le fil?

— Je ferai en sorte qu'il ne s'égare pas.

— Tant mieux, car vous vous adorez trop pour aimer longtemps.

— Qu'on me vaille, et j'aimerai, dit-elle fièrement en attachant sur Fabien des yeux que la colère faisait étinceler.

— Malheur alors à celui qui réalisera ce rêve de votre cœur! ajouta Fabien avec un sourire plein de tristesse. Votre amour sera comme le Vésuve, des laves et puis

des cendres. Le songe viendra du ciel, mais au réveil vous briserez l'idole.

— Il dépendait de Cléopâtre, dit-on, de trouver des rois qui auraient sacrifié leur trône pour régner un jour près d'elle, et qui, à ce prix, n'auraient rien regretté. Vous me supposez l'orgueil de Cléopâtre, monsieur de Serny, permettez-moi d'en avoir toutes les prétentions.

— De vous, madame, reprit galamment Fabien en changeant tout à coup de manières et de langage et prenant une main blanche qui se laissa baiser sans faire trop de résistance, de vous, madame, on accepte tout, même l'oubli.

— Serait-ce parce qu'il entraîne l'idée du passé? répondit Mme de Sainte-Ursule à qui ces mots venaient de rendre toute sa gaieté.

Jamais la marquise ne s'était sentie si agitée qu'après cette visite et la conversation qui l'avait suivie. Elle allait par sa chambre, irritée et souriante à la fois, fredonnait une cavatine, laissait courir ses doigts légers sur un clavier d'ivoire; elle appelait sa camériste pour l'habiller et la renvoyait brusquement, se mirait dans une glace, prenait un livre et le rejettait, passait sa main sur son front brûlant et se plaignait du froid; puis enfin, lasse et abattue, elle se jeta sur une causeuse, et, fermant les yeux, elle tomba dans une profonde rêverie qui n'avait point encore troublé son cœur joyeux.

A quoi pensait-elle! Elle pensait à rien et à tout; ce

qui peut se traduire volontiers par ces mots : elle pensait à lui.

VI

Il y avait en ce temps-là, à Naples, une cantatrice appelée la Torésilla qui était attachée au théâtre San-Carlo. C'était une femme d'une médiocre beauté, et d'un assez pauvre esprit; cependant elle faisait grand bruit, et menait grand train; elle était, en quelque sorte, la rivale de Mme de Sainte-Ursule par le renom; mais cette rivalité, la noble marquise ne l'admettait en aucune façon, et ne paraissait pas se douter que d'autres pussent l'admettre. On aurait été fort en peine d'expliquer d'où venait l'illustration de la cantatrice dont le minois chiffonné, et la voix d'une douteuse pureté ne valaient pas la peine qu'on s'en occupât tant. Mais il y a, dans toutes les grandes villes, de ces reines de la mode que le hasard élève, et que le hasard renverse; elles sont parce qu'elles sont. Ce fut une aventure avec un duc allemand qui mit la Torésilla en réputation de galanterie; et, depuis ce jour, elle resta debout sur le piédestal où la mode l'avait posée.

Il y avait déjà deux ou trois ans que cela durait lorsque Fabien arriva à Naples. La Torésilla avait mangé la fortune de deux ou trois fils de famille, et rudement ébréché le patrimoine de cinq ou six nobles voyageurs. La jeunesse de Naples et les étrangers de

distinction se faisaient présenter chez elle. Dire que beaucoup lui faisaient la cour, ce serait inutile, on le comprend de reste; mais dire que presque autant échouaient, c'est ce qui étonnera davantage. La Torésilla était dans son espèce une assez étrange personne. Grisée par les hommages qui l'entouraient, elle avait fini par croire de bonne foi qu'elle était au niveau des plus merveilleux sacrifices et des plus gigantesques efforts. On voit qu'à sa manière elle raisonnait comme Mme de Sainte-Ursule, dont, pour le dire en passant, la réputation de beauté et d'esprit faisait son désespoir. On pouvait se ruiner, pour lui plaire, sans y parvenir : les cachemires lui semblaient tout au plus dignes d'essuyer ses bottines. Mais, en revanche, pour réussir auprès d'elle, il suffisait de ce je ne sais quoi, regard, parole ou soupir, qui pénètre dans le cœur le mieux cuirassé. M. de Serny avait été conduit chez elle par Gaston; mais, quoiqu'il eût été parfaitement bien accueilli, il n'y était guère retourné, malgré les pressantes sollicitations de M. de Ludre, qui ne concevait pas que l'amour pût écarter l'idée du plaisir.

Or, il arriva qu'une nuit Fabien se trouvant avec une douzaine d'autres désœuvrés chez Max de Rheiss, la conversation tomba sur la Torésilla.

— Au diable la prude! s'écria Orlando le veneur, voilà quinze jours que je lui fais la cour, et je suis avancé ce matin comme après la première heure!

— Touchons-nous donc la main, répondit Paul Vautier.

— J'ai failli aller plus loin, dit un troisième convive;

mais la veille du dénoûment, un caprice a défait ce qu'un caprice avait fait.

—Voyons l'histoire du caprice, dit Gaston.

— Une dragonne de rubans jonquille m'avait mis en faveur auprès de la signora; un nœud de faveurs lilas m'a fait jeter à la porte de son boudoir.

— Cette femme elle-même est un nœud gordien, s'écria Max.

— Si la Bavière fait de l'esprit, la France, que deviendra-t-elle? dit Gaston.

— Elle boira, continua Max en vidant une bouteille dans son verre. Croiriez-vous que moi, Max, baron de Rheiss, j'ai offert ma main à la Torésilla?

—Votre main! s'écria Paul avec une indignation comique; votre main de baron à cette reine de coulisses? Mais il y avait mésalliance! Vous ne songiez donc pas au Saint-Empire!

— L'amour m'avait tout fait oublier, dit gravement Max en avalant son verre d'un trait; elle a décliné mon offre, sous prétexte que toutes les baronies ensemble ne payeraient pas sa galerie de tableaux.

— Je l'ai aimée, dit à son tour Antonio.

— On prétend même que vous ne lui étiez pas indifférent, repartit Gaston.

— C'est une médisance. C'est faute d'un habit que je n'ai pas trouvé le chemin capricieux de son cœur.

— Expliquez-nous cette énigme? cria-t-on d'un bout de la table.

— Vous me plaisez beaucoup, me dit un soir la Torésilla, et je suis certaine que je vous aimerais tout à

fait, si vous portiez l'uniforme des lanciers... Je changeai de corps pour lui plaire, mais quand je me présentai à elle sous mon nouveau costume, elle n'aimait plus que les hussards.

— A qui est-elle? demanda Orlando.

— Vous voulez dire, qui a-t-elle? répondit Gaston.

— Ça s'entend ainsi partout, s'écria le peintre, à Paris comme à Naples.

— On parle d'un grand personnage, quelque chose comme un chargé d'affaires des cours du Nord, dit Rafael; mais comme ce personnage touche à la politique n'en parlons pas.

— N'en parlons pas, si vous voulez, dit Paul, mais supplantons-le.

— Bah! dit un attaché à la légation autrichienne, tenter, c'est échouer.

— J'y ai perdu vingt sonnets et dix jours, continua un abbé.

— Je n'y conçois vraiment rien, s'écria Fabien, et quoi que vous en disiez, je ne crois pas la Torésilla d'une si difficile conquête.

— Essayez, dit Orlando.

— Ce serait une peine dont la victoire ne me dédommagerait pas; mais il me semble que si je voulais bien, je n'y mettrais pas un aussi long temps que vous.

— Vous, mon cher, s'écria Gaston, vous qui êtes bien le plus élégiaque garçon qui soit au monde! c'est une plaisanterie!

— Vous vous moquez, dit Rafael.

— Point, et je vous ferai voir, si vous y tenez, qu'un

secrétaire, pour si mélancolique qu'il soit, peut aller plus loin qu'un dragon.

— Je vous en défie.

— J'accepte.

— Bravo! s'écria Max. Le vaincu passera sous les fourches caudines d'un dîner chez Ginello, le divin traiteur. *Vœ victis!*

— Combien de temps demandez-vous? dit Orlando.

— Mais ce qu'il vous plaira de m'accorder; quelques jours, si Max n'a plus faim, ou quelques heures, s'il a encore soif.

— Choisissez, dit Gaston.

— Je prends quelques heures; au moins n'aurai-je pas le temps de m'ennuyer.

— A quand l'attaque? demanda Max.

— Sur-le-champ, répondit Fabien.

— Un instant, messieurs, dit Orlando comme toute la compagnie se levait; qui nous donnera la preuve du succès?

— La Torésilla elle-même, reprit Fabien. Avez-vous donc assez peu vécu pour ignorer que ce ne sont pas les hommes qui sont indiscrets?

— Faisons mieux, dit Gaston; la Torésilla portait ce soir avec la cuirasse d'Arsace, dans *Sémiramide*, un nœud de rubans pourpre à sa ceinture; vous savez qu'elle a pour habitude de quitter le théâtre sans se déshabiller. La cuirasse et le nœud doivent être avec elle à sa villa. Que M. de Serny nous rapporte le nœud, et nous le prendrons pour les arrhes du festin.

— Soit, messieurs, dit Fabien.

Fabien venait de s'embarquer dans une singulière aventure; mais il n'y a rien de si terrible que les caractères réservés et les cœurs timides pour aller vivement jusqu'aux limites de l'extravagance lorsqu'une fois ils sont poussés hors de leurs habitudes. En outre, Mme de Sainte-Ursule avait assez mal traité dans la journée M. de Serny à qui l'amour qu'il éprouvait troublait l'esprit.

Il était donc dans les meilleures conditions possibles pour mener sa folie jusqu'au bout.

Il ne savait pas bien lui-même comment il s'en tirerait; mais il comptait un peu et beaucoup sur le hasard. La Torésilla était d'un caractère original : or, avec les femmes de ce caractère, le chapitre des circonstances imprévues est infini.

Il s'entoura d'un domino qu'il portait au bal qui avait précédé le souper, roula, au milieu des éclats de rire, un gros pâté dans un pan de la robe, descendit gravement, se fit seller un cheval et partit le plus résolûment du monde pour sa galante expédition.

Toute la troupe le suivit par la campagne comme une bande d'écoliers.

Lorsqu'on fut arrivé tout auprès de la villa, la cavalcade tint conseil.

— En ma qualité de général en chef, dit Fabien, je congédie mon armée et lui donne rendez-vous à la première hôtellerie.

— A ce cabaret là-bas, dit Max en désignant du doigt une maison qui portait à sa façade la branche de pin symbolique.

— Bonne chance! dit la troupe qui tourna bride.

Fabien franchit l'espace qui le séparait des jardins de la villa. Un balcon orné de caisses de fleurs et où brillait la clarté d'une lampe lui indiqua l'appartement de la Torésilla; il dirigea sa marche de ce côté.

Deux gros chiens de garde se mirent soudain à aboyer d'une terrible manière.

Fabien se fit un point d'appui de quelques grosses pierres et grimpa sur le mur qui tournait autour des jardins. Quand les chiens le virent apparaître, jambe deçà jambe delà, ils sautèrent vers lui en hurlant; Fabien prit son pâté et le jeta aussi loin qu'il put. Le pâté creva en tombant, et les dogues, en ayant goûté quelques morceaux, le trouvèrent si bien à leur convenance, qu'ils en prirent chacun la moitié et l'emportèrent à leur chenil.

— C'est de la mythologie en action, se dit Fabien.

Un valet qui était tapis par là s'était réveillé au bruit; il sortit de la niche où il gardait les espaliers de l'actrice; mais lorsqu'il aperçut, à la clarté des étoiles, cette ombre noire à califourchon sur le mur, il se sentit fléchir sur ses jambes.

Comme Fabien prenait son élan pour sauter, sa robe s'élargit, et lui donna de si énormes proportions, que le garde, le prenant pour un fantôme, se signa et se prit à courir le plus vite qu'il put, et sans crier. La peur l'étranglait.

Fabien remit dans sa poche les ducats qu'il en avait tirés.

Quand il se trouva sous le balcon, il fut fort en peine;

les chiens pouvaient revenir et le valet éveiller la maison ; il fallait se hâter. En ce moment, la lumière qui brillait derrière la fenêtre de la Torésilla se mit à marcher. Une main invisible la transportait çà et là, puis les planchettes mobiles de la jalousie s'entr'ouvrirent, et une douce voix cria dans la nuit :

— Pablo ! Pablo !

Pablo se gardait bien de répondre ; il courait encore.

— Pablo ! répéta la voix, et on vit une tête de femme coiffée en cheveux se glisser par un coin de la jalousie soulevée.

— Pablo s'est en allé, dit Fabien en se montrant.

— Ah ! fit la dame, et elle se rejeta en arrière vivement.

— Que la divine Torésilla ne s'épouvante pas, reprit l'aventurier, celui qui lui parle n'a garde d'être un bandit.

Fabien s'aperçut que la jalousie remuait ; la dame écoutait ; la peur le cédait à la curiosité. Il continua :

— Rassurez-vous, madame, c'est une aventure étonnante qui m'amène, une aventure merveilleuse d'où dépend l'honneur d'un gentilhomme. Écoutez-moi.

— Qui êtes-vous ? dit enfin l'actrice.

— Fabien de Serny.

— Le secrétaire de l'ambassade française ?

— Lui-même, carissima donna.

— Mais, monsieur, dit la Torésilla en montrant sa tête, son cou et ses bras nus, vous êtes fou ; les chiens vont vous dévorer.

— C'est ce qui pourra bien arriver tout à l'heure ;

mais pour le moment ils sont en train d'achever un pâté que je leur ai jeté.

L'actrice se mit à rire.

— Tenez, les entendez-vous! les voilà qui s'en disputent les débris, reprit-il.

— Allez-vous-en donc bien vite!

— Ce n'est pas mon affaire; et le service que j'ai à réclamer de votre gracieuse bonté, que deviendrait-il?

— Il s'en irait avec vous et me rendrait visite demain.

— Point; il aime mieux vous demander l'hospitalité.

— C'est une plaisanterie, monsieur de Serny, repartit la Torésilla en faisant mine de se retirer.

La situation lui paraissait originale; elle pensait à Almaviva et à Rosine.

— Si peu, répondit Fabien, que puisque vous ne voulez pas m'aider, le ciel m'aidera.

Tout aussitôt, profitant d'un grillage étançonné contre le mur, et s'accrochant aux pampres d'une vigne, il s'élança vers le balcon, qu'il escalada le plus lestement du monde.

Les chiens se dressaient sur ses talons; leur vue inspira une telle frayeur à la Torésilla, qu'elle avança ses beaux bras et charitablement vint en aide à Fabien.

Fabien souleva la jalousie et pénétra dans l'appartement qu'éclairait une lampe étrusque bizarrement travaillée.

La Torésilla était debout devant lui, couverte d'une robe de chambre rapidement passée, les pieds nus

dans des pantoufles, les cheveux à demi déroulés, flottants sur ses épaules.

Un désordre charmant prêtait à la chambre de l'actrice une grâce coquette ; le costume d'Arsace étincelait sur un prie-Dieu au-dessus duquel souriait une madone du Guide. A l'autre bout de la chambre, et comme pendant, une Vénus du Titien semblait sortir d'un cadre d'or. L'atmosphère était imprégnée des senteurs balsamiques de l'oranger et du jasmin.

Fabien promena ses regards autour de lui avec une curiosité d'artiste qui lui fit oublier le motif qui l'amenait; sans y prendre garde, il se dépouilla de son domino, et, se jetant sur une ottomane, il examina curieusement les chefs-d'œuvre qui l'entouraient.

Voyant qu'il ne parlait pas, la Torésilla se décida la première à rompre le silence.

— Pardon, monsieur, si j'interromps votre rêverie, dit-elle; mais puis-je savoir ce qui vous a conduit ici et ce que vous voulez ?

Fabien, rappelé subitement au sentiment de sa position, la regarda.

— Je n'en sais rien, madame.

A cette réponse inattendue la cantatrice se prit à rire aux éclats.

Fabien la laissait faire ; la gaieté de la Torésilla lui donnait le temps de réfléchir.

— Et c'est pour cela que vous avez quitté Naples au milieu de la nuit et dans ce costume ? reprit-elle.

— Ma foi, madame, on fait de plus longs voyages pour de plus minces résultats. Ne vous ai-je pas vue ?

— Mais ce grand service, monsieur, cette aventure d'où dépendait l'honneur d'un gentilhomme ?

— Ce sera un conte ou une vérité, à votre fantaisie.

— Je crois qu'il serait plus vrai d'en faire un prétexte.

— Comme il vous plaira. Je vous dirai donc que ce soir, étant à table avec quelques amis, l'un d'eux, qui est aussi des vôtres, Gaston de Ludre, m'a prouvé que j'étais amoureux de vous. Je ne m'en étais pas aperçu, à vrai dire, mais il n'y a rien de si terrible que le mal qu'on ignore.

— Et c'est pourquoi vous êtes ici?

— J'étais jaloux de vous faire part le premier de cette découverte.

— C'est une attention dont je vous sais un gré infini.

— Je n'ai pas encore tout dit. Ne faut-il pas que je vous apprenne les causes accidentelles qui ont déterminé mon voyage?

— Mais, monsieur, vous oubliez qu'il est tard et que j'ai sommeil.

— Tant mieux, mon récit vous endormira.

On sait que Fabien avait quelque esprit et, l'occasion aidant, qu'il était de ces diplomates qui croient que la franchise est la ligne droite de la politique et de l'amour. Il se mit donc à raconter l'histoire telle qu'elle s'était passée, n'omettant aucun détail, ni son impertinence, ni le pari qui l'avait suivie, ni le gage du succès ; mais il le fit avec beaucoup d'entrain et une grande gaieté. La Torésilla avait trop de goût pour les extravagances pour s'irriter contre Fabien. Elle l'écoutait très-com-

plaisamment, et nonchalamment lui abandonnait sa main.

Mais Fabien, eût-il eu tout l'esprit de Voltaire et toute la passion de Jean-Jacques, n'aurait peut-être produit qu'un effet mince sur la cantatrice, s'il n'avait eu la réputation d'être fort avant dans les bonnes grâces de Mme de Sainte-Ursule. Tandis que M. de Serny parlait, la Torésilla se prit à penser qu'il serait plaisant d'enlever son sigisbé à la grande dame. Une semblable pensée mûrit bien vite dans la tête de certaines femmes après minuit; la prima donna en était à se demander si elle ne ferait pas bien de laisser gagner son pari à celui qui l'avait engagé, lorsqu'un bruit léger de voix se fit entendre dans le jardin; la clarté limpide de l'aube filtrait déjà par la jalousie.

— Madame, dit Fabien, si vous me laissez descendre par ce balcon, c'est comme si je montais à mon calvaire.

— Vos amis sont là?

— Ils m'attendent, et vous apprendrez ce que vous ignorez encore, de quelle façon ils applaudissent à une chute.

Fabien fit un pas vers la fenêtre. La Torésilla lui fit un signe de la main. Il s'arrêta. Elle se leva, courut au prie-Dieu sur lequel était accrochée la cuirasse d'Arsace, souleva la jalousie et parut au balcon.

La troupe, guidée par Max, la salua et applaudit.

La Torésilla s'inclina, mettant la main sur son cœur comme si elle eût été devant la rampe : puis tirant le nœud de rubans pourpre de son sein, elle le leur jeta en criant :

— Allez déjeuner, messieurs, M. de Serny vous remercie.

VII

Il n'était pas encore midi, que déjà l'aventure avait couru toutes les ruelles et tous les boudoirs de Naples. On en parlait au palais du roi et au théâtre, dans les cafés et dans les salon. Quand Fabien reparut, il fut reçu comme un triomphateur.

Mais il avait trop aisément démêlé les causes de sa facile victoire pour s'en montrer orgueilleux; d'ailleurs, la pensée de Mme de Sainte-Ursule l'inquiétait et rendait amère à ses lèvres la coupe de la flatterie. Son triomphe l'attristait; M. de Ludre n'eut pas beaucoup de peine à deviner la vérité au milieu du tourbillon de paroles par lesquelles Fabien cherchait à s'étourdir.

— Vous avez peur, lui dit-il, et vos propres lauriers vont vous empêcher de dormir.

— Vous êtes un rival à qui on peut avouer ces choses-là, répondit Fabien; oui, j'ai peur. Que me rapportera ce triomphe?

— Qui le sait! la marquise est d'un caractère à dérouter tous les OEdipes de la psychologie. Êtes-vous perdu? êtes-vous sauvé? Graves questions! Peut-être n'êtes-vous ni sauvé, ni perdu.

— Que suis-je alors?

— Rien; ce que vous étiez hier. Mme de Sainte-Ur-

sule est débout sur un piédestal si haut, que de cette élévation il se peut qu'elle ne voie pas la Torésilla.

Le soir même, Fabien rencontra la marquise chez l'ambassadeur d'Angleterre; toutes les dames chuchotaient en le regardant. M. de Serny portait son triomphe comme une croix; Mme de Sainte-Ursule seule paraissait ne rien savoir; elle l'accueillit avec la même grâce et lui parla avec la même gaieté. Fabien avait compté sur un peu de dépit et il rencontrait l'indifférence la plus absolue. Un instant il s'accrocha à la pensée que cette indifférence était calculée; vers le milieu du bal un mot éteignit cette dernière espérance dans le cœur de Fabien.

— A propos, monsieur de Serny, lui dit-elle, on parle beaucoup d'une aventure qui vous serait arrivée avec la Torésilla et qui sent son OEil-de-bœuf d'une lieue. Contez-moi donc cela?

Fabien obéit un peu tristement, et la marquise rit aux éclats.

— Allons, se dit-il, je n'ai même pas égratigné la surface de ce cœur.

La marquise le tira de sa rêverie pour lui demander si sa nouvelle chaîne l'empêcherait d'accepter une invitation qu'elle s'était proposé de lui adresser depuis quelque temps. Il s'agissait d'aller, en joyeuse compagnie, visiter une de ses terres dans les Abruzzes, à une trentaine de lieues de Naples.

— Le pays est pittoresque, lui dit-elle; vous y trouverez une population sauvage, comme les aiment les voyageurs curieux, et du gibier à foison. Nous resterons

par-là quelques jours, et Naples vous paraîtra plus ravissant à votre retour.

Fabien accepta.

— Mais ne craignez-vous pas, reprit-elle, que la Torésilla vous oublie pendant votre absence ?

— C'est mon souhait.

— Pourquoi ?

Fabien prit la main de la marquise et la porta à ses lèvres.

Mme de Sainte-Ursule devina sa pensée.

— Oh ! dit-elle, que m'importe ! Est-ce que la Torésilla est une rivale ?

Mme de Sainte-Ursule ne disait pas toute la vérité, cette vérité vraie dont parle Figaro. La partie de campagne à laquelle elle venait d'inviter Fabien, ne devait avoir lieu que dans deux ou trois semaines ; elle en rapprocha brusquement l'époque le jour même où le bruit de l'équipée de M. de Serny se répandit dans Naples. Elle eût été fort en peine de définir le motif qui la faisait partir, mais elle s'y décida sans réflexion, et l'acceptation de M. de Serny ne laissa pas de la toucher.

La rapidité de ce départ dérangea les projets de ceux qui devaient accompagner la marquise ; il se trouva que la société fut réduite à une dame de ses parentes, à un prince italien qui avait une charge dans la maison du roi, à sa femme, à Paul Vautier et à Fabien de Serny. Max de Rheiss, Gaston de Ludre, Orlando Zacari et deux ou trois autres personnes promettaient de les rejoindre dans quelques jours.

En montant en voiture, Mme de Sainte-Ursule pa-

raissait agitée. Fabien lui demanda la cause de son émotion.

— Ce n'est rien, dit-elle, je viens de faire une exécution. Et elle se tut.

Mme de Sainte-Ursule avait parfois une manière de répondre qui mettait un frein à la curiosité.

Or, voici ce que c'était que l'exécution dont parlait la marquise.

Elle avait eu, il y avait peu de jours, une conversation assez vive avec Rafael, qui, se prévalant de ces menues agaceries que la marquise émiettait sur tout le monde sans s'en apercevoir, avait voulu faire valoir ce qu'il appelait ses droits.

Mme de Sainte-Ursule avait beaucoup ri; mais le nom de Fabien ayant été jeté dans la conversation avec quelque insolence, la marquise, sans prendre la peine de se justifier, avait nettement congédié le lieutenant des dragons de la reine.

Une ou deux lettres avaient suivi cette explication, et Mme de Sainte-Ursule, lasse d'une correspondance dont le style l'offusquait, avait sollicité du ministre de la guerre un ordre de mutation pour Rafael. Elle était trop bien en cour pour ne pas obtenir ce qu'elle demandait, et Rafael, un beau matin, reçut un avis ministériel qui lui enjoignait de partir pour Palerme, où dorénavant il devait tenir garnison.

Rafael n'avait pu faire révoquer l'ordre, mais en remontant à la source de sa disgrâce, il devina d'où partait le coup qui le frappait. Le jour même du départ de

la marquise il l'avait rencontrée et le lui avait clairement dit.

Mme de Sainte-Ursule le regarda bien en face.

— Je ne vous reconnaissais pas d'abord, monsieur, lui dit-elle; il me semblait que j'avais sollicité de M. Rafael Conconi l'honneur de ne plus le revoir.

Rafael devint pâle comme un cadavre.

— Vous aurez peut-être le regret de me rencontrer encore, dit-il d'une voix étouffée par la colère, pardonnez-moi si c'est plus tôt que vous ne le désirez.

Ce fut à la suite de cette courte scène que la marquise était montée en calèche.

La compagnie était réunie depuis quelques jours au château des Abruzzes, lorsque Paul Vautier proposa d'aller visiter une cascade qu'on disait fort belle et qui était située à quatre ou cinq lieues dans un canton sauvage dont quelques bergers et des troupeaux formaient la seule population.

On partit de bonne heure, le peintre avec des pinceaux, Fabien avec un fusil pour tirer les perdrix, les dames avec leurs ombrelles, le prince sicilien avec son habit brodé. La cascade était des plus pittoresques, et nul ne regrettait les fatigues de l'excursion, lorsqu'un orage obligea toute la compagnie à chercher un asile dans une méchante cabane qui tenait lieu d'auberge, et qui dressait ses quatres murs mal bâtis au creux d'un vallon.

Une vieille matrone et son fils tenaient l'ostéria, qui tirait tous ses profits des artistes attirés par la beauté sauvage du pays, et des pâtres qui y venaient parquer leurs troupeaux.

Il n'y a rien de tel que les accidents pour mettre en belle humeur les gens qui n'ont aucun souci. Mme de Sainte-Ursule accepta l'orage comme une aventure. On étala les provisions sur une table boiteuse, on mit au pillage l'étable et la basse-cour pour avoir du lait et des œufs, on alluma un grand feu, et chacun s'évertua pour changer en amusements les embarras de la situation.

La gaieté régnait dans l'auberge lorsque tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, et un grand drôle, taillé en athlète et vêtu du costume traditionnel de Fra Diavolo, se présenta sur le seuil. La matrone, qui faisait sauter une omelette, ne lâcha pas la queue de la poêle; son fils, qui plumait des merles, ne se dérangea pas non plus; on voyait qu'ils avaient l'habitude de ces visites-là. Au même instant, les deux ou trois fenêtres percées dans les murs éclatèrent sur leurs gonds rouillés, et quelques figures coiffées de chapeaux pointus s'élancèrent dans la salle.

A la vue de ces nouveaux venus, qui pouvaient être de fort braves gens, bien que leur costume ne fût rien moins que rassurant, Fabien voulut sauter sur son fusil; mais l'homme qui gardait la porte le prévint, et M. de Serny, qui n'avait pour toute arme que ses deux mains, fut obligé de reculer devant un large couteau dont la pointe reluisait à trois pouces de sa poitrine.

— Holà! mon maître, lui dit celui qui paraissait être le chef de la bande, et qui avait de fort beaux rubans de soie à son feutre noir, vous avez la main bien prompte pour un voyageur.

Fabien n'écoutait pas le bandit et fouillait dans sa poche, où il avait glissé des pistolets pour exercer son adresse contre les pies. Il en prit un et tira sans prendre le temps d'ajuster. La balle traversa le chapeau du chef.

— Ah çà! mais vous y tenez donc beaucoup? s'écria celui-ci; et, prompt comme l'éclair, il arracha des mains de M. de Serny le second pistolet que Fabien levait déjà.

— Laissons là ces joujoux, reprit-il; nous pourrions nous faire du mal.

Fabien cherchait des yeux une arme nouvelle; un regard suppliant de Mme de Sainte-Ursule l'arrêta comme il allait se jeter à la gorge du bandit.

L'auberge présentait en ce moment un spectacle singulier. La matrone s'occupait de ses œufs; le fils dépouillait des grives après les merles; il lui suffisait de savoir que quelqu'un les mangerait; la parente de la marquise, vieille bonne dame qui avait les traditions de l'ancienne cour, s'était prudemment évanouie; le prince sicilien roulait ses pouces en ouvrant de gros yeux; sa femme respirait des sels et méditait une attaque de nerfs dans un coin; l'artiste l'emportant sur l'amoureux, Paul Vautier, qui la courtisait au château, oubliait ses spasmes pour tailler un crayon et s'apprêtait à croquer la scène qu'il avait sous les yeux; Fabien frémissait de rage; Mme de Sainte-Ursule s'attachait à ses mains, pâle, effarée; le bandit les regardait tous deux, tortillant sa barbe et souriant; ses camarades attendaient, la main sur leurs longues carabines.

— Ma foi, dit enfin le chef en s'avançant vers Fa-

bien, vous êtes un vaillant jeune homme, et j'aime le courage. Cependant, vous avez été plus adroit que vous ne pensez en me manquant, seigneur Français; car si vous m'aviez tué, votre compte était clair, et il ne serait pas resté un seul de vous vivant pour raconter à Naples comment la chose s'était passée.

Mme de Sainte-Ursule frissonna, la princesse s'évanouit tout à fait.

— Mais vous n'avez blessé que mon chapeau, reprit le chef, n'y pensons plus et touchez là : vous le pouvez sans crainte; cette main ne frappe jamais par derrière, et détrousser par-ci par-là quelques chaises de poste habitées par des Anglais, ce n'est pas un si gros péché.

Fabien, comprenant que toute résistance était impossible, prit la main du bandit et la serra.

— A la bonne heure, dit l'autre, voilà ce qui s'appelle agir en gentilhomme.

— Voilà qui est fait, s'écria Paul Vautier; et prenant son esquisse, il courut vers le bandit.

— Vous reconnaissez-vous, mon brave? lui dit-il en étalant sous ses yeux la feuille de papier.

— L'image n'est pas mal, dit le chef avec la gravité d'un connaisseur émérite. C'était donc à quoi vous vous occupiez là-bas sur ce perchoir? ajouta-t-il en désignant du doigt un vieux bahut dont Paul s'était fait un siége.

— Et j'imagine que je n'ai pas perdu mon temps! Quelle toile pour la prochaine exposition au Louvre,

avec cette inscription au livret : *Une rencontre dans les Abruzzes.*

— Certainement vous êtes Français, vous aussi, dit le bandit.

— La France est ma patrie et le sera toujours, répondit l'artiste, avec un accent qui aurait fait sourire tous les rapins d'un atelier.

— Nous en dînerons plus gaiement ; car j'imagine que vous nous accorderez l'honneur de partager notre menu? reprit le chef.

On ne pouvait raisonnablement refuser une proposition ainsi faite ; le couvert fut bientôt dressé, et tous les habitants de l'auberge s'assirent autour de la table. La princesse avait recouvré ses sens au moment où un des bandits allait lui vider une cruche d'eau sur la tête. La vieille dame l'imita.

Mme de Sainte-Ursule avait en apparence, retrouvé toute sa gaieté ; mais c'était une gaieté fébrile ; elle comprenait instinctivement qu'un péril inconnu la menaçait. En attendant qu'il se révélât, elle causait et riait.

— Vous avez fait là, dit-elle au chef, une pauvre expédition.

Et du bout de ses doigts elle tira de sa poche une petite bourse qu'elle agita.

— Vous ne compterez pas cette rencontre parmi vos bonnes fortunes, reprit-elle.

— Cette bonne fortune ne me regarde pas, dit le chef, et je suis presque à regretter de l'avoir entreprise. Mais un honnête bandit n'a que sa parole.

— Que voulez-vous dire? demanda Fabien.

— Vous le saurez bientôt!

— J'espère qu'il ne sera fait aucun mal à cette jeune dame?

— Ce n'est pas moi du moins qui lui en ferai; mais, entre nous, je crois qu'on lui veut trop de bien.

— Qui donc? s'écria Fabien.

— Eh bien! allez-vous vous fâcher parce qu'on a des yeux pour voir ce que vous regardez si complaisamment vous-même? Au lieu de nous disputer à propos de choses qui ne sont pas encore, je crois que nous ferions mieux de chanter; voici là-bas une mandoline, et ma jolie voisine consentira bien à nous en tirer quelque romance.

— Volontiers, dit Mme de Sainte-Ursule, qui voulait éviter tout sujet de querelle.

Elle prit l'instrument des mains du chef et se mit à chanter la cavatine des *Puritains*.

Sa voix qu'elle avait belle s'éleva dans la salle enfumée de l'auberge avec une puissance que l'émotion semblait augmenter. Les bandits la couvaient de leurs regards, et tous doués à un haut degré de ce sentiment musical particulier aux natures méridionales, ils battirent des mains avec enthousiasme quand Mme de Sainte-Ursule s'arrêta. Le chef brisa son verre contre le mur.

— Que saint Jacques l'étrangle le maudit Napolitain qui m'a payé pour faire ce que j'ai fait! s'écria-t-il avec violence. Mais le bruit de sa voix se perdit dans le tumulte des applaudissements.

— *Ancora! ancora!* criaient les bandits enthousiasmés.

— Soit, répondit la marquise exaltée par son propre triomphe.

— Quel courage ! dit Fabien; et que je vous admire, madame !

— Oh ! reprit-elle, ce courage est le délire de la peur. Et puis maintenant cette *furia* m'enivre; on n'applaudit pas ainsi à San-Carlo !

Comme elle terminait l'air de la *Lucia* au milieu d'une tempête de cris, un bandit entra.

— Eh quoi ! seigneur Français, vous ici ! dit-il en s'approchant de Fabien.

C'était Gaspard le dragon.

Fabien lui raconta en deux mots ce qui s'était passé. Gaspard l'écoutait attentivement.

— Par les cornes du diable ! dit-il, ça se terminera mieux que ça n'a commencé. Et il alla droit au chef.

Les deux bandits entrèrent en conférence. Mme de Sainte-Ursule et Fabien comprenaient que dans ce moment leur sort se débattait. Le chef et Gaspard causaient avec animation, et parfois les regardaient tous deux ; les yeux de la marquise et de Fabien se rencontraient aussi, et ceux de la marquise étaient si doux, que M. de Serny se surprenait à désirer que le péril se prolongeât, craignant de voir s'évanouir son bonheur avec le danger.

Enfin le chef alla vers eux.

— Vous avez, dit-il à Fabien, donné la vie à cet

homme qui est un des miens; après ce que j'ai vu de votre hardiesse, votre générosité ne m'étonne pas, mais elle veut une récompense, et vous l'aurez aussi bonne que vous la pouvez souhaiter. Quant à vous, madame, ajouta-t-il en se tournant vers la marquise, vous méritez mieux que le sort qu'on vous réservait. Ce que Gaspard m'a révélé et ce dont je me suis aperçu me fait comprendre pourquoi le même Napolitain en veut à la fois à votre vie, seigneur Français, et à votre liberté, charmante donna. Mais vous allez voir comment Giacomo le bandit rend la justice.

Sur un signe du chef, Gaspard disparut hors de l'auberge. Paul Vautier ressaisit ses crayons.

Un instant après, Gaspard rentra, conduisant avec lui Rafael Conconi.

— Misérable ! s'écria Fabien. Et il allait se précipiter sur le Napolitain quand Giacomo l'arrêta.

— Ceci ne vous regarde pas encore, dit-il; ici je commande et je prétends qu'on m'obéisse. Plus tard et plus loin vous ferez ce que vous voudrez.

Puis, se tournant vers Rafael, il reprit :

— Vous m'avez donné cinq cents ducats pour arrêter cette dame et vous la livrer; j'ai pris les ducats et j'ai arrêté la dame. Mais comme on est toujours le maître de rompre un marché en rendant ce qu'on a reçu, je vous rends votre or et je donne à cette femme la liberté.

Une grosse bourse de cuir tomba aux pieds du lieutenant.

— Allez, continua le bandit, si maintenant vous

voulez tenter quelque chose contre eux, gardez-vous de le faire sur mes domaines, vous y pourriez laisser votre peau.

Rafael repoussa le sac du pied avec dédain.

— Je ne reprends jamais ce que je donne; que tes hommes se partagent cet or!

— Mes hommes ne gardent que ce qu'ils ont gagné, le sais-tu bien?

— A la manière dont tu tiens ta promesse, je puis l'ignorer. Quant à ce sac, je le laisse à l'hôtesse.

— A présent, hors d'ici! s'écria Giacomo dont la face énergique commençait à se contracter par la colère.

— Soit! mais ici ou ailleurs, à Naples ou sur tes domaines, je rencontrerai tes protégés, seigneur bandit.

— Prends garde aussi de rencontrer ma carabine, lieutenant de malheur!

Rafael sortit lentement, après avoir promené partout un regard sinistre.

— Vous êtes libre, dit Giacomo à Mme de Sainte-Ursule et à Fabien.

Tous deux lui prirent les mains; la marquise essaya de lui faire accepter pour sa troupe l'équivalent de ce que sa généreuse conduite lui avait fait perdre.

Giacomo interrompit.

— Non, dit-il, laissez-nous le mérite de la générosité. Tout bandits que nous sommes, nous avons notre fierté; mais si jamais quelqu'un des miens est conduit à Naples, souvenez-vous de l'ostéria.

On conçoit qu'après une telle aventure, le séjour du

château des Abruzzes ne sembla plus très-agréable à Mme de Sainte-Ursule. Elle voyait parfois en rêve la tête livide de Rafael Conconi, et sa terreur était si grande qu'elle n'osait plus mettre le pied dehors; tous les pâtres qu'elle apercevait sur les collines étaient transformés par son imagination en autant de bandits qui la guettaient. Elle hâta ses préparatifs de départ, conclut au plus vite les affaires de fermages et de loyers, et partit cinq ou six jours après la rencontre de l'ostéria.

A mesure qu'elle descendait vers le plat pays, laissant derrière elle les cimes dentelées des montagnes, elle recouvrait son insouciante gaieté, et déjà, après la première couchée, elle se prit à oublier ses craintes et à rire de la terreur qui lui faisait voir des émissaires de Rafael dans tous les passants.

Comme le temps était pur et l'air encore tiède, on allait à petite journées, visitant les sites curieux, déjeunant dans les fermes, gravissant les côtes; Mme de Sainte-Ursule chantait, Paul Vautier croquait, et la petite caravane retournait à Naples le plus gaiement du monde.

Un matin, comme on suivait la route au flanc d'une colline, la marquise et Fabien mirent pied à terre et prirent les devants avec l'intention de visiter une chapelle dont le petit clocher pointait au sommet de la colline, et d'où la vue devait être fort belle.

Paul esquissait un vieux pâtre qui posait pour deux carlins.

Le prince sicilien et sa femme dormaient dans la calèche.

La chapelle se dressait à l'angle du chemin sur un pan de rocher; de l'autre côté, la pente s'abaissait brusquement et la route enfonçait ses sinuosités dans les bois. La solitude était profonde.

Fabien et la marquise venaient de franchir la rampe du côté de la chapelle, lorsque M. de Serny aperçut, au-dessus du mur en pierres sèches d'un enclos, un chapeau accompagné d'un canon de fusil qui s'allongeait; une explosion retentit aussitôt à son oreille, et le chapeau avec le fusil disparurent derrière le mur. Ce n'était pas le fusil qu'il avait vu qui venait de tirer. Fabien tourna la tête du côté d'où venait le bruit de la détonation; un léger nuage de fumée blanche flottait sur une haie, derrière la route, et du milieu de cette haie il vit sortir Gaspard.

— Pour cette fois, lui cria le dragon, c'est bien fini; il ne vous tourmentera plus.

— Qui donc? lui demanda Fabien.

— Venez donc voir, puisque vous ne devinez pas.

Gaspard sauta sur la route et conduisit Fabien derrière le mur de l'enclos.

Ils trouvèrent Rafael Conconi couché sur le dos, en costume de pâtre et un fusil tout armé à ses côtés. La balle de Gaspard l'avait frappé au front et tué raide.

— Oh! dit le dragon, je n'ai pas perdu ses traces depuis le château. Quand il a voulu faire son coup, moi, j'ai fait le mien. Maintenant nous sommes quittes. Liberté pour liberté, vie pour vie.

Gaspard échangea une poignée de main avec Fabien,

jeta son fusil rechargé sur son épaule et s'enfonça dans la campagne.

Le soir même Mme de Sainte-Ursule rentrait dans son hôtel de la rue de Tolède.

VIII

Pour la première fois de sa vie, la marquise se trouvait en présence d'un sentiment d'autant plus dangereux qu'elle sentait la cause de Fabien plaidée dans son propre cœur; mais si elle voulait bien s'avouer à elle-même, dans le silence du boudoir et la rêverie de la solitude, combien M. de Serny lui était cher, elle s'irritait de voir leurs noms mêlés à tous les caquetages de salon, le bruit de leur aventure dans l'ostéria des Abruzzes s'étant répandu dans la ville. Du caractère dont elle était, il y avait certes autant d'orgueil que de chasteté dans cette indignation, et toute sa conduite le fit bien voir. Elle se promit d'abord d'apporter une plus grande réserve dans ses relations avec M. de Serny, et de l'écarter tout doucement.

Quand Fabien rentra dans Naples, il trouva Gaston de Ludre au mieux avec la Torésilla, qui lui laissa voir, dans son accueil, tout le dépit où son oubli l'avait jetée.

— Comment vous y êtes-vous donc pris pour dompter cette rebelle qui, si je m'en souviens, avait repoussé vos assauts? demanda Fabien à Gaston.

— J'ai attendu.

— Voilà tout ?

— Comment tout ! mais attendre est ce qu'il y a de plus difficile au monde. L'impatience perd une bonne moitié des hommes ; la maladresse écarte le reste. Les forts sont patients, et vous apprendrez un jour que rien ne résiste à ceux qui savent attendre.

Fabien ne quittait jamais M. de Ludre sans avoir le cœur serré ; il courait alors chez Mme de Sainte-Ursule pour qu'elle lui rendît la vie et la foi ; mais depuis leur retour du château des Abruzzes, la marquise ne le recevait pas toujours et apportait une froideur apparente dans leurs relations. Elle avait évité l'explication qu'il cherchait. Fabien, qui l'aimait sincèrement, était désespéré d'un changement dont la cause lui échappait.

Un jour qu'elle l'avait accueilli avec une indifférence plus marquée, il rencontra Gaston.

— Eh, mon Dieu ! qui vous rend donc si triste ? lui dit le jeune homme ; est-ce encore la marquise ?

— Oui, répondit franchement Fabien ; un temps j'ai cru qu'elle m'aimait, à présent l'illusion est morte... et l'occasion est perdue.

— Bah ! l'occasion perdue se retrouve. En voilà cent que je perds avec Mme de Sainte-Ursule ; réussissez seulement, et vous verrez si je suis loin du but.

— Alors, vous ne l'atteindrez jamais, car je pars.

— Vous partez ?

— Oui, ce soir. Le moment de prendre un parti est

venu, et je le prends... Moquez-vous de moi, mais je souffre trop.

Une heure après, ayant mis ordre à ses affaires, Fabien écrivait à la marquise la lettre que voici :

« Veuillez me pardonner, madame, si je dérobe quelques instants à vos loisirs pour vous entretenir de choses qui n'ont peut-être d'importance qu'à mes yeux. Vous ne m'en voudrez pas trop en songeant que c'est la dernière fois, sans doute, que je vous importunerai, et vous m'accorderez de lire cette lettre comme vous accordez à un fâcheux la contredanse qu'il vous demande au bal.

» Vous m'aviez habitué à une intimité qui m'était chère, à une confiance qui m'était précieuse: Mon amour, timidement exprimé, avait obtenu plus qu'il n'avait jamais osé espérer. Vous m'avez retiré cette amitié et cette confiance, madame; j'ai certainement commis une faute dont vous me punissez, et je n'ai pas le droit de me plaindre ; mais encore dois-je vous dire, pour m'absoudre devant votre conscience, que cette faute ignorée, je l'ai commise à mon insu. Je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de la racheter, et je le ferais au prix de ma vie. Vous n'avez pas daigné m'en instruire ; je dois me soumettre, et accepter ma condamnation, puisque telle est votre volonté. Mais mon cœur est trop plein de votre souvenir pour se résoudre à vivre près de vous, vous sachant irritée ; votre froideur et votre dédain lui apportent trop de souffrances. Je me suis arrêté au parti le plus sage, au seul qui soit convenable. Ce soir, j'aurai obtenu un congé de mon

ambassadeur, et, cette nuit, je quitterai Naples pour n'y plus revenir.

» Vous dire qu'en partant je sentirai mon cœur se briser, c'est ce que vous croirez, madame; vous dire encore que ce cœur déchiré gardera fidèlement votre souvenir jusqu'au tombeau, c'est à peine si je l'ose. Cependant, je sais que ce n'est point un mensonge, et l'avenir se chargera de vous le prouver. Je ne vais pas chercher à Paris le repos et l'oubli; je chéris trop mon amour pour en vouloir guérir; j'y vais parce que c'est la ville du monde où il est le plus aisé de se perdre dans son isolement.

» Il m'était doux de penser que les relations qui nous unissaient ne cesseraient pas; longtemps cette croyance m'a bercé, et j'y trouvais un bonheur que je ne saurais en quels termes vous exprimer. Ce bonheur n'a pas eu de durée. J'aurais mauvaise grâce de vous en accuser, et je rejette cette amertume sur la volonté mystérieuse qui régit nos cœurs, et qui ne veut pas que les affections se prolongent, afin qu'on ne regrette pas trop ce pauvre monde quand l'heure est venue de le quitter.

» Adieu, madame; je ne veux pas plus longtemps vous occuper de celui à qui vous avez donné le nom d'ami, et qui croit n'avoir pas payé ce titre trop cher en vous laissant en retour toute sa vie et tout son amour. »

Fabien signa cette lettre et l'envoya à son adresse. Quand il entendit son domestique sortir, il lui sembla que son cœur s'en allait, et il se prit à pleurer comme un enfant.

Cependant Mme de Sainte-Ursule avait, ce jour-là, quitté Naples pour rendre visite à la villa Orso, qu'elle n'avait pas vue depuis déjà longtemps. Le bruit de la mort du lieutenant Rafael y était parvenu, et on ajoutait que cette mort inexpliquée allait être la cause d'une procédure qui mettrait en lumière bien des événements cachés. Peppe, qui avait eu de fréquents rapports avec le lieutenant, avait l'esprit très-agité, lorsque la marquise arriva inopinément à la villa; cette visite lui parut un signe certain de la découverte de cette complicité dont il redoutait les conséquences; connaissant la bonté de sa maîtresse, il prit le parti de confesser ses fautes, espérant que sa franchise plaiderait en sa faveur.

Mme de Sainte-Ursule fut fort étonnée lorsqu'elle entendit le récit des tentatives qu'on avait faites contre elle, et qui n'avaient échoué que grâce à l'intervention de Fabien. M. de Serny ne lui en avait jamais parlé, et ce dévouement, uni à tant de délicate discrétion, la toucha. Son cœur lui adressait déjà de secrets reproches, lorsqu'à son retour à Naples la lettre de Fabien lui fut remise; elle la lut en grande hâte et se laissa tomber sur un fauteuil dans un grand trouble.

Ce qu'elle savait du caractère de Fabien ne lui permettait pas de douter un instant qu'il ne mît son projet à exécution. Elle fut émue de l'amour de ce jeune homme qui ne lui reprochait même pas sa dureté. Pour la première fois elle sentit son cœur se fondre, mais dans son trouble et tout en désirant qu'il ne partît pas, elle ne savait à quoi se résoudre. Mille projets

se présentaient à son esprit indécis, et tour à tour elle les repoussait. Elle voulut écrire, mais les mots que sa main agitée traçait sur le papier n'exprimaient pas nettement sa pensée ; elle réussit cependant à terminer une lettre, mais, quand elle l'eut signée, elle s'aperçut que cette lettre, commencée avec réserve, finissait avec passion ; il y avait un reproche à la première ligne ; à la dernière il y avait un aveu. Elle la déchira et se leva. Elle s'étonna elle-même en voyant sa propre image réfléchie dans un miroir ; elle était rouge comme dans un accès de fièvre et ses yeux brillaient d'un feu surnaturel. Quoi qu'elle fît, ses regards se reportèrent machinalement sur l'adieu de Fabien, et lorsqu'elle le relisait, des larmes venaient à ses yeux, et elle se surprenait à sangloter devant ce papier qu'elle ne distinguait plus qu'au travers de ses pleurs.

Sur ces entrefaites Gaston entra. La marquise n'eut que le temps de s'essuyer les joues et de composer son visage. Avec la légèreté insouciante qui lui était habituelle, M. de Ludre parla à Mme de Sainte-Ursule du départ subit de Fabien, dont il venait d'être informé à l'instant.

— Y croyez-vous ? lui demanda Léonie.

— J'en suis certain, madame ; je l'ai trouvé au milieu d'un appartement bouleversé, et les ordres sont donnés pour que la chaise de poste soit attelée dans deux heures.

Les yeux de Mme de Sainte-Ursule se portèrent sur la pendule ; dans deux heures minuit allait sonner.

— Je le reverrai à Paris, continua Gaston, mais il

nous manquera à Naples cet hiver. C'était un garçon d'esprit.

Quand elle fut seule Léonie entr'ouvrit la fenêtre; la nuit était profonde; elle écouta le bruit des pas de Gaston qui s'éteignaient dans l'éloignement; puis, entraînée par un sentiment irrésistible, elle s'enfuit par un escalier dérobé qui conduisait de son appartement dans la rue. Elle ne savait encore ce qu'elle allait dire à Fabien, et cependant, à tout prix, elle voulait le voir. Un domestique lui ouvrit la porte. Plus prompte que l'éclair; elle passa devant lui, et pénétra jusqu'à la chambre de M. de Serny.

Fabien reposait tout habillé; une lampe brûlait sur une table chargée de papiers; la chambre était en désordre; les meubles étaient ouverts et vides; la lassitude avait fermé les yeux du jeune homme, dont le sommeil était haletant. Sa bouche remuait comme s'il eût voulut parler. Mme de Sainte-Ursule, toute palpitante, crut entendre son nom s'échapper de ces lèvres qu'un souvenir entr'ouvrait. Elle s'avança et son pied heurta un meuble.

— Léonie! s'écria Fabien. Mme de Sainte-Ursule tomba dans ses bras.

M. de Serny oublia qu'il avait dû partir.

Comme il traversait la ville le lendemain, il lui sembla que Naples avait des beautés dont il ne s'était point encore aperçu, le ciel des rayonnements infinis, la mer des murmures divins, l'air des parfums nouveaux; la fête de son cœur illuminait toute chose et il voyait la création à travers le prisme de l'amour. Volontiers il

aurait souhaité que Naples n'eût qu'une tête pour la pouvoir embrasser d'un seul coup tout entière.

Jusqu'alors il avait aimé Mme de Sainte-Ursule, maintenant il l'adorait. Mme de Sainte-Ursule le comprit bientôt, et elle se souvint alors de l'allusion qu'il avait faite un jour à l'empire du souvenir. Sa joie fut extrême, et tout d'abord elle-même, fascinée, exaltée, entraînée par cette passion, où M. de Serny avait mis tout son cœur et toute sa vie, elle s'abandonna à toutes les ardeurs de sa jeunesse et de son imagination.

Cela dura quinze jours; quinze jours de fièvre, d'emportements, de délire.

Mme de Sainte-Ursule était trop aimée; d'abord enivrée, elle ne tarda pas à sentir son cœur vaciller. Cette découverte l'attrista; elle se demanda avec épouvante ce que l'avenir lui réservait si elle éprouvait si tôt le désenchantement. Elle chercha à se rattacher à Fabien, et parvint quelquefois à retrouver l'enivrement des premiers jours.

Il y a, dans un amour vrai, une sorte de divination; Fabien fut instruit de cette transformation avant qu'elle se fût manifestée, comme les marins devinent la tempête au frémissement qui ride la surface encore polie des eaux. De ce jour-là, son bonheur fut empoisonné; aucun effort de Léonie ne parvint plus à le tromper.

Il était arrivé à cette suprême hauteur de l'amour qui sait, qui voit et qui aime. Rien de ce qui agitait Mme de Sainte-Ursule ne lui échappait; il lisait en elle comme dans un livre ouvert, et rien ne pouvait éteindre ou attiédir la passion qui s'était mêlée à son sang.

L'illusion ne le berçait pas, l'espoir ne l'endormait plus; il jugeait comme un philosophe et il adorait comme un écolier.

M. de Ludre s'aperçut le premier de ce changement, et devina quel drame muet se jouait entre les deux amants; il haussa les épaules.

— Pauvre jeune homme! murmura-t-il, voilà le phare qui me montre le port.

Puis, abordant Fabien :

— Vous ressemblez à Pyrrhus d'Épire! lui dit-il; encore une semblable victoire, et vous êtes perdu!

Il y a des heures d'entraînement où le plus discret de tous les hommes s'épanche comme un vase trop plein. Fabien surpris à l'improviste, et percé à jour par cette rude attaque, serra énergiquement la main à Gaston:

— Je n'ai pas besoin d'une autre victoire, dit-il; il y a des batailles qu'on ne livre pas deux fois.

— Cependant elle vous aime?

— Elle m'aime! Cherchez ses yeux! que regardent-ils? La foule qui l'admire, ou cette glace qui réfléchit son image! Voyez ce sourire! Qui le fait naître? La joie du triomphe, l'enivrement de plaire! Où lisez-vous la pensée de l'amour dans ce visage qui resplendit de l'orgueil de la beauté? Où va son rêve? A l'inconnu qui lui promet un triomphe de plus. Elle m'aime! mais il n'y a pas une fleur de ses cheveux, pas un ruban de sa toilette, pas une perle de son collier, aucune des choses qui la parent, qu'elle ne me préfère! Peu lui importe mon amour! Je lui appartiens, c'est-à-dire je suis ce qu'elle peut briser, anéantir. Que suis-je encore? le

passé! c'est-à-dire une vieille histoire dont son oreille est fatiguée. Mais Orlando que voilà, Max, vous, Gaston, vous êtes l'avenir avec tous ses mystères! Ah! elle m'aime! Dites-lui donc de sacrifier ce bal, une soirée à San-Carlo, moins encore, ce bouquet qu'elle effeuille, ce ruban qui caresse son épaule, pour que la tempête de mon cœur s'apaise, et je gage ma vie contre un carlin qu'elle secouera sa tête avec dédain, et se livrera en riant, à la valse qui l'emporte. Elle m'aime! Oh! ne souhaitez pas un tel amour, car il tue!

— C'est possible, répondit froidement Gaston, mais avouez aussi que c'est un peu votre faute.

— Quoi! n'est-elle donc pas toute ma pensée, toute mon âme, mon existence entière?

— C'est trop, beaucoup trop! Si vous commencez par tout donner à ces charmantes filles d'Ève, que voulez-vous donc qu'elles désirent après?

— N'est-ce rien que l'abnégation et le dévouement? et ne sait-elle pas que de moi elle peut tout attendre, tout exiger, parce qu'il y a dans mon cœur une source intarissable de tendresse et de miséricorde?

— Si elle ne le savait pas tant, il est probable qu'elle y tiendrait davantage. Tenez, vous avez agi comme un prodigue, et les prodigues se ruinent toujours.

— C'est à en devenir fou! dit Fabien.

— Bah! fit M. de Ludre c'est une leçon, profitez-en.

Il tourna sur ses talons, et deux minutes après il était auprès de la marquise.

Sur ces entrefaites Mme de Sainte-Ursule reçut une lettre qui lui annonçait que son mari, au retour de la

mission qui l'avait conduit à Vienne, était tombé malade à Rome. Incapable de poursuivre sa route, le marquis la mandait auprès de lui.

IX

Mme de Sainte-Ursule ne perdit pas une minute pour faire ses préparatifs de départ; si la tendresse, en quelque sorte filiale, qu'elle avait toujours témoignée à son mari, entrait pour quelque chose dans sa précipitation, il y avait certainement aussi un vif et secret désir d'échapper à cet amour qui l'agitait encore et ne la charmait plus. Fabien, prévenu par un billet, accourut, et la vit partir le soir même.

Pendant les quelques jours qu'elle resta éloignée, Fabien vécut à Naples comme dans un désert. Son cœur était à Rome.

L'arrivée subite de Mme de Nouans, que son mari accompagnait, apporta seule quelque distraction à son esprit, en l'obligeant de faire les honneurs de la ville aux deux voyageurs.

Cependant M. de Sainte-Ursule, qui conservait toute l'activité de son esprit au milieu de ses souffrances, avait obtenu de sa femme qu'elle le ramenât à Naples aussitôt que son état lui permettrait de supporter le mouvement de la voiture. En serviteur fidèle de la royauté, il tenait à rendre compte lui-même des résultats d'une mission dont une correspondance ne pouvait dire tous les détails. Une des première personnes qu'il

vit à son arrivée fut M. de Serny. Le vieillard avait à un haut degré la mémoire des physionomies ; son premier regard lui fit reconnaître un des convives de l'ostéria des Armes d'Angleterre. Il le rappela à Fabien, que ce souvenir troubla et dont l'émotion devint profonde quand il surprit le regard froid du marquis allant de Mme de Sainte-Ursule à lui lentement, tandis qu'un sourire amer ridait ses joues décolorées et flétries.

Comme il n'était plus ébloui par la passion qui aveugle les plus clairvoyants esprits, et qu'en sa qualité de diplomate il s'était fait de l'observation une science facile, le marquis savait saisir au passage les indices les plus fugitifs qui trahissent les mouvements de l'âme ; rien n'échappait à sa muette analyse. Aussi, lorsque M. de Serny prit congé du marquis, le regard de plomb du malade s'attacha sur lui avec une si singulière expression que Fabien dut baisser les yeux.

Cependant la présence de Mme de Nouans eut pour résultat de réveiller l'amour par la jalousie dans le cœur de Léonie. Il ne s'agissait plus cette fois de la Torésilla, mais d'une Parisienne du plus grand monde, jeune et jolie, et Mme de Sainte-Ursule ne voulait pas de rivalité. Le premier effet de cette rivalité fut de ramener assidûment Fabien dans l'hôtel de la rue de Tolède.

Le vieillard, condamné par la science, était trop bien appris pour le mal accueillir ; c'était un homme de cour et d'expérience, qui avait accepté le mariage comme un pari, et qui, ayant perdu, se soumettait galamment à en payer l'enjeu. Il ne se vengeait que

par une exquise urbanité, qu'accompagnaient parfois des sourires et des regards dont Fabien comprenait la mordante éloquence. Mme de Sainte-Ursule la comprenait aussi, et il arrivait souvent que, sous l'influence d'un mouvement nerveux, elle montrait à Fabien un visage trempé de larmes. Alors, agenouillée auprès du vieux diplomate, elle éclatait en sanglots, et couvrait ses mains de baisers suppliants; M. de Sainte-Ursule, avec une cruelle bonhomie, feignait de se méprendre sur les causes de cette sensibilité; il passait ses doigts glacés sur la tête inclinée de sa femme et lui disait avec un sourire :

— Calmez-vous, madame, je ne suis point aussi malade que vous le pensez, et ma santé, bientôt rétablie, me permettra de vous remercier de tous les soins dont vous m'entourez.

Puis se tournant vers M. de Serny, il ajoutait :

— Prenez pour vous aussi, cher monsieur, une bonne part de cette espérance.

Un jour que Mme Sainte-Ursule était sortie, Fabien se trouvait seul avec le marquis. La maladie avait fait d'effrayants progrès. L'antiquaire était assis dans un grand fauteuil, et sa tête reposait sur un large dossier renversé dont le velours sombre faisait ressortir les lignes amaigries et les teintes livides de son visage, luisant et ridé comme une feuille de parchemin jauni.

Ses regards allaient de ses livres à ses médailles, ses deux passions; puis il les reportait sur Fabien assis près d'une fenêtre. Près de ce triste mourant, le jeune homme, plus triste encore, n'osait parler.

Le moribond leva lentement son bras, et du doigt il fit signe à Fabien de s'approcher.

Comme s'il avait obéi à la pression d'un ressort, Fabien quitta sa place.

Le vieillard tourna son visage vers la cheminée, et, lui montra une boîte d'acier bruni qui garnissait un des coins du chambranle :

— Veuillez me donner cette boîte, je vous prie, dit-il d'une voix claire.

Fabien prit la boîte sans répondre.

Le vieillard la posa sur ses genoux, en prit la clef, ouvrit la serrure, et fit tourner le couvercle sur ses charnières.

Il n'y avait dans l'intérieur rien qu'une paire de petits pistolets damasquinés d'un travail précieux.

— C'est Mme de Sainte-Ursule qui me les a donnés, dit le vieillard de sa même voix claire, en promenant sur eux ses doigts décharnés.

Il tira un des pistolets de sa case et en fit jouer les ressorts souples et vigoureux.

— Elle me les a donnés dans les premiers temps de notre mariage, reprit-il, pour me défaire de quelque ennemi en cas d'attaque : c'était là précaution inutile, car aujourd'hui il n'y a plus d'ennemis : les amis les ont remplacés.

Le vieillard leva ses regards sur M. de Serny, et ses lèvres firent entendre un petit rire aigu comme le bruit d'une lime sur du fer.

— Ils sont chargés, ajouta-t-il en les armant de nouveau. Il y a là, dans ce tube si bien ciselé, une

balle toute prête à tuer le plus beau cavalier de Naples.

Et toujours riant de son rire sardonique, il tourna l'arme vers le front de Fabien qui se tenait immobile devant lui.

Tout à coup le vieillard, par un effort suprême, se souleva. Fabien voyait le tube noir du pistolet à deux pieds de sa tête.

— Si je vous tuais, monsieur de Serny, ne serait-ce pas mon droit? dit le vieillard à voix basse.

— Faites, reprit Fabien.

M. de Sainte-Ursule garda pendant une minute un silence terrible, le pistolet à la hauteur du front qui se tenait droit et ferme devant lui. Une sinistre pensée passa comme un éclair sur sa face livide, puis il abaissa son arme et retomba sur son fauteuil avec un éclat de rire.

— Ce serait du mélodrame, monsieur, reprit le marquis, et pour un gentilhomme ce serait de bien mauvais goût. Je n'aime plus assez pour haïr, et je laisse à Mme de Sainte-Ursule le soin de me venger.

Fabien frissonna; les paroles du marquis entrèrent dans son cœur comme la lame d'un couteau.

Il était encore debout lorsqu'une portière s'entr'ouvrit, et Mme de Sainte-Ursule glissa sa tête sous le velours. Un instant elle s'arrêta, étonnée du regard que lui jeta Fabien.

Mais le marquis, avec l'aisance d'un homme rompu à toutes les situations, la salua gracieusement du geste.

— Approchez, ma chère amie, dit-il; je voulais

laisser à M. de Serny un souvenir de ma reconnaissance, et j'ai fait choix de cette boîte. Elle lui sera doublement précieuse puisque, tout en m'ayant appartenu, elle vient de vous.

Fabien prit le nécessaire des mains de l'implacable vieillard. Quand il quitta l'hôtel, il lui semblait qu'à la place du cœur il avait un brasier dans la poitrine.

A quelques jours de là, M. le marquis de Sainte-Ursule mourut.

M. de Ludre avait suivi avec une patiente curiosité les oscillations de cet amour qu'il avait vu naître. Il en pressentait la fin dès le commencement. Aussitôt qu'il en vit les premiers feux s'apaiser, il reparu chez Mme de Sainte-Ursule, à laquelle il se plaisait à donner tous les noms des héroïnes mythologiques de la constance.

Mme de Sainte-Ursule rit d'abord de la comparaison, puis se montra irritée et voulut faire voir que les surnoms de Pénélope et de Baucis ne lui convenaient nullement. M. de Ludre insista. Il n'appelait plus Fabien que le beau Tircis. Tous ces éloges lassèrent Léonie. Sur ces entrefaites, M. de Serny fut chargé, par son ambassadeur, d'une mission auprès du roi de Naples, qui était alors à Palerme. Mme de Sainte-Ursule ne fit rien pour l'engager à décliner cet honneur.

Il partit, le cœur plein d'un triste pressentiment.

Le même jour, Gaston accompagna Léonie à la villa Orso, où elle se disposait à passer quelques jours.

Au moment de la quitter, il lui baisa la main.

— Daphnis est parti, adieu Chloé, dit-il.

Mme de Sainte-Ursule se mordit les lèvres.

— Revenez demain, dit-elle précipitamment.

Gaston salua.

— Ville gagnée! murmura-t-il.

Le voyage de Fabien dura plus longtemps qu'il ne le pensait.

Une grande affaire agitait alors le monde diplomatique, et les notes volaient des ambassades au ministère. M. de Serny, qui ne pouvait détacher son esprit de la rue de Tolède, s'agitait au milieu des fils embrouillés des conférences et des protocoles; mais il ne dépendait pas de lui que les choses allassent plus vite. Fabien fut enfin rappelé à Naples.

La nuit était close lorsqu'il y arriva. Fabien sauta sur un cheval et s'élança à bride abattue sur le chemin de la villa Orso.

Fabien laissa son cheval au pied des terrasses, et ne fit qu'un bond jusqu'à la porte de la villa. Bientôt il vit la porte se dessiner entre les genêts et les tamarins; haletant, il se glisse dans le jardin; mais, épuisé par l'émotion, le front brûlant, il s'arrête sur un banc et appuie sa tête contre les pieds de marbre d'une statue; les battements de son cœur soulevaient sa poitrine, lorsqu'au milieu du silence, le bruit sec d'une clef tournant dans une serrure le fit tressaillir.

X

Fabien écoute ; la porte tourne furtivement sur ses gonds, et des pas discrets font crier le gravier. Entre les orangers, une ombre agile passe ; elle approche ; Fabien frissonne ; éperdu, il se penche, regarde, et Gaston de Ludre se montre à ses yeux.

M. de Serny s'élance, et sa main s'appuie sur le bras de M. de Ludre.

Gaston saisit un poignard, dont le fer étincelle entre eux ; mais ses regards ont reconnu Fabien.

— M. de Serny ! dit-il. Mais que diable ! vous ici ? On prévient les gens ; vous avez failli vous faire tuer !

Fabien était livide ; sa main pressait le bras de Gaston. La colère, le désespoir, la haine, étranglaient sa voix.

Gaston lui montra la jalousie qui s'agitait au-dessus d'un balcon voisin.

— Je crois que vous avez quelque chose à me dire, reprit-il ensuite ; je suis à vos ordres ; mais causons à l'ombre, et tout bas.

Ils se glissèrent derrière un massif de grenadiers.

— Je vous écoute, dit Gaston.

— Vous savez où mène ce sentier ; vous savez qui attend à ce balcon, dit enfin M. de Serny d'une voix étranglée. Est-ce vous qu'on attendait ?

— La discrétion est une vertu ; mais je ne vous ferai pas mystère d'une chose que vous avez devinée.

— Elle vous aime ?

— Je n'en sais rien ; mais les apparences me permettraient de le croire, si, en pareille matière, la sagesse n'ordonnait de toujours douter.

— Elle vous aime ! reprit Fabien égaré. Elle ! Léonie !

— Ah çà ! il ne vous souvient donc plus de ce que je vous ai dit à ce propos ? J'ai attendu. Je comptais tout vous dire à votre retour, murmura-t-il, mais vous arrivez comme une comète, tout au beau milieu des événements. C'est une impardonnable imprudence.

Fabien passa sa main sur son front.

— Demain, monsieur, mes témoins seront chez vous, dit-il.

Gaston regarda Fabien.

— Est-ce sérieux ? répondit-il.

— Demain, nous nous battrons, et l'un de nous tuera l'autre.

Gaston se tut ; puis avec un léger mouvement d'épaules :

— A demain donc !

Le lendemain, au point du jour, Gaston reçut la visite de Paul Vautier.

— La nuit n'a donc pas porté conseil ? dit-il.

— Il paraît que vous savez ce dont il s'agit ? répondit le peintre étonné.

— Mais d'un duel, j'imagine.

— Vous m'économisez les frais d'un petit discours. Vous voyez en moi le témoin de notre ami Fabien, qui tient infiniment à vous couper la gorge.

— Je suis tout à ses ordres.

— Ainsi, vous acceptez ?

— Je suis trop de ses amis pour lui refuser un aussi mince plaisir.

— C'est une étrange affaire ! quand M. de Serny est entré chez moi ce matin, je l'ai pris pour une ombre ; à la manière dont il m'a parlé, j'ai compris qu'il n'y avait pas d'explication à demander, et je suis venu.

— Tué ou non, M. de Serny n'ira pas loin. Il y a des gens qui ont la rage d'égarer leur esprit dans des tragédies, quand il leur serait facile de prendre la vie comme une chanson !

Tout en parlant, M. de Ludre achevait sa toilette.

— Ainsi, reprit-il en sortant, vous ne savez rien des causes de ce duel ?

— Rien, dit le peintre.

— Eh bien ! cela signifie qu'il n'y a pas de médaille sans revers.

— Ah ! il y a une médaille ?

— Une médaille blonde qu'on appelle Mme de Sainte-Ursule.

En chemin ils prirent Max de Rheiss et gagnèrent la campagne. Au bord de la mer, entre deux promontoires qui servaient de limites à une plage solitaire, ils trouvèrent Fabien.

M. de Serny salua M. de Ludre.

— J'ai fait choix du pistolet, dit-il, j'espère que cette arme vous conviendra.

Gaston s'inclina.

— Ces messieurs chargeront les pistolets, et détermineront les conditions du combat ; elles m'importent peu, pourvu qu'il soit bien entendu que c'est un duel à mort, reprit Fabien.

— Vous y tenez donc beaucoup ? dit Gaston sans s'émouvoir.

— Est-ce bien vous qui me le demandez ?

— Ma foi, je vous ferai seulement observer que si j'avais dû me battre après toutes les trahisons que j'ai subies, je n'aurais certes pas le plaisir de vous servir de point de mire aujourd'hui.

Quand les armes furent apprêtées, Paul et Max placèrent les combattants à vingt pas l'un de l'autre, avec la faculté d'avancer jusqu'à dix, et ils donnèrent le signal.

Fabien et Gaston firent quelques pas, et leurs deux coups partirent ensemble, si bien qu'on n'entendit qu'une seule détonation. Gaston pirouetta sur lui-même et tomba sur le dos. Fabien s'élança vers lui.

Mais déjà M. de Rheiss avait soulevé Gaston dans ses bras ; d'une main tremblante, il entr'ouvrit ses vêtements ; la balle s'était logée en pleine poitrine, près du cœur ; des bulles d'air s'échappaient de la plaie béante ; une écume rose rougissait les lèvres du blessé. Max secoua la tête ; à ces symptômes il venait de comprendre que le poumon était traversé.

M. de Ludre chercha la main de M. de Serny et la pressa.

— Vous avez fait une folie, lui dit-il en parlant avec effort ; je vous la pardonne volontiers ; mais entre

nous, une femme coquette, et la plus belle de toutes, ne vaut pas la peine qu'un brave jeune homme expose sa vie pour elle.

Un flot de sang jaillit de sa bouche et mouilla les mains de M. de Serny.

— La gorge me brûle, reprit M. de Ludre qui râlait déjà ; tenez, ajouta-t-il en prenant un mouchoir aux armes de la marquise, troué par la balle et tout rouge de sang, rapportez-lui ce souvenir et dites-lui que, pareil à un chevalier errant, je suis mort en portant ses couleurs.

Gaston sourit, laissa retomber sa tête lourdement, et mourut.

Une heure après, Fabien entrait chez Mme de Sainte-Ursule.

Quand elle vit paraître M. de Serny sur le seuil de sa chambre, elle pâlit épouvantée de sa pâleur et du regard morne qu'il lui jeta.

— Vous ! dit-elle.

Sans répondre, Fabien s'approcha lentement.

A mesure qu'il avançait, les yeux de Mme de Sainte-Ursule se dilataient, ses mains crispées s'attachaient aux bras du fauteuil.

Fabien s'arrêta un instant devant elle, puis laissa tomber sur ses genonx un mouchoir ensanglanté.

Mme de Sainte-Ursule se leva en poussant un cri d'épouvante.

— Gaston ! s'écria-t-elle.

— Je l'ai tué ! dit Fabien.

Mme de Sainte-Ursule retomba mourante sur le fau-

teuil. Un tremblement convulsif agitait son corps, ses yeux n'avaient pas de larmes. Fabien s'assit en face d'elle. Jamais il ne l'avait tant aimée.

Quand Mme de Sainte-Ursule sortit de son état de torpeur, Fabien était toujours immobile devant elle; elle baissa les yeux et son regard rencontra le mouchoir sanglant tombé à ses pieds.

Un sanglot déchira sa poitrine et de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

— Vous l'aimiez donc bien? s'écria M. de Serny.

— Ah! dit-elle en tordant ses mains avec un geste plein d'angoisse. Est-ce que j'aime? est-ce que je n'aime pas? Le sais-je?

— Pauvre cœur! dit Fabien.

A ce mot, l'orgueil de Mme de Sainte-Ursule se révolta.

— Me plaindre, moi! Qu'ai-je à faire de la pitié? s'écria-t-elle.

— Si vous ne voulez pas de la pitié, que vous faut-il donc? lui dit Fabien en lui montrant le mouchoir rouge qu'elle foulait du pied.

Mme de Sainte-Ursule se rejeta en arrière avec un cri.

M. de Serny se leva, et se penchant vers Léonie, il posa ses lèvres sur son front décoloré.

— Adieu! dit-il, et il marcha vers la porte.

Une heure après, sa démission était parvenue à l'ambassade, et le soir même il partait pour Paris.

Un an plus tard on rencontrait M. de Serny sur le boulevard des Italiens, allant et venant entre les fron-

tières de son empire de trois cents pas. Comme autrefois le *far niente* l'avait reconquis, et comme autrefois il vivait au jour le jour avec la Bohême de Paris. M. de Villaine, que la démission de son neveu avait mis tout d'abord fort en colère, s'était radouci peu à peu et continuait à rétablir l'équilibre sans cesse compromis dans son budget annuel. Il le gourmandait encore quelquefois, mais il attendait, comptant sur l'avenir pour renouer la chaîne diplomatique si violemment brisée. Mme de Nouans, à qui Fabien avait tout avoué, s'était prise d'une grande et plus douce affection pour un cousin qui savait aimer si profondément. Peut-être n'aurait-il pas fallu de grands efforts à Fabien pour donner un caractère plus tendre à cette affection, mais il n'y songea même pas, et Mme de Nouans, quoique un peu dépitée contre une fidélité si peu parisienne, se fit sa protectrice auprès de son père et son défenseur dans le monde.

Le bruit de son histoire avec Mme de Sainte-Ursule, Rafael Conconi et Gaston de Ludre étant venu jusqu'à Paris, Fabien se trouvait à son insu entouré d'une auréole romanesque qui le faisait bien venir dans les maisons où M. de Villaine le contraignait d'aller. Il n'aurait tenu qu'à lui de profiter des avantages de sa réputation de héros d'une histoire tragique, mais il n'y pensa seulement pas. Tel il avait été, tel on le retrouvait.

Seulement on remarquait en lui une tristesse continue, une sorte d'abattement tranquille et rêveur qui faisait dire aux personnes qui le connaissaient le plus que le ressort de sa vie était brisé.

Un jour qu'il se promenait avec Paul Vautier qui, depuis leur rencontre à Naples, s'était lié d'amitié avec lui, Fabien tressaillit tout à coup.

— Qu'est-ce ? lui dit le peintre.

Fabien ne répondit pas ; Paul, le voyant horriblement pâle, regarda autour de lui.

En ce moment une femme traversait la chaussée ; bien que Paul ne la pût apercevoir que par derrière, avec ce coup d'œil de l'artiste qui ne se trompe pas sur l'harmonie des lignes et la grâce des formes, il reconnut Mme de Sainte-Ursule.

— Voyons, lui dit-il, n'allez pas faires de sottises maintenant.

— Comme vous voudrez, répondit Fabien qui ne l'avait pas entendu.

— Qui diable a inventé les femmes ? s'écria l'artiste qui laissait Fabien égaré et tremblant comme un homme qui a mis la main sur une torpille.

Il y avait ce soir-là bal dans une maison du faubourg Saint-Honoré où Fabien avait donné parole de se montrer. Il s'y rendit avec Mme de Nouans. Comme il entrait dans le salon, il aperçut, dansant au milieu d'un quadrille, Mme de Sainte-Ursule.

Ils échangèrent un regard, et Fabien sentit que son cœur se fondait.

Il courut se cacher dans une petite pièce écartée où, les yeux fermés et la tête dans ses mains, il se mit à contempler l'image adorée qui brillait dans son souvenir.

Tandis qu'il était seul, il sentit une main souple toucher son épaule doucement. Il leva la tête.

Mme de Sainte-Ursule était devant lui.

— Fabien! lui dit-elle d'une voix carressante.

— Léonie! murmura-t-il en la regardant avec un bonheur mêlé d'épouvante.

Il y avait tant de fascination dans les yeux de Léonie, que l'indignation, la haine, la colère s'envolaient du cœur de Fabien, comme ces légers nuages qui disparaissent au souffle du matin.

— M'aimez-vous? reprit-elle.

— Si je vous aime! dit-il, mais je vous ai toujours aimée.

Quelqu'un entra dans le boudoir et ils se séparèrent mais avant de le quitter, Mme de Sainte-Ursule avait promis à Fabien de le voir le lendemain.

Le lendemain il attendit. Les heures succédaient aux heures et Léonie ne parut pas. Le soir vint; comme il courait chez elle, il vit passer sur la place de la Concorde une calèche près de laquelle caracolait un beau cheval monté par un jeune homme dont la toilette était irréprochable, et pareille à une gravure de mode. Fabien s'arrêta effaré; Mme de Sainte-Ursule était penchée à la portière et souriait au cavalier.

Mme de Sainte-Ursule avait pour oncle un certain commandeur de Malte qui avais mis tout son bien en viager pour vivre commodément, et qui, la trouvant jolie, l'avait prise sous sa protection. L'oncle était devenu son chevalier d'honneur.

Vers midi, tandis que Fabien l'attendait, Léonie vit entrer chez elle M. de Sauve, qui avait forcé toutes le portes.

— Je vous trouve en robe de chambre ; tant mieux, dit-il, le déshabillé convient pour parler mariage.

— Je n'ai pas le temps de vous écouter, lui dit Mme de Sainte-Ursule un peu contrariée de le voir s'installer dans un fauteuil ; remettons les affaires sérieuses à demain.

— Je serais de votre avis, si l'hymen était chose grave ; mais, en vérité, malgré ma bonne volonté, le monde m'a forcé à le considérer comme une drolatique nécessité de notre ordre social. C'est une affaire dont il faut causer en riant. Donc, nous allons en causer s'il vous plaît.

— Mais, mon oncle, je n'ai point envie de me remarier.

— Vous vous trompez. Pour une veuve il n'y a pas de fruit défendu, et si vous supprimez la pomme, vous supprimez le plaisir.

Mme de Sainte-Ursule eut beau se défendre, résister, se fâcher et bouder, elle dut entendre M. de Sauve jusqu'au bout. C'était un agréable causeur. Il s'y prit si bien, que Léonie, malgré son impatience, ne put s'empêcher de rire.

Quand elle eut ri, elle fut à moitié vaincue.

— C'est un cadeau que je vous fais, reprit le commandeur en humant une prise de tabac dont il secoua les grains qui constellaient son jabot avec la grâce d'un gentilhomme de l'ancienne cour. Mon ami est jeune,

beau garçon, riche et d'une noble maison. Il est auditeur au conseil d'État, ce qui lui permet d'aller aux Tuileries et chez les ministres. Sa femme touchera à la Chaussée-d'Antin par l'habit, au faubourg Saint-Germain par le nom. Épousez-le, et vous me devrez du retour. Je tiens à posséder des petits-neveux pour leur léguer mon expérience, à défaut des biens que je n'ai plus.

M. de Sauve s'arrangea de manière à présenter le prétendant dans la journée.

L'auditeur apportait un billet pour un bal au profit des pensionnaires de l'ancienne liste civile. On l'accepta, et la conversation prit le tour des modes nouvelles et des anecdotes du jour. En ces matières, M. le comte de Langeac fit preuve d'une grande érudition. Il causa beaucoup, et sema sa conversation des paillettes d'or de la flatterie ; il excellait si bien à tourner un compliment, que Mme de Sainte-Ursule en fut éblouie. C'était un feu d'artifice. Les heures s'écoulèrent, et Léonie partit pour le bois de Boulogne, gazouillant comme une fauvette. Peut-être pensa-t-elle à remettre l'exécution de sa promesse au lendemain! Peut-être aussi l'oublia-t-elle!

Fabien rentra chez lui. Il ne se sentait pas souffrir; il avait dans les oreilles un bruit comme orsqu'on plonge la tête dans l'eau.

Il écrivit à la hâte quelques mots; il souriait en les donnant à son domestique, et le brave homme, estimant qu'il s'agissait d'une bonne fortune, se prit

à penser que les maîtres étaient des gens bien heureux.

Entraînée par son oncle, Mme de Sainte-Ursule dîna en ville. Quand elle rentra pour faire sa toilette, elle était si pressée qu'elle remit au lendemain la lecture de sa correspondance.

Le lendemain, vers midi, il lui prit fantaisie d'ouvrir ses lettres ; elle lut le billet de Fabien : elle jeta à la hâte un châle sur ses épaules, et seule à pied, s'élança dans les rues de Paris, courant chez M. de Serny.

Au moment où elle franchissait le seuil de sa porte, quelqu'un la saisit par le bras et l'arrêta. C'était Paul Vautier.

— Fabien ? dit-elle.

— Il est mort ! madame.

La mort de Fabien plongea Mme de Sainte-Ursule dans une douleur profonde. Paul la ramena chez elle évanouie. On la mit au lit avec une fièvre ardente, et pendant vingt-quatre heures ce ne furent que larmes et sanglots. Aussitôt qu'elle put se lever, elle déclara bravement qu'elle prendrait le deuil, et elle le prit en effet. Une bonne amie lui adressa quelques réprimandes sur cette escapade ; mais comme le noir lui seyait à ravir, Mme de Sainte-Ursule tint bon, et le porta pendant trois ou quatre jours, incognito. Au bout de la quinzaine on lui fit violence pour la conduire au concert ; après trois semaines, elle voulut bien consentir à faire un peu de toilette pour aller à l'Opéra, et le mois ne s'était pas écoulé qu'elle dansait au bal.

Il est vrai que le bal se donnait à l'ambassade d'Autriche, et que ce n'était qu'un déjeuner dansant.

Le protégé de M. de Sauve se montra fort assidu auprès de Mme de Sainte-Ursule pendant tout le carnaval; durant le carême, quelques personnes en firent la remarque.

Ils s'aimèrent aux derniers concerts, et se marièrent aux premiers lilas.

FIN

TABLE

POINT ET VIRGULE

OUVRAGES DE M. GUSTAVE CLAUDIN

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

PALSAMBLEU, 1 vol.. 50 c.

Sous presse

LE PETIT-FILS DU DOCTEUR PANGLOSS, 2 volumes.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

GUSTAVE CLAUDIN

POINT ET VIRGULE

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1860



LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE DE POINT ET VIRGULE

J'ai inscrit ce titre sur la couverture à défaut d'autre, et parce que mes devanciers avaient accaparé toutes les appellations qui pouvaient être données à une série de nouvelles éparses, réunies dans un même volume. On a déjà vu paraître : *Un diamant à douze facettes, un Salmis de nouvelles, le Décaméron, Six aventures*, *Contes et nouvelles sans prétention, les Vieilles lunes, les Contes d'hier et d'aujourd'hui*, *Tout*

ce qu'il vous plaira, et une foule d'autres volumes de ce genre dont les titres sont effacés de ma mémoire.

Il y a un public bon et indulgent qui rôde sans cesse à côté des librairies, guettant attentivement toutes les nouveautés qui poussent dans ces étalages qu'on pourrait appeler les serres chaudes de l'imagination. C'est sur ce public-là que je compte.

Il est composé en grande majorité de femmes, parce que notre grand'mère Ève a transmis à toutes ses filles le sentiment de la curiosité. Et puis, dans notre état social, il reste à la femme, bien plus qu'à l'homme, le temps nécessaire pour lire. La lecture est pour ces êtres charmants que nous délaissons une impérieuse nécessité. Les femmes restent au logis, et ne vont pas comme nous à la chasse, au cercle, et dans une foule d'autres endroits où nous ne croyons pas prudent de les conduire.

Aussi il faut les voir chaque jour accourir à la *Librairie Nouvelle* fureter dans les cases et dans les rayons, et feuilleter avec leurs jolies mains les volumes entortillés dans une bande de papier portant ces mots : VIENT DE PARAITRE. Les commis de la mai-

son sont dispensés de leur offrir le catalogue. Elles le connaissent par cœur. Elles savent à quelle édition en est arrivé *l'Amour* de M. Michelet, que l'*Ensorcelée* de M. Barbey d'Aurévilly contient 350 pages, et que *la Femme de vingt-cinq ans* du spirituel M. Xavier Aubryet est divisé en tout petits chapitres.

Il y en a parmi elles qui ont dévoré tous les romans édités depuis 1830. Toutes les péripéties imaginaires ont passé par leur cervelle, de la même façon qu'elles ont fait défiler sur les points culminants de leurs bonnets les rubans inventés par les fabricants de Saint-Étienne. Autrefois elles payaient un franc de location pour un ouvrage en quatre volumes; à présent, pour la même somme, elles peuvent acheter cet ouvrage, le lire, et le prêter ensuite à leurs amies.

La lecture des romans a le même attrait pour les femmes de toutes les classes. On lit dans les mansardes, comme dans les plus somptueuses demeures. Il y a encore des grisettes qui, après avoir travaillé toute la journée, passent une partie de la nuit à lire des romans. La Société des gens de lettres devra songer quelque jour à exprimer sa gratitude à ce

public indulgent et fidèle, qui accepte sans murmurer et sans critiquer toutes les énormités qu'on lui sert.

Les histoires réunies dans ce volume sont très-courtes, et destinées aux gens pressés.

On me pardonnera de défendre les données sur lesquelles elles ont été écrites. Je suis de l'école du cœur. Je crois que dans le roman les amoureux doivent être bien tendres, pleins d'illusions, et habiter au milieu d'horizons couleur de rose. Je crois aussi qu'il faut bannir du roman les problèmes posés par la misère et par toutes les infortunes de ce monde, dont la solution appartient de droit à l'Académie des sciences morales et politiques. Les bossus, les difformes, les pauvres, les gens en haillons ne sauraient jamais être mis en scène, parce qu'avant tout le roman doit charmer, et éviter surtout les digressions qui le font dégénérer en sermon, en réquisitoire, en considérant d'arrêt, ou en débat législatif. Le jour où les utopies des rêveurs seront devenues des institutions, et où la société aura été installée dans le paradis que ces messieurs prédisent, c'en sera fait du roman; parce qu'alors chacun pouvant

offrir à ses passions ce qu'elles souhaitent, il en résultera une félicité générale, un calme serein, qui feront taire les battements du cœur et les divagations de l'esprit. Et en attendant la venue de ce jour fortuné... etc., etc., etc...

Mais je m'aperçois un peu tard que je marche dans les plates-bandes de la métaphysique. Je m'arrête en demandant humblement pardon au lecteur d'avoir abordé un sujet aussi obscur, et à propos duquel les hommes se disputeront toujours.

POINT ET VIRGULE

ROMÉO II

Dans le salon d'un des magnifiques châteaux qui sont semés çà et là autour de la ville de Blois, se trouvaient réunis un monsieur et une dame approchant tous les deux de la cinquantaine. Ils se livraient au dialogue suivant :

— Ainsi, ma sœur, vous me dites que votre médecin a déclaré que votre fille Valentine pouvait sans inconvénient essuyer la présence de son cousin Mathieu ?

— Oui, mon frère, le moment est venu de mettre en présence ceux que nous projetons d'unir. Ils sont

prêts tous les deux à goûter le bonheur que nous leur souhaitons, grâce à mes précautions maternelles, qui vous ont fait tant de fois sourire ; Valentine et Mathieu seront des époux bien assortis.

— Je puis donc écrire à mon fils Mathieu d'accourir, et lever la défense qui lui est faite depuis cinq ans d'entrer dans la maison de son père...

— Et de sa tante, interrompit la dame, car nous sommes ici tous les deux chez nous.

— C'est vrai, ma sœur. Je vous quitte et je vais écrire à Mathieu.

Il importe, avant de poursuivre mon récit, de jeter un peu de lumière sur nos personnages.

L'un était M. Duprat, veuf depuis longtemps d'une femme qu'il avait beaucoup aimée, et dont il avait un fils unique appelé Mathieu. M. Duprat possédait cinquante mille livres de rente ; il passait dans le pays pour un parfait honnête homme. En politique il était conservateur, bien qu'il prisât son tabac dans une tabatière ornée d'un portrait du général Foy, et qu'il eût décoré son cabinet d'une gravure représentant le serment du Jeu de Paume. D'une élégance qui lui avait valu dans son printemps le titre de *dandy*, il en était arrivé à la redingote de castorine et aux souliers de daim noir.

La dame avec laquelle il causait était sa sœur, âgée comme lui d'environ cinquante ans, veuve de M. Ca-

simir, mort à la fleur de l'âge, et mère d'une belle et unique jeune fille appelée Valentine. Mme Casimir possédait une fortune égale à celle de son frère.

M. Duprat et Mme Casimir avaient, depuis plus de dix ans, renoncé à convoler en secondes noces, et cette résolution une fois prise, ils avaient formé deux autres projets, celui de vivre ensemble, et celui d'unir Mathieu à Valentine, lorsque le moment serait venu. Tout contribuait d'ailleurs à rendre ce mariage possible, puisque Mathieu n'avait que six ans de plus que sa cousine.

Mme Casimir avait sur toutes les choses de ce monde une manière de voir tout à fait particulière, qui la faisait murmurer sans cesse contre nos mœurs actuelles. Tout ce qui se passait autour d'elle lui faisait regretter le temps passé. La façon dont les mariages se concluent à présent la mettait dans des fureurs épouvantables, qui se terminaient toujours par cette phrase : « Certainement je veux bien que Mathieu épouse ma Valentine, mais à la condition qu'il briguera sa main comme une récompense, et que des soupirs bien tendres échappés de sa poitrine trahiront l'émotion de son cœur. »

Comme son frère était chargé de l'administration de sa solide fortune, elle pouvait se consacrer entièrement à sa fille, et méditer tout à son aise le programme de la félicité qu'elle rêvait pour cette chère

enfant. Une seule personne obtint la faveur d'être son confident pour cette sérieuse préparation : ce fut son médecin, le docteur Barbé, brave homme, vivant en dehors de toutes les Facultés et exerçant la médecine en vertu de problématiques diplômes ; mais, à défaut de grades académiques bien prouvés, il avait pour lui une longue expérience. C'était lui qui avait mis Valentine au monde ; il prétendait connaître par cœur le tempérament de cette intéressante sensitive, qu'il disait avoir sauvée deux fois, lors de sa coqueluche et lors de sa dentition. Mme Casimir était d'ailleurs parfaitement de son avis ; aussi, dans les moments d'épanchements, disait-elle à son médecin : « J'ai donné le jour à ma fille, mais c'est vous qui le lui avez conservé ! »

Or, Mme Casimir ayant fait part à M. Barbé du projet qu'elle avait formé de donner à Valentine son cousin Mathieu pour mari, lui demanda quels étaient l'ordre et la marche à suivre pour mener à bonne fin un acte aussi important.

M. Barbé, après mûre réflexion, lui avait prescrit de ne marier Valentine qu'à dix-huit ans révolus, afin de ne point devancer la nature et de ne pas détruire en herbe ces trésors qui, bien ménagés, doivent assurer pendant vingt ans au front qui les possède ce qu'il appelait, dans sa rhétorique de docteur, le sceptre de la beauté.

Il n'y avait rien d'extraordinaire dans cette prescription, mais, par malheur, M. Barbé ne s'en était point tenu là ; il avait exigé que Mathieu cessât de voir sa cousine pendant les cinq années qui devaient précéder leur union, seul moyen, selon lui, pour qu'au jour du mariage les deux fiancés pussent être amoureux l'un de l'autre. Enfin, il avait prescrit, tout en maintenant l'isolement, qu'on parlât souvent à Valentine de son cousin, afin d'agir sur cette fibre délicate de la femme qui s'appelle la curiosité.

M. Barbé, pour prévenir les objections qu'un tel système aurait pu soulever, l'avait présenté ainsi à Mme Casimir :

— Si vous permettez à ces deux fiancés de jouer sans cesse ensemble, ils franchiront à leur insu la limite qui sépare l'enfance de la jeunesse, et il leur sera impossible de substituer la galanterie des amoureux au sans-façon des gamins. Mathieu ne verra dans Valentine qu'une petite fille qu'il tyrannise, et Valentine dans son cousin qu'un despote voulant faire marcher ses poupées au son du tambour. Le seul moyen de remédier à ces inconvénients, c'est l'absence. Or, Valentine devant se marier à dix-huit ans, il faut, dès qu'elle aura atteint sa treizième année, que Mathieu la quitte et s'en aille demander à Paris le complément de son éducation.

Ce plan, adopté sans appel par Mme Casimir, fut

soumis à M. Duprat; il fallut l'accepter. Mathieu fut conduit à Paris : on lui recommanda d'être studieux, de lire les bons livres, de méditer les graves penseurs, et surtout de ne se gâter ni l'esprit ni le cœur par la lecture des romans. Après ce chapitre de morale auquel tous les pères attribuent la vertu de préserver leurs enfants des embûches du démon, Mathieu avait été installé à Paris, au premier étage d'un hôtel de la rue Christine.

Væ soli! dit l'Écriture dans sa sagesse. C'était sans doute pour la plus grande gloire d'une fleur d'innocence que Mathieu se trouvait éloigné du foyer paternel; mais ce sacrifice, quelque méritoire qu'il fût, ne le préserva pas du péril inhérent à sa situation. Passionné pour la lecture, il ne s'en alla point comme les autres dépenser l'activité de sa jeunesse au milieu des tumultes; il s'abîma sur les livres, et découvrit dans leurs muets replis des sirènes bien autrement redoutables que celles qu'il eût pu rencontrer à la Chaumière ou à l'Opéra.

Lorsqu'il reçut, après cinq ans d'absence, cette lettre de son père qui l'engageait à venir le retrouver, il éprouva, en obéissant à cet ordre, plus d'étonnement que de joie. Il partit, parce qu'on le lui ordonnait; mais, s'il avait consulté l'état de son esprit et de son cœur, il serait resté.

L'image de sa cousine, qu'il avait presque totale-

ment oubliée, ne pouvait, ainsi qu'on va le voir d'ailleurs, influer en aucune façon sur lui.

Il ne faudrait point croire que Mathieu fût un être insensible. Il était au contraire très-passionné, très-enthousiaste ; seulement son enthousiasme à lui pouvait être confondu avec l'indifférence. Un observateur seul aurait pu assigner une cause à son attitude étrange, et deviner par suite de quel vice de direction il en était arrivé à l'espèce de torpeur qui le dominait à ce point de ternir son regard, et d'étendre sur son extrême jeunesse un reflet de caducité.

Mathieu, vivant seul, n'avait confié à personne le secret de son esprit, et en allant chez son père, il se promettait bien de lui cacher ce secret plus hermétiquement encore qu'aux autres. L'état d'absorption dans lequel il était plongé était tel, qu'il ne se demandait plus depuis longtemps pourquoi on le tenait éloigné de son père et des siens, pas plus qu'il ne songeait à s'expliquer pourquoi on le relevait de l'exil. Il ne se plaignait pas d'ailleurs, et se trouvait très-heureux de vivre et de pouvoir se consacrer tout entier à une sorte de contemplation mystérieuse, source infinie pour lui de jouissances et de consolations.

Mais sous le toit paternel, où tout se mettait en fête pour le recevoir, on ne soupçonnait aucunement cette attitude étrange.

Mme Casimir, pour mettre le comble à l'éblouissement que Mathieu, selon elle, devait éprouver en contemplant sa cousine, avait paré Valentine comme une châsse. Une toilette combinée avec une habile couturière avait été faite exprès pour la circonstance. On avait opté pour une robe blanche, couleur de l'innocence ; on y avait ajouté quelques fleurs. Malgré cette extrême simplicité, Valentine était charmante. Il y avait tant de modestie dans sa tenue, tant de grâce dans son sourire, qu'on l'eût prise pour une strophe au printemps. Les boucles de ses beaux cheveux noirs séparés sur le front, et encadrant ses joues pâles à force d'être blanches, la faisaient ressembler à ces adorables figures que les poëtes inspirés nous font entrevoir dans les ballades.

Sa mère, en extase devant elle, la regardait avec une sorte de fierté qui semblait dire : « Mon cher neveu, Paris est bien grand, les femmes y sont bien élégantes, mais c'est en vain que vous y chercheriez quelque chose d'aussi parfait que ma fille. »

Valentine fut présentée à son oncle, M. Duprat, qui lui dit sans aucun préambule qu'il la trouvait accomplie.

— Vous comprenez, mon frère, lui disait Mme Casimir, que ma fille comblera certainement tous les vœux de votre fils. J'ai bien voulu consentir à condamner Mathieu à l'exil ; mais, en agissant ainsi, je

ne me proposais d'autre but que d'augmenter son bonheur. Voilà son trésor; je suis prête à le lui donner. Qu'il arrive, ce cher enfant, et je me jette dans ses bras !

M. Duprat, partageant l'enthousiasme de sa sœur, attendait Mathieu avec impatience, et expédiait à sa rencontre tous les messagers dont il pouvait disposer.

Plus heureux que ma sœur Anne, le troisième messager revint tout essoufflé annoncer que M. Mathieu était arrivé. Cinq minutes après, il pénétrait dans le salon, où les trois personnages l'attendaient sous les armes.

Mathieu, d'un air grave et solennel, se jeta dans les bras de son père et l'embrassa avec effusion. Ce fut ensuite le tour de sa tante, puis celui de sa cousine.

— Je suis heureux, leur dit-il, très-heureux de vous revoir.

Les jeunes gens de province qui reviennent de Paris portent d'ordinaire un cachet de coquetterie puisé au contact des élégances qu'on coudoie dans cette grande ville. Ils sont habillés selon la dernière mode, coiffés témérairement et très-initiés aux licences permises de la galanterie. Mathieu n'avait subi nulle métamorphose ; il était mal mis et comme perdu au milieu des herbes de la beauté du diable

de son printemps masculin. Ses cheveux et sa barbe étaient incultes, et sa taille égarée dans l'ampleur exagérée d'un paletot-sac. Ce n'était ni un jeune homme ni un amoureux ; il ressemblait bien plus à un séminariste grisé de théologie et repassant *la Somme de saint Thomas d'Aquin.*

Mme Casimir et M. Duprat le regardaient avec de grands yeux étonnés. Quant à Valentine, son étonnement n'était pas moins grand.

Tout d'abord, ils considérèrent cette étrange attitude comme le résultat des fatigues du voyage ; mais cette illusion ne fut plus permise le lendemain matin, lorsque Mathieu, venant se mettre à table pour déjeuner, apparut aussi gauche et aussi froid que la veille.

Mme Casimir, à bout de patience, éclata et pria son frère de questionner Mathieu sur son indifférence.

— Que signifie, lui dit M. Duprat, l'engourdissement dans lequel tu es plongé ? Est-ce que tu n'es pas heureux de nous revoir ?

— Si, mon père, je suis très-heureux de me retrouver auprès de vous.

— On ne le dirait pas, reprit Mme Casimir. Tu es d'une froideur glaciale qui me désole, et que n'ont pu tempérer les charmes de ta cousine. Est-ce que tu ne trouves pas Valentine assez belle ?

— Valentine est charmante !

— Je veux bien croire à la sincérité de tes paroles, dit M. Duprat, mais si tu trouves Valentine charmante, pourquoi ne la regardes-tu pas? Tu es avec elle d'une indifférence bien faite pour l'offenser.

Mathieu accepta ce reproche et ne répondit pas.

Son silence acheva d'exaspérer Mme Casimir. Elle saisit Valentine par la main et sortit avec elle, laissant le père et le fils en tête à tête.

M. Duprat, faisant appel à sa sagacité et à son tact de père de famille, essaya de laisser entendre à Mathieu le projet qu'il avait formé. Il disserta longtemps sur la beauté de Valentine, sur son éducation, sur son caractère et sur sa fortune, et, en guise de péroraison, il lui dit que, d'accord avec sa tante, il la lui destinait pour femme. Il avait compté là-dessus pour faire cesser le laconisme de Mathieu.

Mathieu l'écouta sans la moindre émotion, et pour toute réponse il dit à son père qu'il ne pouvait épouser sa cousine.

— Et pourquoi cela? dit M. Duprat.

— Parce que je ne l'aime pas, dit Mathieu, et parce que mon cœur appartient à une autre.

Malgré les injonctions les plus pressantes, M. Duprat ne put obtenir de son fils qu'il le fixât au sujet de la belle qui l'aveuglait à ce point de le laisser insensible aux charmes de sa cousine. Il fut obligé de

rompre l'entretien sans rien savoir. Son esprit, aux prises avec ce mystère, enfanta mille inquiétudes. Déjà il voyait son fils destiné à devenir la proie d'une de ces affections morales bien plus redoutables que les maladies du corps, en ce que contre celle-là on n'élève de médecins dans aucune Faculté. Les idées les plus bizarres lui passèrent par la tête. L'isolement trop absolu qu'on avait imposé à Mathieu pouvait être la cause et presque l'excuse de quelque attachement ridicule et nuisible qu'il lui serait peut-être impossible de briser, sans faire le désespoir de celui qu'il voulait sauver. Si on ajoute à cette inquiétude l'embarras qu'il éprouvait à instruire Mme Casimir de ce qu'il venait d'apprendre, on se fera une juste idée de sa situation.

Mme Casimir, ne le voyant pas revenir, vint au-devant de lui.

— Eh bien, qu'avez-vous à m'apprendre?

— Rien de satisfaisant.

— Mais enfin pourquoi Mathieu est-il plongé dans une pareille torpeur?

— Parce qu'il aime...

— Une autre fille que la mienne? Mais c'est impossible ; c'est injurieux, c'est inconvenant.

— C'est tout ce que vous voudrez, mais c'est comme cela.

— Eh bien, j'en prends mon parti. Appelez Ma-

thieu; je veux lui dire ce que j'ai sur la conscience.

Mathieu, toujours aussi calme qu'auparavant, apparut devant sa tante exaspérée. Ce contraste rappelait celui de la mer en fureur avec le rocher contre lequel ses vagues viennent se briser. Il essuya les éclairs de ses imprécations sans se départir du respect qu'il devait à un grand parent; il écouta sans le moindre murmure la série des suppositions plus ou moins blessantes qui furent données pour cause à son indifférence, et il laissa sa tante lui reprocher, tant que cela lui fit plaisir, d'avoir prostitué son cœur à quelque indigne fille de marbre.

Lorsque son ardeur belliqueuse se fut un peu calmée, Mathieu se contenta de dire, pour sa justification, que le violent amour qu'il avait conçu ne le déshonorait pas. Malgré tous les efforts tentés, on ne put obtenir de lui aucune indication plus précise.

Afin de prévenir le retour d'une pareille scène, Mathieu pria son père de le laisser retourner à Paris. Il s'approcha de sa cousine avec une attitude toute respectueuse, et, après lui avoir baisé la main, il la pria de lui pardonner de ne la point aimer, promettant de lui expliquer plus tard la cause de sa conduite. En achevant ses excuses, il laissa tomber sur la main de sa cousine une grosse larme, comme l'amour quelquefois et le fanatisme toujours sont seuls capables d'en faire répandre.

Valentine, comme toutes les jeunes filles qui ont été soumises à une éducation trop sévère, ne comprit pas un seul mot de ce qui se passait. On lui avait vaguement dit que son cousin pouvait devenir son mari; mais ce n'était pour elle qu'un détail auquel son esprit accordait moins d'importance qu'à la belle toilette qu'elle avait mise ce jour-là. Elle ne fit aucun reproche au pauvre aveugle qui ne savait pas l'apprécier, et, clémente autant que le soleil de M. Lefranc de Pompignan, elle se contenta de jeter un beau sourire, en signe de pardon, sur son obscur blasphémateur.

Mathieu quitta la maison de son père presque furtivement et sans dire adieu à personne.

Mais Mme Casimir, qui dans les grandes occasions avait coutume de consulter son médecin, alla le trouver, et soumit à sa sagacité le phénomène d'indifférence auquel elle venait d'assister.

Lorsqu'ils ne comprennent rien à ce qu'on leur demande, les médecins feignent de n'éprouver aucune surprise. M. Barbé, après avoir écouté les longues fureurs de sa cliente, lui donna l'assurance que dans cinq jours il lui expliquerait la cause de la froideur de Mathieu, et qu'il pousserait la précision jusqu'à mettre à nu devant elle le cœur de ce jeune insensé.

Il suffisait pour cela d'écrire à un de ses vieux amis,

médecin à Paris, et très-versé dans les problèmes du cœur. Ce dernier s'appelait le docteur Pétrus.

M. Duprat et Mme. Casimir donnèrent tout pouvoir au docteur Pétrus d'observer Mathieu, d'analyser la passion mystérieuse qui le rendait si rebelle à leurs projets de famille; on lui délégua même toute autorité pour prescrire un régime ou pour infliger une punition.

A peine averti, le docteur Pétrus se mit en campagne. Comme il n'était pas connu de Mathieu, il lui fut, par cette raison, d'autant plus facile de le surprendre. Il se présenta chez lui, dans son domicile d'étudiant, situé dans l'hôtel de la rue Christine.

Il le trouva lisant un livre qui paraissait absorber toute son attention. Il ne se fit point connaître, et assigna pour but à sa visite un motif insignifiant. Il fit à Mathieu plusieurs questions assez vagues, auxquelles ce dernier répondit, sans soupçonner aucunement qu'il se trouvait en face de l'homme chargé de sonder les replis de son cœur.

Le docteur Pétrus, en sortant de cette première entrevue, écrivit à la famille une lettre ainsi conçue :

« J'ai vu le malade que vous m'avez confié. Je ne
» puis préciser encore la nature de sa maladie, mais
» je suis sur la trace de ce que je cherche.

» Mathieu lisait *Roméo et Juliette*. Ce symptôme est » grave !... Cependant je crois la guérison certaine. »

On devine d'avance que cette explication fut de l'hébreu pour Mme Casimir et pour M. Duprat. Quant au docteur, il affirma qu'il saisissait toute la portée de cette lettre.

Il importe, avant que d'aller plus loin dans ce récit, de dire quelques mots du docteur Pétrus. C'était un homme d'environ soixante ans. Il avait les yeux vifs, la bouche pincée et la tête chauve, à l'exception toutefois d'une zone de cheveux blancs qui l'encadraient en manière d'anneau de Saturne. Comme médecin, il négligeait les maladies du corps, et, depuis longues années, il ne traitait exclusivement que celles de l'esprit. Une académie de province lui avait décerné une couronne pour un long traité consacré au spleen et à la folie, dans lequel il avait eu l'audace d'assigner une forme et une place à l'âme dans le corps humain.

Dès le lendemain de sa première visite à Mathieu, le docteur Pétrus avait acquis la certitude que cet esprit malade avait coutume de s'en aller chaque jour à la bibliothèque de la rue Richelieu, et d'y lire sans cesse et toujours la pièce de Shakespeare intitulée *Roméo et Juliette*. Il se rendit lui-même à la bibliothèque, et, dans ce qu'on appelle la salle du *Zo-*

diaque, il découvrit, au milieu des esprits studieux penchés sur des livres, Mathieu qui, plus absorbé que tous ses voisins, dévorait *Roméo et Juliette*. Un employé de la bibliothèque certifia que, depuis plus de deux ans, Mathieu venait chaque jour s'installer à la table où il était assis, et lire ce même livre.

Il observa avec une grande attention les émotions que cette lecture faisait passer sur la figure de Mathieu, et, en peu d'instants, il fut fixé sur la véritable cause qui le portait à consacrer, pour ainsi dire, toute sa force vitale à cette méditation uniforme.

Le jour suivant, il revint à la bibliothèque, bien certain de retrouver Mathieu à la même place, et bien décidé, cette fois, à l'aborder et à commencer l'opération à l'aide de laquelle il devait le guérir.

— Jeune homme, dit-il à Mathieu en lui frappant doucement sur l'épaule, pourquoi lisez-vous toujours ce même livre?

Mathieu, comme réveillé en sursaut, resta un moment interdit, il jeta les yeux sur son interrupteur, puis les baissa et continua sa lecture.

Alors le docteur, insistant, le pria une seconde fois de lui dire pourquoi il lisait sans cesse *Roméo et Juliette*.

— Répondez-moi, je vous en prie, et songez que, si vous ne me dites pas la vérité, je la dirai pour

vous. Je sais tout ce qui se passe dans votre esprit et dans votre cœur.

— Vous êtes donc un sorcier, monsieur! reprit Mathieu.

— Peut-être bien ; ce qui ne m'empêche pas d'être aussi votre ami, ainsi que vous ne tarderez pas à le reconnaître. Ne voyez en moi ni un importun, ni un indiscret qui se propose de divulguer et de profaner la pensée mystérieuse, l'attrait caché que vous trouvez dans un culte trop fervent pour une image insaisissable, dont l'influence sur vous est telle, qu'elle vous a fait tout oublier ici-bas.

Ces paroles, jetées sans préambule, impressionnèrent vivement Mathieu, qui ne pouvait s'expliquer comment il se faisait qu'un étranger pût être si bien initié à un secret qu'il ne croyait connu de personne.

— Mais comment avez-vous pu ravir mes secrets? dit-il au docteur ; la conscience est un sanctuaire où il n'est pas permis d'entrer. Éloignez-vous, monsieur.

— *Vade retro, Satanas!* reprit ironiquement le docteur.

— Je ne dis pas cela, par la raison que je ne crois pas au diable, dit Mathieu.

— Vous avez peut-être tort. Le diable, ici, serait en force, ajouta le docteur ; car j'aperçois Voltaire

et là tout près Montaigne... Mais laissons ces idées-là de côté, et revenons à vous. Je vous disais que j'étais votre ami, et que, loin de vouloir vous tourmenter, je venais au contraire vous apporter des encouragements et des consolations. Écoutez-moi un instant, et vous aurez bientôt la preuve de ma sincérité. A force de lire le livre qui est là, ouvert comme un gouffre sous vos yeux, vous êtes devenu la proie du vertige et vous vous êtes passionné fanatiquement pour Juliette. Cet amour insensé pour une ombre a eu la puissance de vous rendre insensible à tout ce qui vous entoure. Vous soupirez pour une vaine image et vous passez, sans les regarder, à côté des belles filles que vous rencontrez dans le monde. La fiction capricieuse d'un poëte règne despotiquement dans votre cœur, et vous inflige le supplice intolérable de rêver sans cesse un paradis dans lequel vous n'espérez pas pouvoir jamais entrer.

Mathieu se sentit troublé.

— Ne cherchez pas, reprit le docteur, à me cacher la vérité; je vous répète que je sais tout ce qui se passe dans votre cœur et dans votre esprit; vous n'êtes d'ailleurs pas le premier que je sois allé chercher dans le labyrinthe où vous êtes égaré, et où vous succomberiez si je ne vous tendais une main secourable. Ah! l'idéal est une belle chose, mais un ange seul a le droit de placer le sien dans le ciel. Je

vais vous dire comment cet amour insensé a surgi dans votre esprit. Lorsque la chaleur de vos vingt ans vous eut imposé le besoin d'aimer, vous avez établi une comparaison entre les femmes chantées par les poëtes et les filles habillées par les couturières; vous avez donné la préférence aux premières. C'est alors que, prenant en égale pitié la grisette des mansardes et les grandes dames des châteaux, vous vous êtes retiré dans un monde peuplé par le caprice des poëtes. A partir de ce moment, vous n'avez plus salué vos voisines, et vous avez éprouvé le besoin impérieux de vous trouver sans cesse en compagnie de la Marguerite de Faust, de la Charlotte de Werther, de la Clarisse de Lovelace, de la Juliette de Roméo, et de quelques autres fiertés. En face de toutes ces tentations, vous vous êtes pris pour le Grand Turc dans son sérail, et c'est à Juliette que vous avez jeté le mouchoir. Je vous félicite de ce choix, et je reconnais qu'il est plein de poésie. Vous avez cherché Juliette sur la terre, mais, hélas! c'est en vain que vos regards ont demandé aux femmes parmi lesquelles nous pouvons choisir les joues pâles, les cheveux noirs et les yeux vifs de votre idole. Déçu de ce côté, vous vous êtes retourné vers le livre de Shakespeare, qui seul était capable d'accuser avec netteté la silhouette de votre caprice. Ce livre n'offrait, il est vrai, à vos désirs qu'une ombre

fugitive; mais cette ombre était encore préférable au néant où vous retombiez dès que vous ne lisiez plus. L'habitude, venant au secours de la passion, vous a conduit à l'état misérable où vous êtes en ce moment. Osez nier que je ne viens pas de raconter avec exactitude le roman de votre cœur?

La trompette du jugement dernier se serait fait entendre pour Mathieu, qu'il n'aurait pas été plus troublé qu'il le fut par ce discours. Emporté par une sorte de force convulsive, il saisit la main du docteur et lui dit en frémissant :

— Vous êtes le diable! j'ai peur! Éloignez-vous, ne m'emmenez pas sur la montagne!

— Présomptueux, reprit le docteur, je ne suis pas le diable; mais cela ne m'empêchera pas de vous tenter, car apprenez que, si je veux bien y consentir, vous pourrez obtenir un rendez-vous de Juliette et vous trouver seul avec elle.

Il n'existe pas de mots pour peindre la joie et la béatitude qu'éprouva Mathieu en écoutant ces paroles. Il jeta sur le docteur de grands yeux remplis de surprise, d'étonnement et de doute. Après un instant de silence, il dit au docteur :

— Ne jouez pas avec ma passion; elle est insensée, j'en conviens, mais réelle, très-réelle. Plaignez-moi, monsieur, et, au lieu de vous divertir avec la fatalité qui m'accable, indiquez-moi plutôt le moyen de m'y

soustraire et de retrouver le calme d'esprit après lequel en vain j'aspire de toute la force de mon âme.

Mathieu avait prononcé ces paroles avec un ton modeste et suppliant qui eût impressionné le démon lui-même.

Le docteur en fut frappé. Ce ton lui fit comprendre à quel point le pauvre esprit malade dont il entreprenait la guérison était dominé par la passion bizarre qu'il avait conçue. Pour continuer sa tâche, il reprit ainsi :

— Je ne doute nullement de votre amour pour une ombre gracieuse; je le crois très-sincère et très-capable de vous rendre malheureux, et, je le répète, je vous offre le moyen de mettre un terme à vos souffrances. Ayez foi en moi, et je vous ferai voir Juliette.

— Mais cela est impossible, reprit Mathieu avec animation.

— Calmez-vous, jeune homme : je vous demande de faire acte de foi, et vous répondez à mon offre par un violent accès de doute. Nous ne pourrons jamais nous entendre. Soyez plus calme, et écoutez bien ce que je vais vous dire.

Mathieu se prit à sourire; il donna l'assurance au docteur qu'il était prêt à l'écouter avec une attention poussée jusqu'au recueillement.

— Oui, vous verrez Juliette cette nuit, à cette

place, si vous acceptez l'épreuve à laquelle je vais vous soumettre.

— Pour voir Juliette, j'oserai tenter tout ce que vous ordonnerez.

— Vous la verrez, dit le docteur, sans qu'il soit nécessaire de vous embarquer dans une expédition périlleuse. Vous viendrez cette nuit ici, à deux heures du matin. Tout d'abord, je dois vous prévenir du spectacle étrange qui se présentera à vos yeux. Une bibliothèque, c'est le cimetière des intelligences. Les cendres de tous les auteurs qui ont écrit les volumes placés sur ces rayons sont dispersées on ne sait où, mais leur esprit est resté là. Il voltige la nuit comme des feux follets sur la couverture de leurs œuvres, et prend la forme des personnages qu'ils ont rêvés. Allez devant les œuvres de Cervantes, et vous verrez don Quichotte et Sancho Pansa; allez devant les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, vous verrez la belle et tendre Virginie; enfin, passez devant Shakespeare, et vous verrez Juliette.

Ce nom fit tressaillir Mathieu. Transporté, hors de lui, il supplia le docteur de continuer.

— Oui, reprit le docteur, ceux auxquels Dieu a donné le génie ont le pouvoir de créer des êtres qui naissent au milieu des extases de leur esprit. Les brutes qui n'ont pas d'esprit s'adressent à leurs femmes pour arriver au même résultat. Les brutes

et leurs enfants vivent peu, et rentrent dans le néant sans laisser la moindre trace sur la terre. C'est ainsi que le moyen âge et les temps qui nous ont précédés ont été probablement émaillés d'honnêtes et obscurs épiciers qui se sont appelés M. Durand ou M. Ledoux. Ils ont existé, c'est vrai. Que reste-t-il d'eux? Rien, absolument rien. Mais les enfants créés par les hommes de génie sont immortels. Juliette, que vous aimez et que vous verrez, vivra toujours. Il en sera de même de Virginie, d'Esméralda, d'Armide et de tant d'autres. Leur origine explique leur immortalité. On dit, en parlant des anciens poëtes, qu'ils ont chanté; on devrait dire qu'ils ont créé. Ils flanquaient le personnage réel d'un personnage sorti tout entier de leur esprit, c'est l'un portant l'autre qu'ils sont parvenus jusqu'à nous. Que serait Numa Pompilius, que les Romains ont touché, sans Égérie que les Romains n'ont jamais vue?

Au milieu du silence de la nuit, alors que les portes de cette bibliothèque sont fermées et que les gens studieux sont partis, tous les personnages contenus dans les pages des livres s'échappent en flammes; ils courent en zigzag sur les couvertures, ils errent dans ces vastes salles comme les âmes dans le purgatoire. Pour arriver cette nuit jusqu'à Juliette, vous passerez à travers les rangs de cette cohorte. Il vous faudra marcher d'un pas ferme et assuré; si vous aviez peur,

si vous hésitiez, tout fuirait à votre approche, et Juliette, sourde à vos prières, se réfugierait au fond des pages de ce livre que vous avez lu et feuilleté si souvent, et où vous avez puisé ce bizarre et violent amour qui vous rend si malheureux. Je vais vous donner un talisman avec lequel vous pourrez pénétrer ici cette nuit, sans qu'aucun obstacle ni qu'aucun gardien puisse arrêter vos pas, ni vous troubler dans ce que j'appellerai votre pèlerinage vers l'idéal. Vous pourrez tout à votre aise contempler la silhouette charmante qui vous fait rêver tout éveillé, et qui a porté le trouble dans votre esprit à ce point de vous rendre insensible à la beauté de la jeune cousine qu'on vous destinait pour femme. Vous êtes passé devant elle sans daigner même la regarder; vous l'avez fuie, pour revenir tout entier au culte étrange d'une image inconnue!

— Ne me parlez pas de ma cousine, monsieur, reprit Mathieu. J'aime Juliette, je n'aimerai jamais qu'elle. Je crois à votre puissance et à vos promesses. Donnez-moi le talisman dont vous m'avez parlé, afin que, cette nuit, je puisse venir me prosterner à ses pieds, et trouver pendant quelques instants une trêve à mes souffrances. Je crois fermement, je le répète, à tout ce que vous m'avez dit, et je jure de faire scrupuleusement ce que vous m'avez prescrit; mais songez que, si vous m'avez trompé, j'en tirerai

vengeance, et que, malgré vos cheveux blancs, je vous demanderai raison d'avoir abusé de ma crédulité et de vous être fait un jouet de mon amour.

Le docteur tira de la poche de son habit une petite branche de rameau d'or qu'il remit à Mathieu.

— Ce soir, lorsque vous rentrerez chez vous, lui dit-il, vous respirerez cette fleur, et vous la placerez ensuite près du lit sur lequel vous vous étendrez pour dormir, en attendant qu'arrive l'heure de venir à la bibliothèque. Une fois entré dans la salle du Zodiaque, vous marcherez sans hésitation et sans peur, en tenant votre rameau à la main. Vous pourrez, chemin faisant, parler avec les personnages qui ne manqueront pas de vous regarder avec curiosité. Allez, et si vous aimez Juliette autant que vous le dites, vous aurez la force de supporter l'épreuve à laquelle vous voulez bien vous soumettre.

Ce dialogue étrange avait lieu entre le docteur Pétrus et Mathieu au milieu de la foule studieuse qui compose le public des bibliothèques, et tout près d'un étudiant aux longs cheveux qui lisait les Grands Hommes de Plutarque, et d'une petite dame occupée à rechercher dans l'histoire des costumes l'origine de la crinoline. Au moment où le docteur remettait à Mathieu son talisman, un garçon de salle, frappant sur la couverture d'un livre comme sur une cymbale, prévenait le public que l'heure de fermer la biblio-

thèque était sonnée. Les lecteurs se levèrent, firent des cornes à la page pour marquer l'endroit où ils en étaient restés, et se retirèrent.

Mathieu sortit également.

Le hasard l'emporta dans la rue; il marcha devant lui sans but, sans direction, ne s'apercevant pas qu'il marchait. La nuit était déjà venue lorsqu'il rentra chez lui.

Tout d'abord, il pensa que l'impatience à laquelle il était en proie l'empêcherait de dormir. Il n'en fut rien. Il se coucha et plaça près de lui le rameau qui devait le guider dans son étrange expédition; il respira plusieurs fois ce rameau, ainsi que le docteur le lui avait prescrit, et s'endormit.

A l'heure dite, il était debout. Il sortit, parcourut les rues désertes de Paris qui séparaient sa demeure de la bibliothèque, et arriva en peu de temps rue de Richelieu. Son émotion était très-grande, et, quelque invraisemblable que fût l'entreprise qu'il allait tenter, il ne concevait cependant aucun doute, et serrait convulsivement dans sa main son précieux rameau d'or.

En passant devant la guérite, il découvrit que le factionnaire dormait profondément à côté de son fusil. Cette première remarque l'encouragea beaucoup. Il s'approcha de la lourde et massive porte d'entrée, et la trouva ouverte et prête à le laisser passer. Il

entra sans faire de bruit. Il avait tant de fois parcouru ce chemin qu'il se dirigea sans dévier vers le corridor et l'escalier qui conduisent aux grandes salles de la bibliothèque.

A peine engagé dans ce corridor, dont les murs sont parsemés d'hiéroglyphes et d'inscriptions grecques et latines, il aperçut devant lui, non pas une ombre, mais une flamme ayant forme humaine ; il marcha droit à elle, et reconnut une momie égyptienne.

La figure de cette momie était illuminée de *tout* l'éclat de la jeunesse ; ses yeux étaient pleins d'expression et sa bouche toute souriante.

Mathieu, frappé de cette résurrection, demanda sans façon à la momie qui elle était.

Une petite voix bien douce lui répondit :

— Je suis une fille de la haute Égypte, que les cruels soldats de Sésostris ont massacrée et embaumée ; mais les maladroits ont trop serré les bandelettes qui entourent ma poitrine et mes épaules. Voilà quatre mille ans que j'étouffe dans mon corset ; délace-moi, je t'en supplie.

Mathieu, fléchi par cette prière, s'apprêtait à couper les bandelettes qui, depuis tant de siècles, jouaient sur les épaules de cette Égyptienne le rôle des Plombs de Venise ; mais il ne put rendre le service qu'on lui demandait, par la raison que la momie

elle-même, se métamorphosant, était passée à l'état de feu follet voltigeant sur les hiéroglyphes du milieu desquels elle était sortie, comme ces traînées lumineuses qui se promènent sur les cendres noires d'une feuille de papier brûlé.

Il poursuivit son chemin, monta les degrés de l'escalier et entra dans la grande salle de lecture du premier étage. Un coup d'œil étrange s'offrit à ses yeux. Sur tous les volumes rangés autour de cette salle, il apercevait des lueurs brillantes, qu'on pourrait comparer à cette phosphorescence des vagues de la mer sous la latitude de l'équateur. Un esprit même illuminé ne saurait embrasser sans vertige un tel spectacle. Tous ces feux brillants formaient ensemble une sorte de voie lactée, une constellation où chaque grande intelligence apparaissait comme une étoile. C'était, si l'on veut, le fronton du Panthéon, avec sa cohorte de Génies prêts à se mettre en marche pour la cérémonie du jugement dernier.

Il y a des artistes dont le regard a eu l'audace d'embrasser un tel sujet et de le fixer sur une toile. Ils ont tous à leur insu peint la confusion de la tour de Babel, parce qu'ils s'imposaient une tâche au-dessus des forces de l'intelligence humaine. Et cependant, qui oserait nier qu'une bibliothèque ne renferme les éléments de ce gigantesque Pandémonium ? En vertu du cri sublime de la conscience,

qui faisait dire à Rousseau qu'il étouffait dans l'univers, l'homme peut puiser dans les cases de son cerveau une sorte de vague intuition, qui parfois le tente et le met aux prises avec le désir insensé de contempler face à face le grand soleil humain, que forment, groupés ensemble, tous les grands esprits qui, depuis des siècles, ont distillé la vérité et l'erreur dans ce grand livre dont la première page commence à *la Genèse*, et la dernière s'arrête au journal!

Ce sont là d'abstraites réflexions qu'il faut laisser de côté pour en revenir au héros modeste de cette histoire, c'est-à-dire à un pauvre et simple amoureux, accomplissant, si l'on veut, sa descente aux enfers, non pour voir, comme Enée, des guerriers illustres, mais pour chercher sa belle et lui demander ses sourires.

A peine entré dans la grande salle, Mathieu passa près de deux ombres assez tristes: c'étaient celles de l'auteur de *l'Art d'aimer* et de l'auteur de *l'Art de mettre sa cravate*. Gentil-Bernard lui demanda si les femmes se laissaient toujours fléchir par les moyens qu'il avait indiqués. Mathieu lui répondit qu'on trouvait ses préceptes aussi mauvais que ses vers, et que, généralement en amour, la pratique persistait à ne tenir aucun compte des conseils de la théorie. Cette critique sévère fit sourire l'auteur de *l'Art de mettre sa cravate*. « Pour fléchir une cruelle, dit-il à Gentil-

Bernard, il y a un moyen bien plus infaillible que vos conseils. Il faut aller trouver le serpent et lui demander du fruit défendu. Ce reptile, bien mieux que vous, a découvert le secret de la tentation. Il en savait plus dans deux anneaux de son corps, que vous dans tous les chants de vos poëmes. » Gentil-Bernard, indigné de cette attaque, répondit que la nullité de *l'Art de mettre sa cravate* avait fait inventer les cols de satin noir. La dispute promettant de durer longtemps, Mathieu s'éloigna et rencontra tout aussitôt Mme de Sévigné.

— Oh ! jeune homme, lui dit-elle, je suis charmée de vous voir ; vous pouvez me rendre un grand service. J'ai commis quelque part dans ma correspondance une hérésie que je voudrais bien faire disparaître. J'ai osé dire que Racine passerait comme le café ; s'il est vrai que l'un et l'autre ne sont point passés, faites effacer de mes œuvres cette fausse prédiction.

La docte marquise, le grand bas-bleu en était là, lorsqu'une ombre drapée dans une tunique intervint brusquement.

Cette ombre était celle de Sapho, la dixième muse.

—Ne tiens aucun compte, dit-elle, de la recommandation que vient de te faire la Sévigné. S'il fallait effacer de sa volumineuse correspondance les ridicules

et les erreurs que des aveugles s'obstinent à prendre pour des chefs-d'œuvre, de ses innombrables lettres il ne resterait pas un simple *post-scriptum*. Au point de vue de l'esprit et du bon goût, le récit de la mort de Vatel et les dissertations sur la grossesse de Mme de Grignan sont des énormités bien plus fortes que la négation de Racine et du café. Laissons se dissiper peu à peu la fausse réputation faite aux épîtres de cette femme bavarde ; et quant à toi, si jamais tu te maries, n'épouse pas une femme de lettres, ou bien le sort de *monsieur de Sévigné* t'attend.

La dispute en resta là. Mathieu poursuivit son chemin et bientôt s'arrêta devant deux ombres formant ensemble un groupe très-gracieux : c'étaient celles de la reine Cléopâtre et du cardinal de Retz. Cléopâtre s'était emparée de ce certain poignard que le cardinal portait en guise de bréviaire, pour le placer dans la moite vallée de sa gorgerette.

—Si les armuriers d'Alexandrie, disait-elle, avaient su fabriquer une arme aussi gracieuse, c'eût été avec sa pointe, et non avec le dard d'un aspic, que je me fusse donné la mort. Poignardez-moi, mon cher cardinal, afin que je puisse comparer si ce genre de trépas est moins douloureux que celui qu'il m'a fallu endurer.

Le cardinal de Retz refusait de céder au caprice de la reine, n'osant point aller prendre le poignard dans

le tentateur endroit où il était placé, et ne voulant pas, disait-il, s'exposer à la fureur de César.

A côté de la reine Cléopâtre, Mathieu aperçut Bélisaire qui vint lui demander pourquoi les marchands de gravures persistaient à le représenter comme un mendiant exclu du bureau de bienfaisance.

— J'ai fait la guerre, disait son ombre, on m'a accordé les Invalides, et je suis allé mourir dans un magnifique château. Rappelez donc ces détails vrais aux marchands de gravures, et, si d'honnêtes bourgeois persistent encore à m'acheter, priez-les de ne plus me suspendre dans leur salle à manger au-dessus de leur cave à liqueur.

Mais voici venir don Quichotte, plus maigre et plus gesticulant que jamais.

— Pourquoi Cervantes m'a-t-il voué au ridicule? pourquoi a-t-il plaisanté tous mes enthousiasmes? Les libraires, en répandant à profusion les aventures du chevalier de la Triste Figure, ont tué, non-seulement la chevalerie, mais la galanterie. C'est depuis qu'ils ont lu ce livre abominable que les hommes sont devenus trop familiers avec les femmes. Ils ont cessé de leur offrir la main et de les mériter à force d'amour, et ils ont préféré les embrasser sur les joues et leur demander une grosse dot. Si j'ai pris des moulins à vent pour des châteaux, c'est là un tort moins grand que de prendre, comme à présent, les

châteaux pour des moulins à vent. J'ai placé Maritorne sur le piédestal d'une grande dame : hélas ! que de grandes dames vous avez placées au-dessous des cuisinières !

Comme l'ombre de don Quichotte paraissait disposée à parler longtemps encore, Mathieu ne jugea point convenable de l'écouter davantage. Il s'éloigna, désireux d'ailleurs de se soustraire aux personnages qu'il avait jusqu'à présent rencontrés et qui le jetaient dans un ordre d'idées tout à fait contraire au genre d'émotions qu'il était venu chercher dans cet endroit. Il marcha rapidement sans regarder les autres ombres près desquelles il passa.

Il ne se rendait pas parfaitement compte des scènes étranges auxquelles il assistait. De toutes les vagues suppositions inventées par son esprit, la plus vraisemblable était qu'il parcourait un musée de peintures, et que les personnages des tableaux, descendus de leur cadre, conversaient avec lui. C'eût été là un spectacle très-attrayant pour un curieux, mais pour un amoureux fanatique tel que lui, ce n'était qu'une corvée, qu'un défi jeté à son impatience. Il était venu pour voir Juliette et pour s'emparadiser à l'aspect de sa beauté ; tout ce qui n'était pas elle était indigne de fixer son attention.

Enfin, après une course pénible à travers une cohorte de personnages, Mathieu sentit, aux battements

de son cœur, qu'il approchait de l'endroit où devait apparaître à ses yeux l'image de sa bien-aimée. Il se trouvait en face du rayon où, depuis deux ans, il avait coutume d'aller prendre le volume qu'il avait dévoré tant de fois.

Il importe, pour bien comprendre la scène qui va se passer, d'entrer dans quelques détails descriptifs. On sait que, dans les spacieuses et vastes salles de la bibliothèque, c'est à l'aide d'escaliers portatifs en forme d'échelle qu'on atteint les volumes des rayons les plus élevés ; cet escalier permet d'arriver jusqu'à la galerie qui règne près du plafond.

Mathieu, s'étant avisé de lever les yeux, aperçut une jeune fille voilée qui descendait les degrés de l'échelle, dans l'attitude de *la Dame blanche* errant sur les tourelles du manoir d'Avenel. Cette vue le fit tressaillir jusqu'au fond de son âme. Il lui sembla que cette apparition répandait autour d'elle des flots de parfum, comme autrefois Vénus lorsqu'elle daignait apparaître au pieux Énée pour soutenir son courage vacillant. Malgré ses promesses, malgré son talisman qu'il serrait convulsivement entre ses mains, il ne put dissimuler l'émotion profonde qu'il ressentait.

Transporté, hors de lui, Mathieu tomba aux genoux de cette apparition et tendit vers elle ses bras suppliants.

— Juliette, s'écria-t-il, permets-moi de te serrer dans mes bras ; ne refuse pas cette faveur au pauvre infortuné qui, depuis deux ans qu'il souffre le martyre, croit l'avoir méritée.

— Je suis bien en effet la Juliette de tes désirs ; mais, dussé-je passer pour une cruelle à tes yeux, je te défends de me toucher. Si tu avais cette audace, je disparaîtrais. Écoute-moi, et profite de la leçon que je vais te donner : j'apprécie tout ce que vaut ton culte insensé, et je l'apprécie d'autant plus que pour toi je suis l'inconnu ; tu m'aimes parce qu'un poëte t'a dit que j'étais belle ; tu as accepté ses illusions avec l'aveuglement d'un amoureux, et sans trop te rendre compte si la fiction qu'on offrait à tes rêves était bien au-dessus de la réalité dont est peuplé le monde. Tu as fait de moi ton idéal, c'est-à-dire cette terre promise que les poëtes et les artistes ont besoin d'avoir devant eux, et à laquelle ils ne touchent pas plus que Moïse. Qui sait, lorsque ce voile qui couvre mon visage va tomber, si tu m'aimeras encore, et si la somme des charmes que je possède pourra suffire à tes grands enthousiasmes ?

— Oh ! fais-le tomber, ce voile ! ne prolonge pas plus longtemps mon impatience et mon anxiété ! au nom de tout ce que j'ai déjà souffert, ne refuse pas à mes yeux le ravissement qui les attend !

— Tes yeux doivent se résigner à attendre encore

un peu, et si je leur inflige cette rigueur, c'est afin de les punir de leur aveuglement. Tu es, j'en conviens, la victime d'un trop violent amour pour l'idéal; je veux te guérir de ce travers, et te prouver que la plupart de ces perfections, qu'en poésie et que dans les arts les académies ont à dessein placées dans les nuages, ne sont méconnues dans les rues où elles passent, que parce que des esprits faux ont prétendu dogmatiquement qu'elles n'y pouvaient passer. L'idéal n'est qu'un mirage. En vain des règles sévères prétendent qu'elles seules peuvent le faire comprendre et le définir. Les artistes et les poëtes ajoutent trop foi à cette imposture, qui a quelquefois consolé, mais le plus souvent découragé ces pauvres êtres mal organisés, traînant péniblement sur la terre une sorte de nostalgie de la patrie céleste, qu'ils rendent responsable de leur impuissance. Mon langage doit te surprendre : tu croyais, j'en suis sûre, que, pendant un tête-à-tête avec moi, tu pourrais me couvrir de caresses et de baisers, et te consoler ainsi de tes longues continences. Hélas! je ne suis pas la femme avec laquelle on peut agir ainsi ; tu me sauras gré plus tard de t'avoir refusé l'extase et de t'avoir, ce qui valait mieux, fait présent d'une guérison radicale. En amour, l'idéal pour tout le monde, c'est la femme qu'on aime. Pourquoi es-tu venu gratuitement te soustraire au bénéfice de cet avantage? Je

vais te le dire. C'est parce qu'en allant chercher une idole incertaine au fond des livres, tu as négligé les idoles palpables qui s'agitaient auprès de toi.

Tu as cru les poëtes sur parole. Hélas! combien sont fausses les idées que tous ces esprits malades se font de la beauté! Ils ne savent donc pas, ces pauvres aveugles, que la beauté, à propos de laquelle ils font tant de bruit, n'a été pour la nature qu'un détail auquel elle a prêté fort peu d'attention : la nature ne s'est pas donné la peine d'imaginer plus de quarante physionomies charmantes; ces quarante physionomies, depuis le jour de la création du monde, sont accordées à des filles qui en font un bon ou un mauvais usage; elles en jouissent de dix-sept à trente ans; à cet âge, la nature reprend ce qu'elle a donné, et le met en réserve jusqu'à ce que la fantaisie lui prenne d'en faire présent à une autre fille de la terre, qui n'en fera, elle-même, usage que de dix-sept à trente ans. Ainsi, en ce qui me concerne, moi, Juliette, ces perfections que Shakespeare m'attribuait comme une sorte d'apanage refusé à toutes celles qui avaient vécu avant moi, ou qui devaient vivre après, ne m'ont nullement appartenu en propre. Elles avaient été déjà portées deux fois, avant de m'avoir été confiées. Roméo ne s'est jamais douté qu'Esther, la femme d'Assuérus, qui s'évanouissait si bien, et qu'une petite Romaine appelée Symphronia, fille

d'un simple sénateur dont l'histoire n'a jamais parlé, avaient avant moi possédé tous les attraits qui lui ont fait tourner la tête, et qu'il supposait avoir été inventés tout exprès pour moi. Les poëtes et les amoureux qui croient à leurs exagérations, sont vraiment d'une suffisance adorable, de penser que la nature se donnera la peine d'inventer tout exprès une perle, une rose, pour servir de motifs à leurs images et à leurs soupirs. Les roses de ce matin, comme les vierges d'aujourd'hui, sont les roses et les vierges d'autrefois. Si un amoureux tient à aimer ce qui n'a jamais été aimé avant lui, il devrait demander à sa maîtresse une garantie plus sérieuse que sa jeunesse, et pour être, d'ailleurs, sûr de son fait, il aurait fallu qu'il naquît dès le premier âge du monde, et qu'il épousât, soit Vénus à sa sortie de l'onde, soit Mlle Ève, le jour où sa mère cessa d'habiter le paradis terrestre. S'il n'en était pas ainsi, nous serions toutes immaculées. Les hommes ne sauraient exiger que nous fussions d'une origine plus pure et plus éthérée, puisque, dans l'aveuglement de leur passion, ils persistent toujours à prendre la copie pour l'original. Je n'ai pas besoin de te recommander de croire fermement ce que je viens de te dire, car je vais opérer en toi une révolution qui ne saurait laisser aucun doute dans ton esprit. Il me suffira de lever mon voile pour qu'une femme de-

vant laquelle tu es resté indifférent devienne pour toi le comble de l'idéal !

La jeune fille laissa voir son visage.

Mathieu, la regardant, reconnut sa cousine, qu'on lui destinait pour femme.

Il tomba la face contre terre en s'écriant :

— Valentine ! Valentine !

. . . .
. . . .

Et le lendemain de cette même nuit Mathieu se réveilla, vers neuf heures du matin, dans son lit, à l'hôtel *Christine*.

La première personne qu'il vit fut le docteur Pétrus.

— Avez-vous bien dormi, mon cher amoureux ? dit ironiquement le docteur.

Mathieu ne sut que répondre ; bien qu'éveillé, il y avait encore du songe dans son esprit. Il s'aperçut que sa lampe brûlait.

— Est-ce que vous avez travaillé cette nuit ? demanda le docteur.

Mathieu ne répondit pas davantage.

— Cette feuille de papier, toute couverte de notes informes, contient sans doute le résumé de vos méditations ? Qu'avez-vous écrit là-dessus ? . . .

Le docteur, s'étant emparé de la feuille de papier, lut ce qui suit :

« Entrevue avec une momie; j'ai causé avec Gentil-Bernard, avec don Quichotte; j'ai vu Mme de Sévigné, Sapho, Bélisaire, le cardinal de Retz et la reine Cléopâtre ; enfin, je l'ai vu, cette Juliette de Shakespeare, elle est presque aussi jolie que ma cousine ! »

— Pouvez-vous m'expliquer ce que signifient ces phrases entrecoupées ? Êtes-vous somnambule ?

— Je ne sais ce que je suis, reprit Mathieu, mais il me semble que je sors d'un sommeil factice, comme celui que donne l'opium. On dirait que j'ai dormi dans une atmosphère chargée de parfums de fleurs.

— C'est peut-être ce rameau d'or, placé là tout près de votre lit, qui vous a fait mal ? Aimez-vous toujours Juliette ?

— Non, reprit Mathieu d'un air sombre et préoccupé. J'aime ma cousine, et je pars à l'instant me jeter à ses pieds et implorer son pardon !

— O amour ! dit le docteur, voilà comment tu viens ! tu t'en vas de même ! . . . .
. . . .

Un mois après, Mathieu épousait sa cousine Valentine.

Valentine consentit à l'aimer beaucoup, et pour toute vengeance se contenta de l'appeler *Roméo II*.

L'ODYSSÉE D'UN FLANEUR

I

UNE GRAND'MESSE A SAINT-ROCH

Par une matinée brumeuse du mois de janvier, vers onze heures du matin, un jeune homme d'une extrême distinction passait rue de Richelieu. Son but était d'aller à l'hôtel Meurice embrasser un de ses amis, nouvellement arrivé des Antilles. Un fataliste dirait qu'il était écrit qu'il ne devait pas embrasser son ami ce jour-là, parce qu'en effet il ne l'embrassa point; mais moi, qui ne suis point fataliste, je me contenterai de raconter les choses sans en chercher les causes. Le brouillard s'épaississant peu à peu, se

transforma bientôt en pluie, et fit pousser sur les trottoirs des myriades de champignons verts et bleus qu'on appelle des parapluies. René (c'était le nom du jeune homme distingué) avait une horreur profonde pour les parapluies, et n'en possédait pas; mais comme il avait une égale horreur pour la pluie, il lui fallut se décider à prendre une voiture ou à se réfugier dans un passage.

Il s'aperçut en cet instant qu'il n'était plus rue de Richelieu, mais bien dans cet étroit passage, en partie couvert, sur lequel s'appuie la tour de l'église Saint-Roch; et sans que la réflexion eût la moindre part à sa détermination, il entra dans l'église par une porte latérale près de laquelle il se trouvait.

L'église Saint-Roch est, comme on le sait, bâtie entre le passage en question, la rue Saint-Honoré et la rue Saint-Roch. C'est là une de ces fautes administratives qui, convertissant la maison de Dieu en une espèce de passage, introduisent dans le temple du Seigneur une foule de passants indiscrets, qui viennent troubler, dans leurs prières, ceux que la piété amène au pied des autels. René, s'apercevant qu'il était à Saint-Roch, comprit tout de suite qu'en traversant l'église il abrégeait son chemin.

C'était un dimanche matin. On célébrait la grand'-messe. En entrant, il se découvrit; un vieillard armé d'un goupillon lui offrit de l'eau bénite, précaution

que lui, mouillé de la pluie du ciel, trouvait peut-être superflue. Néanmoins il toucha du doigt le goupillon, fit avec respect le signe du chrétien, après quoi il erra quelques instants dans la galerie qui entoure la nef. D'abord, il jeta les yeux sur les tableaux et les bas-reliefs qui garnissent les parois de l'église, puis s'arrêta machinalement en face d'une épitaphe latine. C'était celle du maréchal de Belle-Isle. Ce nom de Belle-Isle vint l'arracher du saint lieu où il se trouvait pour le reporter, par la pensée, au Théâtre-Français, où il avait vu jouer la veille *Mademoiselle de Belle-Isle*, sans doute fille, ou tout au moins parente de l'illustre défunt dont il visitait la dépouille mortelle. Près de là, il aperçut un faisceau de lumières formé par des cierges qui brûlaient sur un candélabre de fer. Une bonne vieille femme, certainement bisaïeule, était la vestale qui gardait ce feu sacré. Pour l'instant, elle recevait d'un fidèle le prix des cierges qu'il avait fait brûler. Cet acte de naïve croyance accompli dans la paroisse la plus mondaine du sceptique Paris, souleva dans l'esprit de René les pensées les plus étranges, et, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, lui fit aussitôt concevoir le désir de faire brûler un cierge. Ce désir subit lui parut d'autant plus inexplicable qu'il ne formait alors aucun souhait.

— Ma foi, se dit-il à part lui, les Romains sacrifiaient

aux dieux ignorés; moi, je puis bien, à leur exemple, sacrifier aux souhaits inconnus.

Il s'approcha de la vieille femme, et l'interrompant dans sa fervente prière :

— Je veux, lui dit-il, faire brûler un cierge. Combien vous devrai-je pour cela?

— Si monsieur n'en fait brûler qu'un seul, ce sera trente sous.

— Les voici, dit René.

La bonne femme encaissa son argent et ajouta un cierge à ceux qui brûlaient sur son candélabre.

Après quoi René s'éloigna.

Mais son embarras devint extrême, lorsque, passant près d'un pilier, il aperçut trois jeunes pénitentes qui avaient attentivement observé ce qu'il venait de faire, et qui paraissaient s'en préoccuper beaucoup. René était un peu de l'école voltairienne : insulter Dieu était, à son avis, une prouesse bien plus faite pour fléchir le cœur d'une belle qu'un acte de dévotion comme celui qu'il venait d'accomplir. Ce stupide préjugé avait un tel empire sur son esprit, que bientôt son embarras se convertit en honte. Il passa tête baissée devant les trois curieuses, et alla se cacher dans l'angle d'un autre pilier. Là, dès qu'il se vit à l'abri de ce triple regard, il se sentit à l'aise, et rougit alors, non de honte, mais du rôle de niais qu'il avait consenti à jouer si complaisamment. Puis en-

fin, reprenant le dessus, il voulut, sans plus tarder, reconquérir sa dignité compromise. Il retourna sur ses pas et vint se placer fièrement en face des trois pénitentes.

En ce moment, un prédicateur était en chaire, jetant aux échos de l'église les foudres de sa parole.

En voyant apparaître René, les trois jeunes femmes paraissaient avoir perdu toute leur assurance. Au lieu de le fixer comme elles l'avaient fait quelques instants auparavant, toutes trois, au contraire, se servaient de leurs livres de prières comme d'un éventail pour se dérober à la curiosité de l'inconnu arrêté devant elles. Était-ce pour se recueillir et se pénétrer davantage de l'austère langage du prédicateur? ou bien pour empêcher René d'user de son droit de représailles? c'est ce que nous ignorons encore. Néanmoins, en dépit de toutes leurs précautions, René parvint à les soumettre à un minutieux examen.

La vue de ces trois femmes le jeta bientôt dans la plus grande perplexité. Chacune réunissait en elle tant de perfections, qu'il fut tout d'abord ébloui.

L'une, enveloppée dans un immense cachemire qui pendait jusqu'à terre, feuilletait avec ses petites mains gantées un livre d'heures doré sur tranche et relié en velours blanc; elle portait une robe de satin bleu bordée de fourrure, et, par-dessous, un de ces jupons aristocratiques qui ne vont jamais à pied dans

les rues. Elle levait religieusement ses regards vers le ciel, et trouvait moyen par là de donner à ses yeux bleus une expression de majesté et de distinction qui trahissait la grande dame.

Voilà pour la première ; passons à la seconde.

Celle-là était une grande fille de vingt ans, aux cheveux noirs, au regard aventureux et fier ; elle rappelait ces nymphes, dont parlent les anciens poëtes, qui faisaient quelquefois la grâce aux mortels de descendre sur la terre, mais qui disparaissaient tout à coup dans un nuage quand les regards des hommes commençaient à les importuner. C'était un peu le type de Madeleine ; elle semblait venir à l'église pour soigner son crédit au ciel et promettre à Dieu un repentir qu'elle n'offrait pas encore.

Oh ! quant à la troisième, elle ne portait ni cachemire ni fourrure; ce n'était ni une marquise ni une courtisane. Non ! c'était une belle jeune fille de dix-huit ans, qui n'avait d'autre parure que sa jeunesse et sa fraîcheur. Que de grâce dans ses cheveux ondulés et blonds ! Comme ses yeux scintillaient dans leur orbite humide ! En la voyant si jeune, si chaste et si pure, on était tenté de croire que c'était la Vierge elle-même qui avait un instant quitté son autel pour venir se joindre à la foule et prier Dieu comme une simple mortelle.

Comme elles étaient belles dans leur humilité !

Quel spectacle délicieux et terrible à la fois que celui de ces regards destinés au ciel et ravis à la terre!

René, immobile, ne savait pas distinguer si c'étaient des femmes ou des anges, et craignait qu'après la messe, au lieu de se diriger vers les portes, elles ne s'envolassent vers les voûtes. Revenu de sa première surprise, il supplia Dieu de mettre fin au désordre de sa tête, et de lui accorder ce calme d'esprit que tous ceux qui souffrent viennent chercher dans son temple; puis, comprenant enfin qu'une église est un lieu sacré où les passions doivent se taire, il fit tous ses efforts pour chasser les mille pensées mondaines que la vue de cette pléiade avait fait naître en lui, et se faire pardonner le regard plein de convoitise et de concupiscence qu'il avait jeté sur son prochain. Les arguments se pressèrent en foule dans son esprit pour l'absoudre de ce péché. Elles sont l'ouvrage de Dieu, se dit-il, et c'est honorer Dieu que d'admirer son ouvrage.

Lorsque la messe fut terminée, René alla se placer sur les marches de l'église qui descendent rue Saint-Honoré. Bientôt il vit sortir celles qu'il attendait. L'extase recommença pour lui. Mais, hélas! elle fut de courte durée. L'une d'elles monta dans une calèche armoriée, en disant au cocher: A l'hôtel!

— C'est une comtesse, se dit René.

La seconde sauta légèrement dans un petit coupé.

— Celle-là, c'est une lorette.

Quant à la troisième, elle tendit modestement son parapluie, et disparut à l'angle de la rue Saint-Roch.

— Oh! pour celle-là, se dit René, c'est une grisette.

Quant à lui, la triple attraction à laquelle il se trouvait soumis pour l'instant le rendit immobile comme l'âne de Buridan.

La pluie qui tombait à torrents lui fit enfin quitter la place.

René oublia d'aller à l'hôtel Meurice, et rentra chez lui pour changer de vêtements.

II

DIALOGUE VIF ET EMBROUILLÉ

L'image du charmant trio de Saint-Roch resta profondément gravée dans l'esprit de René, et le soumit bientôt à des tortures toutes nouvelles pour lui. Ces tortures se devinent. Il se demandait s'il pourrait, avec un seul cœur, suffire à trois amours, ou s'il ne devait pas, comme le berger Pâris avec les trois déesses, opter en faveur de l'un d'eux. La ques-

tion, ainsi posée, il l'examina sous toutes ses faces, et alla chercher la solution de ce problème éminemment sentimental jusque dans les replis glacés du syllogisme. Sa conclusion fut celle-ci : Comme pour n'en aimer qu'une seule il fallait en oublier deux, il résolut de les aimer toutes les trois.

René n'était ni un don Juan ni un Faublas. C'était un de ces jeunes gens comme il s'en trouve tant à Paris, qui taxent de coquettes et de légères les femmes qu'ils n'ont pu fléchir, et qui, par discrétion toujours, ne s'expliquent jamais sur leurs bonnes fortunes. Du reste, bien élevé, digne enfin d'être pris au sérieux.

Le jour même, sans plus tarder, il se mit à la recherche de ses trois inconnues.

Le cierge qu'il avait fait brûler à Saint-Roch lui avait procuré une amie dans la place. Il retourna à l'église à l'heure des vêpres, pensant peut-être retrouver les mêmes fidèles qu'à la messe. Son attente fut déçue. Il ne retrouva que la vieille femme près de son candélabre. Il lui demanda si elle ne connaissait pas les trois pénitentes qui, le matin même, avaient occupé trois chaises qu'il désigna.

La vieille femme lui donna, à cet égard, une explication qui fut sans profit pour lui. Elle lui apprit que les fidèles assistant aux offices divins apparte-

naient à deux catégories : les habitués connus de la fabrique, qui avaient leurs places dans une enceinte séparée, puis les passants qui occupaient les chaises banales placées dans les galeries, et dont on ignorait le nom.

René, se rappelant que Jésus avait dit à saint Pierre : « Il y a des places distinctes dans la maison de mon père, » se garda bien de critiquer une mesure administrative en harmonie si parfaite avec l'Ecriture sainte.

Pour terminer son entretien avec la vieille femme, et se la rendre propice pour le cas où il aurait, par la suite, besoin d'elle, il fit brûler un second cierge, au même prix que le premier ; puis il sortit de l'église plein de foi dans l'avenir.

Il se livra, pendant les jours suivants, aux recherches les plus actives, aux explorations les plus fatigantes. Il ne croisait pas une voiture sans en sonder la profondeur, il ne passait pas devant une croisée ouverte sans attendre qu'on vînt la fermer. Le but de ses recherches était d'autant plus vague, qu'il s'étendait à Paris tout entier ; car si l'usage parque les comtesses dans le faubourg Saint-Germain, et les lorettes dans le quartier Breda, ce principe n'a rien d'absolu, et l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses* est là pour consacrer de nombreuses exceptions. Quant à des grisettes, il y en a partout. Elles dis-

putent aux hirondelles les combles de tous les quartiers.

Aussi, pénétré de cette vérité, marchait-il devant lui au hasard, sans but et sans direction, comme un navigateur privé d'étoiles et de boussole, concevant les idées les plus bizarres, se berçant des plus folles espérances, entrant fièrement dans un hôtel en rêvant à une grisette, ou frappant à un sixième en demandant une comtesse ; visitant avec soin les spectacles, les guinguettes, les bals publics, les restaurants à la mode, les établissements de bain, les bureaux d'omnibus, les embarcadères de chemin de fer, enfin marchant, marchant toujours comme le Juif errant, et succombant le soir de fatigue et d'impatience.

Ce manége dura plusieurs jours. Il serait bien retourné à Saint-Roch, mais il jugea que des femmes qui n'assistaient pas à vêpres le dimanche ne devaient pas aller à la messe dans la semaine.

Le samedi fut pour lui un jour de fête : d'abord parce que c'était la veille du dimanche, et qu'il comptait retrouver à l'église celles qu'un malin génie semblait soustraire à ses recherches, et puis parce que le soir même il y avait bal à l'Opéra, et que l'une d'elles, si ce n'est toutes les trois, devaient, selon ses prévisions, venir à ce bal. René avait assez l'expérience du monde pour apprécier d'avance combien il

serait avantageux pour lui de rencontrer ses trois inconnues au bal masqué, ce terrain si glissant pour la femme. Il pensait, avec raison, que dans nos mœurs le masque n'est qu'un piége tendu par le plaisir à la vertu, qui oblige toute femme jolie à ressaisir avec son cœur le tribut d'hommages dû à ses attraits cachés, et dont elle ne fait jamais remise.

Si donc le hasard les amenait à l'Opéra, au lieu de fuir à son approche, comme elles n'eussent pas manqué de le faire dans la rue, elles devaient infailliblement venir à sa rencontre, et user à son profit du droit superbe conquis en entrant.

Le bal, ce soir-là, était resplendissant. Strauss avait déchaîné sa musique infernale, et avec son bâton, qu'on aurait pris pour le trident de Neptune, réglait le flux et le reflux de la mer orageuse qui bouillonnait à ses pieds, menaçant de le porter en triomphe. La poussière que les trépignements des danseurs soulevaient en nuage jetait sur la lumière des lustres une sorte d'obscurité qui déroutait les yeux. Les assistants pratiquaient entre eux la fraternité carnavalesque. Des pierrots placés au paradis accostaient des laitières exécutant la pastourelle. Des Turcs orientalement couchés sur les banquettes du parterre envoyaient des baisers à des dominos roses, gardés à vue dans une loge de face, et recevaient en échange du sucre de pomme et des pistaches au cho-

colat. Une bergère des Alpes prodiguait son plus doux sourire, son œillade la plus assassine à un garde municipal, pour obtenir la faveur de conserver sa houlette pastorale qu'on voulait reléguer au bureau des cannes et des parapluies. Entre les portes du foyer, c'était un autre spectacle : c'était là que se débitaient ces compliments musqués, ces fadaises mythologiques pillés dans le catalogue de Legouvé ou de M. de Florian. Les puissances étrangères y étaient toutes représentées, et par les protestations faites de part et d'autre l'équilibre européen paraissait plus stable que jamais. L'Angleterre et la Russie étaient aux pieds de la France, désireuses de resserrer avec elle les liens de l'entente cordiale. La France faisait encore des siennes, et étalait aux yeux de ses rivales ces manières de grand seigneur qu'elle conserva toujours.

Après une lutte assez violente, René parvint à entrer dans le foyer, domaine exclusif des dominos et des habits noirs. Il le traversa deux fois dans sa longueur, escarmouchant avec des femmes qui le connaissaient sans doute, mais incapables de piquer sa curiosité dans l'état présent de son esprit. Avec ce découragement qui s'empare si vite des amoureux, déjà René sentait s'évanouir toute l'espérance qu'i avait fondée sur l'Opéra, lorsque, près de l'horloge, qu'il regardait machinalement, il fut abordé par un

domino blanc, qui vint sans façon lui demander son bras.

— Mon beau cavalier, lui dit alors le domino, la première heure de dimanche te trouve à l'Opéra ; à la onzième, tu seras à Saint-Roch comme dimanche dernier.

René comprit tout de suite qu'il se trouvait en face d'une de ses trois pénitentes, mais en face de laquelle ? Puis, songeant combien le langage qu'il fallait tenir à l'une devait différer de celui qu'il importait de tenir à l'autre, il se mit sur ses gardes, et prit pour devise la prudence, convaincu que sa charmante interlocutrice ne tarderait pas à se trahir elle-même.

— En effet, mon enfant, j'étais à Saint-Roch dimanche dernier. On y rencontre de si jolies femmes que je me propose d'y retourner.

— Pour les attendre à la porte, les voir disparaître à droite et à gauche, et rester là immobile comme une statue.

— Tu me railles, méchante, et tu sembles oublier que je te tiens en mon pouvoir. A l'église, arrêté par la sainteté du lieu, j'ai dû m'en tenir à la contemplation ; dans la rue, les convenances ont comprimé l'élan de ma curiosité, mais ici j'ai des droits immenses, et si tu voulais fuir je courrais après toi.

— Tout cela ne m'effraye pas, et je te suppose trop

bien élevé pour vouloir, même à l'Opéra, faire quelque chose qui me contrarierait. Mais revenons au but. Il y avait à Saint-Roch trois femmes, à laquelle crois-tu parler en cet instant ?

— J'avouerai naïvement que je ne m'en doute point, et, pour me mettre à l'abri de toute fausse interprétation, j'ajouterai que je n'entends point dire par là qu'un masque et un domino suffisent pour combler toutes les différences sociales qui existent entre les trois femmes de Saint-Roch dans lesquelles j'ai parfaitement reconnu une comtesse, une lorette et une grisette. Mon explication peut être à la fois un compliment ou une impertinence. Si tu es comtesse, c'est un compliment; si tu es lorette ou grisette, c'est une impertinence. J'aurais pu, en émettant l'opinion contraire, mettre de mon côté deux chances favorables ; mais avant tout je suis franc, et je persiste à dire que la comtesse, la lorette et la grisette sont charmantes dans leur position respective, mais que la comtesse ferait une lorette insipide, la grisette une comtesse ridicule, et la lorette une grisette révoltante.

En cet instant, le domino parut éprouver une sorte de mouvement convulsif, qui lui fit serrer davantage le bras de René.

— Et s'il te fallait choisir entre ces trois femmes, à laquelle donnerais-tu la préférence ?

— Tu m'adresses là une question fort embarrassante et à laquelle je ne saurais vraiment répondre.

— Cela m'étonne, car tu m'as déjà vanté ta franchise.

C'est vrai, mais en intrigue amoureuse, c'est une qualité que je mets ordinairement de côté; cependant avec toi, je veux bien continuer d'en faire usage. Je les aime toutes les trois également.

— Présomptueux! tu ignores donc qu'il ne faut pas courir après trois lièvres à la fois. Ce qui est vrai à l'égard des lièvres, l'est au moins autant à l'égard des femmes. Ainsi, dimanche, quand des chevaux fougueux emportaient mes superbes rivales, pourquoi ne m'as-tu pas suivie, moi qui n'avais pour fuir que mes deux jambes que voilà? ajouta-t-elle en faisant voir ses petits pieds de satin.

— C'est vrai, ma belle, j'ai été bien maladroit et bien coupable, et voilà près de huit jours que j'expie dans des tourments affreux la sottise que j'ai faite, dit René, qui croyait, à partir de ce moment-là, parler à la grisette, car je te suppose aussi bonne que belle; et si j'étais allé frapper à ton humble demeure, tu m'y aurais accordé une place, tandis que la grande dame ou la courtisane m'eussent fait jeter brutalement à la porte par quelque laquais insolent. Oh! pardon...

En cet instant le domino blanc tressaillit encore:

René crut que c'était d'amour, tandis que c'était de rage. Le maladroit parlait à la comtesse.

— Il faut que je te quitte, ma mère me cherche sans doute.

Puis le domino disparut aussi brusquement qu'il était arrivé jusque-là.

— Ah! j'étais bien sûr, se dit René, que mes petits anges viendraient à l'Opéra ; et tout à coup il fut arraché de ce soliloque par un domino rose.

— Je ne croyais pas que ceux qui font brûler des cierges foulassent jamais une terre aussi profane que le foyer de l'Opéra.

—Ah! se dit René, ma seconde pénitente. Je quitte la grisette, tâchons de découvrir avec laquelle des deux autres je me trouve aux prises.

— A la rigueur, ma belle, je pourrais, avant que de te répondre, t'adresser la même question ; mais je préfère agrandir le cercle de la conversation. L'espérance de te rencontrer ici a un peu contribué à m'y faire venir, et tu dois le comprendre, car si tu trouves le moyen d'être aussi impudique à l'Opéra que tu parais pieuse à Saint-Roch, c'est un spectacle dont je ne voudrais pas me priver.

— Ceci est passablement insolent, et je n'en attendais pas moins de ta part. Tu portes sur ta personne l'empreinte de la distinction, et tu le sais, de la distinction à l'impertinence, la différence est si peu

sensible qu'il faudrait le regard de l'aigle pour la discerner. Au surplus, rassure-toi, je serai bonne fille, et si je viens à ta rencontre, c'est moins dans le but de te tourmenter, que de savoir par moi-même si tu m'as comprise.

— Je devine ta pensée. Il y avait à Saint-Roch trois femmes également jolies, tu me cherches pour savoir laquelle je préfère.

— Eh bien! oui, je ne m'en défends pas.

— La question est délicate; vous étiez si belles toutes les trois.

— Oh! j'imagine que tu as su juger chacune selon son mérite. La beauté est un don vulgaire que Dieu prodigue à la mansarde comme au palais; ce qui fait qu'il ne suffit pas qu'une femme soit jolie pour qu'elle soit enviable. S'il en était ainsi, nous aurions toutes la même valeur, et je n'entends pas plus accepter l'égalité du domino que la rivalité à Saint-Roch.

— Il y a du vrai dans tes paroles. Cependant, dussent mes réponses t'indisposer contre moi, je dirai qu'il en est un peu des femmes comme des médailles. Le visage pour les unes, l'effigie pour les autres, en déterminent seuls la valeur. Le reste n'est que d'un intérêt secondaire.

— Oh! les hommes! dit le domino avec rage, dès qu'on les approche, ils perdent tout leur prestige. A

Saint-Roch, sous l'empire de ma première illusion, il me semblait que j'étais la seule qui fixât ton attention. Je croyais follement que loin de redouter le voisinage de ses compagnes, la grande dame effaçant, par les rayons de sa splendeur, le faux éclat de l'une et l'obscurité de l'autre, serait jugée selon son mérite. Je me suis trompée, et j'apprends, aux dépens de mon amour-propre, que tu as su amoindrir mon mérite autant que je m'étais plu à augmenter le tien.

— Oh ! pardon, comtesse, dit René, aie pitié de moi, tu lèves le bandeau qui m'aveuglait. Je ne t'ai pas méconnue un seul instant, et crois bien que si j'avais pu suivre tes chevaux fringants, je serais allé m'installer dans ton hôtel en dépit de ton mari que je déteste, et de tes laquais que j'aurais gorgés d'or.

Le domino tressaillit de tous ses membres. René crut que c'était de joie. C'était encore de rage. Le maladroit parlait à la lorette.

Elle se dégagea de ses bras avec la souplesse d'un serpent, et se perdit dans la foule.

— La malheureuse ! se dit René, elle est subjugée, et s'en va chercher son salut dans la fuite.

Fatigué par cette seconde épreuve, aussi rude que la première, René cherchait un siége vacant pour prendre un peu de repos et méditer tranquillement

sur son double triomphe : un fauteuil le reçut à bras ouverts, et bientôt il entama un second soliloque.

— Si je rencontre ma troisième passion, mon rôle sera bien plus facile. Grâce à la marche algébrique de mes triples amours, je sors enfin de l'inconnu pour entrer dans le domaine du connu. La grisette et la comtesse ont bien pu se jouer de moi, exploiter mon embarras à leur profit, me poser des questions insidieuses pour s'en faire plus tard des armes contre moi ; mais quant à la troisième, si je la rencontre, il me suffira, pour toucher son cœur, de déchirer un peu ses rivales.

Il est probable que son esprit, naturellement actif, aurait continué fort longtemps à enfanter des raisonnements de cette force-là, si un domino bleu comme l'azur du ciel ne fût pas venu l'arracher presque aussitôt de son siége ; celui-là paraissait avoir pris plus de précautions que les autres pour rendre toute reconnaissance impossible. Ses bras étaient perdus dans des flots de satin. Un immense capuchon, retombant sur son masque, ne laissait point passer un cheveu.

— Peine inutile, se dit René.

— Eh bien ! mon beau croyant, le ciel a-t-il daigné exaucer tes vœux, et le cierge de Saint-Roch a-t-il fait entrevoir les limites de la terre promise ?

— Mon cierge fait des miracles pour l'instant, et au lieu, comme Moïse, de me faire courir après la terre promise, il fait venir la terre promise à moi, dit René en saisissant le domino par la taille.

— Oui, mais avant que d'en prendre possession, dit le domino en se dégageant, je voudrais savoir jusqu'à quel point ce compliment s'adresse à moi ; car enfin, je n'étais pas seule à Saint-Roch ; il y avait près de moi deux rivales qui ont peut-être pu me devancer. Aujourd'hui, la concurrence est telle, qu'elle se pratique même en amour.

— Plus de doute, se dit René, c'est la lorette qui se plaint des empiétements faits sur le domaine de la galanterie.

Rassure-toi, ma belle, j'ai su faire à chacune sa part.

— Mais ce n'est pas me répondre, et si tu veux dire par là que tu ne m'as accordé que le tiers de ton cœur, cela ne peut me suffire. Je suis comme le lion : il me le faut tout entier.

— Voyez-vous l'ambitieuse qui redoutait ses rivales. Mais je ne te ferai pas languir plus longtemps. Je me considérerais comme indigne de porter des manchettes si j'avais pu hésiter un seul instant entre les trois femmes de Saint-Roch. Soupirer pour une

comtesse, probablement flanquée, comme toutes les autres, d'un mari jaloux et de petits chiens insupportables. Fi donc ! Quant à la grisette, dispense-moi d'en tenir compte. La grisette est une illusion de M. Paul de Kock à laquelle je ne crois pas, qui habite les mansardes où je ne grimpe jamais, et le bois de Romainville, que je ne puis souffrir. Toi seule, ma belle Phrynée, as su me plaire. Ton cœur est désormais la place où je veux vivre, et je demande une installation prochaine.

Il est inutile d'expliquer, pourquoi cet aveu fit fuir le domino bleu, sans en demander davantage.

Se voyant seul, pour la troisième fois, René voulut sortir du foyer où la circulation était plus libre. L'aspect du bal était complétement changé. Les fleurs, fanées sur leur tige, semblaient pleurer leur fraîcheur passée. Les bougies, perdues dans la poussière, étaient bouffies comme les étoiles par un temps de brouillard. Des masques, exténués de fatigue, essayaient, mais en vain, de ranimer le vertige de la danse. Quelques dominos fanés circulaient comme des spectres dans le foyer désert, espérant trouver, avant le lever de l'aurore, ce que Diogène cherchait en plein jour. Cette agonie de la fête, où la joie rend son dernier soupir, l'orchestre sa dernière note, le danseur son dernier coup de pied, le masque sa dernière sottise, la bougie sa dernière lueur, forme

pour ainsi dire le tableau vivant de l'humanité déchue.

III

COMMENCEMENT DES HOSTILITÉS

René rentra chez lui le cœur plein d'espérance, et tout à fait fier du succès qu'il croyait avoir obtenu à l'Opéra. Avoir su persuader à chacun de ces trois cœurs, jaloux et rivaux, qu'il le préférait aux deux autres et qu'il ne soupirait que pour lui, passait à ses yeux pour un coup de maître à la Bassompierre ou à la Richelieu. Le lendemain, il devait, à Saint-Roch, retrouver le fil de cette intrigue, qui lui promettait tant de bonheur. Il s'endormit sur un lit d'illusions.

Mais tandis qu'il dormait du sommeil du juste, les trois cœurs qu'il avait offensés cherchaient dans la veille la vengeance réclamée par leur mérite méconnu.

.... Manet altâ mente repostum
Judicium Paridis...............

Les mêmes traits suffiront pour peindre l'indignation qui soulevait, à cette heure avancée, le cœur de la comtesse dans son hôtel, celui de la lorette dans son mobilier de palissandre, et celui de la grisette dans sa mansarde. Chacune à l'Opéra avait abordé René avide d'hommages, et l'avait quitté comblée d'humiliation.

Si René avait été maladroit en les prenant l'une pour l'autre, elles, de leur côté, n'étaient point exemptes de reproche. S'en aller furtivement à l'Opéra, ensevelies sous un masque et un domino, plaider le faux dans le but de savoir le vrai, était une de ces démarches imprudentes qui pouvaient excuser jusqu'à un certain point l'affront qui leur avait été fait. Mais tel est l'aveuglement de la femme par rapport à sa beauté, qu'elle la croit infaillible comme l'évidence. Elle voit tous les jours la splendeur du soleil effacée par les nuages, et n'admet pas qu'il existe ici-bas de voiles assez épais pour dérober à notre faible vue les éclairs de ses yeux ou le sourire de ses lèvres.

En ce monde, si la récompense ne suit pas immédiatement le bienfait, en revanche le châtiment est toujours près de la faute. Comme châtiment, le ciel avait allumé dans ces trois cœurs féminins le désir implacable de se venger. René, qui jusqu'alors aurait pu fléchir un de ces cœurs en lui sacrifiant les deux

autres, ou même les fléchir tous les trois avec un peu d'adresse, n'avait plus rien à espérer ; la partie était perdue pour lui : ces cœurs venaient de passer de l'amour à la haine. Si, par un don que le ciel nous a refusé, nous pouvions, nous autres hommes, deviner les révolutions imperceptibles qui s'opèrent dans le cœur de la femme, l'amour n'admettrait pas plus de cœur rebelle que la stratégie n'admet de citadelles imprenables.

A peine réparés des fatigues de la nuit, les trois dominos, redevenus pénitentes, occupaient à Saint-Roch les mêmes places que le dimanche précédent. Leur attitude, vis-à-vis l'une de l'autre, avait subi une légère modification. De temps en temps elles se lançaient un certain coup d'œil estimatif, qui n'était certes pas la traduction très-fidèle de celui que l'Évangile prescrit pour son prochain. Bien qu'elles ne se connussent pas et ne se fussent point rencontrées depuis le dimanche précédent, en revanche, elles avaient souvent pensé l'une à l'autre. Quant à la solidarité qui devait succéder plus tard à la cordiale envie qu'elles se vouaient pour l'instant, elles ne pouvaient la soupçonner encore.

René apparut bientôt. Le trouble qu'il ressentit en voyant pieusement agenouillées devant Dieu celles qui, quelques heures auparavant, s'étaient pendues si nonchalamment à son bras, serait impossible à dé-

crire. Si l'humilité et le recueillement qu'elles affectaient en récitant leurs prières pouvaient en imposer à la foule, pour lui, qui connaissait la noirceur de leur âme, ce n'était qu'une coupable imposture réclamant toute la colère de Dieu. Cette pensée le fit frémir pour elles. Puis, songeant qu'il était la proie que se disputaient ces amours-propres féminins, et que Dieu pourrait peut-être lui demander compte de leur salut compromis, il sentit tout à coup sa conscience mal à l'aise. Il considéra sa présence comme une profanation ; alors cédant à ses scrupules, et comprenant que c'était mal à lui de venir chercher jusque dans un temple la suite d'une intrigue de bal masqué, il sortit de l'église, l'âme pleine de terreur. Il gagna le péristyle et résolut, en attendant la fin de la messe, de combiner ses batteries de façon à suivre la trace de ses trois colombes. Il reconnut, parmi les équipages stationnant dans la rue, la calèche de la comtesse et le coupé de la lorette. Quant à la troisième colombe, elle n'avait pas plus d'équipage que la semaine précédente. Il désigna les deux voitures à deux hommes qui l'attendaient, et leur confia la mission difficile d'arriver à connaître le nom et la demeure des dévotes qu'elles avaient amenées à la messe.

Bientôt il vit sortir la comtesse, puis la lorette. Il affecta de ne pas les regarder. La voiture de la com-

tesse gagna la rue de Rivoli : celle de la lorette descendit la rue Saint-Honoré.

— Allez, mes toutes belles, se dit René, et dans une heure au plus, moi qui suis là immobile, je saurai où est placé votre nid.

La grisette sortit peu de temps après. René ne la quitta point des yeux.

Nous n'entrerons pas dans le moindre détail sur la tâche qu'il s'imposait. Qui de nous n'a pas cédé une fois en sa vie au plaisir de suivre dans le dédale parisien un de ces frais visages à la tournure gracieuse qu'on rencontre parfois dans la foule comme une fleur au milieu des buissons de ronces? Une plume poétique, dans un chapitre intitulé : « Des inconvénients de suivre une jolie femme le soir dans la rue, » a traité à fond ce sujet. Bien qu'il s'agisse dans ce chapitre des inconvénients au lieu des profits, et du Paris de Louis XI, quelque peu différent du nôtre, nous persistons néanmoins à y renvoyer.

Une heure après, René rentrait chez lui suffoqué par la joie. La grisette qu'il avait suivie s'appelait Mlle Léontine, couturière, et demeurait rue Taibout. Il était passé cinquante fois devant sa porte sans que le moindre pressentiment l'eût averti. Ses deux limiers l'attendaient.

La dame à la calèche s'appelait Mme la comtesse Pulchérie, et habitait un hôtel de la rue Saint-Domi-

nique. La dame au petit coupé habitait rue de Provence, et se nommait Mlle Angèle.

René prit une pièce d'or que ses deux limiers se partagèrent. Il leur recommanda de ne parler à personne de la façon dont ils l'avaient gagnée.

Mais ce qu'il n'apprit pas, c'est que la comtesse se servit de l'agent par lequel il l'avait fait suivre pour connaître le nom et l'adresse de lui René et de Mlle Angèle.

Il les connaissait donc, ces trois Euménides, qui depuis huit jours faisaient le tourment de sa vie ! Il pouvait se venger des traits perfides qu'à l'exemple des Parthes elles lui avaient décochés en fuyant à son approche, et commencer les hostilités. Mais quel fut son étonnement, lorsque se demandant quel serait celui de ces trois cœurs qu'il entamerait le premier, il ne put pas se répondre. L'horizon, jusqu'alors si clair et si net, se hérissa bientôt de difficultés imprévues dont il cherchait en vain la solution ; et comme un joueur d'échecs embarrassé de ses pièces, il hésita d'abord, puis ensuite ne vit plus que confusion et désordre sur l'échiquier de ses amours.

Il faut laisser René dans sa critique situation et retourner à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, où se déployait une activité égale à sa lenteur.

La comtesse Pulchérie, avec ce tact infini qui ne manque jamais à la femme toutes les fois que son

honneur est en jeu, avait tout de suite pénétré les intentions de René, et songeait déjà à combattre un ennemi peu redoutable, mais susceptible de le devenir. A part cette précaution, dictée par la prudence, il y avait pour elle un autre but à atteindre. Deux mots suffiront pour expliquer sa conduite et la mettre à l'abri des soupçons injurieux qui pourraient planer sur elle.

A tous les charmes de sa personne, la comtesse Pulchérie ajoutait un esprit supérieur, un grand amour du plaisir et une vertu à toute épreuve. Ne donnant pas une approbation complète aux mille contradictions du monde, elle voulait tirer tout le profit possible du métier fatigant de femme vertueuse, et précisément à cause de ses principes, dont rien n'aurait pu l'affranchir, elle n'hésitait pas à s'engager dans une intrigue qui, tout en mettant les apparences contre elle, ne pouvait nullement souiller la blancheur de sa réputation. Une telle conduite s'explique parfaitement. La femme, par cela seul qu'elle est vertueuse, ne cesse pas d'être femme, c'est-à-dire friande de ces mille petits triomphes qui s'obtiennent sans exiger aucun sacrifice de l'honneur, triomphes puérils si l'on veut, mais auxquels la femme vertueuse tient autant que la femme légère, parce que chez l'une comme chez l'autre l'amour-propre est égal.

Sans avoir songé un seul instant à devenir la maîtresse de René, elle n'avait cependant reculé devant aucun de ces petits mouvements d'innocente coquetterie pour écraser ses rivales ; et précisément parce qu'elle avait échoué dans sa tentative voulait-elle se venger. Mais comprenant que les limites étroites de la vertu comprimaient par trop l'essor de son indignation et la privaient d'une partie de ses moyens, elle était bien décidée à faire alliance avec les puissances secondaires. Voilà pourquoi la comtesse avait demandé l'adresse de Mlle Angèle. L'absence de M. le comte, qui chassait pour l'instant le loup dans la Bretagne, secondait parfaitement ses vues, et lui procurait cette sorte de liberté dont une femme a si souvent besoin.

Une heure après, la comtesse Pulchérie allait voir Mlle Angèle dans son appartement de la rue de Provence.

IV

LE TRAITÉ DE LA TRIPLE ALLIANCE

La comtesse n'avait jusqu'alors rencontré nos modernes Phrynés qu'au spectacle et à la promenade,

et ne les connaissait que par le mal qu'elle en avait entendu dire par ceux-là précisément qui les ont faites ce qu'elles sont. Cela explique l'émotion qu'elle éprouvait en allant frapper à la porte de M[lle] Angèle.

En entrant, elle fit passer sa carte qui énonçait ses noms et qualités, et attendit dans un boudoir qui valait presque celui de son hôtel. A la vue de toutes les jolies choses qui garnissaient ce boudoir et qui rappelaient sans doute autant de gages d'amour, elle se prit à sourire ; puis, pensant qu'à Paris on pouvait compter par centaines des endroits aussi coquets et aussi tentateurs, elle entrevit, peut-être pour la première fois, toute l'étendue du mérite des époux qui ne violent pas la foi conjugale. Sa pensée alla même plus loin. Oubliant un instant qu'elle était comtesse, pour se supposer comte, elle se vit tout à coup exposée à une de ces tentations puissantes auxquelles la nature humaine ne sait pas résister.

En lisant sur la carte : Comtesse Pulchérie, Angèle devint radieuse et tout d'abord ne put soupçonner ce qui lui valait un tel honneur. Son étonnement s'accrut encore, lorsque sa camériste lui assura que c'était réellement une comtesse qui venait lui faire visite. Après quelques attouchements aux boucles de ses cheveux et aux plis de ses jupes, elle gagna son boudoir.

En la voyant entrer, la comtesse, avec une cour-

toisie, apanage exclusif des grandes dames, s'inclina humblement, comme si elle se fût trouvée en face d'une duchesse ou d'une ambassadrice.

Angèle, de son côté, fit appel à son plus gracieux sourire.

— Mademoiselle, dit alors la comtesse, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, et si vous ajoutez à ce premier embarras l'étrangeté du motif qui m'amène, vous comprendrez tout ce qu'il y a de faux dans ma position.

— Madame, reprit Angèle, j'ignore en effet le motif qui vous amène, mais ce que je sais déjà, c'est que j'ai l'honneur de parler à une femme supérieure que son esprit place au-dessus des préjugés vulgaires. En voyant une belle comtesse comme vous chez une pauvre courtisane comme moi, cela rappelle vraiment Jésus chez le publicain.

— Je n'accepte pas ce compliment, qui n'est point mérité. Du reste, si le monde place entre nous des barrières infranchissables, nous allons prier Dieu dans le même temple, et à l'église il n'y a ni comtesse ni courtisane, mais deux femmes qui réclament la miséricorde de Dieu, dont elles ont sans doute un égal besoin.

Cet assaut de politesse, établi entre deux puissances certainement faites pour se haïr, fut réellement sincère. L'une oubliant sa noblesse, l'autre sa galanterie,

se tendirent cordialement la main. Elles touchaient à une de ces situations de la vie qui, ramenant les êtres à l'égalité primitive, inspirant au cœur les mêmes sentiments, à l'esprit les mêmes pensées, rendent pour ainsi dire la parole inutile. Déjà Angèle pénétrait l'intention de la comtesse.

— En effet, madame, reprit Angèle, ce matin, pour la seconde fois, je me suis trouvée près de vous à Saint-Roch, et, comme vous, j'ai été distraite dans mes prières par un jeune fat entré à l'église par désœuvrement.

— Un fat, c'est le mot, dit la comtesse, auquel je n'aurais pas daigné faire attention, s'il n'avait pas mis le comble à l'importunité. La première fois, il s'est contenté de me dévorer des yeux, mais ce matin, il a eu l'audace de me faire suivre.

— Il paraît qu'il professe pour moi la même admiration que pour vous, car, ce matin, il m'a fait également suivre. Je trouve ce procédé fort impertinent et fort maladroit; si les hommages de ce jeune homme ne se fussent adressés qu'à moi, peut-être eussé-je été indulgente pour lui; mais, puisqu'il encense plusieurs dieux à la fois, il me trouvera impitoyable. Pardon, madame la comtesse, de parler devant vous avec autant de franchise.

— J'aurais, en tout cas, reprit la comtesse souriante, été impitoyable pour lui, ce qui ne m'empêche

[illegible] une préférence dont [illegible]

[illegible] un instant le silence :

— [illegible] madame, et à ce titre, permet-[illegible] en parallèle [illegible] dans la question, [illegible] et pour l'instant nos [illegible] froissés aspirent à la [illegible] puisque nous avons su mettre [illegible] ensemble un pacte [illegible].

— [illegible] la comtesse, et c'est [illegible] que je suis venue vous trouver. [illegible] moi, qu'il m'a [illegible] les convenances [illegible] affreusement.

— [illegible] si vos rivales du [illegible] Saint-Germain [illegible]aient un jour ; mais [illegible] traire cette page de [illegible]. Quant à la [illegible], j'accepte celle que [illegible] Permettez-moi seulement d'ajou-ter [illegible] au succès de notre cause. [illegible] petit sacrifice d'amour-[illegible] ne reculerez certainement [illegible], se trouvait une grisette, [illegible] sans cachemire et sans [illegible], mais qui possède des couleurs et des yeux

qui valent certainement les nôtres. Mon avis est de prévenir cette jeune fille, que je connais par hasard; avec un peu d'adresse, nous en ferons notre alliée. Voulez-vous que je la fasse venir, elle travaille chez ma couturière?

— Très-volontiers, dit la comtesse, et je promets de joindre tous mes efforts aux vôtres pour lui faire accepter la complicité.

Un message partit aussitôt pour la rue Taitbout.

Angèle, avec une nonchalance vraiment digne de la rue Saint-Dominique, agita un cordon de sonnette, et dit à un petit groom verni et galonné comme un carrosse de la cour:

— Ma porte est consignée. Je n'y suis pour personne, excepté pour ma couturière que j'attends.

Puis se tournant vers la comtesse:

— De cette façon-là, aucun importun ne viendra nous déranger dans notre conciliabule.

La grisette ne tarda pas à venir.

C'était toujours la belle jeune fille aux cheveux ondulés. Elle entra sans trop se troubler. Sa profession de couturière la mettait en contact assez fréquent avec les dames de haut parage, mais dès qu'elle reconnut les deux dames de Saint-Roch, son petit amour-propre féminin semblait lui annoncer que, pour l'instant, on demandait la jolie fille et non la

couturière. Pour la première fois peut-être, elle avait la conscience de sa propre valeur.

— Approchez, mademoiselle, dit la comtesse avec bienveillance; vous pouvez nous rendre un grand service. Nous n'avons pas hésité à vous le demander.

Léontine baissa les yeux et ne répondit pas.

Angèle, avec une rare perfidie, se chargea de lui expliquer pourquoi on l'avait appelée. Elle rappela leur présence à Saint-Roch, et enfin le curieux qui les avait observées de si près.

— Je sais, dit alors Léontine, de qui vous voulez parler. Ce monsieur est d'une ténacité vraiment inquiétante. Ce matin, il m'a suivie au sortir de la messe, et s'est permis d'adresser à mon concierge des questions compromettantes pour ma réputation.

Angèle et la comtesse se regardèrent consternées, sans doute parce que René les avait fait suivre par des butors, tandis qu'il avait fait l'honneur à la grisette de la suivre en personne. Cela forma un nouveau chef d'accusation.

— Oui, madame, reprit Léontine, ce monsieur m'a suivie; mais il ne m'aime pas.

— Et comment le savez-vous ? dit Angèle.

— Léontine devint plus rouge; puis, après un instant de silence, elle ajouta :

— Nous autres pauvres filles sans gardien, sans conseil, nous bravons tous les écueils de ce monde;

je suis bien coupable, je le sais, mais enfin je veux bien avouer que je suis allée hier au bal masqué de l'Opéra. J'ai rencontré ce jeune homme qui m'avait regardée, ou plutôt qui nous avait regardées toutes les trois à l'église. Je me suis donné le plaisir de l'intriguer, et, par ses réponses, j'ai acquis la certitude qu'il ne m'aimait pas.

— Rassurez-vous, mon enfant, dit la comtesse, aller à l'Opéra, ce n'est pas un crime. J'y suis allée hier au soir, précisément dans le but d'intriguer M. René, car c'est le nom de ce jeune homme.

— Eh bien! interrompit Angèle, confidence pour confidence; j'étais aussi hier à l'Opéra, et M. René, me prenant pour vous, madame la comtesse, m'a fait une charmante déclaration pleine d'impertinence pour moi.

— N'y ajoutez pas foi, madame, dit Léontine, car M. René, à moi, m'a dit mille impertinences sur les comtesses et sur les grisettes. Aussi, je ne le croirai jamais.

— Et vous ferez très-bien, ajouta la comtesse, quoiqu'il m'ait débité de bien jolies choses sur les grisettes.

Ceci porta le dernier coup au pauvre René. Chacune fut alors édifiée sur la foi qu'il fallait ajouter à ses paroles, et sur la perfidie de ses intentions. La comtesse exploita fort habilement la situation, et bat-

tant, comme dit le proverbe, le fer tandis qu'il était chaud, parvint sans peine à soulever chez ses rivales une indignation égale à la sienne.

Puis s'adressant à la grisette :

— Vous persistez, mademoiselle Léontine, dans votre désir de vengeance ?

— Oui, madame, plus que jamais. Tromper une pauvre fille comme moi, c'est horrible, et puis M. René m'a dit que la grisette était une illusion à laquelle il ne croyait pas. Ce mot-là, je ne l'oublierai jamais.

— Eh bien ! dit alors la comtesse avec la dignité d'un président qui fait le résumé des débats, formons un pacte ensemble, que nous pouvons appeler le traité de la triple alliance, et donnons une bonne leçon à ce présomptueux séducteur. Sans rappeler ni les contradictions de son langage, ni les faussetés de ses appréciations, je me rappelle parfaitement qu'il m'a dit à l'Opéra, avec une suffisance aréopagique : « La comtesse ferait une lorette insipide, la grisette une comtesse ridicule, et la lorette une grisette révoltante. » Prouvons-lui qu'il s'est trompé, et pour cela changeons de rôle : grisette, deviens comtesse ; comtesse, deviens lorette ; et toi lorette, fais-toi grisette ; accordons-lui un rendez-vous, soyons pour lui impitoyables, cruelles comme des tigresses d'Hyr-

canie ; de cette façon nous vengeons nos amours-propres de femmes audacieusement outragées, sans nous rendre coupables, et nous apprenons à M. René qu'il ne faut pas courir après trois cœurs à la fois.

Les paroles de la comtesse furent couvertes d'applaudissements ; l'auditoire reconnut qu'elle avait parfaitement traduit sa pensée.

Séance tenante, on prépara, pour René, trois lettres indiquant, pour le lendemain, un triple rendez-vous : chez la comtesse, à onze heures ; chez la lorette, à une heure ; chez la grisette, à quatre heures.

En se retirant, la comtesse dit à la grisette :

— Je vous confie mon honneur, sachez le conserver pur et sans tache.

De son côté, Léontine disait à Angèle :

— Je vous livre ma candeur et ma modestie, ménagez-les, je vous en conjure.

— Quant à vous, madame la comtesse, dit Angèle, je remets ma vertu entre vos mains, abusez-en tant que vous voudrez.

V

UN POSTE PÉRILLEUX

Après une série innombrable de tergiversations qui avaient duré toute la journée, René était à la fin parvenu à classer par ordre d'attaque les trois cœurs dont il était épris. La comtesse devait être sa première victime. La lettre par laquelle il lui demandait un rendez-vous était prête à partir. Inutile de parler de la circonspection qu'il avait apportée à la confection de cette épître embarrassante. Il eût été chargé de répondre à un discours de la couronne, qu'il n'aurait pas pesé avec plus de soin les phrases, les mots, les points et les virgules.

Il achevait ce pénible travail, lorsque son domestique lui remit trois lettres. Si on devine d'où venaient ces trois lettres, René l'ignorait encore. Il procéda à l'ouverture de ce courrier avec d'autant plus d'empressement qu'il lui sembla reconnaître des écritures féminines.

On laisse à penser la joie qu'il ressentit après avoir

achevé sa lecture. Transporté, hors de lui, tout d'abord il se crut endormi et aux prises avec quelque beau songe qui allait s'évanouir ; mais se levant avec violence, passant ses mains sur ses yeux, il reconnut qu'il ne dormait pas, et que le bonheur qui le faisait tressaillir était bien une réalité. Dans le premier élan de son délire, il attribua cet étourdissant succès à l'adresse par lui déployée à l'Opéra. Il reprit ses trois lettres et les couvrit de baisers, en songeant aux jolies petites mains tremblantes qui avaient couru à la place où il posait ses lèvres. Bientôt, il les sut par cœur, et les réduisant, pour ainsi dire, à leur plus simple expression, il s'aperçut que la comtesse demandait un entretien, la lorette une explication, la grisette une justification. Il fit plus, il rapprocha ces trois mots, espérant, par cette confrontation, saisir la pensée intime qui avait dicté ce langage, et apprécier dès à présent le profit qu'il fallait en attendre.

Malheureusement, il ne sut point pénétrer ce mystère, et ces trois rendez-vous si galamment offerts, précisément par celles auxquelles il se disposait à les demander humblement, égarèrent son esprit dans le champ des conjectures. Il s'arrêta à cette idée, que le hasard qui s'était plu à grouper ces trois femmes à Saint-Roch, pour les offrir en même temps à ses yeux, pouvait bien avoir fait naître simultanément en elles la fantaisie de lui écrire. La poste aux lettres avait recueilli

ces pensées écloses çà et là, et les lui adressait par l'organe d'un facteur. C'est ainsi qu'il ne soupçonna pas un seul instant qu'elles émanassent de la même source. Ce qu'il ne put comprendre, c'est comment ses trois cruelles étaient parvenues à connaître son adresse.

Bien d'autres à sa place eussent partagé son aveuglement. Un des plus beaux priviléges de la femme est de nous tromper toutes les fois qu'elle le veut. Un couplet trivial, connu de tout le monde, et presque digne de Molière, donne à cette vérité l'évidence de l'axiome. C'est peut-être le seul principe ici-bas qui soit sans exception.

Le lendemain, à onze heures, René se présentait à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, et demandait la comtesse Pulchérie. Tout lui fit présumer qu'il était attendu, car aussitôt un domestique le fit entrer dans un boudoir où se trouvait la comtesse.

Malgré la recommandation qu'il s'était faite, et le courage dont il avait fait provision, il éprouvait un certain embarras en songeant à la scène qui allait se passer.

La comtesse, au moment où il fut introduit, était assise près d'une petite table, et griffonnait nonchalamment sur une feuille de papier.

Quel fut son étonnement, lorsque, jetant les yeux sur elle, il reconnut la grisette de la rue Taitbout,

qui avait, en effet, échangé sa robe d'indienne contre du satin, mais qui avait conservé ses belles joues roses et ses cheveux ondulés et blonds. Du reste, rien de plus frais, de plus joli, de plus charmant que cette comtesse improvisée. Son maintien était si fier, sa pose si majestueuse, ses mouvements si libres et si gracieux, que l'esprit se refusait à voir là une usurpation.

René, interdit et immobile, laissa inachevés révérences et compliments.

Tout à coup, par un de ces caprices inexplicables de l'esprit qui nous font aveugles ou clairvoyants, lui qui, jusque-là, avait été aveugle, sortit enfin de son erreur. Un éclair traversa son esprit, et sa pensée, rapide comme la foudre, déchirant le voile obscur qui l'enveloppait, pénétra bientôt jusque dans les moindres replis du complot tramé contre lui. La substitution de la grisette à la comtesse fut la clef de l'énigme. Il comprit qu'on l'attirait dans un piége, mais que, par un retour subit sur lui-même, il n'était pas impossible de déjouer l'embûche de ses adversaires. Il fallait, pour cela, trouver le moyen de fléchir celle qu'il trouvait sur la brèche.

— Qu'avez-vous, dit la comtesse, qui feignait de ne pas voir de son trouble. Votre contenance est tellement extraordinaire, qu'on croirait vraiment que je vous fais peur.

— Oh ! ce n'est pas ce sentiment-là que j'éprouve, mais un autre bien plus étrange.

— Expliquez-vous.

— Cela me paraît si difficile, que tout d'abord il me faut vous demander pardon du singulier langage que je vais tenir. Pour l'instant, j'éprouve comme une sorte d'hallucination qui me fait douter même de l'évidence. Je suis près d'une femme qui se fait appeler la comtesse Pulchérie, mais que moi je nomme tout autrement.

— J'excuse votre erreur, et je vous demande la permission de ne la point partager, répondit la comtesse avec assez d'assurance. Puis, continua-t-elle, je vous ai prié de venir expliquer votre étrange conduite.

— Parlez, madame, je suis prêt à répondre à toutes les questions que vous me ferez l'honneur de m'adresser ; je promets de le faire avec toute la sincérité que vous êtes en droit d'exiger. Ce désir est même si grand chez moi, que je vous propose d'aborder tout de suite les points qu'il s'agit d'éclaircir. Nous avons des torts respectifs.

— Je connais les vôtres, mais j'ignore absolument les miens, interrompit la comtesse.

— Voulez-vous me permettre de les rappeler ?

— Je fais plus que de le permettre, je l'exige.

— Eh bien ! soit. Par votre lettre que j'ai là, vous

me demandez de m'expliquer sur l'assiduité que je mets à m'occuper de votre personne. Je reconnais, en effet, être allé hier à Saint-Roch, dans l'espérance de vous y rencontrer. Je reconnais encore vous avoir fait suivre. Voilà, j'imagine, mes seuls torts. Je passe aux vôtres. A mon tour, je vous demanderai pourquoi à l'Opéra vous êtes venue à ma rencontre me torturer l'esprit et me forcer de dire des choses que je ne pensais pas.

— C'est vrai, au bal je suis allée volontairement à vous, mais j'usais par là d'un droit vulgaire, et qui ne vous autorisait pas à venir le lendemain à l'église compromettre mon salut.

— J'usais par là d'un droit de représailles, et je voulais aussi vous faire expier, plus tard, dans l'autre monde, tout ce que vous m'avez fait souffrir dans celui-ci.

— Mais dans quel but, après tout, m'avez-vous fait suivre ? dit la comtesse avec impatience, et comme une femme qui se sent battue.

— Ce but, vous le devinez. J'ajouterai que je n'appartiens pas à la police. Du reste, vous m'avez fait également suivre, puisque vous connaissez mon adresse.

— J'en conviens ; mais moi, en vous faisant suivre, j'avais un but légitime ; au besoin, je pourrais vous le dire.

— Ne me le dites pas, madame, reprit René tendrement, car s'il différait du mien, je serais le plus malheureux des hommes.

La comtesse baissa les yeux et ne répondit pas. Ce silence fut éloquent. L'assurance qu'elle avait eue jusqu'alors sembla l'abandonner. René, au contraire, était plus calme ; alors jugeant le moment favorable à l'apparition de la vérité, il lui dit avec feu :

— A la fin il tombe, ce bandeau qui m'aveuglait. Pardon de l'avoir conservé si longtemps. Grisette à Saint-Roch, comtesse ici, je ne sais quoi à l'Opéra, mais charmante partout, écoutez-moi, je vous en conjure! Vous êtes liée par quelque pacte perfide avec deux autres femmes, qui pour l'instant se servent de vous comme d'un instrument de vengeance. Redoutant la puissance de vos charmes, elles ont fait alliance avec vous, croyant échapper par là à l'affront qui les attend. Je conçois une pareille tactique, car votre figure n'est certes pas faite pour les rassurer, et je ne puis vraiment imaginer rien de plus ingrat pour elles que l'espérance d'en pouvoir médire. Rappelez-vous ce regard d'envie qu'elles jetaient sur vous à l'église. Comme elles ont dû souffrir lorsque vous examinant pour chercher des défauts que vous n'avez pas, elles ont rencontré les mille perfections que Dieu s'est plu à vous donner! C'est alors que, redoutant une rivale si puissante, et pour en

finir avec celle qui les humiliait, elles l'ont attirée dans un piége, attifée d'un costume de comtesse qui vous va à ravir, le tout dans le fol espoir que l'éclat de cet hôtel et le poids d'un diadème que vous n'avez jamais porté vous perdraient à mes yeux. Mais, vaines espérances, il me suffit d'un coup d'œil pour découvrir ce grossier artifice et reconnaître la jeune fille sous les haillons de la comtesse.

Ces paroles foudroyèrent Léontine, et à partir de cet instant elle ne se sentit plus la force de soutenir qu'elle fût comtesse. Elle se débattit sur son fauteuil comme pour se débarrasser des atours mensongers de sa toilette; son embarras la rendait encore plus charmante, et puis, grâce aux paroles de René, elle ne professait plus la même opinion à l'égard de ses alliées. Ce qui, jusqu'alors, avait passé à ses yeux pour la sincérité, n'était plus, de leur part, qu'une indigne perfidie.

— J'ai pu, reprit René, commettre à l'Opéra certaines maladresses qui me valent, sans doute, la mystification qu'on espérait m'infliger; pardonnez-moi, je vous prie, une faute que tout autre eût commise à ma place, et rappelez-vous qu'hier, au sortir de la messe, je vous ai suivie en personne. N'est-ce pas là une preuve irrécusable de la préférence que je vous ai toujours accordée, ajouta-t-il en jetant sur Léontine le plus passionné des regards.

Elle détourna la tête comme pour cacher son embarras.

— Pourquoi ne pas me regarder en face?

— Je ne le puis, reprit-elle. Ce que veut dire votre regard, je le devine, et si je ne vous regarde pas, c'est dans la crainte que le mien ne vous en dise autant.

En achevant ces mots, elle rougit.

Sa position, en effet, était critique. A part l'émotion de voir René si près d'elle, sa conscience protestait contre cette flagrante violation du traité de la triple alliance. Que diraient ses rivales? Fort heureusement, elle entrevoyait déjà dans René un puissant auxiliaire qui saurait au besoin la défendre. Ce qu'elle aurait voulu par-dessus tout, c'eût été d'être hors de l'hôtel, quoique par un sentiment de défiance inhérent à l'amour, elle n'avait pas encore une entière foi dans les protestations de René. Elle s'imaginait que, redevenue grisette et rentrée dans sa mansarde, il ne lui adresserait plus les douces paroles d'amour qu'elle venait d'entendre, et qu'à sa tendresse succéderaient peut-être la froideur et l'indifférence. Et puis, dans cette même journée, René n'avait-il pas un rendez-vous avec la comtesse, puis avec la lorette, et n'irait-il pas formuler à leurs pieds les mêmes serments? Toutes ces idées, se choquant

à la fois dans cette jeune tête, la faisaient mourir d'impatience.

René s'approcha d'elle et la supplia de lui raconter, de la façon la plus circonstanciée, son alliance avec ses deux rivales; puis comme pour l'engager à la ranchise, il mit sous ses yeux les trois lettres qu'il avait reçues.

Léontine se dispensa de les lire, et lui raconta tout ce qui avait été médité contre lui.

— Et pourquoi, dit René avez-vous accepté la complicité?

— Dispensez-moi de répondre à cette question.

— Je serais désolé de vous contrarier; cependant je voudrais bien le savoir. Mon insistance sur ce point ne saurait vous déplaire, puisqu'elle a pour but de connaître comment une idée perfide a pu naître dans votre esprit.

— Vous le voulez absolument. Eh bien! j'ai voulu me venger, parce qu'à l'Opéra vous m'aviez dit que la grisette était une illusion.

— C'était à vous que je parlais! Oh! pardon! pardon! m'en voulez-vous encore?

— Non, plus du tout, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous n'irez pas aux deux autres rendez-vous. Ce n'est pas, je pense, être trop exigeante, car si vous alliez trouver une lorette et une grisette

aussi faibles que moi, comment feriez-vous pour me rester fidèle ?

Léontine était ravissante en exprimant cette pensée. Il y avait tant d'éclat dans ses yeux, de si vives couleurs sur ses joues, un sourire si pur sur ses lèvres, qu'il eût été impossible de songer à l'infidélité.

Son objection était sérieuse. René crut un instant ne pas pouvoir y répondre ; cependant il tenta de lui persuader qu'il importait à son honneur d'aller à ces rendez-vous.

— Après votre amour, dit-il, la chose la plus précieuse pour moi c'est la vengeance. C'est assez vous dire que je m'arrangerai de façon à laisser vertueuses celles qui m'attendent. Je pouvais choisir entre un hôtel somptueux, un boudoir tentateur et une modeste mansarde. Mon choix est fait, et rien au monde ne saurait le changer, ajouta-t-il en serrant la main de Léontine.

Ce contact la fit frémir ; cette fois ce fut réellement d'amour.

Après un instant de silence, elle leva ses grands yeux bleus sur René, et lui dit à voix basse et résignée :

— Allez ! je crois en vous comme en Dieu.

VI

UNE COMTESSE PRISE AU PIÉGE

René, sortant de l'hôtel, consulta sa montre ; elle marquait une heure moins un quart, c'est-à-dire qu'il lui restait à peine le temps de franchir la distance qui le séparait de la rue de Provence. Les événements se succédaient pour lui avec tant de rapidité, que sa pensée ne pouvait les suivre. Il frémissait en songeant qu'il fallait qu'il trouvât encore en lui la force d'assister, dans cette même journée, à deux rendez-vous qui promettaient d'être, sinon tendres, du moins fort orageux. Au milieu de l'anarchie de ses passions, il sentait son amour naissant pour Léontine se dresser en dictateur et décréter la proscription des affections rivales qui, depuis dix jours, se disputaient l'empire de son cœur. Malgré tous ses efforts pour combiner, chemin faisant, la tournure qu'il donnerait à son entretien avec la comtesse qui l'attendait sous l'enveloppe d'une lorette, il atteignit la rue de Provence sans s'être arrêté à aucun système.

Il ne voulut pas reculer, semblable en cela à certains grands orateurs, qui tirent toutes leurs inspirations du marbre de la tribune.

La comtesse l'attendait de pied ferme.

Si Léontine avait éprouvé un certain plaisir à jouer accidentellement le rôle de comtesse, la comtesse, de son côté, n'en éprouvait pas un moins grand à profiter d'une occasion qui lui permettait, sans le moindre sacrifice, de donner à tous les charmes de sa personne ce degré de puissance et de tentation que ne comporte pas le programme de la femme vertueuse. Se sentir un instant affranchie des lois tyranniques de la pudeur, qui a décidé arbitrairement la portion d'épaule qu'une femme peut montrer sans rougir, dépasser un peu ses mesquines limites, et accorder les hommages du jour à quelque signe délicieux qui vaut mieux qu'un diamant, mais enfoui jusque-là sous un odieux fichu ; au lieu d'une sévère bottine, chausser son pied d'une merveilleuse pantoufle orientale, brodée dans le harem par le caprice d'une femme esclave ; remplacer le vulgaire bandeau par de soyeux repentirs à la Charlotte Corday, combiner capricieusement les charmes de la toilette avec ceux du négligé, en un mot se faire belle pour un autre que son mari, quelle est la femme du monde qui n'a pas, une fois en sa vie, envié cet innocent plaisir ?

Soyez franche, belle dame, et convenez que plus d'une fois vous en avez voulu à la lorette splendide qui a comme vous des diamants et des cachemires, des tapis et des chevaux fringants, des loges à l'Opéra et des laquais brodés, et qui fait votre salon désert quand il lui plaît de convier ceux qui l'animent à une de ces folles nuits de vin, de jeu et de gais propos. Soyez franche, je vous en conjure. On ne déroge point par la pensée, et l'aveu que je vous demande avec tout le respect que je vous dois, porte avec lui pardon de la faute.

Ces considérations avaient fortement influé à décider la comtesse Pulchérie à revêtir le costume périlleux de la lorette. Éblouir René et ne lui rien accorder, telle avait été son intention.

Impossible à une femme de se faire plus séduisante.

Sa toilette était cependant d'une extrême simplicité. Elle portait une sorte de peignoir blanc, qui laissait à découvert ses bras de marbre. Ses cheveux tombaient en cascades sur ses joues. Ses petits pieds, chaussés de pantoufles jaunes, s'agitaient sur un carreau de cachemire, comme pour réclamer la part d'hommages à laquelle ils avaient droit. Elle n'avait rien ménagé pour rendre l'illusion complète. Elle humectait de ses lèvres roses un cigare presque aussi noir que ses cheveux, qui l'obligeait de passer à

tout instant sur sa bouche un mouchoir bariolé de broderies autant qu'une rosace de cathédrale. A la voir renversée sur son fauteuil, elle rappelait l'attitude gracieuse et paresseuse de la chatte. Il semblait qu'elle voulût se venger par ce moment d'impudeur de l'austère contrainte de toute sa vie.

René s'approcha d'elle sans paraître trop remarquer les perfections étalées sous ses yeux. L'amour pur et suave de Léontine le rendait indifférent pour tout ce qui n'était pas elle ; aussi aborda-t-il cette sirène avec une froideur qui rappelait celle du philosophe grec devant Laïs.

La comtesse, qui avait compté sur un éblouissement, ne s'expliqua point cette indifférence. Elle se l'expliqua encore bien moins quand elle entendit le langage de René.

— Vraiment, madame, lui dit-il, vous êtes aussi bonne que belle, et jusqu'à présent du moins, je n'ai pas mérité la faveur que vous m'accordez pour l'instant.

— Mais de quelle faveur voulez-vous parler ?

— Dispensez-moi de répondre. Quelle serait le mortel qui n'envierait pas mon sort ? Je quitte mes amis ; il n'a été question que de vous. Par discrétion, je n'ai pas dit en me retirant que je venais me prosterner à vos pieds. Mais si l'un d'eux allait passer par la rue de Provence, et reconnaître ma voiture,

qui stationne à la porte, jugez vous-même quel serait son dépit, en songeant que, tandis qu'il est là dans la rue sale et froide, je suis, moi, dans un délicieux tête-à-tête avec une charmante et adorable femme, que je tiens en mon pouvoir, et qui, à la fin, se décide à m'accorder le juste dédommagement réclamé par les persécutions de mille sortes qu'il lui a plu de me faire endurer. Pardonnez, Angèle, au trouble qui m'agite, et accordez-moi un baiser, rien qu'un baiser, ajouta-t-il en se rapprochant si près d'elle, qu'il put compter les battements de son cœur.

La comtesse, qui ne s'attendait pas à une demande aussi brusque, parut fort embarrassée et perdit bientôt toute son assurance. En effet, comment résister aux instances d'un amant aussi passionné? Invoquer les convenances, la pudeur, la vertu? Mais n'était-elle pas dans le boudoir d'une lorette, c'est-à-dire dans un lieu où toutes ces belles raisons n'ont aucune valeur? Et puis, se retrancher derrière un tel rempart, n'était-ce pas donner le droit à son adversaire de devenir plus pressant? Une autre pensée la faisait encore frémir. René jouait son rôle avec tant de naturel, qu'elle ne pouvait vraiment distinguer si son erreur était réelle ou feinte.

A tout hasard, elle se leva et se mit à circuler. René la suivit, et, s'approchant d'elle, il lui fit bientôt une ceinture avec son bras.

Révoltée par cette seconde tentative, elle se dégagea brusquement, et lui dit d'un air courroucé :

— Je vous supposais bien élevé, monsieur, et je ne pensais pas voir tomber sitôt le prestige que je m'étais plu à vous accorder. Vous êtes ici à peine depuis cinq minutes, et vous avez déjà trouvé le moyen de dépasser les bornes de toutes les convenances.

— Non, madame, reprit René, et la façon plus que libre dont j'ai agi envers vous n'est, de ma part, qu'une ruse à l'aide de laquelle je savais bien remettre à sa place une femme qui s'est plu à changer un instant sa bonne renommée contre une ceinture dorée.

La comtesse, interdite, jeta sur René un regard suppliant.

— J'aurais pu, continua René, mieux exploiter la situation, prolonger l'erreur, faire pécher la comtesse sous le couvert de la lorette, ravir certains larcins qu'il aurait été fort difficile de refuser; je pouvais tout cela, je ne l'ai pas voulu. A présent, madame doutez-vous encore de mon savoir-vivre ?

— Oh non ! je suis battue, j'en conviens, et je me suis prise au piége que je vous avais tendu.

— Par votre faute, madame, et il me suffira de peu de mots pour le prouver. Le stratagème des trois rendez-vous était passablement machiavélique, convenez-en; il pouvait me perdre de ridicule, si vous

aviez mieux su combiner vos batteries? Ainsi, au lieu de me mettre d'abord aux prises avec une candide grisette, sans malice et sans perfidie, il fallait me décocher une adversaire plus redoutable. Qu'est-il arrivé? c'est que ce matin, dans votre hôtel, seul avec Mlle Léontine, je suis parvenu sans beaucoup de peine à subjuguer sa raison et à la détacher de votre cause. Par elle, j'ai appris jusqu'au dernier mot de ce conciliabule où vous aviez préparé la mystification qui devait vous venger toutes les trois de mon erreur à l'Opéra. Mais si, au lieu de Mlle Léontine, j'avais d'abord rencontré Mlle Angèle la vraie, mon triomphe eût été plus difficile.

— Allons, je le vois, dit la comtesse, Léontine a manqué d'assurance; elle a mal joué son rôle.

— Ah! comtesse, soyez indulgente! Un début est chose fort difficile; vous-même, à l'instant, est-ce que le rôle de lorette, que vous jouez également pour la première fois, ne vous paraissait pas fort embarrassant dans le tête-à-tête?

La comtesse ne put rétorquer cet argument.

— Du reste, madame, Léontine n'a pas à se plaindre. C'est à elle qu'on a fait la plus belle part. Le rôle qu'elle a joué aujourd'hui flattera toujours son amour-propre. Quant au vôtre, qu'à votre plus grande gloire vous avez joué avec une maladresse que je suis prêt à constater, nous ferons tout ce qu'il fau-

dra pour en effacer la trace · vous l'oublierez, et tout sera dit.

— De quelles traces parlez-vous? dit la comtesse étonnée.

— Elles sont nombreuses. D'abord votre première visite à Mlle Angèle, les confidences que vous lui avez faites, la lettre que vous m'avez écrite. Savez-vous bien que tous ces faits-là, groupés avec un peu d'art suffiraient, et que de reste, pour perdre la réputation d'une femme, ou tout au moins pour la faire soupçonner ?

— Le jugement du monde m'importe fort peu, dit la comtesse. Je ne reconnais qu'un seul tribunal, ma conscience ; et ma conscience dira que la comtesse Pulchérie a peut-être été légère, mais qu'elle n'a pas été coupable. La vertu, à mon avis, ne sert qu'à braver fièrement les apparences. Quant aux soupçons, je les dédaigne. Je ne suis pas si chatouilleuse que la femme de César.

La comtesse semblait avoir retrouvé toute sa dignité. Sous les oripeaux de la courtisane, on voyait reparaître la grande dame, avec son front majestueux qui n'avait pas à rougir. René le sentit si bien, qu'il ajouta presque aussitôt :

— Il me reste, madame, à vous demander pardon de mes premières paroles. Elles s'adressaient, vous n'en doutez plus, à ce boudoir et à votre costume,

nullement à votre personne. A votre exemple, j'avais mis un instant de côté le respect dont je suis pénétré pour vous, afin d'échapper sans ridicule au piége que vous m'aviez tendu. Ce qui s'est passé entre nous, je l'oublie, je vous en donne ma parole d'honneur. Voici la lettre que vous m'avez écrite; elle n'est pas sortie de mes mains, et je l'anéantis devant vous. Je ne suis jamais allé à votre hôtel, vous n'êtes jamais venue ici, et si plus tard on mettait tout cela en doute, comptez sur moi pour convaincre ceux qui voudraient penser le contraire. Puis, quand vous songerez au curieux de Saint-Roch, pardonnez-lui sa maladresse.

— Je ferai mieux que cela, dit la comtesse, je n'oublierai jamais sa loyauté.

Le lendemain, la comtesse Pulchérie partait pour la Bretagne, chasser le loup avec son mari.

VII

UN QUART D'HEURE TROP TARD

En quittant la marquise, René, sans songer à son troisième rendez-vous, rentra chez lui pour se plon-

ger dans les profondeurs de la méditation. Depuis le matin, il s'était opéré en lui une de ces révolutions morales plus que suffisantes pour épuiser les forces humaines et rendre ce besoin nécessaire. Les trois femmes qui lui tournaient la tête se trouvaient réduites à une seule, Léontine! Les charmes nouveaux qu'il avait découverts en elle ne lui permettaient plus l'hésitation.

La marquise était disparue pour toujours. Quant à Angèle, en n'allant pas la trouver, il pouvait faire valoir cette façon d'agir auprès de Léontine comme un sacrifice certainement digne de le rehausser à ses yeux. Il résolut donc de ne pas sortir.

René trouvait son choix plein de poésie et se faisait à lui-même force compliments; mais attendre jusqu'au lendemain pour revoir Léontine, c'était là une rigueur qu'il ne pardonnait pas au ciel. La crainte de rencontrer Angèle dans la mansarde de la rue Taitbout fut seule capable de comprimer l'élan de sa fougueuse impatience.

En effet, pendant ce temps-là, Angèle était en possession de la mansarde, et attendait qu'il plût à René de venir lui peindre sa flamme. Si elle eut la douleur de l'attendre et de ne le point voir venir, elle puisa là une bonne leçon qu'elle, promit de ne point oublier. Cet échange momentané de ses robes de brocard contre de l'indienne, de ces étagères encom-

brées de colifichets du luxe, contre le mobilier plus que modeste de Léontine, lui donnèrent fort à penser. Oubliant un instant qu'elle était à cette place par une abdication volontaire, et supposant, au contraire, que le destin avait été assez perfide envers elle pour la réduire à cet état obscur et misérable, elle composa bientôt dans sa tête un admirable chapitre sur la fragilité des choses humaines. Cette impression fut si forte, qu'elle attendit René deux grandes heures sans formuler le moindre murmure. L'atmosphère de la mansarde, l'humble costume de la grisette eurent la puissance de la maintenir dans la modération. Ce ne fut qu'à son retour chez elle que sa nature violente reprenant superbement le dessus, la fit éclater en imprécations contre lui. Après avoir bien réfléchi, elle écrivit l'épître suivante, qui devait être son dernier rapport avec lui :

« Monsieur,

» Vous êtes un impertinent. Je n'ai pas besoin d'en
» dire davantage pour me faire comprendre.

» Je pars pour l'Italie avec un Anglais qui veut faire
» un voyage sentimental. Vous ne me reverrez plus. »

Cette lecture, comme on le pense bien, au lieu

d'irriter René, vint au contraire augmenter sa joie. Décidé qu'il était à aimer Léontine sans partage, son plus vif désir était de se débarrasser d'Angèle, ce qu'il avait considéré comme une difficulté sérieuse; mais cette lettre dissipait toutes ses craintes, et à partir de cet instant, rien ne s'opposait plus à ce qu'il s'occupât exclusivement de Léontine.

Pour comprendre le calme et la béatitude de son âme, il faut se rappeler que, depuis la première rencontre à Saint-Roch, René avait été successivement la proie de l'incertitude, du mystère et de l'irrésolution; que ses nuits et ses jours s'étaient écoulés dans l'attente et la recherche. Il touchait donc à un moment de transition délicieuse, qui lui permettait de donner un libre essor à toute sa joie. Il y avait là, certes, plus de bonheur qu'il n'en faut pour rendre fou un tête quelque peu jeune et exaltée.

A l'heure convenue, René arrivait fièrement, pour la première fois, dans la mansarde de la rue Taitbout.

Léontine l'y attendait. Elle avait su, à force de soins, donner à sa modeste demeure un aspect de coquetterie qu'une amoureuse a seule le talent de trouver quand il s'agit de recevoir celui qu'elle aime. L'unique pièce qui composait son appartement tenait à la fois du boudoir, du salon, de la chambre à coucher et de la cuisine; mais il y avait tant d'har-

monie dans ce désordre, tant de variétés dans les mille objets entassés dans si peu d'espace, que ce spectacle n'avait rien de choquant. Une tête de Christ en plâtre formait le principal ornement de la cheminée. Ce Christ paraissait l'objet d'un culte fervent et empressé. Il était attifé de rubans de toutes nuances, et à la couronne d'épines de ses sacrificateurs, Léontine avait substitué une guirlande de pâquerettes blanches cueillies par elle dans une de ses excursions. De chaque côté, se trouvaient des vases de porcelaine surchargés de fleurs. Sur une table assez longue, des morceaux d'étoffes de soie amoncelés attendaient pour devenir robes qu'il plût aux jolis doigts de Léontine de prendre son aiguille et ses ciseaux. La fenêtre ouverte laissait entrer un beau rayon de soleil, qui, après s'être un instant perdu sur la cime de quelques rosiers fleuris placés sur le toit, venait tomber sur l'âtre de la cheminée où flamboyaient avec gaieté quelques petits morceaux de bois.

Léontine, sans pitié pour les belles couleurs répandues sur ses joues, était placée près de la fenêtre, et recevait en face les baisers brûlants du soleil.

En voyant apparaître René, son émotion fut telle, qu'elle resta clouée sur sa chaise, sans pouvoir faire un pas pour aller à sa rencontre. Il se passait en elle quelque chose d'indéfinissable qui tenait à la fois du

songe et de l'extase. Ne touchait-elle pas, en effet, au paroxysme du triomphe? Tout ce que René lui avait dit à l'hôtel était donc sincère, il l'aimait plus que ses rivales, puisqu'il venait se prosterner à ses pieds !

La foi entière qu'elle pouvait désormais placer en lui la rendait encore plus belle; son regard surtout gagnait à cette conviction. Des yeux qui croient sont plus beaux que des yeux qui doutent.

Quant à René, le trouble qui l'agitait n'était pas moins grand. En réalité, il était dans une mansarde, près d'une pauvre grisette; mais, grâce aux transports de son âme et au délire de ses sens, il touchait au comble du ravissement, et succombait de plaisir à la vue de ce spectacle qui offrait à la fois à ses yeux les trois plus belles choses de la création : une jeune fille, du soleil et des roses !

Léontine se tenait immobile et silencieuse. René, de son côté, ne savait comment commencer l'entretien; mais le voisinage de la grisette avait tant de charme pour lui, qu'il ne faisait aucun effort pour sortir de cet état.

Enhardie par le maintien respectueux et tendre de celui qu'elle avait laissé pénétrer jusqu'à elle, Léontine lui dit à la fin à voix basse :

— Je ne suis plus brillante comme hier à l'hôtel de la rue Saint-Dominique; il n'y a plus de comtesse

devant vous, mais une pauvre fille à laquelle l'amour que vous lui jurez fera perdre la tête. Vous m'aimez donc réellement ?

Pour toute réponse, René serra davantage la petite main dont il s'était emparé.

— Je vous crois, reprit-elle, à présent que vous êtes là ; mais hier, quand vous m'avez quittée pour aller à deux autres rendez-vous, j'ai pleuré. Il me semblait que les deux femmes qui vous attendaient parviendraient à me perdre dans votre esprit.

— Je ne suis allé qu'à un seul de ces rendez-vous.

— Vraiment ! dit Léontine étonnée et souriante.

— Je suis allé trouver la comtesse, rue de Provence, mais je me suis dispensé de venir ici.

— De sorte que vous pénétrez dans mon réduit pour la première fois ? dit Léontine en baissant les yeux.

— Pour la première fois.

— Ah! c'est bien de n'y être pas venu. Je vois que vous m'aimez sincèrement, et si je pouvais obtenir la preuve que vous ne reverrez jamais ni la comtesse ni Mlle Angèle, oh ! alors, je serais trop heureuse ; car, voyez-vous, elles me font peur ; avec elles, je le sens, la lutte est impossible.

— Vos rivales ont quitté Paris, reprit René, et je ne courrai pas après elles. Ensuite, pour vous ras-

surer, rétablissons les choses telles qu'elles se sont passées. La comtesse et Mlle Angèle étaient fort avides de se voir rendre les hommages que je vous adresse; mais quant à moi, je n'ai jamais songé qu'à vous seule. Quant à leur luxe que vous redoutez et à votre simplicité contre laquelle vous murmurez sans cesse, je ne tiens aucun compte de ces différences, et je vous trouve plus belle là, près de votre fenêtre, avec votre robe de toile, que la comtesse dans son hôtel, avec ses plus brillantes parures.

Léontine écoutait René avec une attention toute particulière; et comme si ses dernières paroles eussent dissipé toutes ses craintes, elle cessa de le questionner.

Un tête-à-tête au sixième étage avec une jeune fille d'une extrême beauté, voilà des motifs plus que suffisants pour que l'esprit se mette à l'œuvre et commence l'oraison funèbre de sa vertu.

René passa près de Léontine une grande partie de la journée, sans obtenir le moindre sacrifice. Par une contradiction inexplicable, il se sentait plein de désirs, puis quand il s'agissait de les formuler, la force l'abandonnait; le geste et la parole expiraient dans une commune langueur. Bien qu'il fût à ses côtés, qu'il pressât ses mains dans les siennes, que la brise promenât ses cheveux d'or sur ses joues enflammées, une puissance invisible se chargea de la conserver

pure en dépit de la situation. Si bien que cette scène d'amour put s'accomplir tout entière sous les yeux du Christ sans porter atteinte à son chaste regard.

Lorsqu'il fallut partir, René ne put trouver la force de se lever qu'après que Léontine lui eut accordé la faveur de revenir le lendemain à la même heure.

Après qu'il se fut éloigné, Léontine alla s'agenouiller devant le Christ; et, dans un recueillement qui tenait de la sainte plutôt que de la femme, elle remercia le ciel de l'avoir faite assez forte pour résister à la tentation.

L'amour est un sentiment d'une étrange nature. Sa physiologie est inépuisable. Il y a des siècles qu'il est en butte aux dissertations des poëtes, des romanciers et des philosophes; et malgré les volumes qu'il a tirés de l'esprit humain, c'est peut-être encore le sujet le plus neuf à traiter. Loin de nous la pensée de tenter de le définir. Sans dire, comme Faublas, qu'en fait d'amour les philosophes radotent et que les romanciers seuls ont raison, nous avouerons en toute humilité qu'il n'est pour nous qu'un insondable mystère, qui semble se faire un malin plaisir de torturer la raison, la logique, la vérité et la vraisemblance. En effet, il suggère parfois au cœur de la femme de ces résolutions imprévues que rien ne peut expliquer. Le fait une fois accompli, l'esprit s'en empare pour prouver tout ce qu'il veut.

Mais pourquoi cette vague digression? Que peut-il y avoir de commun entre les amours d'une grisette et ces obscures pensées? Est-ce là une précaution oratoire sur laquelle nous comptons pour jeter quelque vraisemblance sur le dénoûment de notre intrigue, et ne point arriver trop brusquement à la fin?

— Peut-être.

Certes, en quittant Léontine et devant la revoir le lendemain, René emportait avec lui des trésors d'espérance, et aurait dû se croire bien heureux. Il n'en fut rien. Ce rempart imperceptible, qu'il n'avait pas osé franchir, lui donna fort à penser. La nuit à peine arrivée, il s'endormit profondément et ne se réveilla que fort tard; mais au lieu de ce bien-être que procure un sommeil paisible, il se sentit brisé comme après une nuit d'orgie. Alors, passant ses mains sur ses yeux pour dissiper le bandeau qui l'aveuglait, il se rappela soudain, jusqu'aux moindres détails, un rêve qu'il avait fait durant la nuit. Voici quel *était* ce rêve : Léontine lui était apparue telle qu'il l'avait vue la première fois à l'église Saint-Roch. Elle l'avait regardé avec une indifférence inexplicable. Lui, de son côté, s'était consumé en efforts impuissants pour quêter d'abord un sourire de ses lèvres, puis pour franchir la distance qui le séparait d'elle. Après quelques instants d'une pareille anxiété, il avait vu Léontine perdre peu à peu sa forme humaine, s'élever

vers la voûte de l'église, et bientôt disparaître comme ces nuages d'abord transparents, qui s'anéantissent dans l'air, sans laisser la moindre trace.

Il y a dans le souvenir d'un rêve quelque chose de vague et de puissant à la fois, qui agit sur nous bien plus que la réalité. Sans se l'expliquer, René considéra ce songe comme une sorte d'avertissement d'un malheur prochain, et malgré tous les efforts qu'il fit pour chasser cette étrange persuasion, il ne put se soustraire à la douloureuse influence qu'elle exerça sur lui. Par hasard, jetant les yeux sur la pendule, il s'aperçut, avec étonnement, que l'heure de son rendez-vous avec Léontine était arrivée.

En toute hâte, il sortit, et peu d'instants après, il frappait à la mansarde de la rue Taitbout.

Léontine n'y était plus!

Une vieille femme, dans laquelle il reconnut aussitôt la brûleuse de cierges de Saint-Roch, vint lui ouvrir.

— Vous demandez, lui dit-elle, ma petite-fille Léontine? Elle a quitté Paris; vous ne la reverrez jamais. Puis, continua-t-elle, voici quelques mots qu'elle m'a chargée de vous remettre.

René s'empressa de lire:

« Je vous aimerai toujours.

» En vous fuyant, je me prépare des regrets éter-

» nels que j'aurai la force de supporter, mais j'évite
» des remords qui m'auraient fait mourir.

» Adieu pour toujours !

» LÉONTINE. »

Des larmes abondantes s'échappèrent des yeux de René.

Remis de son premier trouble, il courut à l'hôtel Meurice, demander à l'amitié de le consoler des tourments de l'amour.

UNE

CONVALESCENCE A L'HOPITAL

La femme a été donnée à l'homme pour l'empêcher de faire de trop grandes choses.

I

C'était au milieu d'un bal.

La valse finissait, les dames agitaient leur éventail. Près de l'embrasure d'une porte se trouvait un jeune homme élégant, mis comme on le sera demain, qui joignait à cet inappréciable avantage celui de ne faire que d'arriver. Il sondait du regard tous les coins du salon, pour découvrir la maîtresse de la maison, et s'empresser de déposer à ses pieds l'hommage de ses respects.

Tout près de lui se trouvaient deux autres élégants, dont la figure paraissait altérée par la fatigue.

L'un disait à l'autre :

— Décidément c'est une coquette, une perfide; celui qui a discerné, dans la coquetterie de la femme, tout le parfum d'une fleur et tout le poison d'un serpent, a proclamé une immense vérité.

— Que ne te venges-tu? reprit l'autre aussitôt.

— On ne se venge pas d'une femme. Il faut accepter ses rigueurs avec résignation; aussi je courbe la tête, et je prévois d'avance que mon souvenir sera jeté dès ce soir par la fenêtre, absolument comme les branches de jasmin de son bouquet.

Ce mot de jasmin permit à Rodolphe (c'était le nom du dernier arrivé) de distinguer, parmi toutes ses compagnes, la dame dont il était question.

— Ah! se dit-il à part lui, voilà donc la coquette dont il faut se méfier!

Il continua de chercher la maîtresse de la maison, et bientôt l'aperçut à quelques pas devant lui. Il s'approcha d'elle, et, dans la plus gracieuse des révérences, lui fit compliment des splendeurs de la soirée.

— Vous allez valser, monsieur Rodolphe, j'y compte, j'ai même déjà disposé de vous.

— Vous avez bien fait, madame, répondit froidement Rodolphe.

— Oh! rassurez-vous, reprit-elle, et quittez cet air sombre. Je vous ai réservé une tâche attrayante. N'allez pas croire surtout que je veuille vous prier

de faire valser ce qu'on appelle des numéros ; je ne me permettrais pas de prélever sur un beau cavalier comme vous un impôt aussi tyrannique. Pour ces dames-là, je loue des danseurs. Rassurez-vous, je le répète, vous ne valserez qu'avec les plus jolies femmes.

— Il y en a tant dans votre salon, madame, que ce serait une tâche assez téméraire que d'entreprendre de valser avec elles toutes.

— Eh bien ! vous choisirez parmi ce que j'appelle mes incomparables. Que dites-vous de cette petite dame avec cette forêt de jasmin ?

— Je la trouve ravissante. Est-elle mariée ou veuve ?

— Elle est mariée. Son mari a soixante ans, mais c'est le marquis de Pontanges.

— Oh ! alors, je vais l'inviter.

La marquise pour l'instant se brûlait les lèvres avec une tasse de chocolat. Rodolphe voulait d'abord attendre qu'elle eût fini de boire, pour lui adresser son invitation, mais le chocolat était si chaud, et la marquise buvait si lentement qu'il n'eut pas cette patience.

— Madame veut-elle me faire l'honneur de m'accorder la première valse ? dit-il en s'inclinant.

A quoi la marquise répondit :

— Volontiers, monsieur, la première.

Puis, en achevant ce dernier mot, elle étendit le

bras et pria Rodolphe de la débarrasser de sa tasse de chocolat.

Rodolphe, tenant d'une main son chapeau, et de l'autre la tasse, cherchait en vain un domestique, et comme il n'en apercevait point, il se dirigea vers le buffet. Chemin faisant, son esprit conçut une idée bizarre. La marquise qui avait entamé le chocolat avait les lèvres si roses, la tasse qui contenait ce breuvage était d'une origine si japonaise, la foule qu'il fendait avec peine mettait son adresse à une telle épreuve, qu'il lui prit la fantaisie de boire le restant du chocolat. Lorsqu'il parvint au buffet, la tasse était vide!

En voyant Rodolphe s'approcher, la marquise se dépouilla de la pelisse qu'elle avait jetée sur ses épaules.

Elle parcourut deux fois, en valsant, la longueur du salon, après quoi elle pria Rodolphe de s'arrêter.

— Nous valsons peut-être trop vite ?

— Non, monsieur, reprit-elle, mais il est tard, je suis fatiguée, et je préfère marcher un peu appuyée sur votre bras. — Et puis, ajouta-t-elle, le parquet est si glissant, qu'avec mes souliers de satin je ne puis pas conserver l'équilibre.

La marquise, en faisant cette dernière réflexion, avait eu soin de relever un peu le bas de sa robe.

— En effet, madame, reprit Rodolphe, ce parquet est comme un miroir.

Il n'en pensait pas un mot, pas plus que la marquise, qui saisissait ce prétexte pour montrer son petit pied d'Andalouse.

Rodolphe reprit presque aussitôt :

— J'aime beaucoup la valse, mais je préfère la conversation, surtout ainsi, en tête-à-tête, isolés au milieu de la foule et débarrassés des sots, des importuns et des curieux, qu'on trouve partout en majorité.

— En effet, monsieur, et pour l'instant nous sommes tout à la fois dans la foule et dans l'isolement. Bien des gens y placent l'impunité ; vous, par exemple.

— Moi, madame ! reprit Rodolphe avec surprise.

— Oui, monsieur, et vous savez bien ce que je veux dire.

— J'avoue naïvement, madame, que je n'ai pas l'honneur de vous comprendre ; l'impunité est si peu mon fait, que là, près de vous, je n'use même pas des priviléges qu'en dépit du droit conjugal la valse accorde à tout cavalier.

— A mon tour, monsieur, je ne vous comprends plus.

— Je pourrais, dit Rodolphe, vous prendre par la

taille, tandis que, voyez, je vous donne simplement le bras.

— Ah ! c'est vrai, je suis votre débitrice, je ne nie pas ma dette, et payez-vous, monsieur; mais revenons à mon point de départ. Je disais qu'il est de ces natures audacieuses qui n'hésitent pas à livrer à la foule d'un salon des pensées ou des intentions qu'elles devraient enfouir au fond de leur cœur, et qui cèdent aux plus légers caprices de leur esprit, sans daigner calculer quelles peuvent en être les conséquences. Ainsi, tout à l'heure, au-dessous de ce lustre, vous avez osé boire le chocolat qui restait dans ma tasse !

Rodolphe perdit un peu contenance. La marquise reprit aussitôt :

— C'est un enfantillage, je le comprends ainsi, auquel je n'attache pas d'importance, et que je vous pardonne, mais en vous le reprochant j'avais mon but. Je voulais par là vous prouver que l'impunité n'est pas dans la foule, ainsi que vous le prétendez.

— Merci de votre bonne leçon, madame, j'espère qu'elle me profitera ; et si, à l'avenir, le ciel me protége assez pour me permettre de boire dans votre verre, je le ferai de façon que personne ne me voie.

La chaleur de l'explication avait empêché Rodolphe de remarquer que la valse était terminée. Qui

sait combien de temps aurait encore duré ce doux oubli de la terre, si le marquis, décavé à la bouillote, ne fût pas venu, comme un nouvel Orphée et avec plus de succès que l'ancien, arracher sa femme à ce séjour infernal?

La marquise quitta Rodolphe en daignant toutefois le gratifier d'un regard qu'on pouvait interpréter de mille manières.

Rodolphe partit peu de temps après.

Les paroles prononcées auprès de lui, à son entrée dans le salon, revinrent à son esprit.

— Oui, se dit-il, il y a bien dans la coquetterie d'une femme tout le parfum d'une fleur et tout le poison d'un serpent. Mais si le maladroit qui a dit cela n'a su trouver que le poison du serpent, je saurai bien moi, ravir le parfum de la fleur.

II

Rodolphe emportait avec lui une forte dose d'insomnie. Avant de dormir, il avait à résoudre un problème, ou plutôt une énigme.

A quoi voulait en venir cette marquise? Que pen-

sait-elle réellement au fond du cœur de sa façon d'agir avec le chocolat ? La leçon qu'elle lui avait faite peignait-elle réellement son indignation ou cachait-elle le symptôme d'une grande passion ?

Rodolphe, en même temps qu'il était jeune et riche, ne manquait pas de fatuité. S'il était susceptible de beaucoup aimer, il n'était point d'un caractère à supporter, même de la plus belle des marquises, une leçon comme celle-là. Il en était donc réduit à se demander quel rôle il avait à jouer, et s'il fallait aimer ou haïr. Il résolut de revoir la marquise, de sonder ses intentions, de l'adorer si elle lui pardonnait, mais de se venger si elle lui tenait rigueur.

La marquise, de son côté, n'était pas plus calme ; son amour-propre de femme éprouvait un si vif chatouillement à se rappeler l'imprudence de Rodolphe ! Si les préjugés du monde s'opposent à ce qu'une femme communique à son admirateur tout ce qu'elle a lu dans son regard ou dans son geste, cet empêchement, loin d'être favorable à la vertu, conspire au contraire perfidement contre elle ; mais c'est là une situation qui se rencontre à tout instant dans la vie. Le monde a fait de la franchise une qualité, et par une contradiction inexplicable, il nous impose presque toujours la dissimulation.

La marquise, en faisant cette leçon à Rodolphe, sa-

vait bien ainsi l'attacher à son char ; à partir de cet instant elle devint rêveuse.

Rodolphe, de son côté, devint triste.

Deux mois' s'écoulèrent sans qu'ils se rencontrassent, bien que toutes leurs démarches tendissent à ce but. Enfin, par un beau jour de printemps, Rodolphe, se promenant aux Champs-Élysées, aperçut la marquise. En cet instant, elle se servait de son ombrelle comme d'un bouclier, afin de se soustraire au baiser brûlant du soleil. Qu'elle était belle ainsi! Rodolphe en extase, se demandait, elle existant, ce que pouvait créer le printemps; hyperbole assez forte, il faut en convenir, mais pardonnable à un amoureux qui, après une si longue absence, voyait enfin apparaître devant lui l'ange qu'il croyait remonté vers le ciel. Rodolphe, transporté, touchait à un de ces instants précieux de la vie qui durent une seconde, mais qui valent dix ans, que l'amour appelle extase, la poétique inspiration, et que le vulgaire, qui ne sent pas, ignore toute sa vie.

La marquise, à la vue de Rodolphe, ne put se défendre d'une visible émotion. Soit qu'elle ne se sentît pas la force de bien dissimuler, soit que la conversation fût terminée, elle gagna sa voiture en disant, aux personnes avec lesquelles elle parlait :

— Je vais à Bade, avec mon mari; nous devons y passer le mois de juin tout entier.

— Eh bien! se dit Rodolphe, demain nous irons à la préfecture, demander un passe-port pour le grand-duché de Bade.

III

La mode, cette reine inconstante du monde, a depuis quelques années mis en faveur les eaux et les bains de mer. Impossible aujourd'hui à toute personne quelque peu née de rester à Paris pendant l'été. Il faut, à toute force, prendre son vol et aller s'abattre sur une des mille places de l'Europe, où il a plu à la création de faire jaillir des ondes bienfaisantes, qui sont, au dire des docteurs, infaillibles contre les maladies auxquelles les facultés n'entendent rien.

Cette récente découverte de la médecine a complétement modifié le public des eaux. Autrefois, c'était là qu'il fallait aller, pour voir ces superbes collections de vieux militaires entamés par la mitraille, de goutteux et d'estropiés, mais aujourd'hui quelle différence! Les baigneurs et les baigneuses se recrutent

parmi ce qu'il y a de plus beau et de plus jeune dans les diverses capitales du monde civilisé.

Plusieurs points de l'Europe se disputent l'honneur d'attirer à eux les célébrités. La presse fait des réclames pour Bade, Vichy, Cotterts, Bagnères, Wiesbaden, Ems... Entre le programme des spectacles et le cours de la rente, on trouve la liste exacte de tous les princes, ducs, comtes, barons, chanteurs, danseuses, qui se trouvent, ou qui sont attendus là où vous voulez aller.

Bade, entre tous, jouit d'une grande renommée. Ouvrez un dictionnaire géographique, ce livre vous dira, avec sa stérilité habituelle, que Bade est une petite ville de cinq mille âmes, sans monuments et sans souvenirs; mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'on y trouve des jardins délicieux propres à la rêverie, des eaux qui reposent des fatigues de l'hiver, une *roulette* et un *trente et quarante* qui procurent les plus vives émotions.

Or, Rodolphe, attiré par la marquise, arrivait à Bade vers les premiers jours de juin. Il s'installait à l'hôtel d'Angleterre et courait au salon des jeux, désireux qu'il était de voir en philosophe observateur le spectacle de cette grande immoralité.

Mais avant de le laisser entrer dans ce salon, il importe de formuler ici une réserve touchant ce que les déclamateurs ont jusqu'ici débité contre les jeux,

afin de réduire à ses justes proportions ce monstre de l'Apocalypse avec lequel on a tant de fois essayé de nous effrayer.

On se fait du jeu une très-fausse idée, parce qu'on le juge d'après ce que n'ont jamais manqué d'en dire les mauvais livres et les mélodrames. Il en est de cette passion comme des nuits de Venise et du pont des Soupirs ; on ne la connaît que d'après les hyperboles de *monsieur Prudhomme*, ou d'après des descriptions dans le genre de celle-ci, que nous esquissons tout exprès pour en faire ressortir la niaiserie.

En entrant, le visiteur fut tout d'abord ébloui. L'aspect du salon principal avait quelque chose de vraiment infernal. C'était un milieu de lumières, d'or et de fleurs, dans lequel les assistants venaient fondre leur existence et chercher des émotions plutôt terribles qu'agréables. Des femmes de tout âge courtisaient sans pudeur le hasard, pour obtenir ses faveurs. Toutes, attentives aux culbutes des cartes, rappelaient par leurs grimaces horribles les sibylles anciennes consommant un sacrifice. Quelques vieillards usés par la débauche semblaient être les rois de cette fête, et se réchauffaient à la lueur de ce spectacle, comme ces serpents engourdis par le froid, qu'on réveille par une chaleur factice. Il croyait assister à une de ces fêtes impies de Ninive ou de Babylone, où toutes les passions humaines semblaient s'être donné rendez-

vous pour s'étaler dans toute leur laideur, et promenait ses regards inquiets sur les murailles, croyant voir apparaître la main invisible venant tracer ces trois mots magiques usurpés par les chroniqueurs de *l'Indépendance belge*.

Ce qui précède est déjà fort joli ; mais ce n'est pas tout, il est encore un détail qui manque à ce tableau. Le voici :

Dans un coin du salon, une belle jeune fille, bien jeune encore pour être rencontrée en pareil lieu, pleurait, non parce qu'elle avait perdu, mais parce qu'elle n'avait plus rien à perdre, lorsque, passant près d'une glace qui reflétait son image, elle vit briller à son cou un collier de perles. Aussitôt ses larmes cessent de couler, le désespoir fait place à l'espérance, elle arrache le collier, l'échange contre de l'or et retourne jouer.

Voilà généralement comment il était passé dans l'usage de parler du jeu et des coupables qui s'y abandonnaient. On croyait à ces sortes de descriptions, qui produisaient des effets admirables dans les mélodrames de l'Ambigu et de la Gaîté. Mais depuis que des milliers de touristes s'en vont à Bade, et peuvent juger par eux-mêmes comment les choses se passent, la passion du jeu a perdu ses proportions babyloniennes ; jamais on n'a pu découvrir autour des tables, ni ces vieillards usés par la débauche,

ni ces sorcières affamées d'or, vendant leur âme à Satan[1].

Rodolphe traversa les salles de jeu, sans qu'il lui en coûtât autre chose que quelques florins jetés sur le double zéro, qui, persistant à ne pas sortir, le fit entrer dans le salon de conversation.

IV

Le salon de la conversation offre à celui qui le visite pour la première fois un spectacle très-original. On y rencontre tous les peuples mêlés et confondus. Les Anglaises y apportent leur gravité et leurs cheveux blonds, les Italiennes, leur sourire sans pareil, les Espagnoles leur fierté, les Françaises leurs grâces. Les diverses langues qu'on y parle frappent l'oreille d'un bruit confus qui rappelle l'étonnement et l'em-

1. L'établissement de Bade est dirigé par un homme du monde d'une courtoisie et d'un tact incomparables, qui pour éloigner des jeux les étrangers arrivés dans la ville, a imaginé une fête qui dure pendant toute la saison, sans la moindre interruption. La promenade, la chasse, la pêche, le manége, l'escrime, le concert, le théâtre, le bal, absorbent tous les instants. Au milieu de tous ces agréments, le jeu est perdu, et pour la majorité des baigneurs, il n'existe pas.

barras que durent éprouver les hommes lorsqu'il plut à Dieu d'accomplir le miracle de la confusion des langues.

Une musique délicieuse invite à la danse. Les hommes jouent entre eux au whist ou aux échecs. A la somme engagée, il faut ajouter la dose d'amour-propre. Il y a tel diplomate anglais ou russe qui donnerait volontiers dix fois l'enjeu pour battre aux échecs le grand d'Espagne ou le banquier français qui ose se mesurer avec lui.

Il en résulte pour les dames une excessive liberté. La jalousie conclut avec l'ardeur au jeu une sorte de trêve, pendant laquelle les intrigues se nouent, se poursuivent et se compliquent. Tel joueur d'échecs qui combine un coup, oublie nécessairement sa femme qu'un bel inconnu nouvellement arrivé des bords du Tage, de la Seine ou de la Neva, lance dans le tourbillon de la valse.

Le wisth n'est pas moins tyrannique. Un mari ne peut en même temps surveiller sa femme et compter cinquante deux cartes. Si son œil vigilant veut surveiller le quadrille, il en résulte qu'il coupe les cartes affranchies, et qu'à la douleur de perdre, il lui faut joindre les malédictions de son partner.

Rodolphe avait à peine franchi le seuil de la porte, que déjà la marquise s'offrait à ses regards. Le cortége d'admirateurs qui bourdonnait à ses côtés la dé-

signait comme reine de la fête. Un jeune Hongrois, venu à Bade pour hâter la guérison d'une blessure reçue sur le champ de bataille, figurait au premier rang. Nouveau Phœbus, il comptait sur son élégant costume pour fixer l'attention de la marquise; mais il ne put, malgré tous ses soins, triompher de sa froideur.

Rodolphe ne conçut aucun souci de l'ardeur de ce rival, et s'empressa de demander une valse.

Elle lui fut très-gracieusement accordée.

La conversation, ainsi qu'on le pense bien, ne manqua point d'animation.

Rodolphe aborda franchement le terrain :

— Je n'ai pas oublié, madame, la leçon que vous m'avez faite à Paris. Plus je la médite, et plus je la trouve méritée. Je reconnais, avec vous, qu'il n'y a pas dans le cœur de replis assez profonds pour enfouir l'intention coupable que ma maladresse pouvait livrer à la foule; mais rassurez-vous, madame, cette intention n'a pas été comprise et l'amour extrême que j'ai pour vous est resté un mystère. Si je suis coupable, je n'ai pas de complice. Souvent, bien souvent, j'ai soupiré votre nom, mais si bas qu'aucun écho n'a pu le répéter.

— Assurément, je suis touchée par tant de discrétion, mais quel est votre but en la rehaussant si fort à mes yeux? Est-ce une manière adroite de me per-

suader que vous êtes d'un mérite supérieur à celui des autres importuns qui se présentent?

— Peut-être bien, madame; nous vivons dans un siècle où la galanterie est si rare, les hommes agissent d'une façon si malséante, que vraiment ceux qui se souviennent de l'urbanité proverbiale de nos pères méritent quelques égards. Autrefois, on savait aimer. La femme était une puissance. Elle portait une couronne, s'asseyait sur un trône, et se savait entourée d'admirateurs dévoués prêts à mourir pour elle; mais aujourd'hui, le vent des révolutions a soufflé sur elle et emporté sa puissance. La femme n'est plus qu'un jouet qu'on possède sans plaisir et qu'on perd sans douleur. Le mariage a cessé d'être un sacrement, et n'est plus qu'un contrat réglé presque toujours sous l'influence du plus vil des sentiments: l'intérêt.

— A merveille, monsieur, je vois où vous voulez en venir. Vous me rappelez poliment que mon mari a soixante ans, tandis que vous n'en avez que vingt-cinq. Sur ce point-là vous avez l'avantage; mais cet avantage, est-il de bon goût de l'invoquer? N'est-il pas commun à tous les hommes, et avez-vous le droit d'en être fier? Vous m'aimez; qu'y puis-je? Répondez.

— Mon embarras est grand. La question est tellement catégorique, qu'appellerais-je à mon se-

cours toutes les périphrases, je ne pourrais y parvenir. Je n'accuse pas la langue d'impuissance, et j'aime mieux croire que vous me faites entrer dans la sphère des choses qui se sentent, mais qui ne se disent pas. Et par sphère, j'entends une région tellement au-dessus de la terre. qu'il faut, comme vous, participer de la nature des anges pour y convier celui que votre regard a fasciné. Oui, je vous aime, j'ai le courage de l'avouer, et je suis là flottant entre l'espoir de la clémence et la crainte du châtiment.

L'accent tendre et résolu tout à la fois avec lequel Rodolphe avait prononcé cette déclaration (il faut bien appeler les choses par leur nom), était bien fait pour embarrasser la marquise, mais cette fois encore, la fin de la valse la dispensa de répondre.

Rodolphe était enfin parvenu à toucher la fibre sensible de son âme. La marquise devint rêveuse; elle qui jusqu'alors avait trouvé les nuits trop courtes, fit prévenir son mari qu'il était une heure du matin, et qu'elle était fatiguée.

M. le marquis de Pontanges était installé à une table d'échecs. Il avait pour adversaire un jeune Moldave d'une force supérieure. Des paris insensés étaient engagés de part et d'autre.

L'ambassadeur envoyé par la marquise auprès de son mari le trouva engagé dans une combinaison

stratégique. Chacun défendait son amour-propre et son argent. Un fou que le marquis venait de perdre par mégarde était la cause du débat. Le moment était donc peu favorable pour obtenir qu'on suspendît la partie. Que lui importait le sommeil de la marquise ? L'essentiel était de réparer au plus vite sa faute.

— Monsieur le marquis, répétait pour la quatrième fois l'envoyé de sa femme, madame est fatiguée et désire se retirer.

— Oh ! dites à madame que je ne puis, quant à présent, quitter le jeu ; priez-la de m'attendre une heure.

La marquise ne voulut point attendre et partit furieuse, laissant son mari aux échecs.

Rodolphe, immobile, avait tout observé, tout entendu. Il suivit des yeux la marquise, et, à peine avait-elle franchi le seuil de la porte, qu'il se disait tout bas :

— Ah ! monsieur le marquis, vous sacrifiez votre femme à un fou, imprudent ! Faites le roi mat tant que vous voudrez, moi, je fais échec à la reine.

Cela dit, il sortit.

Un quart d'heure après, drapé dans un manteau comme Almaviva, il était en faction sous les fenêtres de l'hôtel habité par la marquise.

Bientôt, sur le balcon d'une fenêtre éclairée par la

lueur d'une bougie, Rodolphe aperçut une ombre gracieuse.

C'était la marquise.

Une sorte de cape de satin posée sur sa tête écrasait les fleurs placées dans ses cheveux. La lumière blafarde de la lune répandait sur ses joues cette sorte de pâleur que les créoles seules conservent pendant le jour.

Rodolphe n'osait parler.

Mais la marquise, se penchant sur le balcon, lui dit avec une surprise pleine de naturel :

— Quoi ! monsieur, vous êtes là ! que venez-vous faire ?

— Ah ! pardon madame, pardon pour ma témérité. Voyez en moi un fou d'une espèce différente de celui que monsieur votre mari a perdu sur son échiquier.

— Je comprends votre pensée, mais retirez-vous. Je veux, avant de me coucher, respirer un peu d'air frais, et si vous résistiez à ma prière, je fermerais ma fenêtre.

Par le silence de la nuit les bruits les plus légers s'entendent de fort loin. Une sylphide, quelque aérienne qu'on la suppose, serait elle-même trahie, ne fût-ce que par le frôlement de sa robe de gaze ou l'agitation de ses ailes. Rodolphe, attentif, reconnut bientôt le Hongrois du bal qui venait, à n'en pas

douter, soupirer comme lui sous le balcon de la marquise.

— Que faites-vous dans la rue à cette heure? s'écria le Hongrois d'une façon quelque peu impertinente.

— Je vous trouve fort curieux, reprit Rodolphe; passez au large, je n'ai pas de compte à vous rendre.

— Vous venez ici compromettre une noble dame que j'ai prise sous ma protection, ajouta le Hongrois, et vous me rendrez raison de cette privauté.

— Tout de suite, dit Rodolphe, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que nous nous battrons avant le jour et sans témoins. Le duel est défendu dans le duché de Bade; par ce moyen nous ne compromettrons que nous.

Après ce colloque, Rodolphe et le Hongrois s'éloignèrent.

V

Le lendemain, ou plutôt quelques heures après la scène du balcon, des ouvriers sortant de la ville pour

se rendre à leurs travaux, aperçurent un corps étendu sans mouvement sur le revers d'un fossé. La finesse de son linge, l'élégance des habits, les pièces d'or échappées d'une des poches du gilet, indiquèrent que c'était là le cadavre de quelque gentilhomme.

L'un des ouvriers se pencha sur le corps et remarqua qu'il était encore chaud. Il plaça son oreille sur le cœur et constata qu'il battait faiblement. Les ouvriers ramassèrent les pièces d'or égarées, les remirent religieusement dans les poches du gilet, *puis* aussitôt, improvisèrent une sorte de litière, sur laquelle ils placèrent le blessé et le transportèrent dans un couvent situé à l'extrémité de la verte allée de Leichteinstal.

Ce blessé c'était Rodolphe.

Un médecin fut appelé. Il découvrit une large blessure à la cuisse. Le sang qui s'était échappé avec violence, avait produit un évanouissement, mais la blessure n'était pas mortelle. Le pansement à peine achevé, Rodolphe ouvrait les yeux.

Son excessive faiblesse avait déterminé le délire.

Le médecin ordonna à la jeune sœur de charité placée près de lui, de ne pas quitter son malade, et surtout de le réduire non-seulement au repos, mais encore à l'immobilité, afin de hâter la guérison.

Rodolphe, dans son délire, n'articulait qu'un seul

mot, *Isabelle* (c'était le nom de la marquise); sans cesse il répétait ce nom.

La sœur de charité consigna cette remarque et eut bien soin d'en informer le médecin.

Grâce aux bons soins dont il était entouré, Rodolphe recouvra bientôt l'entier usage de ses sens.

Au réveil de son intelligence, il fut frappé de stupéfaction. Comment peindre sa surprise, lorsque promenant ses regards çà et là dans la chambre, il découvrit près de lui une jeune religieuse austèrement belle, et priant Dieu avec ferveur de guérir bien vite le beau jeune homme confié à ses soins. Rodolphe sentit tous les souvenirs du passé se réveiller à la fois; il se rappela sa vie dissolue, les plaisirs du monde, la coquetterie de la marquise, et comparant tout cela à la mission sublime de la modeste fille qui seule veillait au chevet de son lit, il comprit bien, pour la première fois, la grandeur de sa mission. Cette impression fut d'autant plus profonde qu'elle sillonnait un cerveau creusé par le délire et la souffrance.

La première parole que dicta sa raison fut un remercîment pour la jeune sœur; mais esclave des devoirs et brisée aux dures règles de son ordre, la religieuse lui fit doucement comprendre qu'il ne lui devait aucune reconnaissance.

Un matin, Rodolphe pria la religieuse de lui dire son nom.

— Je m'apqelle Marthe.

— Quel âge avez-vous?

— Dix-huit ans.

— Et depuis quand êtes vous ici ?

— Depuis un an.

— Et pourquoi êtes-vous religieuse ?

— Je l'ai voulu, et j'ai juré devant Dieu.

— Vos vœux sont éternels ?

— Oui éternels, reprit sœur Marthe en souriant.

Rodolphe observait avec attention la physionomie de la religieuse. Elle lui répondait avec une telle ingénuité, avec une telle franchise, qu'il prit son langage pour celui d'un enfant qui répète une leçon apprise par cœur. Sa conviction fut que sœur Marthe, en s'engageant par des vœux éternels, avait imprudemment joué avec sa destinée, et que l'hypocrisie des autres avait abusé de sa candeur. Et puis, disons-le tout de suite, sœur Marthe était belle, et, aux yeux de Rodolphe, sa reclusion et ses vœux passaient tout simplement pour un vol fait à la société. Diderot et toutes ses foudres lui firent froncer le sourcil.

Au bout de quelques jours, Rodolphe ne souffrait plus, mais le médecin lui défendait de sortir, rigueur qui devait encore durer plusieurs semaines. Son impatience devint extrême; elle se transformait souvent en fureur. Quand il s'emportait par trop, sœur Marthe intervenait avec sa douceur habituelle, et

l'ascendant qu'elle avait pris sur lui était si grand, qu'il tenait du miracle. Une fois, entre autres, elle lui fit la lecture d'un chapitre de saint Augustin sur la patience. Rodolphe l'entendit sans murmurer.

Sœur Marthe n'avait pas toujours recours aux mêmes moyens; quand son blessé montrait par trop d'impatience, elle lui disait :

— Le jour où de braves ouvriers vous ont apporté ici, vous étiez bien plus raisonnable, vous faisiez tout ce que je voulais; mais aujourd'hui ce n'est plus cela, je suis forcée de vous gronder.

— Oh! pardon! à l'avenir, je serai sage.

— A la bonne heure! sage comme le jour où vous appeliez sans cesse *Isabelle*. C'est sans doute le nom d'une sœur que vous aimez beaucoup? ajouta naïvement la religieuse.

— Oui, précisément, dit Rodolphe, Isabelle c'est le nom de ma sœur.

— Elle n'est pas à Bade?...

— Non, dit Rodolphe avec hésitation.

— Mais qu'êtes-vous venu faire ici?

— J'ai accompagné aux eaux un de mes amis et sa femme.

— Alors, reprit Marthe, ils doivent être inquiets de votre absence?...

— Non, ils sont repartis.

— Déjà? Cependant il y a encore beaucoup de

monde à Bade, des Parisiennes surtout. Je sais cela, moi, parce que les Parisiennes qui sont catholiques viennent entendre la messe dans la chapelle du couvent, et là je les vois, je les admire; elles sont si gracieuses, si élégantes, une entre autres, la marquise de Pontanges.

— Ah! vous la connaissez, reprit Rodolphe avec surprise; et vient-elle seule?

— Non, elle est toujours escortée par un beau militaire hongrois, puis par un autre jeune homme qui doit être de Paris.

On laisse à penser l'impression que ces paroles firent sur Rodolphe. Il se débattit sur son lit, et peu s'en fallut qu'il ne se levât.

— Mais qu'avez-vous, dit sœur Marthe; pourquoi vous agiter ainsi?

— Je souffre un peu, et j'éprouve du soulagement à changer de position.

Ce n'était pas sa blessure qui le faisait souffrir; Rodolphe, pour l'instant, éprouvait une torture morale bien plus cruelle que la douleur. Fort heureusement, sœur Marthe était si belle, que dans un regard jeté sur son front pur, il puisa le courage de chasser de son esprit jusqu'au souvenir de l'indigne marquise. A son insu, l'image de la femme vint s'unir à celle de la sainte qu'il avait seule discernée jusqu'alors, dans la douce religieuse placée par le ciel

auprès de son lit de douleur. Mais songeant aux liens éternels qui l'arrachaient au monde, et aux mutilations que les règles austères du cloître avaient faites à sa beauté, il éclata bientôt en imprécations; il eut pourtant la force de se contenir, et se contenta de dire à sœur Marthe qu'elle était belle et qu'on avait eu tort de lui couper les cheveux.

En écoutant ce langage, Marthe baissa les yeux, et ne répondit pas. Les jours suivants, elle fut rêveuse. La supérieure, s'en étant aperçue, la dénonça à l'aumônier.

L'aumônier la fit venir, et, après une sévère morale, la somma de rapporter tout ce que Rodolphe lui avait dit.

— Mon père, dit alors Marthe, ce jeune homme m'a remerciée des soins que je lui avais rendus; puis il a ajouté : « que j'étais belle et qu'on avait eu tort de me couper les cheveux. »

— Ce sont des paroles sataniques, reprit l'aumônier, capables de souiller la blancheur de celles qui sont, comme vous, fiancées au ciel. Pour vous les faire pardonner, je vous condamne à la recıusion pendant un mois.

VI

Le jour que Rodolphe, complétement rétabli, sortit de l'hôpital, il vit passer devant lui deux voitures marchant en sens inverse.

Dans l'une se trouvait la marquise avec son mari et le jeune Hongrois. Tous trois retournaient à Paris.

Dans l'autre était sœur Marthe, couverte d'un grand voile. On la conduisait au couvent.

LES PETITES AFFICHES

L'AUTEUR.

Aimez-vous les histoires qui commencent ainsi: « Il ne fait pas encore jour chez Éliante; cependant midi vient de sonner. »

LE LECTEUR.

Non.

L'AUTEUR.

Et de ce début: « Autour du château, il y avait un beau parc. » Qu'en dites-vous?

LE LECTEUR.

Non.

L'AUTEUR.

Alors, préférez-vous celui-ci : « C'est une histoire singulière et terrible, et quoique j'aie soixante-six ans, etc. »

LE LECTEUR.

Pas davantage.

L'AUTEUR.

Je devine, vous avez une préférence pour cette phrase : « Il y a, au moment où nous écrivons cette ligne, dix-neuf cents ans environ, qu'une cangue magnifiquement dorée descendait le Nil. »

LE LECTEUR.

Pourquoi remonter au déluge ?

L'AUTEUR.

Compris. Alors revenons-en à ce début : « Au commencement de la restauration, etc. »

LE LECTEUR.

Celui-là n'est pas meilleur.

L'AUTEUR.

D'accord, mais adoptons celui-ci : « Croyez-vous, madame, qu'il soit possible d'être amoureux de deux personnes à la fois ? »

LE LECTEUR.

Fi donc !

L'AUTEUR.

Eh bien, puisqu'il en est ainsi, voici comment je vais entrer en matière.

Dans une maison de très-bonne apparence de la rue d'Hauteville, habitait un vieillard presque infirme. Veuf depuis longues années, son entourage se composait d'un neveu, son unique parent, d'une vieille gouvernante insupportable, d'un chien rempli d'éducation, et d'un perroquet pourvu d'un vocabulaire passablement grivois.

M. Saturnin, c'était le nom de ce digne rentier, vivait en discussion perpétuelle avec M. Fernand, son neveu, et Mlle Aldegonde de Bois-de-Rose, sa gouvernante. Sur quelque sujet que tombât la conversation, il survenait une dispute.

Ce vacarme mettait en belle humeur le chien et le perroquet, qui venaient joindre leurs cris aux vociférations de leurs maîtres. Alors la position n'était plus tenable; M. Saturnin prenait la fuite, et Fernand le suivait de près. Quant à Mlle Aldegonde, restée seule avec les animaux domestiques, elle se voyait forcée de composer avec eux et de leur partager les miettes du déjeuner.

M. Saturnin appartenait à cette classe nombreuse de rentiers qui ont consacré leur jeunesse et leur santé à amasser sou par sou, dans la rue des Lombards, les vingt-cinq mille livres de rente, avec lesquelles, arrivés à soixante ans, ils commencent à soigner la goutte, les catarrhes et les rhumatismes qui les dévorent sans relâche jusqu'à leur entrée au Père-Lachaise. C'était par conséquent l'oncle de comédie dans tout ce qu'il a de dur et d'insociable. Fernand, au contraire, était le jeune homme étourdi, prodigue, amoureux des plaisirs, insouciant de l'avenir. Son oncle avait pourvu aux frais de son éducation. Il avait en outre payé une foule de petites choses en dehors des frais universitaires, mais à l'avenir, il était fermement décidé à ne plus rien payer.

Ainsi s'expliquait l'extrême froideur qui existait entre l'oncle et le neveu. M. Saturnin composait, à part lui, le Traité des neveux cupides; Fernand, de son côté, composait celui des oncles inutiles. Et tout cela, pourquoi? Parce qu'il y avait dans le secrétaire de M. Saturnin un peu d'or qu'ils aimaient tous les deux d'une façon différente, l'un pour l'enfouir, l'autre pour le répandre à profusion. Reste à savoir auquel des deux s'adressait l'*auri sacra fames!*... de Virgile indigné.

La sécheresse perpétuelle du gousset de Fernand

le ramenait inévitablement sous le toit de M. Saturnin. Il ne pouvait sans argent continuer de fréquenter ces lieux élégants de Paris dont les charmants échos avaient jadis répété son nom et ses succès; car dans ces olympes terrestres, les succès ne s'achètent qu'au poids de l'or; les nymphes qu'on y rencontre sont encore de belles filles, j'en conviens, mais elles ne se laissent plus séduire par de belles paroles, et encore moins par de vaines promesses; et pour obtenir d'elles la plus légère faveur, le plus tiède sourire, il faut offrir des garanties.

Paris avait donc peu de charme pour le pauvre Fernand, qui consentit sans murmurer à s'en aller avec son oncle, à la campagne que ce dernier possédait à Pont-Sainte-Maxence. Il partit, comptant sur l'air pur des champs, sur l'ombre des bois, pour endormir ses regrets et mettre fin à ses tentations.

Et puis à la campagne, Fernand jouissait d'une plus grande liberté qu'à Paris : il pouvait au moins se soustraire à cette espèce d'inquisition que son oncle exerçait sans pitié sur les moindres actes de sa vie.

A peine arrivés à Pont-Sainte-Maxence, M. Saturnin, suivi de son jardinier, alla se mettre en extase devant ses poiriers, qui promettaient une abondante récolte. Pendant ce temps-là, Mlle Adelgonde se préparait à ses lessives, opération grave et dont les phases successives devaient durer au moins un mois.

Quant à Fernand, qui n'entendait rien ni au jardinage, ni aux lessives, il résolut de se livrer aux douceurs de la promenade. Tous les matins, après le déjeuner, il partait avec un livre dans sa poche, traversait les riantes prairies, et puis s'en allait se cacher dans les bois.

Un jour, assis comme Tityre à l'ombre d'un hêtre, il lisait avec nonchalance un roman de Balzac, intitulé : *Le Lis dans la Vallée*. Ce titre pastoral, en harmonie si parfaite avec sa propre situation, mit son esprit sur la pente du sentiment. Il pria le ciel de faire apparaître à ses yeux, non pas une Parisienne avec ses oripeaux de soie, mais une jeune fille des champs sans parure et sans artifice.

Sa prière monta jusqu'au ciel, car bientôt il aperçut dans la vallée une charmante promeneuse.

La jeune fille, accompagnée d'un vieux monsieur, bondissait avec la légèreté du zéphir au milieu des grandes herbes de la prairie. Fernand, ravi par tant de grâce, observait attentivement ses ébats, quand tout à coup il la vit disparaître. Cette fois, ce n'était pas un serpent qui se cachait sous l'herbe, mais une fleur éblouissante. Le vieillard, inquiet, appelle et n'obtient pas de réponse. Alors Fernand, avec l'agilité d'un tigre, arrive en plusieurs bonds vers la place où la jeune fille a disparu, persuadé qu'il fallait disputer cette charmante proie à quelque gouffre béant

et perfide prêt à l'engloutir. Il s'approche et sa frayeur se calme en voyant la jeune fille assise dans un simple fossé et cueillant des marguerites.

Fernand, les yeux attachés sur elle, trouva moyen sans dire un mot, de l'initier au trouble charmant de son âme. La jeune fille de son côté, par la chaste rougeur qui se répandit sur ses joues, trahit la pensée de son cœur; elle se leva rêveuse, oubliant ses marguerites.

Le vieillard arriva près d'eux avant qu'ils eussent songé à se dire un seul mot.

— Merci, monsieur, dit-il à Fernand; sans vous je n'aurais peut-être pas retrouvé ma femme.

— Sa femme! se dit à part lui Fernand consterné.

Puis il tomba sur les genoux, anéanti, brisé. L'image de ce couple disparate souleva dans son esprit l'extase et l'aversion. Le spectacle imposant de la nature dont il était entouré, n'offrant à ses yeux qu'harmonie et proportions, semblait prendre à tâche de protester contre cette violation flagrante des lois humaines en vertu de laquelle on n'avait pas craint de donner une compagne si belle à un mari si vieux. Le soleil par ses rayons, le ruisseau par son murmure, la brise par sa fraîcheur, comme autant de juges échappés du ciel, prononçaient pour ainsi dire le divorce de ces deux êtres si mal assortis.

Fernand descendit bientôt des régions imagi-

naires, où l'esprit seul nous transporte. Il regarda en face la réalité, et vit alors, assez loin dans la prairie, la jeune femme fuyant devant lui comme un beau rêve inachevé, puis à ses pieds des marguerites et un mouchoir garni de dentelles; à l'une des cornes, le nom d'Emma était écrit en broderies.

Fernand s'empara du mouchoir et des marguerites et rentra chez son oncle.

Comme la tunique de Déjanire, le contact de ce mouchoir alluma bientôt en lui la fièvre de l'amour. Il le respira sans cesse, et s'enivra bientôt de ce parfum idéal dont est empreint pour un amant l'objet touché par celle qu'il aime.

Le premier soin de Fernand fut de s'informer si le vieux monsieur était bien réellement le mari de la belle promeneuse, énormité que son esprit refusait à admettre. Hélas! il acquit bientôt cette fatale preuve. Une portière, car il y en a à Pont-Saint-Maxence, lui donna tous les renseignements désirables; par elle il apprit que le mári se nommait M. Gaspard, qu'il l'avait épousée parce qu'il était riche et qu'elle était pauvre. En terminant ce récit, la portière était en larmes!

En récompense, Fernand lui donna cent sous.

Alors la portière ajouta que M. Gaspard était extrêmement jaloux, et que, pour mettre sa femme à l'abri des adorateurs amenés à Pont-Saint-

Maxence par la belle saison, il allait partir en voyage avec elle.

Fernand tomba dans une tristesse profonde. Un matin il reçut une lettre qui contenait ces mots :

« Monsieur,

» Je porte des chaînes que le ciel seul pourra briser. Le présent est pour moi si lamentable, que je compte sur un avenir meilleur. Si vous pensiez quelquefois à moi, je serais moins malheureuse.

» A vous.

» Emma G... »

Les jours suivants furent encore plus tristes. Loin d'Emma, Fernand ne pouvait plus désormais vivre. Chaque jour il s'en allait visiter cet endroit de la prairie où sa bien-aimée lui était apparue. Il passait des journées entières couché sur le revers d'un fossé. A la nuit tombante il voyait reparaître au même endroit du ciel l'étoile scintillante de la veille. Mais, hélas! sur la terre il n'en était pas ainsi ; Emma la promeneuse ne reparaissait pas.

L'idée fixe de Fernand, son désir suprême, était de courir après celle qu'il aimait; mais pour cela il fallait le secours de la bourse de son oncle. M. Sa-

turnin n'était pas un homme facile à séduire. Les mille riens de la vie qui subjuguent les natures délicates n'avaient pas d'empire sur lui. Attentions, caresses, compliments, rien de tout cela n'était capable d'entamer la farouche enveloppe de cet homme positif, qui n'avait d'affection que pour son argent, et qui n'avait jamais pressé sur son cœur d'autre objet que la clef de sa caisse.

J'ai toujours pensé que le bon Dieu était propice aux amoureux. En voici une nouvelle preuve.

M. Saturnin reçut un matin une lettre de son portier, qui lui annonçait que son principal locataire avait donné congé, ce qui était pour lui une perte de quatre mille livres de rente.

Cette nouvelle bouleversa M. Saturnin. Fernand en fut ravi, en ce qu'il voyait là pour lui une occasion de venir à Paris.

M. Saturnin le fit partir.

Fernand s'en alla trouver un de ses compagnons de plaisir, et grâce à cette facilité avec laquelle les prodigues contractent, il loua à cet ami, moyennant cinq mille cinq cents francs, et pour cinq ans, l'appartement de son oncle.

Impossible de peindre la joie de M. Saturnin, au retour de Fernand, qui lui remettait le bail en règle. Il voulut célébrer cet heureux événement par un repas splendide. Il invita tous ses amis de Pont-Sainte-

Maxence, et grâce à quelques bouteilles de vieux vins, il leur communiqua son extrême jubilation.

Au dessert, pour mettre le comble à ses prodigalités, M. Saturnin se fit apporter un bocal que lui seul connaissait.

Ce bocal, ainsi que l'indiquait un morceau de vieux parchemin, contenait des prunes à l'eau-de-vie faites l'année du sacre de Charles X. Mais hélas! ce n'étaient plus des prunes. La chair, tannée par l'alcool, avait disparu; il ne restait plus que la peau et le noyau. Mlle Aldegonde, dans le but sans doute de juger de la force de son râtelier, essaya de briser un noyau; elle ne brisa que son râtelier, ce qui l'obligea à quitter la salle pour se débarrasser des débris de métal et d'ivoire qu'elle avait dans la bouche.

Là ne se bornèrent point les magnificences de M. Saturnin. Il donna à son neveu, à titre d'honoraires, un billet de cinq cents francs.

Le lendemain Fernand partait pour la Suisse.

Ce n'étaient ni les glaciers, ni les lacs, ni les vallées qui l'attiraient, mais la belle promeneuse, que son mari avait, dit-on, installée sur les bords du lac de Genève.

Trois jours après, il était sur le lac, cherchant sa bien-aimée. Il fit vingt fois le tour du lac, sillonna sa surface dans tous les sens et ne trouva personne.

Il perdit dix jours en recherches infructueuses. Déjà même il faisait ses malles pour visiter d'autres parages, quand il reçut deux lettres de Paris.

La première contenait ces mots :

« Avant-hier, j'étais à Genève, à l'hôtel de l'Europe; mais mon mari ayant su que vous étiez si près de moi, m'a ramenée à Paris. La précipitation qu'il a mise dans cette retraite l'a fatigué à tel point, que je le crois sérieusement malade. Venez vite, on ne sait pas ce qui peut arriver.

» A vous.

» EMMA. »

La seconde était ainsi conçue :

« Monsieur Fernand.

» Votre oncle est furieux contre vous. Le locataire que vous lui avez procuré est un prodigue qu'on vient d'interdire. La justice a annulé le bail qu'il avait signé.

» Cette affaire a tellement bouleversé M. Saturnin, qu'il est très-malade. Venez vite, on ne sait pas ce qui peut arriver.

» Je vous embrasse de tout cœur.

» ALDEGONDE DE BOIS-DE-ROSE. »

Cette lecture jeta Fernand dans une sorte de crise nerveuse impossible à décrire. Il voyait se dresser devant ses yeux la double image de son oncle en fureur et d'Emma sans mari ; contraste froissant, il faut en convenir, mais qui, néanmoins, semait plus de sourires sur ses lvères que de terreur dans son esprit.

Il quitta Genève, et quatre jours après arrivait à Paris de grand matin.

Il entra dans un café pour satisfaire aux exigences impérieuses de son estomac.

Il demanda un journal. Il n'y en avait qu'un seul : *Les Petites Affiches*.

Ce journal est peut-être le document le plus précieux de notre époque, c'est un miroir qui reproduit dans toute leur nudité les événements de la vie intime et privée. Pour le vulgaire, ce n'est qu'un catalogue, qu'une affiche ; mais pour le philosophe et le penseur, c'est l'équivalent de la puissance du Diable-Boiteux.

Personne n'échappe à l'indiscrétion des *Petites Affiches*. On ne peut pas naître, se marier, mourir, adopter, vendre son bien, acquérir celui des autres, se disputer avec sa femme, mettre sa dot en péril, faire faillite, s'associer avec quelqu'un, être exproprié par l'État, se faire interdire, avoir besoin d'un emploi, sans passer sous les fourches caudines de cette malséante publicité.

Fernand feuilletait avec insouciance les diverses

pages de ce journal. Ses yeux s'arrêtèrent pourtant sur le chapitre intitulé : *Séparations de corps ;* il en compta dix-neuf. Il savait assez de Code Civil pour apprécier que la justice avait ainsi autorisé, la veille, dix-neuf Parisiennes à coucher sous un autre toit que celui de leurs maris.

Il vit ensuite passer sous ses yeux le chapitre intitulé : *Demandes d'emplois*. Il lut ce qui suit : « Un homme de vingt-huit ans et sa femme âgée de vingt et un ans, désirent se placer comme valet de chambre et cuisinière, chez des personnes jouissant de 5,000 livres de rentes et n'habitant pas plus haut que le premier étage. Le mari, faible d'estomac, ne peut pas frotter plus d'une fois par semaine. »

Mais, ô surprise ! arrivant à la liste des décès, quel fut son étonnement en lisant : « M. Gaspard, soixante-dix ans. »

— Ah ! se dit-il, la belle Emma prévoyait cette catastrophe quand elle me priait de me hâter.

Après ce chapitre, se trouvait celui des *appositions de scellés après décès*.

Le premier nom de la liste était : « M. Saturnin, rue d'Hauteville. »

— Quoi ! mon oncle n'est plus ! dit Fernand, ce n'est pas possible, ce journal divague ! Et sans dire un mot de plus, il sortit du café et courut à la rue d'Hauteville.

Le concierge lui apprit qu'on célébrait à l'église Saint-Paul les funérailles de son oncle.

Fernand poursuivit sa course, et, en arrivant à l'église, il aperçut le convoi qui se dirigeait vers le cimetière.

Il alla prendre la place d'honneur à laquelle il avait droit ; il regarda les assistants et n'en reconnut aucun.

Son erreur ne dura pas longtemps. Il apprit d'un des employés des Pompes funèbres que le convoi de M. Saturnin était terminé depuis deux heures, et qu'il était à celui de M. Gaspard.

Fernand se retira confus. Peu d'instants après, il rejoignit Mlle Aldegonde, qu'il trouva noyée dans les larmes.

En sa qualité de seul héritier, il fit lever les scellés.

— Il n'a pas fait de testament, lui dit Mlle Aldegonde.

— Soyez tranquille, ma chère demoiselle, je vous promets une bonne pension.

Le lendemain, Fernand vint offrir ses compliments de condoléances à Mme veuve Gaspard. Comment peindre son émotion en présence de cette jolie veuve désormais libre, à laquelle il offrait sa fortune et son cœur ! Emma lui tendit gracieusement la main ; il la couvrit de baisers. Leurs doux regards s'inclinèrent tristement vers la terre. Avant de parler du bonheur

que Dieu mettait en perspective devant eux, ils voulurent payer ce tribut à ceux dont la cendre était encore chaude.

Le lendemain, Fernand revint auprès d'Emma. L'entrevue fut moins triste; les doux propos commencèrent. Emma lui apparut plus belle encore.

Il lui peignit en peu de mots les souffrances qu'il avait endurées depuis la scène de la prairie.

Emma, pour toute réponse, lui dit au milieu d'un sourire :

— Dans dix mois je serai votre femme.

LE

PHALANSTÈRE DU SCHAH DE PERSE

CONTE

PREMIÈRE PARTIE

Il était une fois un schah de Perse et sa sultane favorite.

Le schah était vieux et laid.

La sultane favorite était jeune et belle.

Le schah se nommait Ali, la sultane s'appelait Pervenche.

Le schah croyait fermement à sa descendance en ligne droite de Cyrus, à la science de Zoroastre, à la sagesse de son ministre et à la fidélité de Pervenche.

Ali était la personnification de la puissance dans tout ce qu'elle a de fatal selon les traditions de l'Orient. Il était, en vertu d'un dogme indiscutable, l'hé-

ritier d'une longue série de maîtres dont l'origine se perdait, non pas dans la nuit des temps, mais dans les rayons de l'aurore, qu'il appelait sa cousine. Cette parenté était écrite dans de vieux livres sacrés, et malheur à celui qui se serait avisé d'en douter. Chaque jour, dans son palais d'Ispahan, les mages qui lui enseignaient la sagesse lui disaient à son lever : « Grand schah ! toi cousin de l'aurore, neveu de la Grande-Ourse et prophète de Zoroastre, la Perse a été faite pour toi. Brahma du haut des cieux te sourit et te contemple. Tu es grand comme Cyrus ton aïeul, tu es sage parmi les sages, ton peuple t'idolâtre et tes femmes sont fidèles. »

Voilà ce que, selon les coutumes de la Perse, les mages récitaient chaque matin au puissant Ali.

Dans sa jeunesse, Ali avait été belliqueux. Le roitelet d'une petite peuplade voisine de ses États, ayant eu l'audace de faire enlever une jeune esclave de Circassie qu'on lui ramenait de Smyrne, il lui déclara la guerre. Une bataille terrible s'engagea, dans laquelle trois cents éléphants mordirent la poussière. Le roitelet fut fait prisonnier. Ali rentra triomphalement dans sa capitale, monté sur un éléphant, auquel le roitelet captif servit de cornac. Les mages, étonnés de cette prouesse, firent bâtir près du palais d'Ispahan un monument destiné à en perpétuer le souvenir.

Quelques années après cette bataille mémorable, Ali rendit un jugement qui le posa comme législateur bien au-dessus du célèbre Salomon. Une femme avait été infidèle à son mari. Celui-ci, indigné, porta plainte devant le schah. La justice d'Ali ne se fit point attendre. Il ordonna que la femme infidèle serait brûlée, que son complice aurait la tête coupée, et que ses biens serviraient à acheter un sérail à l'époux outragé. Cette preuve d'immense sagesse plongea les mages dans un ravissement tel, qu'ils crurent devoir lui élever un autre monument.

Ali s'occupait peu des soins de son empire. Il avait confié les rênes de l'État au sage Bélus, chef des mages, son premier ministre, et sa confiance en lui était si grande qu'il n'intervenait dans les affaires publiques que dans les cas difficiles. Ce Bélus descendait en ligne droite des mages chaldéens, et il en possédait toute la sagesse. Il savait par cœur le livre de Zoroastre, lisait dans l'avenir, et de plus était d'une force très-remarquable sur ce qu'on appelle vulgairement la clef des songes. Comme Joseph auprès du pharaon d'Égypte, il avait donné des preuves éclatantes de son mérite, sans pour cela avoir perdu la moindre parcelle de sa modestie. Les mauvaises langues l'accusaient d'être un flatteur, mais il n'aurait point fallu professer cette opinion en présence d'Ali, qui, n'ayant pas lu La Fontaine, ne soupçonnait pas qu'un

flatteur pût vivre aux dépens de celui qui l'écoutait.

Malgré toute sa puissance, Ali s'ennuyait fort. Les nombreuses esclaves de son sérail avaient perdu le secret de dissiper les sombres soucis qui plissaient son front majestueux ; enfin, pour emprunter une image au jardin des fleurs de la rhétorique, depuis longtemps ses lèvres décolorées ne trempaient plus dans la coupe des illusions. Il n'aimait qu'une seule chose, l'opium qui lui procurait encore des extases. Aussi en prenait-il souvent. Alors son cerveau, perdu dans les vapeurs narcotiques, le transportait au milieu des riants horizons de ses premières années. Mais ce bonheur factice, qui s'envolait avec le sommeil, loin de porter remède à son indifférence, la rendait plus pénible encore à supporter. Bélus venait alors à son secours, et lui répétait à satiété qu'il était grand, sage, puissant, qu'il descendait de Cyrus, qu'il était cousin de l'aurore et parent de la Grande-Ourse. Ali ne laissait jamais achever la période de son ministre, et lui disait entre deux gros soupirs :

— Mage, tu m'ennuies.

Un jour qu'il avait absorbé plus d'opium que d'habitude, il fit un rêve qui le frappa d'une façon toute particulière. Au milieu de son extase, il avait aperçu un eunuque qui détachait un des diamants noirs qui ornaient son diadème, pour y substituer une perle fine d'une admirable beauté.

A son réveil il fit appeler Bélus, et lui demanda l'explication de ce songe. Le ministre, après l'avoir attentivement écouté, répondit que la question était si grave, qu'il lui fallait vingt-quatre heures pour méditer.

Bélus s'enferma dans le temple de Brahma, resta face à face avec le livre de Zoroastre, puis le lendemain, vêtu d'une grande robe parsemée d'étoiles et de croissants, la tête surmontée d'un bonnet pointu, il se présenta devant le schah, et lui tint à peu près ce langage :

— Un rayon de Zoroastre est descendu sur moi, et m'a permis de pénétrer le sens mystérieux de ton rêve. Rappelle-toi que les femmes qui ornent ton sérail ont toutes les cheveux noirs. Bientôt des confins de ton empire va venir une jeune vierge blonde trouvée près de la mer. Elle sera belle comme le jour et fera pâlir l'éclat de toutes celles que tu as aimées. Les diamants noirs de ton diadème représentent toutes ces étoiles éclipsées, et la perle que pendant ton sommeil un eunuque a substituée au diamant noir, c'est la vierge blonde dont je t'annonce l'arrivée.

Ali, quoique déjà vieux, tressaillit en écoutant ce langage; ses yeux éteints se rallumèrent, sa bouche se prit à sourire. Bien que sa confiance dans Bélus fût sans bornes, il voulut néanmoins éprouver si la prédiction était exacte, et pour cela il prit une nou-

velle dose d'opium. L'extase ne se fit pas attendre. Son cerveau entrevit toutes sortes de bizarreries, mais aucune d'elles ne ressemblait à la vierge blonde qui lui était promise.

Il se réveilla furieux.

— Bélus m'aurait-il trompé? se dit-il à part lui ; si je le savais, je lui ferais couper la tête.

Quelques jours s'écoulèrent sans que rien de semblable à la merveille promise se présentât à son palais. Bélus, pour éviter l'orage qui le menaçait monta sur un éléphant très-rapide à la course, et partit avec quatre esclaves pour une vallée distante de cinquante lieues d'Ispahan.

Vers le milieu du jour, alors que le soleil de la Perse darde ces rayons verticaux qui dessèchent la nature, il s'approcha du fleuve qui arrose la vallée, et tomba bientôt dans un essaim de jeunes filles. Alors, aidé de ses esclaves, il renouvela ce procédé brutal que les Romains avaient jadis employé à l'égard des Sabines. Il fit une trop riche capture, car au lieu d'une blonde, il en trouva trois, et, comme le berger Pâris, son embarras fut grand lorsqu'il lui fallut choisir. Il opta cependant pour celle des trois jeunes filles qui, par coquetterie sans doute, avait imaginé de poser sur sa chevelure une couronne de pervenches.

Deux jours après, Pervenche, montée sur un éléphant caparaçonné d'or, de cachemires et de pierre-

ries, arrivait sous la tente du schah. Sa résignation avait quelque chose de touchant.

Pervenche était le type parfait de la beauté orientale. Elle ressemblait un peu à ces femmes que les peintres ont offertes à nos yeux toutes les fois qu'ils ont voulu représenter Vénus ou une odalisque se parfumant au sortir du bain. Il va sans dire qu'elle possédait les trente-deux perfections qui en Orient, servent de signalement à toutes les esclaves destinées à peupler les harems et les sérails.

Pour se faire une idée de la petitesse de son pied, il faut dire que la pantoufle de Cendrillon n'aurait pu lui servir que dans le cas où elle aurait eu des engelures; car il y avait, entre les pieds des femmes ordinaires et le sien, la même différence qu'entre le paturon d'un homard et celui d'une écrevisse. Sa taille flexible se devinait sans avoir besoin d'être marquée par tous ces matériaux immenses que nos couturières amoncellent sous les jupes qu'elles fabriquent. Quand Pervenche se remuait, au lieu de ce balancement monotone auquel en sont réduites toutes les femme, elle décrivait, avec sa taille, une série de spirales grâcieuses comme les élans d'un convolvulus, qui portaient à croire qu'elle n'avait pas de colonne vertébrale.

L'incarnat de ses lèvres possédait le reflet éclatant de la grenade en bouton. Quant à ses joues, elles

n'étaient ni pâles ni colorées, elles avaient cette teinte laiteuse du camélia blanc. Le regard, pénétrant à travers ce tissu délicat, distinguait des myriades de petites veines roses entre-croisées comme un peloton de soie vierge.

Ses yeux, d'un bleu pâle comme le soleil d'automne, projectaient une sorte d'ombre lumineuse, dans laquelle scintillaient toutes les couleurs du prisme. La prunelle était parsemée de petits points qu'on apercevait à des profondeurs infinies, comme les étoiles la nuit dans l'onde calme et transparente d'un lac, ou plutôt comme ces taches radieuses répandues sur le disque du soleil. Le blanc mat qui encadrait la prunelle, possédait le reflet éblouissant de ces avalanches de neige que le vent détache du sommet escarpé des montagnes. Toutes ces perfections microscopiques donnaient au regard de Pervenche une puissance fascinatrice à laquelle ne pouvait se soustraire le mortel fortuné sur lequel il daignait s'arrêter. Si ce démon se fût avisé, comme les femmes de notre pays, de faire ce que l'on nomme vulgairement des œillades, cet acte de coquetterie eût inspiré au novice le plus timide toutes les hardiesses de la séduction, peut-être même tous les instinct du crime. Aussi n'était-ce pas trop de ce voile éternel que les Orientaux, nos maîtres en fait de jalousie, appliquent sur le visage de leurs femmes

pour tempérer la fatale influence de ces yeux et conjurer les désastres que leur contemplation eût certainement entraînés.

Des historiens ont gravement raconté qu'un astronome du nom de Ptolémée avait fait croire aux Égyptiens et à bien d'autres peuples que la luxuriante chevelure de la reine Bérénice s'était élevée dans l'azur des cieux pour servir de coiffure à une comète, hyperbole à l'aide laquelle le savant Égyptien a voulu immortaliser la beauté des cheveux de la susdite reine. Eh bien! n'en déplaise à Ptolémée, nous affirmons que Pervenche avait une chevelure plus longue et plus belle que celle de la reine Bérénice. D'abord en réfléchissant un peu, on est naturellement porté à croire que les cheveux de Bérénice n'ont paru si longs, qu'à cause du voisinage fortuit de cette reine avec l'empereur Titus qui portait les siens très-courts. A vrai dire les cheveux de Pervenche ressemblaient moins à des cheveux qu'à cette végétation délicate qui entoure le bouton de la rose mousseuse. Comme nuance, ils s'étaient arrêtés àcette limite périlleuse qui n'a point de nom dans notre pauvre langue, mais qui est bornée d'un côté par le roux et de l'autre par le blond filasse. C'était, si l'on veut, ce reflet adorable que Raphaël a choisi pour quelques-unes de ses vierges ou, si on le préfère, celui qui avait passionné le docteur Faust pour la suave Marguerite, un jour

que par hasard elle s'était avisée de se coiffer en bandeaux.

Il serait par trop classique de dire que Pervenche avait une forêt de cheveux. Cependant nous acceptons la figure quoique très-usée. Une forêt, soit ! mais une forêt vierge, qui n'aurait supporté le joug d'aucun peigne, et qui fière de son indépendance, se jouait en spirales brillantes comme les pousses nouvelles de ces arbustes rares qui se dilatent au souffle du printemps.

La nuance délicate de ses cheveux avait toujours été préservée de la souillure inévitable qui serait résultée pour elle du contact impur des mains grasses d'un coiffeur. Disons encore qu'on s'était bien gardé d'introduire dans leur onde éclatante cet attirail de ficelles et de broches de fer, qui feraient croire que la mode, parmi nous, assimile la coiffure d'une femme au palissage d'un arbre fruitier.

Si l'on ajoute à tous ces avantages une grâce infinie, un gazouillement d'oiseau, une gentillesse d'enfant et une câlinerie de chatte, on se fera une idée à peu près exacte de cette merveille qui a nom Pervenche.

Le shah, en présence de cette réalité qui dépassait en beauté l'image de sa vision, lui décerna sans plus tarder le titre de sultane favorite, et lui fit endosser

le brillant costume de l'emploi. Ce costume exige quelques explications.

En Perse, les sultanes favorites ne sont point mises comme en Turquie. Ainsi, elles ne portent pas leurs cheveux nattés; elles laissent les femmes du Grand-Turc partager cette erreur avec les Suissesses et les Alsaciennes. Pour rien au monde elles ne voudraient consentir à se laisser pendre dans le dos ces lanières enrubanées qui ressemblent à des cordons de sonnette ou aux célèbres rênes des coursiers d'Hippolyte. Elles ne s'affublent pas davantage de ces ustensiles en carton appelés *turbans*, que l'auteur de *Corinne* portait si majestueusement. La coïffure d'une Persane consiste en un petit filet de soie bleu de ciel, en tous points semblable à celui qu'Alexandre le Grand trouva sur la tête de Statyra après la bataille d'Arbelles. Qu'on juge de l'effet magique que produit cette coiffure bleue, quand celle qui la porte est blonde comme l'était Pervenche. Ce filet est en outre orné de gros diamans, de sorte que ce mélange de cheveux et de pierreries ressemble à ces fils de la vierge parsemés de gouttes de rosée, qui miroitent çà et là dans les prairies par les derniers beaux jours d'automne.

Elle porte un collier de perles fines, puis un bracelet fermé par un diamant incroyable. Elle est couverte d'une tunique de mousseline blanche bariolée

de fleurs massives, suspendues à sa traîne aérienne. Quand par hasard le soleil a l'impertinence de ne pas luire, ce qui est fort rare en Perse, la sultane favorite se fait envelopper dans les plis infinis et soyeux de la pourpre de Tyr.

Comme la sultane ne marche jamais, elle est chaussée de bas de soie roses, à coin d'or, puis de pantoufles doublées de duvet blanc. De sa main gauche elle agite sans cesse un éventail en nacre de perle, garni des plumes étincelantes du colibri. Elle se tient couchée sur des coussins de tapisserie.

Le schah voulut inaugurer par des fêtes l'arrivée de Pervenche. Pour cela, il fit venir à Ispahan tout ce que son royaume renfermait de comédiens, de jongleurs, de joueurs de flûte, de dompteurs de tigres et d'artificiers. Il décida que les fêtes dureraient huit jours. Des théâtres et des cirques pouvant contenir des myriades de spectateurs furent construits exprès pour cette solennité. Les poëtes furent également mis en réquisition, et une forte récompense fut promise à celui qui composerait le meilleur sonnet sur la sultane favorite.

Il en est un peu de la Perse comme des autres pays ; les bons poëtes y sont fort rares. On présenta au concours une foule de sonnets dans lesquels Pervenche fut cinquante fois comparée à la brise et à l'aurore. Ils étaient tous détestables, à l'exception

d'un seul qui était charmant. L'auteur obtint le prix, qui consistait en plusieurs marcs d'or. A peine l'eut-il touché qu'il disparut. On présuma que c'était par modestie, et pour se soustraire aux compliments des gens lettrés. C'était pour une autre cause. Un professeur de français découvrit la ruse : ce sonnet était une traduction littérale de quatre strophes d'Alfred de Musset.

Les fêtes furent splendides. On brûla, pour les feux d'artifice, autant de poudre qu'il en fallut à Napoléon pour gagner la bataille d'Austerlitz ; on égorgea deux cents tigres, dont la peau servit à faire un tapis à Pervenche ; les joueurs de flûte s'exténuèrent à force de souffler dans leurs instruments ; puis après, le peuple, rassasié d'émotions, fut rendu à ses travaux.

Il était sans doute écrit dans le livre de Zoroastre que Pervenche devait jouer le rôle de sultane favorite, car elle apprit, en fort peu de temps, l'art d'être insolente et de fatiguer, par ses caprices, les innombrables esclaves chargées d'aller au-devant de sa pensée. Néanmoins, malgré son éminente position, elle ne se trouvait pas heureuse. La petite moue qui contractait ses lèvres indiquait aux physionomistes tout le vide de son cœur, toute la tristesse de son âme.

Hélas ! pauvre fille des champs, quelque doux que fût le duvet de son nid, quelque fastueux que fût le

cortége qui suivait sa marche, toutes les fois que des esclaves la portaient sur son palanquin, elle regrettait l'obscurité de sa naissance, et eût échangé toute sa grandeur pour l'amour d'un jeune pâtre. Son front était toujours sombre, ses lèvres avaient oublié le sourire. Le regard jaloux et terne du maître qui avait eu la fatale idée de l'attacher à sa puissance, paralysait dans leur essor tous les élans de sa jeunesse. Elle avait d'abord conçu la pensée de la résignation, mais c'était là une tâche au-dessus de ses forces. Parfois elle enviait le sort de ces femmes qui, tout en n'aimant point leurs maris, concluent par intervalle une sorte de trêve avec leur aversion.

En vain Ali la suppliait de formuler un souhait, fût-il ridicule, impossible. Elle ne désirait qu'une seule chose, la liberté, et il ne voulait point la lui rendre. Pauvre colombe, un aigle impitoyable la tenait dans ses serres, il fallait s'ennuyer ou mourir !

Or, un beau jour, après une année de servage, Pervenche, couchée près d'Ali, s'ennuyait comme la lune un jour d'éclipse. Bélus, premier ministre, vint, comme de coutume, parler avec son maître des affaires de l'État ; il paraissait inquiet et soucieux.

Le schah, en le voyant, lui dit :

— Eh bien ! Bélus, qu'y a-t-il de nouveau en Asie ?

— Rien, répondit le ministre.

— Et en Europe ?

— Ah ! de ce côté, c'est différent. Il s'y passe des choses d'une effrayante gravité.

— Et que s'y passe-t-il ? fit le schah ; parle, réponds.

— Eh bien ! maître, reprit Bélus, l'Europe est bouleversée. Le dieu du mal a le dessus. Il a déchaîné sur cette partie du monde un fléau qui menace d'emporter avec lui les trônes et les rois.

Le schah frémit à ce discours. Quant à Pervenche, elle balançait sa petite tête avec une complète indifférence.

— Mais quel est ce fléau ?

— Ce fléau, reprit dogmatiquement Bélus, se nomme le socialisme. Il fait de nombreux prosélytes, qui s'apprêtent à conquérir le monde et à le soumettre à ses lois. Les socialistes apportent dans la lutte une ardeur qui rappelle celle autrefois déployée par les califes du prophète Mahomet.

— Mais, après tout, que veulent les socialistes ?

— Ce qu'ils veulent, ô grand schah ! c'est démolir toutes les institutions existantes, puis après réinstaller l'humanité tout entière dans le paradis terrestre.

A ce mot, Pervenche sortit de sa torpeur. Son regard s'illumina de feux magnifiques ; puis, regardant Bélus, elle lui dit :

— Dans le paradis que rêvent les socialistes, y aura-t-il des serpents comment dans l'ancien ?

La sagesse de Bélus l'empêcha de répondre à cette question. Il baissa chastement les yeux.

Ali crut se débarrasser de la curiosité de Pervenche en lui répondant assez sèchement que, les serpents ayant perdu toute leur malignité, il importait peu de savoir s'il y en aurait dans le paradis des socialistes.

Bélus reprit aussitôt :

— Des nouvelles qui nous parviennent d'Europe annoncent que les socialistes émigrent dans toutes les directions. Il faut donc aviser aux moyens de leur fermer les portes de la Perse.

Ali, enchanté de la prévoyance de son ministre, le congédia en lui recommandant surtout de doubler la garnison des frontières.

Bélus sortit en s'inclinant.

Jetant les yeux sur Pervenche, Ali fut soudainement frappé de la métamorphose qui s'était opérée en elle. Sa petite moue avait disparu. Sa luxuriante chevelure, échappée du filet qui la tenait captive, flottait sur ses épaules en boucles parfumées. Pour la première fois, elle le regardait en face et donnait à ses yeux cette expression de volupté que sait trouver une femme toutes les fois que son âme, son esprit ou son cœur conçoivent un grand désir. Quand une femme a recours à ce déploiement de forces, elle est irrésistible et peut accomplir tous les miracles de la lyre d'Orphée.

Le schah comprit bien vite que Pervenche allait abuser de son crédit ; mais, malgré sa longue expérience en matière de caprices de sultane, il ne devinait pas celui qui faisait présenter sa requête d'une façon si éloquente.

— Que désires-tu, Pervenche? s'écria-t-il dans son transport. Parle, ma puissance n'est-elle pas ton esclave?

— Eh bien! dit Pervenche, en lui faisant un collier de ses bras, j'avoue que je suis tourmentée par un grand désir.

— Que veux-tu? D'avance je jure d'y accéder.

— Je veux, dit-elle en hésitant, comme une femme qui va mordre dans le fruit défendu, je veux... je veux... voir un socialiste!

Les contorsions qu'éprouve un cure-dent jeté sur des braises ardentes ne sont rien comparées au frémissement nerveux qui s'empara d'Ali en entendant formuler un tel souhait. On eût dit qu'il sentait pénétrer dans son cœur, non pas seulement la pointe d'un poignard, mais le dard d'un serpent. D'un geste convulsif il repoussa brutalement la sultane, et lui tourna le dos; mais comme elle insistait toujours, malgré son horreur, il changea de tactique, espérant vaincre par la douceur un caprice dont il ne pouvait triompher par la violence.

Il fut asssez maître de lui pour calmer sa fureur. Alors, se rapprochant de Pervenche, il lui dit:

— Renonce à ce souhait ridicule qui me déplaît, et que rien ne saurait justifier. Désire tout ce que tu voudras, je te l'accorde. Veux-tu que j'augmente le nombre de tes esclaves? Veux-tu des perles plus grosses et plus brillantes que celles qui ornent tes parures? Te serait-il agréable de contempler le spectacle d'un combat d'éléphants? Faut-il que, pendant la nuit, je fasse brûler mes palais? Voilà des caprices que je comprends, et qui font honneur à une sultane. Mais quant au désir vulgaire que tu exprimes, je ne veux pas le satisfaire, parce qu'il est injurieux pour ton bon goût, et qu'il donnerait à penser à mes sujets que le diadème que j'ai posé sur ta tête a étouffé ton esprit. Par Zoroastre, je t'en conjure, renonce à ton désir!

Mais Pervenche avait une volonté très-ferme. Quand elle voulait une chose, elle la voulait bien. Elle écouta sans murmurer les superbes discours d'Ali, puis quand il eut terminé ses périodes, elle s'écria de nouveau:

— Je veux voir un socialiste!

DEUXIÈME PARTIE

Ali se retira furieux et rejoignit Bélus, auquel il fit part de toutes ses inquiétudes.

Son ministre l'écouta respectueusement, et quand il eut fini son discours, il tenta de lui prouver, avec son éloquence habituelle, qu'il ne fallait attacher aucune importance à ce caprice de femme, qui se dissiperait aussi facilement qu'il avait été conçu. Puis il ajouta, pour le rassurer complétement, qu'il se chargeait de rendre la Perse impénétrable à tout socialiste. Il s'agissait, pour cela, de transmettre des ordres sévères à toutes les frontières.

Une femme à laquelle l'excès de la puissance ne laisse rien à désirer devient la proie de l'ennui, mais

cet ennui s'accroît encore lorsque cette femme conçoit un désir qu'il lui est impossible de satisfaire.

Pervenche devint plus triste, et au fond de son cœur elle reprochait au schah d'être plus exorbitant que jamais.

En vain Bélus avait essayé de la consoler. Il avait échoué dans cette tentative, et Pervenche lui avait très-carrément signifié de la laisser tranquille.

Grâce à cet incident, on ne s'amusait plus à la cour d'Ali. Bélus, sous prétexte qu'il veillait au salut de l'empire, ne disait plus un seul mot. Ali boudait Pervenche, qui de son côté le lui rendait avec usure. De sorte que le palais du schah était transformé en temple du Silence.

Les cuisiniers apprêtaient des festins somptueux auxquels les convives ne touchaient pas. Chaque matin on distribuait aux pauvres d'Ispahan les cervelles de becfigues, les tranches d'ananas, les langues de paon et les filets de pêche de la table d'Ali. Le peuple ne comprenait rien à ce raffinement de charité. Bizarre enchaînement des choses d'ici-bas! Les Persans savouraient toutes ces douceurs, parce que le schah ne voulait point procurer un socialiste à Pervenche.

A la fin, ce spectacle affligea Bélus, et comme il aimait sincèrement son maître, il chercha le moyen de ramener la gaieté à sa cour.

Il consulta les mages, comptant sur leur sagesse pour opérer ce miracle.

Les mages tinrent conseil, et après une délibération très-vive, voici quel fut le résultat de leurs méditations.

Il fallait, pour rendre la gaieté au schah, lui faire endosser la chemise du plus heureux de ses sujets.

Bélus, armé de cette recette, se mit à l'œuvre sans plus tarder. Il questionna son entourage sur la félicité respective de tous les Persans.

On lui désigna un financier qui possédait des millions.

Il alla trouver ce financier, le félicita de sa fortune, le complimenta sur les splendeurs de son harem, sur le luxe de ses équipages, sur le nombre de ses esclaves; mais il ne tarda point à reconnaître que ce financier, dont on lui avait signalé le bonheur sans nuage, était au contraire extrêmement malheureux, et qu'il tremblait qu'on ne lui enlevât ses trésors pendant la nuit.

Bélus s'en alla frapper à une autre porte. On lui avait désigné un célèbre gastronome qui passait sa vie à table, dégustant les mets délicieux qu'il faisait apprêter par des cuisiniers venus des quatre coins du monde. En effet, ce gastronome avait été heureux, mais ses beaux jours étaient passés, depuis qu'une gastrite incurable le condamnait au supplice

de ne plus toucher, sous peine d'indigestion, aux raffinements culinaires qu'il avait inventés.

Il existait un savant retiré au fond d'une tranquille province, dont les jours s'écoulaient au milieu des camélias, des roses du Japon et des plantes les plus rares qu'il cultivait loin du fracas des villes, loin des intrigues du monde.

Au dire d'Horace, ce savant devait être excessivement heureux. Hélas! vain espoir. Cet amateur des jardins était pour l'instant dans une fureur extrême, parce qu'il avait découvert sur la fenêtre de son cordonnier, un œillet de fantaisie infiniment plus beau que tous ceux de ses jardins. Ensuite, il apprenait, par un journal de Paris, qu'un horticulteur hollandais était parvenu à découvrir une rose bleue, découverte d'autant plus injurieuse pour lui, qu'il avait été couronné par l'Académie d'Ispahan, pour un traité en trois volumes, tendant à prouver que la nature avait décidé dans sa sagesse qu'elle ne donnerait jamais naissance à la rose bleue.

Bélus se retira prêt à conclure qu'il n'existait pas en Perse un seul sujet heureux, lorsque passant près d'une limpide rivière, il aperçut dans un bateau une belle jeune fille de dix-sept ans, qui raccommodait ses filets, en jetant aux échos de la rive les roulades harmonieuses de sa voix.

La fortune, dit-on, ne fait pas le bonheur. Si l'on

doutait de la justice du ciel, cette pensée nous y ferait fermement croire.

La jeune fille, en apercevant Bélus, cessa de chanter et se prit à rougir.

— Que fais-tu là, ma belle enfant? s'écria Bélus.

— Seigneur, répondit-elle, je répare mes filets afin de faire une meilleure pêche, et de gagner quelque monnaie pour payer la tunique blanche qu'un juif a bien voulu me vendre à crédit.

La simplicité de cette réponse et la modestie d'un tel désir révélèrent subitement à Bélus qu'il se trouvait en face d'une de ces existences primitives, pour laquelle le bonheur n'est pas encore une chimère, par cette raison bien simple qu'elle le fait consister dans ce que la civilisation appelle dédaigneusement une puérilité.

Bélus fit signe à cette jeune fille de le suivre. Il la conduisit à Ispahan et la présenta aux mages, qui l'acceptèrent comme le prototype du bonheur. Nul doute qu'avec ce talisman le schah ne fût délivré de l'ennui pyramidal qui menaçait ses jours.

Ali, prévenu de cette découverte, consentit à essayer du remède prescrit par les mages, dans lequel d'ailleurs il paraissait avoir une foi sans réserve. Il fallait donc qu'il endossât la chemise de la plus heureuse de ses sujettes.

Des esclaves se mirent à l'œuvre pour déshabiller la jeune fille.

Mais hélas! ô douleur! cette jeune fille n'avait pas de chemise!

Bélus, consterné, évoqua l'ombre de Zoroastre. Le prophète n'apparut point.

Les mages, également consternés, conclurent que le schah était fatalement voué à l'ennui.

Un certain jour on vit apparaître, sur le milieu de la place d'Ispahan, en face du palais du schah, un jongleur indien d'une grande habileté. Son adresse prodigieuse amassa bientôt une grande foule autour de lui.

Pervenche, avertie par le bruit, daigna faire approcher de la fenêtre du palais le lit sur lequel elle s'étendait nonchalamment, afin de voir les tours d'adresse du jongleur.

Ali et son ministre s'étaient également installés à une autre fenêtre.

Le jongleur, après avoir joué avec ses boules de cuivre, proposa des remèdes à tous les assistants; mais s'apercevant qu'on ne lui achetait rien, il passa presque aussitôt à d'autres exercices.

Comme on n'avait contre lui aucun sentiment de défiance, il put, sans être nullement troublé, prononcer un long discours dans lequel, sans respect pour l'autorité du schah, il attaqua sa puissance, ses

priviléges et ses prérogatives, et reprocha au bon peuple d'Ispahan d'être un vil troupeau d'esclaves. Il terminait son allocution en offrant à son auditoire une théorie sociale qui, en même temps qu'elle promettait du bonheur pour tout le monde, abolissait le travail et la peine. Il suffisait, pour réaliser ce riant avenir, de quitter la ville, et de s'en aller bâtir une sorte de ruche gigantesque qu'il appelait phalanstère, et dans laquelle chacun devait avoir sa place au soleil.

Ce mot de phalanstère sonna fort mal aux oreilles de Bélus, qui, sans être d'une force remarquable en science sociale, avait une teinture assez exacte de cette expression technique.

Bélus, indigné, donna l'ordre aux gardes du palais d'arrêter le jongleur.

Mais le peuple, qu'il récréait par ses discours, prit fait et cause pour ce dernier, et par son attitude menaçante fit clairement comprendre aux gardes qu'il se ferait écharper plutôt que de l'abandonner. Cette résistance inattendue prit en peu de temps les proportions d'une révolte.

Ali, sous les yeux duquel la scène se passait, ne distinguait rien de grave dans cet événement, et trouvait les ordres de son ministre un peu trop sévères.

Par malheur, un seul mot de Bélus suffit pour lui faire changer d'avis et renoncer à la clémence.

— Maître, lui dit Bélus, ce jongleur est un socialiste, il développe ses dangereuses doctrines, et si on ne l'arrête pas je ne réponds plus de votre propre sécurité.

Ces paroles pétrifièrent le schah, mais le peuple persista dans sa résistance avec un acharnement redoublé.

C'est dans les moments difficiles que les grandes natures doivent se montrer. Ali ne faillit point à ce devoir. Il étendit les bras, ce qui signifie, selon les usages de la Perse, qu'il s'apprêtait à parler.

— Sujets, dit-il, en s'adressant à la foule, puisque vous ajoutez foi aux paroles de cet inconnu, essayez du bonheur qu'il vous propose. Que faut-il pour exécuter ses gigantesques projets? qu'il parle, je lui concède tout ce qu'il peut désirer.

Ces paroles furent couvertes d'applaudissements.

Bélus devint plus sombre et blâma vertement cette concession faite à l'esprit de révolte.

Dès le lendemain, sans plus tarder, l'inconnu, ou plutôt le socialiste fut sommé par ses plus chauds partisans de donner les plans d'un phalanstère, et tout le peuple, armé de pioches, le suivit sur un emplacement situé aux portes d'Ispahan, qu'Ali lui-

même avait magnanimement désigné pour faire cette expérience.

Le socialiste prit le commandement des travailleurs. Il traça sur le papier les plans du phalanstère, puis après il ordonna aux ouvriers de creuser les fondations, d'approcher des matériaux et de préparer du mortier.

Il y avait environ huit jours que les malheureux Persans, exposés aux ardeurs du soleil oriental, piochaient la terre, et les murs du phalanstère sortaient à peine des fondations.

Constatant alors qu'ils étaient soumis à un travail infiniment plus dur que leur travail habituel, ils se révoltèrent contre ce faux prophète, et refusèrent de lui obéir. Honteux de leur aveugle crédulité, ils firent aussitôt entendre des imprécations et des menaces, et leur hostilité devint si grande, que le socialiste, justement épouvanté, crut prudent, pour sauver ses jours, de chercher son salut dans la fuite. Il fut poursuivi par ces forcenés, et sans son extrême agilité, il serait tombé en leur pouvoir.

Parvenu dans les rues tortueuses d'Ispahan, le socialiste courait à l'aventure, sans but et sans direction.

Le hasard, ou plutôt sa bonne étoile, le conduisit au palais du schah, dont il escalada les murs. Après quelques sauts passablement périlleux, il se trouva

dans un jardin délicieux, et s'empressa d'aller se cacher derrière un buisson de jasmin.

Quelle fut sa surprise, lorsque, regardant autour de lui, il aperçut l'image de Pervenche, qui, ayant appris qu'il était socialiste, jetait sur lui un regard bienveillant et doux, exprimant la miséricorde.

Une foule d'idées se pressèrent à la fois dans sa tête égarée. Il se croyait transporté dans le paradis de Mahomet, auprès de la plus séduisante de ses houris. Sa situation lui rappelait encore celle du valeureux Renaud dans les jardins d'Armide.

Séduit et fasciné par les yeux de Pervenche, il se précipita à ses pieds, et lui demanda prosaïquement sa protection.

Pervenche ne l'entendit pas. Alors il eut recours à la poésie, et avec une onction qui eût fait honneur à un amoureux de la Comédie-Française, il lui adressa ces deux vers d'Hernani :

> Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
> Au malheureux que tout abandonne et repousse ?

Pervenche ne saisit pas la beauté de ces deux vers, qui s'appliquaient pourtant si bien à la situation. Alors il eut recours à la langue persane, et lui exposa, tant bien que mal, ses frayeurs et ses craintes.

Pour toute réponse, Pervenche le fit asseoir près d'elle et tremper ses lèvres dans une coupe de corail, contenant un sorbet délicieux.

Ils demeurèrent cinq minutes en face l'un de l'autre.

Que se passa-t-il ?

C'est un secret enseveli dans les mystères du sérail. Disons toutefois, en historien fidèle, que Pervenche était belle, qu'elle était seule, et que l'ombre du berceau de jasmin était fraîche comme la grotte de Calypso.

Les Persans irrités, ayant appris que le socialiste s'était réfugié dans le palais du schah, mirent un frein à leur fureur. Le palais est un lieu d'asile.

Ali et Bélus, qui perdaient sottement leur temps à délibérer, sortirent de leur conciliabule.

Ils se montrèrent cléments. Le socialiste obtint son pardon, à la condition de quitter immédiatement la Perse.

Un sauf-conduit fut chargé de l'escorter jusqu'à la frontière.

Avant que le peuple ne se fût éloigné du palais, Ali monta sur son balcon et lui adressa cette paternelle allocution :

— Vous venez d'apprendre à vos dépens qu'il faut bien se garder des faux prophètes qui veulent bou-

leverser le monde avec leurs folles doctrines. Que cette leçon vous serve pour l'avenir.

Bélus, sans respect pour son maître, lui coupa brusquement la parole et ajouta :

— Songez, Persans, que le sage Ali est neveu de l'Aurore, parent de la Grande-Ourse, grand comme Zoroastre, et que lui seul peut vous rendre heureux. Allez au temple prier votre dieu de lui accorder de longs jours.

Le peuple s'éloigna content.

Le soir, dans le palais, une grande révolution s'accomplit.

Pervenche paya de sa disgrâce son entrevue avec un socialiste. Deux esclaves coupèrent ses beaux cheveux blonds.

Ali les fit placer près de son trône, et il a soin de dire à chaque nouvelle esclave qui entre dans son sérail :

— Si tu es infidèle, je te ferai pendre avec ces cheveux !

DÉDICACE

DU PHALANSTÈRE DU SCHAH DE PERSE

A MADAME LA MARQUISE DE ***

Balzac a dit, dans la *Physiologie du Mariage*, que les livres naissaient mystérieusement dans le cerveau des auteurs comme les truffes dans les plaines parfumées du Périgord. Cette vérité est un titre que pourraient invoquer tous les maladroits qui tiennent une plume pour se dispenser d'expliquer le motif, la cause ou le prétexte des créations qu'ils ont l'audace

de livrer à la publicité. Parfois cependant, l'esprit obéit à des provocations tellement bizarres, qu'il est bon de signaler ces particularités aux psychologistes qui recherchent encore la solution de ce problème qui consiste à savoir si nos idées sont le résultat de nos sensations, ou si nos sensations sont le résultat de nos idées.

Je vous veux trop de bien, madame, et je suis trop persuadé que vous dormez assez pour continuer longtemps sur ce ton-là; aussi je m'empresse de vous raconter comment l'idée me vint de brûler tant d'encens en l'honneur des cheveux blonds.

J'étais un certain jour chez un coiffeur très-célèbre de la rue de la Paix, qui voulait me persuader que *l'huile d'Alcibiade* était une essence préférable à *l'eau athénienne*, et tandis que je flétrissais autant qu'elle le mérite une telle hérésie, je vis entrer une jeune fille pâle, triste, fatiguée, mais néanmoins fort belle. Elle venait proposer au coiffeur de lui vendre l'épaisse forêt de cheveux blonds qui couronnait le sommet de sa tête. En même temps elle dénoua son bonnet, retira son peigne et laissa tomber une cascade de cheveux blonds cendrés.

Le coiffeur, avec cette insensibilité commerciale inventée dans leurs comptoirs par les Carthaginois, lui répondit que les cheveux blonds n'avaient aucune valeur, que l'Alsace et la Bretagne fournissaient et au delà aux besoins de la consommation, et qu'en conséquence, il ne pouvait payer ses cheveux plus de dix francs.

Ce mot fit fuir la jeune fille.

Je sortis furieux, bien décidé à la suivre, mais elle marchait si vite qu'il me fut impossible de l'aborder. Je perdis sa trace sur la place Vendôme.

Trois jours après, je ne pensais plus à cette jeune fille, ni à ses cheveux, ni à l'insensibilité du coiffeur, et il est probable que je n'y aurais jamais songé davantage sans une rencontre tout à fait fortuite.

Un jeudi, aux Italiens, on jouait le *Barbier de Séville*. Pendant l'entr'acte, je promenais ma lorgnette sur ces groupes de jolies femmes constellées de diamants, qui, trois fois par semaine, viennent, alors qu'il neige, fleurir sur le devant des loges. Mes yeux s'arrêtèrent sur une jeune dame, belle, noble et gracieuse, dont le visage rayonnait comme une île

de fleurs au milieu d'un torrent de cheveux blonds. Je quittai ma stalle pour la voir de plus près, et en passant près de sa loge, je la vis causant avec des lions. Il était précisément question de ses cheveux. Elle avouait naïvement qu'ils ne lui appartenaient pas, et qu'elle les avait achetés moyennant dix francs, à une pauvre fille, par l'entremise de sa femme de chambre.

Cet aveu, fait avec une franchise dépourvue de toute coquetterie, me fit pardonner à ce charmant petit geai de s'être paré des plumes du paon. Je passai brusquement et je regagnai ma stalle. Mais au lieu de prêter une oreille attentive aux notes harmonieuses de Rossini, je me rappelai ma pauvre fille aux cheveux blonds, et je changeai de sentiment.

Alors, me tournant du côté de la dame, je me dis à part moi : « Tandis que tu t'épanouis avec tant de complaisance sous les regards de tes admirateurs, il y a dans quelque mansarde une pauvre fille qui porte le deuil de sa chevelure, et qui, pour cacher la profanation qu'elle a osé exercer contre elle, s'est sans doute appliqué sur la tête un bonnet aussi affreux

que le tien est coquet et tentateur. » Puis, songeant que toutes les autres femmes pouvaient avoir imité cet exemple, je ne crus plus à leur beauté menteuse, et je demeurai persuadé que celles qu'au premier abord j'avais considérées comme autant d'étoiles, n'étaient en réalité que des astres éteints. Alors mon regard sceptique, repoussant toute illusion, se prit malgré moi à sonder les mystères de leurs toilettes et à séparer d'elles tout ce qui ne leur appartenait pas. Cette investigation fut horrible.

Je sortis des Italiens le cœur navré. A la porte, je rencontrai un médecin et un vaudevilliste, auxquels je fis part de mes impressions. Le médecin me répondit que non-seulement les femmes vendaient leurs cheveux, mais qu'il y en avait d'autres qui vendaient leurs dents, et que c'était un commerce très-lucratif.

Quant au vaudevilliste, il ne me dit rien et se contenta de m'écouter. Trois mois après, il fit une pièce en deux actes avec l'histoire que je lui avais racontée.

Voilà, madame, l'aventure qui m'a fait écrire ce

conte que j'ai l'honneur de vous dédier, persuadé que vous voudrez bien accepter cette dédicace, en souvenir de la pauvre fille qui se coiffe à la Titus, depuis le jour où vous portez des bandeaux.

GUSTAVE CLAUDIN.

UN TALENT D'AGRÉMENT

Il y a de cela dix ans. Il était midi. Un monsieur, âgé d'environ soixante ans, était assis dans le salon de son appartement de la rue Laffitte.

Un autre monsieur du même âge est introduit. La conversation suivante s'engage entre eux :

— Encore de mauvaise humeur? tu ne riras donc plus? Pourquoi cet air menaçant et irrité?

— Comment peut-il en être autrement? répliqua le monsieur assis dans son fauteuil, tout autour de moi conspire à me mettre en fureur. Bénédict, mon fils, me laisse seul. Ma gouvernante est devenue invisible, et s'est emparée de mon valet de chambre. Voilà pour les êtres qui m'entourent. Quant aux

objets qui m'environnent, ils se mettent aussi de la partie pour augmenter ma mauvaise humeur.

— Et qu'est-ce que tes meubles peuvent te faire? hasarda le visiteur. En voudrais-tu à ton secrétaire de ce qu'il ne renferme pas assez de billets de banque ?

— Il n'est pas question de mon secrétaire, mais de mes horloges et de mes montres. Ainsi, je suis en face de ma pendule, qui marque onze heures et demie; ma montre indique onze heures trois quarts, et le cadran solaire que j'aperçois par ma fenêtre marque midi précis ! Le canon vient de sonner, ou plutôt de partir. Si je me plains à mon horloger, il me répond que le soleil retarde en été et avance en hiver; et, tout en faisant des cuirs, il discute à perte de vue les choses auxquelles il n'entend évidemment rien.

— Je ne vois pas dans tout ce que tu dis l'ombre d'un motif pour se mettre en colère. En quoi t'importe-t-il de connaître l'heure à la minute? Qu'il soit midi, midi moins un quart, voire même onze heures et demie, cela doit t'être indifférent, puisque tu n'as rien à faire.

Il se fit un instant de silence, dont nous profiterons pour faire connaître ces deux sexagénaires.

Celui assis dans le fauteuil était M. le baron de Nangis, noble de l'ancien régime, qui avait conservé

l'étiquette, le costume, les préjugés et les scrupules du dernier siècle. Il était resté fidèle à la culotte courte, aux bas de soie et aux souliers à boucles. De son large gilet et des manches de son habit s'échappaient des flots de dentelles. Les mœurs et les modes actuelles le mettaient en fureur. Il protestait contre notre costume, contre la laideur des pantalons, contre le sans-façon d'à présent, et contre le cigare, qu'il qualifiait de poison. Mais il protestait surtout contre son fils unique Bénédict, qu'il appelait le chevalier, et auquel il ne pardonnait pas d'être de son siècle. Le baron était veuf depuis longtemps. Il avait tenté de tous les moyens pour inculquer au chevalier les principes de la plus pure galanterie. Il lui avait donné des maîtres de toute espèce, afin de le rendre musicien, peintre, beau danseur; disons encore qu'il avait ajouté au programme de l'éducation contemporaine, une foule de raffinements délicats que Faublas a possédés le dernier, tels que de broder, de coiffer une dame, de lui poser des mouches, de lui peindre les sourcils et de porter son éventail. Par malheur, le chevalier Bénédict s'était empressé d'oublier tous ces talents d'agrément.

Quand il allait dans le monde avec son fils, il était furieux de voir le chevalier familier avec les dames, leur prendre audacieusement le bras, au lieu de leur présenter respectueusement la main, et les commettre

dans le tourbillon de la valse, au lieu de leur ménager un épanouissement dans le menuet. Et quand Bénédict sortait du salon pour aller fumer avec ses amis, oh! alors, sa fureur éclatait en imprécations. Dans l'excès de son emportement, il s'écriait qu'à présent, en France, les gentilshommes avaient cédé la place à des jockeys.

Or, comme Bénédict fumait beaucoup, et préférait la liberté des fêtes publiques à la contrainte des salons, il s'ensuivait que M. le baron de Nangis était toujours en colère.

Bénédict, que sa fortune à venir dispensait de travailler, se laissait aller au courant de ses caprices et de ses désirs, et passait sa vie à étaler, sur le boulevard de Gand et aux avant-scènes des théâtres, les modes les plus nouvelles, les toilettes les plus excentriques.

Quant à l'autre personnage, c'était un autre baron appelé M. de Navailles, ami de M. de Nangis, qui venait lui faire part d'une nouvelle importante.

— J'ai découvert, lui dit-il, une femme pour ton fils. La demoiselle est riche, noble, jeune et belle, élevée par une gouvernante sévère. Son éducation lui permettra sûrement de briller dans le monde.

— Mon fils se marier? reprit le baron, c'est impossible. Il a plus besoin d'une nourrice que d'une femme.

Il est sans caractère, sans gravité, et tout à fait incapable de porter les chaînes du mariage.

— Mais si la compagne que je lui destine changeait les chaînes en guirlandes; si l'éclat de sa beauté arrachait ton fils à son désœuvrement, si son esprit aimable et son caractère résolu remédiaient à son manque de gravité, est-ce que tu ne consentirais pas à cette union ?

— Oui, mais dans le cas seulement où je trouverais dans une jeune fille une volonté ferme qui pourrait dominer la futilité de Bénédict, et lui faire la loi.

En cet instant, le baron de Nangis se prit à sourire. Sa physionomie paraissait si affable, qu'il n'y avait pas à douter qu'il ne pardonnât à sa montre et à son horloge leur contradiction avec le soleil. Il reprit aussitôt :

— Ah ! si tu avais découvert un pareil trésor tu me rendrais bien heureux, et je ferais tous mes efforts pour l'accaparer.

— Eh bien ! je l'ai trouvé. Je viens te demander la main de ton fils pour Mlle Aurore-Antoinette de Boisgontier, fille du marquis de Boisgontier, gentilhomme breton, chevalier de Malte, grand-croix de Jérusalem et de divers autres ordres.

L'énumération de ces titres et qualités fut interrompue par l'entrée majestueuse de Mlle Armande de Beauvisage, dame de compagnie du baron.

Mlle Armande était une brune de quarante-sept ans, haute en couleurs et mal conservée. Elle portait une de ces robes à grands ramages sur lesquelles les oiseaux doivent avoir envie de se poser. Pour compléter l'effet, elle était coiffée d'un turban ottoman, qui la faisait ressembler à ces princesses infortunées surprises en voyage par des brigands. Elle s'était appliqué sur le front, pour dissimuler la blancheur de sa chevelure, un tour en cheveux peints; mais le tour avait perdu son équilibre, de sorte que la chevelure passait par dessus. En face de ce beau désordre, il était difficile de conserver sa gravité. Enfin, sur l'extrémité d'un nez passablement long, et encore plus rouge, on distinguait une paire de lunettes vacillantes, dont l'un des deux verres était fendu en étoile.

Mlle Armande avait, ainsi qu'on le dit vulgairement, voix au chapitre. Le baron la consultait toutes les fois qu'il s'agissait de prendre une importante résolution. Elle fut initiée aux projets de mariage.

Son premier mot fut une approbation complète à ce projet, qui, selon elle, était capable de mettre fin à ce qu'elle appelait pudiquement les erreurs de Bénédict.

— Baron, dit-elle, en relevant ses lunettes, j'appelle Bénédict qui fume dans sa chambre; et sans plus tarder vous allez l'instruire de ce qui se passe.

Bénédict fut mis au courant.

Tout d'abord il refusa, alléguant en termes assez vagues que l'état présent de son cœur s'opposait à ce qu'il pût se marier.

Ce refus mit en fureur Mlle Armande, qui, se redressant avec fierté, prononça l'allocution suivante :

— Chevalier, vous devez épouser Mlle Aurore-Antoinette de Boisgontier, qui est jeune, belle, noble, riche, spirituelle, et cent fois préférable à votre Fédora. Jusqu'à présent je me suis tue sur vos erreurs, et sur vos faiblesses ; mais mon attachement pour M. le baron, pour vous, me fait un devoir de déchirer le voile que par bonté j'ai consenti à étendre sur vos révoltantes amours. Fédora est une infidèle qui aime vos cadeaux, mais non votre personne, et qui vous plantera là très-bien, quand vos largesses s'apaiseront. Non contente d'absorber toutes vos ressources, elle crève les chevaux de M. le baron. Ancus-Martius, ce cheval suberbe que M. votre père avait acheté il y a un an, est mort d'une fluxion de poitrine en attendant, par une nuit froide, Mlle Fédora qui jouait au baccarat dans un bal au profit des Polonais.

— Quoi ! dit le baron, c'est Fédora qui a fait crever Ancus-Martius ?

— Oui, baron, mais laissez-moi parler et achever de confondre le chevalier.

Fédora ne vous aime pas, en voici la preuve en

main. Et alors, tirant une lettre de sa poche, Mlle Armande lut ce qui suit :

« Monsieur Bénédict,

» Je cesse de vous voir; j'ai trouvé un Russe qui m'offre en diamants la parure que vous me refusez en rubis.

» Veuillez, je vous prie, me restituer la bague que vous portez à l'index de votre main gauche. »

— L'ingrate! dit Bénédict, puis arrachant la bague, il la jeta par la fenêtre et dit au baron :

— Mon père, pardonnez-moi mes erreurs. Je consens à épouser Mlle de Boisgontier.

— Ah! c'est bien, chevalier, très-bien, interrompit Mlle Armande; souffrez que je vous embrasse; vous vous conduisez en gentilhomme, et vous avez été superbe dans le sacrifice.

Le baron de Nangis s'apprêtait à faire un discours, mais Mlle Armande le conjura de se taire.

Il fut convenu que Bénédict partirait le lendemain pour Tours, et que dans quatre jours il serait présenté à sa fiancée au milieu d'un grand bal.

M. de Nangis conjura le chevalier de renoncer aux

cigares, aux façons familières et de se rappeler les leçons de courtoisie, de politesse et d'urbanité qu'il lui avait fait donner par ses maîtres. Peu s'en fallut qu'il n'exigeât de Bénédict qu'il dansât le menuet. Ce fut encore Mlle Armande qui l'en dissuada, en lui faisant observer que le menuet était passé de mode.

Le lendemain, Bénédict partait pour Tours.

Le baron de Nangis avait donné à son fils, le chevalier, pour faire son voyage, une chaise de poste qui n'était point sortie de la remise depuis le retour de Louis XVIII. Il avait consenti à le faire accompagner par son valet de chambre.

Or Bénédict cheminait vers Tours.

Renversé dans le fond de sa voiture et songeant à son mariage, il concevait des idées fantasques et bizarres comme les spirales de fumée qui s'échappaient de son cigare. Sa future était-elle belle? telle était la question qu'il se posait à chaque instant, et à laquelle il ne pouvait répondre, puisqu'il ne l'avait jamais vue. L'amoureux qui pense à sa belle absente, place son image en face des illusions de son esprit et des pulsations de son cœur. Les ravissements de son âme aspirent vers un but; mais l'amoureux qui s'exalte et qui soupire pour une femme inconnue, endure une torture impossible à décrire, par cette raison, facile à comprendre, que l'inconnu c'est l'infini. La pensée, impétueuse comme la foudre, se

débat, sillonne toutes les cases du cerveau et enfante mille images qu'elle agite comme des marionnettes. Elle rassemble en faisceau tous les échantillons de beauté qu'elle a rencontrés sur la terre et, après s'être stérilement passionnée pour tous, fatiguée, déçue, elle s'arrête et renonce à soulever le voile impénétrable qui lui cache son idole. Par malheur, la curiosité est un démon impitoyable qui n'accorde pas de trêve à ceux qu'elle persécute. Cette pensée, qui vient d'avouer sa défaite, de confesser son impuissance, se relève fière et superbe et se persuade qu'un second effort la rendra plus clairvoyante.

— Aimer une femme inconnue ! c'est courir après une ombre, c'est demander à nos regards de s'élever jusqu'à la face des anges, ou de plonger jusqu'aux perles qui miroitent au fond des mers. Ces caprices ont leur grandeur.

Les belles âmes doivent dédaigner la réalité et la laisser au vulgaire. Aimer une femme qu'on a vue! c'est là un amour banal, un amour de tout le monde. C'est ainsi qu'on aime depuis le commencement du monde; mais aimer une femme inconnue! voilà une tentation bien autrement séduisante. Est-ce que les hommes de l'âge d'or avaient jamais entrevu Vénus ? Est-ce que la muse, cette chaste maîtresse qui voltige au chevet du poete, a jamais soulevé le bord de son fichu? Ses rigueurs n'ont pas refroidi ses amants qui, toutes

les fois qu'elle daigne les appeler ou leur sourire, quittent sans murmurer les images grossières qu'ils n'encensent qu'à défaut d'elle. Et cependant avec elle, point de baiser, mais une communion mystérieuse qui laisse à sa beauté l'éclat de son aurore, et aux roses de sa couronne leur pureté virginale.

Il y avait environ douze heures que Bénédict courait sur la grande route, quand il aperçut devant lui le clocher d'une petite ville ; peu d'instants après, il entrait dans les murs de Nogent-le-Rotrou. Le postillon, pour avertir ses camarades de la poste qu'il amenait un voyageur payant grassement l'honneur de le conduire, fit claquer son fouet, et en administra quelques coups vigoureux à ses chevaux. Par malheur la chaise de poste, qui avait perdu depuis longtemps l'habitude de courir, se brisa dans un cahot, précisément à la porte de la ville. Bénédict mit pied à terre. Il fit demander un carrossier, qui, après avoir examiné les avaries, l'avertit qu'il ne pourrait continuer sa route que le lendemain matin.

Il fallut bien se résigner à attendre.

Le chevalier ne connaissait personne dans la ville. Il ne changea point de costume, et, conservant sa casquette de voyage, il s'en alla errer par les rues. Tout d'abord, il voulut visiter les curiosités de l'endroit, ressource de tout voyageur contraint de s'arrêter.

Vers trois heures de l'après-midi, le hasard le conduisit sur une espèce de promenade plantée d'arbres, et là, il rencontra toute la société de la ville, réunie en cercle autour de la musique d'un régiment, qui exécutait des ouvertures d'opéra et des valses de Strauss. Un observateur trouve son profit partout où il y a foule. Aussi Bénédict, qui dans le premier moment avait maudit l'accident qui le forçait de s'arrêter, ne regretta plus ce retard.

Il vit passer de jeunes dames charmantes avec leurs petits enfants portés par des nourrices; puis des demoiselles conduites par leurs mères. Elles n'étaient pas toutes jolies, mais parmi elles il s'en trouva plusieurs qui fixèrent son attention, et qui lui firent même sortir son lorgnon de sa poche.

Il remarqua avec un certain étonnement, que les demoiselles portaient toutes au bras gauche des bracelets d'ivoire ornés de gros cœurs. Il se posa mille questions pour expliquer cette mode, et ses réflexions le conduisirent à penser que les demoiselles de Nogent-le-Rotrou devaient être toutes bien franches, puisqu'elles portaient le cœur sur la main.

La musique, après avoir joué une ouverture solennelle, et partant ennuyeuse, exécuta une valse tellement entraînante, que les demoiselles cédèrent presque toutes à un balancement qui témoignait de tout le bonheur qu'elles éprouveraient à danser.

Parmi les demoiselles qui se balançaient en marquant la mesure, ses yeux en distinguèrent une plus gracieuse que les autres ; sa figure un peu pâle, encadrée au milieu d'une luxuriante chevelure, avait un cachet de distinction qui l'impressionna fortement. Elle était escortée d'une femme âgée, qu'on eût appelée dans les tragédies une confidente, en Espagne une duègne, et que parmi nous on nomme une femme de chambre.

La valse terminée, la femme de chambre s'approcha de sa jeune maîtresse et lui fit observer qu'il était temps de rentrer.

Inutile de dire que Bénédict suivit la trace de cette charmante inconnue. Après avoir traversé quelques rues étroites, il arriva sur une espèce de boulevard, et vit la jeune fille entrer dans une maison de fort bonne apparence.

Hélas ! il devint triste quand il cessa de la voir, et sans réfléchir, il resta immobile devant la porte, en proie à ce désappointement qu'on éprouve, lorsque nos facultés admiratives se trouvent privées de la cause qui les a éveillées ; mais comprenant qu'il était malséant de rester à cette place, il s'éloigna tout rêveur. En peu d'instants il se trouva à l'autre bout de la ville, au milieu d'un marché. La vue des légumes et des volailles le fit fuir ; il marcha devant lui san direction, et un quart d'heure après, le hasard le ra-

menait devant la maison où la jeune fille était entrée.

En cet instant les fenêtres d'un salon du rez-de-chaussée étaient ouvertes, ce qui lui permit de distinguer la jeune fille, et tout près d'elle une vieille dame fort majestueuse, que tout d'abord il prit pour une grand'mère. Cette vieille dame avait un air quelque peu aristocratique. Elle portait un bonnet surchargé de riches dentelles et un tour en faux cheveux ; on devinait, à son teint, qu'elle avait dû, dans son jeune temps, abuser du fard et des mouches.

La jeune fille parlait avec animation et disait à la vieille dame :

— Tu verras que je ne serai jamais prête à l'heure. Ton coiffeur est insupportable. Je le commande pour quatre heures, voilà qu'il en est cinq, et il me fait dire qu'il a encore cinq dames à coiffer avant moi. D'abord je veux arriver de bonne heure au bal, afin d'être bien placée. La vieille dame écouta ce langage avec un calme bienveillant, puis elle dit, après un moment de silence :

— Ne t'impatiente pas, mon enfant, mon coiffeur ne sait pas que tu es avec moi. Quand je suis seule et qu'il est trop occupé, je lui envoie mes faux cheveux et il les fait apprêter par sa femme.

Bénédict, inspiré par le désir extrême de pénétrer dans cette maison, trouva dans ce dialogue un

prétexte pour s'y introduire. Ne savait-il pas coiffer une dame? Il avait toujours considéré ce talent comme entièrement superflu; mais, en cet instant il en comprenait toute l'utilité et entrevoyait déjà le profit immense qu'il pouvait en tirer. Il aurait donné tout ce qu'il savait de latin, de grec, de science et d'escrime, pour ses faibles notions de l'art capillaire, qu'il se préparait à exercer pour la première fois. Ainsi que nous l'avons dit, son costume de voyage, plus que négligé, ne s'opposait point à ce qu'il se fît passer un garçon coiffeur, s'en allant à Paris chercher de l'ouvrage. Ensuite, il se savait doué d'un aplomb suffisant pour jouer son rôle en conscience. Et plus tard, si l'imposture se découvrait, il trouverait un compliment bien tourné, à l'aide duquel il parviendrait à se faire pardonner.

Cette perspective le mit au comble de la joie. Sans plus réfléchir sur cette témérité, il sonna bravement, et s'adressant au domestique, il le pria de l'introduire auprès de sa maîtresse.

Quand il fut dans le salon, il annonça à la vieille dame qu'il était coiffeur de son état, qu'il allait à Paris, et que chemin faisant, il tâchait de trouver de l'ouvrage pour se défrayer de ses frais de route.

L'attitude bien humble qu'il avait su prendre fit réussir sa ruse. Ses propositions furent acceptées, et tout d'abord, avant de coiffer la jeune fille, on le

pria d'arranger le tour de tête de la vieille dame, qui devait, elle aussi, aller au bal le soir.

Cette corvée inattendue ne découragea point Bénédict. Il fit, comme on dit, contre fortune bon cœur. On lui apporta une tête de poupée sur laquelle il plaça le tour, qu'il se hâta de brosser rudement, au risque d'en arracher les cheveux. Pendant qu'il essuyait ce revers de la médaille, la jeune fille, aidée par un monsieur âgé qui se trouvait là, achevait une amplification française, devoir qui lui était imposé pour mettre le comble à son éducation.

C'est un fort curieux spectacle que d'observer le supplice d'une jeune fille de dix-sept ans, aux prises avec ce qu'on appelle une dissertation française. Les maîtres, sans pitié pour les suaves intelligences qu'ils ont mission de développer, semblent tous s'être proposé de les éteindre, en leur choisissant les sujets les plus saugrenus qu'on puisse imaginer. Tous ces doctes maîtres traitent les demoiselles comme des hommes d'État. Au lieu de les entretenir du printemps, qui a quelque analogie avec leur fraîcheur, ils leur imposent la tâche impossible de faire parler les généraux et les ministres de l'antiquité. Quelle idée sublime ont les pères de donner dix francs par cachet à un vieux professeur pour qu'il enseigne à leurs filles la recette de faire parler Thémistocle, Annibal, Charlemagne, voire même Chris-

tophe Colomb! Quelle préparation logique aux soins de la maternité, que d'entretenir une fille de dix-sept ans de Caton, de César et d'Épaminondas!

Or, tandis que Bénédict brossait avec colère le tour de faux cheveux, la jeune fille s'abîmait l'esprit à chercher (c'était le sujet de son amplification) ce qu'Alexandre le Grand pouvait avoir dit au roi Porus pour le consoler de sa défaite et du massacre de ses éléphants. La pauvre petite, la tête appuyée sur ses coudes, tordait ses cheveux dans les crispations de ses mains. En face de ces deux monarques, elle prenait un air contristé et lamentable, qui plissait son beau front. Nous affirmons, sans crainte de nous tromper, que si Alexandre avait pu prévoir que sa victoire sur Porus dût, dans la postérité, causer un tel ennui à une jeune fille, il se serait bien gardé de vaincre le roi des Indes.

Lorsque Bénédict eut achevé sa besogne, il se leva, et pria son autre cliente de s'apprêter pour qu'il la coiffât. Elle ne se le fit pas répéter, et remit au lendemain son amplification, en protestant à la vieille dame qu'elle manquait absolument d'idées, et qu'elle ne voyait du reste pas l'utilité de faire parler des personnages qu'elle ne connaissait pas.

Cet acte de rébellion lui valut une petite morale; la vieille dame ajouta :

— Ton maître ne sera point content; il t'a donné

ce sujet parce qu'il a rapport à ce tableau qui orne mon salon.

En effet, le tableau de Porus et d'Alexandre était suspendu à un clou. Les deux rois, sous une tente magnifique qui ressemblait à ces lits gigantesques du dernier siècle, se livraient à un dialogue vif et animé, et rivalisaient par les plumes et les panaches dont étaient surmontés leurs casques.

Bénédict, d'après la façon dont il était traité, ne pouvait pas douter qu'on le prît réellement pour un garçon coiffeur. Personne ne lui parlait, et il n'osait, de son côté, engager la conversation.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion qu'il vit tomber en cascade d'ébène les longs cheveux de la jeune fille, après qu'ils furent affranchis du peigne qui les fixait en chignon sur le sommet de la tête. Il passa le démêloir avec précaution jusqu'à ce qu'ils fussent bien séparés les uns des autres, ensuite il traça d'une main sûre une raie partant d'une oreille et allant rejoindre l'autre, afin de diviser la portion des cheveux devant servir aux bandeaux, de ceux roulés en torsade et fixés par le peigne. Quand il en fut arrivé à cette phase de l'opération, la jeune fille lui dit en se mirant dans la glace :

— Faites-moi, monsieur, des bandeaux bien crevés, les bandeaux me vont très-bien le soir; puis

vous me poserez sur le côté gauche de la tête les deux roses qui sont là toutes prêtes.

Bénédict s'inclina.

En un instant, les cheveux maniés par sa main blanche et légère se convertirent en bandeaux luisants, et alors il put contempler dans tout son éclat la charmante figure qu'il était si facile de parer.

— Ayez soin, dit la jeune fille, de bien lisser mes cheveux sur le front, car, à cette place, ils sont très-rebelles et se dérangent au moindre mouvement.

En effet, une mèche de cheveux, qui d'abord avait paru souple et docile, se releva fièrement. Cet accident, loin de détruire son ouvrage, ne faisait que donner plus de physionomie à la figure de la jeune fille. Un coup de brosse suffit pour abattre la mèche et la mettre à la raison.

Après sa soumission, Bénédict posa les deux roses, et alors, sous le prétexte de juger son ouvrage, il eut la hardiesse de regarder sa cliente en face.

On a souvent plaisanté le coiffeur. Eh bien! nous trouvons qu'il y a beaucoup de poésie dans cette profession. Il est, pendant un instant, le confident des craintes et des joies de celle qu'il a coiffée. Il est forcément initié aux élans de sa coquetterie, aux secrets de ses intentions. Il essuie parfois sa mauvaise humeur, mais aussi il voit luire son premier sourire, et

c'est là un avantage qui vaut bien l'étrenne d'une barbe. Nous sommes certain que Pygmalion ne devint amoureux de sa statue qu'après avoir achevé sa coiffure, c'est-à-dire les apprêts qui complètent la beauté et la placent à l'apogée de son éclat.

Bénédict, immobile, interdit comme Pygmalion, se serait comme lui agenouillé devant cette merveille, sans la crainte de se trahir ; mais plus heureux que le statuaire, il n'avait rien à demander au ciel; car au lieu d'une froide statue, c'était une belle jeune fille pourvue du feu sacré qu'il avait devant les yeux.

Qui sait combien aurait duré cette extase ! Par malheur, il avait joué son rôle avec tant de vérité, que la jeune fille, ouvrant un tiroir, y prit une pièce de cent sous qu'elle lui mit dans la main, en lui indiquant la porte pour sortir.

La demoiselle alla se placer devant une glace, et passa une minutieuse inspection de sa coiffure. Tout d'abord elle n'en parut point satisfaite. Elle reprochait aux roses de ne point tomber gracieusement, à ses bandeaux d'être sans hardiesse, à tous ses cheveux d'être trop sévèrement massés, défaut qui en effaçait la finesse. Voilà quel fut sa première impression. Mais bientôt elle se réconcilia avec elle-même, et daigna se trouver belle. Alors elle se prit à rire. Son visage, épanoui par la joie, respirait le bonheur, et creusait dans sa joue droite une délicieuse petite

fossette qu'on était tenté de prendre pour le ricochet de son sourire.

Bénédict, caché près d'un arbre de la rue, avait observé toute cette scène de coquetterie. Qu'on juge de la rougeur qui monta vers le front de la jeune fille, quand elle le reconnut en s'approchant de la fenêtre. Elle jeta sur lui un regard incompris, sans doute, des passants, mais prodigieusement mystérieux pour celui sur lequel il tombait.

Nous disons mystérieux, et à dessein, parce que Bénédict pouvait assigner à ce regard une foule de significations. Était-il destiné à lui faire comprendre qu'on discernait en lui autre chose qu'un coiffeur? Ou bien était-il une de ces hardiesses que se permettent les femmes quand elles se trouvent en face d'un inférieur dont elles considèrent l'admiration comme un tribut, jamais comme un hommage?

On nous objectera peut-être que nous accordons aux jeunes filles une expérience et une duplicité incompatibles avec leur innocence? Cette objection ne noùs causerait aucun embarras; les moralistes, par leurs écrits et leurs maximes, prouvent à l'observateur qu'ils ignorent ce que c'est que l'ingénuité. Ils ont la naïveté de croire que les jeunes filles gardées à vue ne savent absolument rien. C'est là une respectable erreur que nous serions désolé de dissiper, attendu qu'elle est peut-être la seule illusion qui

reste aux vieux parents. A ce titre, elle nous est chère, et pour rien au monde nous ne voudrions qu'elle disparût. Mais cette concession n'empêche pas d'entrevoir la vérité, et la vérité est que les jeunes filles savent une partie de ce que nous admettons qu'elles ignorent. Voulez-vous leur donner de l'esprit ? a dit Beaumarchais, enfermez-les. Le sentiment de l'intuition, chez elles, est cent fois plus puissant que les télescopes de tous les astronomes. Ce n'est pas d'hier qu'il en est ainsi. Ève fut curieuse, puisque, malgré les précautions de son chaste époux, elle sut bien trouver le fruit défendu dans le sentier tortueux du paradis terrestre. Ève a transmis à toutes ses filles cet instinct clairvoyant pour lequel la cuirasse de la prudence aura toujours des défauts.

Tout d'abord, Bénédict se persuada que sa distinction, protestant contre son subterfuge, l'avait fait reconnaître, et déjà son amour-propre, chatouillé par tant de présomption, s'apprêtait à chanter victoire; mais il fut arrêté dans son essor quand il vit la jeune fille fermer la croisée avec indifférence, comme pour se soustraire à l'importunité d'un passant trop curieux.

Il fut assez indulgent pour croire que la jeune fille allait au moins entr'ouvrir les rideaux, et jeter sur lui un furtif regard. Il attendit, mais en vain. La croisée resta close, le rideau parfaitement baissé.

— Oh! se dit-il à part lui avec rage, décidément c'est une petite sotte qui ne mérite pas sa beauté. Est-ce que je ressemble à un coiffeur?

Il va sans dire qu'il se prodigua tout le baume qu'étendent sur leurs blessures les talents incompris, les génies méconnus.

En passant devant une glace exposée à l'étalage d'une boutique, il se toisa des pieds à la tête, et se trouva l'air excessivement gentilhomme. Il ne lui fallut rien moins que cette expérience pour le convaincre que rien n'était changé à sa personne, et qu'il pouvait encore sans crainte se présenter dans un salon.

Mais, hélas! il ne se doutait pas du nouvel affront qui l'attendait.

Au milieu de la rue, il fut abordé par une femme de chambre qui venait, au nom de la vieille dont il avait brossé les faux cheveux, le prier d'aller coiffer une autre personne de sa connaissance, que le coiffeur de l'endroit avait également oubliée.

Cette proposition le plongea dans une superbe fureur. Il envoya promener la femme de chambre, et, s'emparant de la pièce de cent sous qu'il avait reçue et remise machinalement dans sa poche, il la jeta dans la sébile d'un aveugle qu'il aperçut tout près de lui, chantant avec une voix de ténor éreinté le cantique de saint Roch. Les passants ne comprirent rien

à la scène. L'un d'eux le surnomma le Bourru bienfaisant.

Bénédict retourna vers sa voiture, qu'il trouva sur le chantier. Le raccommodage n'était pas terminé. Ce retard le condamnait à passer la nuit dans une ville où l'on était stupide à ce point de l'abaisser au niveau d'un coiffeur. Comme il lui fallait un gîte pour coucher, il se fit conduire au meilleur hôtel de la ville, et s'installa dans une bonne chambre du premier étage, avec balcon donnant sur la rue.

Il dîna assez mal. Son aventure de la journée l'avait mis dans une de ces dispositions qui feraient trouver mauvaise la cuisine de Vatel.

Après le dîner il s'aperçut qu'il régnait dans l'hôtel une animation que ne comportait pas la petitesse de la ville. C'était un va et vient continuel, puis des conversations, des pourparlers, enfin, tous les indices d'une cérémonie.

Il apprit, par un garçon, que le soir même il y avait dans l'hôtel un bal de noces auquel devait assister une très-nombreuse compagnie.

Le salon était au pouvoir des lampistes qui s'apprêtaient à allumer les lustres. Des musiciens en habit noir arrivaient avec leurs instruments, et dans l'office un confiseur préparait des flots de punch et de sirops.

Tous ces apprêts étaient à peine terminés que déjà les invités arrivaient en foule, désireux de ne rien perdre de la fête.

Bénédict, songeant que le but de son voyage était une présentation d'abord, et peut-être un mariage ensuite, se promit d'examiner avec attention cette fête nuptiale, et de puiser dans ce spectacle les instructions salutaires qui pourraient prochainement lui servir.

Il existe une chanson dans laquelle un auteur certainement célibataire a osé dire que le plus beau jour de la vie était celui du mariage. Pour croire à cette chanson, il faut écarter avec soin de sa mémoire ce que, par expérience, nous avons tous vu aux noces auxquelles nous avons assisté.

Y a-t-il dans la vie un rôle plus embarrassant pour un homme, que la parade à laquelle on est condamné pendant ce jour solennel? La beauté pour un homme est un fort médiocre avantage ; il y en a cinquante autres plus enviables et qui servent bien mieux à nous pousser dans le monde. Néanmoins, le jour de ses noces, il est vraiment désagréable de ne pas être joli garçon, parce que ce jour-là vous cessez d'être un homme, vous êtes un marié, c'est-à-dire, ce type d'élégance, de grâce et de perfections que les poëtes et les peintres ont eu la malignité de représenter avec des cheveux bouclés, des

couleurs roses sur les joues, des bouches en cœur et des couronnes de fleurs sur la tête.

Or, quand vous remplacez tous ces brillants avantages par une maigreur excessive, ou par un embonpoint forcé; quand au lieu d'un teint de lis et de rose vous avez un visage ridé par le travail ou noirci par le soleil, il en résulte pour les béats admirateurs, qui bourdonnent autour de vous, un désapointement qu'on pourrait traduire par ces mots: *Mon Dieu! monsieur, que vous êtes laid!*

Impossible, si on a de l'esprit, d'en faire usage pour conjurer le péril de la situation, car le titre de marié impose une foule de devoirs qui ne vous laissent point le temps d'être spirituel: ainsi, il faut être empressé auprès de sa femme, témoigner beaucoup d'amour et d'impatience, aller au-devant de ses désirs et de ses pensées, lui tenir son livre de messe, son mouchoir, son éventail, son flacon, et tout l'attirail des objets qui la parent.

Dans un jour de noces, à quelque classe de la société qu'on appartienne, on ne peut se soustraire aux plaisanteries téméraires des malins esprits; il se trouve toujours dans le nombre des invités, quelque farceur jovial qui ne manque pas de dire au marié en regardant sa femme: *heureux coquin!* Allusion nouvelle et pleine de distinction.

En face de ces énormités, un marié ne sait évi-

demment quelle contenance tenir ; c'est à prendre son mouchoir et à se voiler la face. Ce supplice dure ordinairement deux jours pendant lesquels il faut servir de plastron à tous ceux qui s'obstinent à vous persécuter. Nous comprenons celui qui, au sortir de l'église, enlève sa femme pour s'épargner de telles tribulations.

Quant à la mariée, son rôle est encore plus embarrassant. Mais sur ce point, nous imiterons Pascal sur la chasteté, et nous n'aborderons pas ce sujet périlleux.

Enfin, après une heure d'attente, et lorsque déjà la salle de danse était remplie de monde, Bénédict, vit apparaître, escortée par la vieille dame, la jeune fille dont il avait tressé les cheveux : elle portait une robe blanche d'une extrême simplicité; son arrivée arracha à tous les curieux, un cri d'admiration; une grisette montée sur une chaise la proclama la plus belle.

Bénédict approuva ce jugement et dit à celle qui l'avait rendu :

— Ce n'est pas étonnant qu'elle soit la plus belle, c'est moi qui l'ai coiffée.

Il appuya tellement sur le *moi*, qu'il lui donna quelque chose de cornélien.

Bénédict apprit que son inconnue était une demoi-

selle de haut parage, qui ce soir-là daignait assister au bal de noces de sa sœur de lait.

Il fit des bassesses pour obtenir un simple regard, sans pouvoir y parvenir. Il crut même remarquer qu'il la contrariait par sa présence ; il s'éloigna, le désespoir dans le cœur, et rejoignit son domestique, qui préparait la chambre dans laquelle il devait dormir.

Le calme de la nuit lui fit regretter l'aventure dans laquelle il s'était imprudemment engagé. Le regard dédaigneux de la jeune fille lui donnait fort à penser.

Il ne se dissimulait pas qu'il avait complétement échoué dans ses projets de séduction et qu'après tout malgré sa distinction, il avait été confondu avec un coiffeur.

Cette perspective le faisait bondir.

Il importait donc à sa dignité de remonter sur son piédestal, et de détromper, même au prix d'une explication, celle qui le méconnaissait à ce point.

En ce monde, nous acceptons une méprise quand elle est à notre avantage ; si elle nous amoindrit, nous avons toujours le soin de la dissiper. Un sot auquel on accorde de l'esprit se laisse faire, mais il est bien rare qu'un homme d'esprit ne réplique pas quand par hasard on méconnaît son mérite. Dans l'échelle des sacrifices, un homme avouera qu'il fait de mau-

vais vers; il n'admettra jamais qu'une femme était fondée à lui préférer un rival.

Bénédict, excité par le désir de se rehausser aux yeux de celle devant laquelle il avait si misérablement abdiqué sa valeur, conçut une grande résolution. Il projeta de partir le lendemain pour Tours, de se faire présenter, de renoncer à la main de Mlle de Boisgontier, puis de revenir à Nogent-le-Rotrou rejoindre son inconnue, et d'arracher le voile obscur dans lequel il s'était si sottement enveloppé. Et alors son esprit, emporté sur les ailes du caprice, savourait par avance les douceurs d'une victoire qui devait le venger de sa défaite; au lieu de ce regard dédaigneux qui le mesurait avec tant d'impertinence, il apercevait un sourire bienveillant, désireux de se réconcilier avec lui. Mais fier à son tour, il résistait aux premières provocations, et pour consentir à la paix il demandait des otages.

Il continua sa route, et le soir descendait chez le baron de Navailles.

La présentation ne devait avoir lieu que dans deux jours. Le baron, qui prévoyait son impatience, essaya de le calmer et de le distraire pour adoucir la cruauté de l'attente.

Qu'on juge de son étonnement, lorsqu'au lieu d'un amoureux impatient, il s'aperçut qu'il n'avait devant lui qu'un être indifférent et calme, prodiguant son

admiration aux beautés du site, aux fleurs de son jardin, aux tableaux de sa galerie, et ne laissant pas échapper le moindre soupir.

Le baron, pour savoir à quoi s'en tenir, crut devoir questionner Bénédict.

— Ah çà! mon jeune ami, vous n'êtes donc pas amoureux?

— Pourquoi le serais-je? je ne connais pas ma future.

— Mais vous supposez donc que je veux vous unir à quelque fille oubliée sur sa tige et brûlant des cierges à sainte Catherine?

— Je ne suppose rien du tout. D'accord avec mon père, vous voulez me marier. Je consens, pourvu toutefois que celle qu'on me destine me plaise. Je dois la voir demain. J'attends. Si je me passionnais de confiance et que la noble demoiselle ne répondît pas à l'idée que je m'en serais faite, il serait trop douloureux pour moi d'éteindre mes illusions. C'est donc pour me mettre sûrement à l'abri de tout désappointement que je reste froid et calme. Si au contraire, ma future est belle, dans ce cas ne craignez rien, je réparerai le temps perdu; l'Amour est grand garçon dès le berceau.

Le baron de Navailles, en écoutant ce langage de philosophe blasé, éprouvait un profond étonnement.

— Est-ce que par basard, dit-il à Bénédict, vous n'auriez point oublié complétement Mlle Fédora ?

Cette supposition fit sourire Bénédict ; il répondit au baron :

— J'ai perdu jusqu'au souvenir de Fédora ; je sais qu'elle a crevé Ancus-Martius, mais je ne l'aime plus du tout.

Non, Fédora, vous n'étiez pour rien dans la froideur du chevalier. Bénédict pensait à son inconnue, il soupirait après ce charmant visage qui lui était apparu sur sa route comme ces étoiles imprévues qui voltigent sur la tête des voyageurs égarés.

Hélas, quand un amoureux court après sa belle, la prudence exigerait qu'on lui mît un bandeau sur les yeux, afin que, chemin faisant, il ne s'éprît pas subitement des fleurs qu'il rencontre dans la prairie. Il faut, pour arriver plus sûrement à la terre promise, parcourir d'horribles déserts ; c'est l'histoire du pieux Énée qui ne put jamais aimer la blonde Lavinie, à cause de sa rencontre avec une veuve trop sentimentale sur le rivage africain.

Bénédict considérant son mariage comme un projet manqué, calcula sur sa montre dans combien d'heures il pourrait être de retour à Nogent-le-Rotrou. Il donna l'ordre à son domestique de commander des chevaux de poste à l'avance, son intention étant de partir après la présentation terminée.

Enfin le jour ou plutôt le soir solennel arrivé, il se rendit, en compagnie de M. le baron de Navailles, au grand bal au milieu duquel il devait apparaître aux yeux de celle qu'on lui destinait pour femme. Il allait à cette présentation sans aucune émotion, parce qu'elle n'était plus pour lui une épreuve, mais une pure formalité. Son rôle se réduisait à cette tâche facile, de saluer bien respectueusement une noble demoiselle, de lui débiter quelques compliments menteurs, puis après, de confesser sans motifs, que la jeune fille, tout en étant charmante, ne lui convenait pas. Prévoyant le cas où on le questionnerait sur sa répugnance, il avait préparé quelques arguments irrésistibles. Si la jeune fille était blonde, il n'aimait que les brunes; si elle était grande il préférait les petites femmes; enfin, si elle était grasse, il n'estimait que la maigreur, *et vice versa.*

Le bal était resplendissant : la beauté des dames réflétée par les glaces, donnait à la fête cette animation fébrile que les gens du monde demandent à la nuit en échange du sommeil. Les danseuses, emportées par les élans de l'orchestre, jetaient dans la fournaise d'une valse rapide les miracles de leur toilette.

La valse terminée, M. le baron de Navailles entraîna Bénédict dans un petit salon.

Puis, s'approchant d'une dame âgée, il lui dit tout bas à l'oreille, en prenant Bénédict par le bras :

— Madame la comtesse, je vous présente M. le chevalier Bénédict de Nangis, qui réclame la faveur de saluer Mlle Aurore-Antoinette de Boisgontier.

Et alors, Mlle de Boisgontier, qui tout d'abord avait baissé chastement les yeux, se leva et se mit en devoir de faire une révérence gracieuse.

Tout porte à croire que la révérence eût été faite selon les règles traditionnelles; par malheur, elle ne fut point achevée.

— Ciel! s'écria Mlle de Boisgontier indignée et se parant d'une grande majesté, faites éloigner cet homme. C'est mon coiffeur!

Impossible de décrire la surprise que ce mot, sorti de la bouche de Mlle de Boisgontier, peignit sur la face du baron de Navailles.

Bénédict, qui expiait si cruellement les conséquences de sa témérité, s'éloigna en s'inclinant, et pria le baron de le suivre.

Ce coup de théâtre répandit une grande émotion dans le bal.

Mme la comtesse de Boisgontier, après avoir perdu son fard et ses mouches, se trouva mal.

Bénédict, après qu'il fut sorti du bal, expliqua au baron de Navailles comment, à Nogent-le-Rotrou, tandis qu'on raccommodait sa voiture, il s'était introduit en qualité de coiffeur auprès d'une jeune

fille charmante, expédient que sa témérité avait offert à son impatience et à son ennui.

Et soit qu'il entrevît déjà la certitude d'obtenir son pardon, il ne prêtait qu'une médiocre attention à la morale sévère de M. de Navailles.

— Mais savez-vous bien, persistait à dire M. de Navailles, qu'à la place de Mlle de Boisgontier, je vous tiendrais rigueur, et que, malgré toutes vos explications, je ne pourrais m'empêcher de blâmer la légèreté avec laquelle, alors qu'il s'agissait pour vous d'une chose sérieuse comme le mariage, vous avez cédé à une fantaisie d'écervelé.

— Eh bien! moi, baron, reprit Bénédict, je ne partage pas votre opinion. Un mot d'explication édifiera tout le monde. A mon arrivée, vous m'avez reproché ma froideur. Elle tenait à cette cause que je ne voulais point épouser Mlle de Boisgontier, parce que j'avais laissé mon cœur à Nogent-le-Rotrou, où il m'avait été pris par une jeune fille inconnue à laquelle j'avais juré un amour éternel. A présent que, par le plus intelligent des hasards, cet ange est la femme qu'on me propose, je suis tout prêt à tomber à ses pieds. Je promets, si vous me procurez une entrevue avec Mlle de Boisgontier, d'obtenir de sa tante le pardon de ma faute, parce qu'elle est spirituelle, vous me l'avez dit, et qu'elle n'attachera point à cette plaisanterie plus d'importance qu'il ne faut

lui en accorder. Allons, baron, un peu de courage ; demain, il faut que je voie Mlle de Boisgontier. Son père, m'avez-vous dit, est un gentilhomme de l'ancien régime ; il comprendra tout ce qu'il y a d'original dans ma situation, et je suis bien sûr qu'il sera le premier à convenir qu'à mon âge il en eût fait autant. Quand on se permet d'être aussi belle que Mlle de Boisgontier, il ne faut point tenter les passants. Je l'ai vue, je l'ai aimée, et pour approcher d'elle, j'ai saisi le premier prétexte qui s'est offert à mon esprit. J'ai été son coiffeur, je me serais fait son domestique ; mais cette abdication volontaire ne saurait diminuer mon mérite ni me faire refuser la faveur que je brigue à présent.

Bénédict apportait tant de feu à sa propre défense, qu'il n'était plus permis de douter qu'il ne fût réellement amoureux de Mlle de Boisgontier.

M. de Navailles, qui l'avait attentivement écouté, commençait à croire qu'il n'était pas impossible, avec un peu d'adresse, d'effacer jusqu'à la trace du scandale de la veille, et de reconquérir les bonnes grâces de la belle offensée.

Aussi, le lendemain, il se rendit chez M. de Boisgontier afin de sonder le terrain et d'expliquer le fatal malentendu.

Cette mission délicate exigeait une finesse toute diplomatique.

Il trouva M. de Boisgontier seul dans son parc.

— Ah! dit-il à M. de Navailles en l'apercevant, je vous engagerai à l'avenir de choisir des prétendants pour ma fille. Savez-vous bien que votre protégé mérite une bonne leçon que je lui donnerais à l'instant même, si mes rhumatismes me permettaient de toucher à mon épée!

— Du calme, marquis, reprit M. de Navailles; vous êtes en ce moment le jouet d'un malentendu que je viens précisément dissiper. Conduisez-moi, je vous prie, auprès de Mme la douairière de Boisgontier et de mademoiselle votre fille: leur présence est indispensable pour que l'explication soit complète.

Madame la douairière n'était pas encore remise de son évanouissement de la veille. Quant à Mlle de Boisgontier, son attitude était fort calme.

M. de Navailles, après s'être respectueusement incliné, ajouta:

— Je viens, madame, en ambassadeur, vous demander pardon, de la part du chevalier Bénédict de Nangis, d'une action qui, jugée impartialement, n'est en réalité qu'un acte de légèreté qui n'a pas dépassé les bornes des convenances. A Nogent-le-Rotrou, alors qu'il n'avait point l'honneur de vous connaître, il s'est introduit chez vous en qualité de coiffeur, vous avez accepté ses services, par cette même raison que vous ne le connaissiez pas; je cherche le cou-

pable, et je ne puis le trouver. Aussi viens-je exprès vous demander de ne point tenir rigueur au chevalier, et de lui octroyer la permission de se présenter et de s'excuser lui-même.

La douairière partit d'un éclat de rire, qui, partagé par Mlle de Boisgontier, devint bientôt général. Le pardon était au bout de cette hilarité ; la douairière loin d'en vouloir à Bénédict, trouva le quiproquo très-original et presque digne des héros de Versailles.

Mlle de Boisgontier, se rappelant sans doute l'attitude suppliante de Bénédict, ne se montra pas plus sévère.

Un quart d'heure après cette explication, Bénédict, escorté par M. de Navailles, se présentait devant sa fiancée, entourée de son père et de sa grand' mère.

Il s'inclina respectueusement, et s'adressant à la jeune fille, il lui dit en se prosternant à ses pieds :

— J'arrivais à Tours, le cœur brisé par la tristesse et regrettant un ange que j'avais entrevu sur la route ; ma seule espérance était d'aller le retrouver, pour lui exprimer tout l'amour qu'il m'avait inspiré. Jugez de mon bonheur, lorsque hier en me présentant devant vous, j'ai reconnu la radieuse étoile ou plutôt la comète qui m'avait confié sa chevelure. Pardonnez-moi l'indigne subterfuge qui m'a conféré

le galant privilége de plonger mes mains dans les flots de ce Niagara de cheveux noirs, et de poser sur votre front ce diadème de fleurs que vos joues font pâlir. Mais il est une autre coiffure, que le tendre chevalier qui s'incline désirerait substituer à l'œuvre du coiffeur. Je voudrais remplacer les roses par la blanche couronne de fleurs d'oranger.

En achevant ces mots, Bénédict s'était emparé de la main de Mlle de Boisgontier, et il la serrait avec tant de transport qu'il oublia de se relever.

— Parfait, dit la douairière qui en avait aux larmes; parfait, chevalier, recevez mon sincère compliment; impossible de pousser plus loin la galanterie française, vous avez été sublime dans votre déclaration. Au moins vous savez parler à une fiancée, et vous ne ressemblez pas à tous les futurs d'à présent, qui ne savent que discuter les clauses de leur contrat de mariage, et qui ne trouvent pas un mot aimable à dire à leur femme. De mon temps nous étions plus exigeantes; il nous fallait au moins un madrigal; mais relevez-vous, regardez votre future, et lisez sa réponse dans le tendre regard dont elle vous gratifie.

En effet, les yeux de Mlle de Boisgontier exprimaient une tendresse qui signifiait très-clairement qu'elle acceptait la couronne de fleurs d'oranger.

Quant à la douairière, elle pleurait à torrents, et son

fard, entraîné par le flot de ses larmes, dessinait sur ses joues des cartes de géographie.

M. de Boisgontier paraissait radieux, et M. de Navailles se frottait les mains en signe de jubilation.

Il se fit un instant de silence, sans doute parce que les grandes joies sont muettes comme les grandes douleurs.

Ensuite, on fit une longue digression sur l'aventure de Nogent-le-Rotrou, que chacun se plut à trouver charmante.

— Savez-vous, dit la douairière, en s'adressant au chevalier, que vous avez un précieux talent, et que vous coiffez admirablement! Est-ce à l'Université qu'on vous l'a enseigné?

— Non, madame, reprit Bénédict, je dois ce talent à mon père, qui prétend qu'il fait partie de l'éducation d'un gentilhomme.

— A l'avenir, dit M. de Boisgontier, vous coifferez votre femme, ce sera une économie.

— Et vous tâcherez, reprit M. de Navailles, de la détourner de l'idée de vous rendre la...

— Ah! baron! interrompit vivement la douairière, où avez-vous l'esprit? Le chevalier connaît les devoirs que le mariage impose, et ne manquera pas de dire un éternel adieu à certaines peccadilles char-

mantes pour un garçon, mais criminelles pour un mari. Ma petite-fille se réserve le monopole de son talent, et gare à lui s'il s'avise de l'exercer ailleurs. Dans ce cas je l'engage, pour se venger, à le prendre pour Samson et à se conduire comme Dalila.

MARGUERITE

Février 1849.

Parmi les notaires de la ville de Draguignan, figurait, il y a quelques années, un excellent homme qui s'appelait M. Gauthier. Exerçant depuis plus de vingt ans, il comptait pour amis sa clientèle tout entière. Il était, comme on le dit, fils de ses œuvres, et tenait fort à ce qu'il possédait. Il aimait immodérément la politique, et dévorait chaque jour trois énormes journaux.

Il était marié à la plus vertueuse et à la meilleure des femmes, et de l'amour extrême dont ils avaient brûlé tous deux dans leur printemps, ils étaient passés

à une amitié sincère, fondée sur une estime réciproque. A l'exception d'un goût trop prononcé pour la lecture de son journal, et pour le piquet-voleur, Mme Gauthier n'avait absolument rien à reprocher à son mari.

M. Gauthier était aussi père de famille. Le ciel lui avait accordé deux enfants : un fils, appelé Alfred, alors étudiant en droit à Toulouse, et une fille, Mlle Sophie, âgée de seize ans, déjà fort jolie et promettant de le devenir encore plus. Il avait doté ses enfants d'une éducation complète. Aux connaissances essentielles, il avait ajouté les talents d'agrément, comme la musique et la peinture. Il était fier que son fils sût le latin, et il pleurait de joie lorsqu'il contemplait une superbe tête de Romulus dessinée par sa fille, ou, lorsqu'après le dîner, elle lui jouait une polka sur son piano.

M. Gauthier était fort répandu dans la société de Draguignan, au sein de laquelle il passait pour un conteur agréable. Quand il voulait captiver sûrement l'attention de l'auditoire, il parlait de Paris, où il était allé une fois en sa vie, appelé par ses affaires. Jamais navigateur ne tira plus de relief d'un voyage autour du monde que M. Gauthier n'en tirait, au milieu de la société de Draguignan, de celui qu'il était allé faire à Paris. C'était dans cette grande ville qu'il avait vu la civilisation à son plus haut degré de splendeur. Chactas, enseveli dans les déserts de

l'Amérique, pour prouver à René qu'il connaissait la vieille Europe, disait qu'il avait assisté aux fêtes de Versailles, aux Oraisons funèbres de Bossuet, et aux tragédies de Racine. M. Gauthier, pour prouver qu'il connaissait Paris, racontait à ses concitoyens qu'il avait visité Notre-Dame, l'Opéra, le Jardin-des-Plantes, la Chambre des Députés et les abattoirs. Parlait-on architecture, M. Gauthier était monté sur les tours Notre-Dame, où il avait inscrit son nom. Était-il question de spectacle, il avait vu jouer le ballet de *l'Amour et Psyché*, et ne pouvait encore comprendre que des mollets de femme continssent tant de grâce et de force à la fois. Et si l'on parlait politique, il en avait encore plus à raconter, puisque, grâce au député de son arrondissement, il avait assisté à une séance de la Chambre, consacrée à la discussion d'une loi sur la pêche de la morue. On comprend facilement tout l'effet que ces détails, donnés par un témoin oculaire et digne de foi, devaient produire sur les Draguignanais, qui n'avaient jamais vu que leurs médiocrités provinciales.

Voilà pour les grandes réunions; mais en dehors, M. et Mme Gauthier avaient un cercle plus étroit, composé d'amis intimes, formant ce qu'on appelle la maison de Socrate, avec lesquels ils savouraient les douceurs du piquet-voleur.

Or, par une belle soirée du mois d'août, le petit

cercle était rassemblé. Le jeu était traité assez cavalièrement. M. Gauthier perdait quatre parties sans chanter ses malheurs. Une idée riante semblait régner dans son esprit. C'est que le lendemain était pour lui un jour de fête. La diligence ramenait en vacances son fils Alfred, et avec son fils la joie, le mouvement, la vie ! On se sépara ce soir-là plus tôt que de coutume.

En effet, le lendemain, Alfred descendant de la diligence, se précipitait dans les bras de ses parents venus à sa rencontre.

Mme Gauthier contemplait son fils avec orgueil, éprouvant au plus haut degré cette fascination commune à toutes les mères, que le ciel offre pour récompense à tout ce qu'elles endurent de peines et de tourments ; fascination aveugle, j'en conviens, mais que Dieu pardonne, j'en suis bien sûr. Mlle Sophie partageait l'enthousiasme de sa mère. Quant à M. Gauthier, il adressait force compliments à son fils au sujet de l'examen qu'il venait de passer avec succès.

Le temps des vacances devait s'écouler en fêtes et en parties. Chevaux, voitures, domestiques, tout avait été mis à la disposition d'Alfred.

Mlle Sophie devait accompagner son frère dans toutes ses excursions. Elle qui jusqu'alors avait été traitée en petite fille, se trouvait toute fière d'avoir à

ses ordres un galant cavalier. Parfois sa jolie figure devenait sombre et pensive. Elle songeait alors que les vacances ne dureraient que deux mois, et qu'après devait recommencer pour elle cette vie calme, sédentaire, uniforme, qu'elle menait chez ses parents. Mais lorsque cette pensée venait l'assaillir, elle s'en débarrassait facilement. A seize ans, un présent qui sourit est un voile impénétrable qu'on jette sur l'avenir, pour le perdre de vue et dissiper les craintes qu'il peut faire concevoir.

Pour Alfred, la fin des vacances avait quelque chose de moins effrayant. Bien que très-heureux d'être chez son père, le séjour loin du toit paternel n'était pas sans attrait pour lui. Il trouvait fort agréable de venir à Draguignan passer deux mois, mais il aurait considéré comme une inhumation la nécessité d'y rester toujours. Une tendance secrète, commune à tous les jeunes gens, qu'il ne s'expliquait pas et qu'il ne cherchait pas à s'expliquer, lui offrait l'absence de la ville natale non comme une rigueur, mais au contraire comme une douce nécessité. Il ne faut pas se méprendre sur ce sentiment. Des pères y ont vu, à tort, une preuve d'ingratitude, tandis que ce n'est qu'un élan irrésistible de la nature, qui substitue l'homme à l'enfant; c'est l'aiglon qui prend son vol. Tant que l'homme est enfant, son cœur ne comporte que l'amour de sa mère; mais plus tard ce

cœur s'élargit et sent germer des sentiments nouveaux. L'homme perd-il ou gagne-t-il à ce développement ? Les rêves séduisants de la jeunesse valent-ils les douces joies de l'enfance? Un vieillard peut seul décider la question et dire, en interrogeant ses souvenirs, ce qu'il regrette le plus, des caresses de sa mère ou des baisers de sa première maîtresse.

A Toulouse, Alfred avait rencontré de joyeux compagnons qui l'avaient initié à des félicités inconnues. Ils lui avaient parlé de Paris et de ses splendeurs. Leurs récits avaient été pour lui le rêve de Jacob. Il avait aussitôt conçu le projet ambitieux de s'en aller étudier, l'année suivante, dans cette grande ville, et de tremper ses lèvres dans cette coupe enivrante; mais, pour réaliser ce beau projet, il fallait le consentement paternel, gênante formalité que les enfants rencontrent toujours comme une barrière opposée par la raison aux élans irréfléchis de leur témérité.

Il arrivait en vacances pourvu d'un plan combiné à l'avance.

Il devait d'abord faire parade du peu qu'il savait pour éblouir son père; puis, au nom de sa belle ardeur pour la science, déblatérer contre la faiblesse de la Faculté de Toulouse, et vanter la supériorité de celle de Paris, berceau de tous les hommes supérieurs. Enfin, il devait consacrer au travail quelques

heures de la journée, afin de prouver par des actes la sincérité de ses protestations.

Pour jouer en conscience le rôle qu'il s'était imposé, Alfred, retiré dans la chambre qu'il occupait chez son père, s'était appliqué à lui donner un aspect de désordre qui doit toujours régner dans le sanctuaire de la science. La table sur laquelle il écrivait était encombrée de livres entr'ouverts dans lesquels il feignait de puiser la science à toutes les sources à la fois. Près de là, un immense tableau noir, couvert de signes algébriques complétait la décoration. Quant à lui, dans sa robe de chambre, affectant une contenance grave, souffrante et inspirée, la tête appuyée sur ses coudes pour la soutenir dans son laborieux enfantement, il apparaissait au milieu de tous ces emblèmes dans cette attitude mystérieuse que les almanachs donnent à Mathieu Laensberg méditant ses prophéties ; et lorsqu'à l'heure du déjeuner son père entrait dans sa chambre pour l'inviter à descendre, il prenait un air encore plus préoccupé, il lui répondait par un geste convulsif, comme autrefois Archimède surpris par un soldat romain qui le tua sur son problème.

Ce manége durait depuis quinze jours, lorsqu'un matin M. Gauthier fit observer à son fils que les vacances étant destinées à laisser un repos absolu aux facultés intellectuelles, c'était manquer complète-

ment leur but que de travailler avec un tel acharnement. Son avis était qu'il laissât de côté ses livres et ses traités.

— Mon père, reprit Alfred, il n'est pas de vacances pour celui qui veut être un jour un homme remarquable. Dans notre siècle de lumières, le domaine de la science est tellement vaste, qu'une existence d'homme suffit à peine pour l'embrasser.

— J'admire, mon ami, toute ton ardeur pour la science; mais, en ma qualité de père, je dois autant de sollicitude à ta santé qu'à ta gloire, et j'exige que tu te reposes.

Les choses en restèrent là pendant quelques jours. Enfin le hasard vint au secours d'Alfred et poser catégoriquement cette question qu'il n'osait aborder, c'est-à-dire de savoir s'il n'irait pas à Paris l'année suivante pour y continuer son droit.

Ce fut la politique qui souleva ce débat. M. Gauthier avait lu dans son journal que les avocats faisaient les révolutions, tandis que le journal de son voisin, prétendait au contraire, que c'étaient les révolutions qui faisaient les avocats. Cette contradiction piquait sa curiosité en ce qu'il destinait son fils au barreau.

Alfred prit part à la discusssion, et se plut à reconnaître que les deux journaux étaient dans le vrai.

— Mais, ajouta-t-il, pour jouer un grand rôle comme avocat, il faut étudier et exercer ailleurs qu'à Toulouse.

— Où cela ? interrompit M. Gauthier.

— A Paris, reprit un ami de M. Gauthier qui entrait en cet instant.

— Parlez-vous sérieusement ? fit M. Gauthier.

— Très-sérieusement. Quand on possède une fortune comme la vôtre, qu'on n'a qu'un fils, et qu'on l'aime comme vous aimez le vôtre, que ce fils n'est pas précisément aiguillonné par le besoin de gagner de l'argent ; quand on peut, au contraire laisser à sa jeune intelligence cette liberté complète, cette rêverie sans but, cette sorte de paresse que, d'ordinaire, on ne respecte pas assez, et qui seules permettent à une vocation de se produire ; quand, d'un autre côté, on a le courage de se séparer momentanément de ce fils, et de sacrifier les douceurs de la famille aux exigences de l'avenir, je ne puis concevoir comment on envoie un écolier sérieux ailleurs qu'à Paris ?

— Eh bien ! reprit M. Gauthier avec feu, c'est chose arrêtée. Alfred, au lieu de retourner à Toulouse, ira continuer son droit à Paris.

. . . .

Les vacances terminées, Alfred partit pour la grande ville. Nous passerons sous silence les adieux

déchirants que M. et Mme Gauthier firent à leur enfant, qui s'en allait, comme tant d'autres, chercher la fortune et la gloire loin du pays natal.

La diligence se mit en marche, et bientôt disparut à l'horizon. Alfred, malgré la force irrésistible qui l'attirait à Paris, n'avait pu quitter sa mère sans répandre d'abondantes larmes, que par un faux sentiment d'amour-propre il voulait cacher à ses compagnons. Pourquoi les cacher? Des larmes qui coulent parce qu'on quitte sa mère, peut-on trouver quelque chose de plus saint sur la terre?

Le premier relai s'écoula sans qu'Alfred eût pu voir quels étaient ses compagnons de voyage. Qu'on juge de la douce impression qu'il ressentit, lorsque levant les yeux, il se vit en face d'une charmante petite fille blonde, qui pouvait avoir seize ans, et qui, elle aussi, pleurait et sanglotait; sans doute elle venait, comme lui, de quitter sa mère. Alfred jeta sur elle un de ces regards qui ne font pas rougir, et que Rubens, dans ses tableaux, met dans les yeux des anges qui regardent la vierge Marie. Elle était jeune comme lui, elle pleurait comme lui, elle allait sans doute à Paris comme lui. Tant de similitudes dans leurs destinées, jointes au temps nécessaire pour franchir la distance, présageaient une liaison inévitable. Ils étaient frère et sœur par leur âge, par leurs larmes, par leurs projets. C'était la même pen-

sée qui agitait leur âme, le même but qui les poussait à Paris.

Bien qu'on fût au mois d'octobre, le soleil était brûlant, la poussière intolérable. En peu de temps, l'intérieur de la diligence fut transformée en poudreuse fournaise.

Au pied d'une côte rapide, le conducteur vint proposer aux voyageurs de la monter à pied. Alfred offrit la main à la jeune fille pour l'aider à descendre. Toutes les hiérarchies de la voiture, coupé, intérieur et rotonde, se confondirent, à l'exception d'Alfred, qui disparut un instant. L'extrême beauté de la jeune fille ne tarda point à captiver l'attention des deux élégants du coupé. Leur satisfaction devint complète lorsqu'ils apprirent du conducteur que cette jeune fille, ou plutôt cette enfant, voyageait seule et sans protecteur. L'un d'eux s'approcha d'elle, et n'avait pas achevé sa première question, que déjà la jeune fille reprenait son coin dans l'intérieur. Alfred ne reparut qu'au sommet de la côte. Il arrivait avec une gerbe de fleurs. Quand chacun eut repris sa place, il mit son bouquet à la portière, et fit alors comprendre à sa voisine que c'était pour offrir un rempart au soleil et à la poussière qu'il était allé ravager les jardins d'alentour. Cette attention délicate, comparée à la brutale insolence du monsieur du coupé, toucha profondément la petite

voyageuse, qui tout à coup, avec un abandon naïf, dont un criminel seul aurait pu abuser, se mit sous la protection de son voisin. A partir de ce moment, une douce familiarité s'établit entre eux. Le silence fut rompu. La tristesse et les larmes disparurent pour céder la place au plus frais sourire. Que c'est beau le sourire sur des lèvres de seize ans!

Pour ces deux natures que les proportions étroites d'une diligence plaçaient l'une si près de l'autre, le voyage ne fut qu'une longue tentation. A l'étoile son auréole, à la fleur son parfum, à la beauté son émanation. L'auréole éblouit, le parfum enivre, l'émanation fait courir dans les veines les feux rapides de l'amour. Et tout cela se communique par des voies invisibles contre lesquelles ne peuvent rien les conventions sociales. Deux regards qui se croisent font éprouver de ces mystérieux frémissements cent fois préférables au toucher.

Après un tête-à-tête de soixante-douze heures, Alfred et sa compagne arrivèrent à Paris. On devinera sans explication le sentiment qui les dominait tous deux. Au moment de la quitter, Alfred sentit ses larmes prêtes à couler. La jeune fille lui dit à voix basse :

— Merci de votre protection, elle vous portera bonheur. Je m'appelle Marguerite ; pensez quelquefois à moi. Mais comme vous êtes riche et que je suis

pauvre, je vais prier Dieu de m'accorder la grâce de ne jamais vous rencontrer.

Et sans laisser au pauvre Alfred le temps de répondre, Marguerite disparut au bras d'une femme mal vêtue.

La cour des Messageries est une place peu convenable pour les orages du cœur; et cependant que de larmes elle a vu répandre! La fourmilière qui s'agite nuit et jour en cet endroit est mue par les sentiments les plus opposés. Si l'administration et ses employés procèdent avec indifférence au départ ou à l'arrivée d'une voiture, il n'en est pas de même de la foule nombreuse, tranquille à la surface, mais intérieurement agitée, qui assiste à cette opération. Pour le vulgaire, Alfred, perdu au milieu des bagages et des douaniers, n'était qu'un voyageur réclamant sa malle; mais, pour l'observateur, c'était un amoureux désolé, qui emportait avec lui la bénédiction d'une jeune fille qu'il ne devait plus revoir.

Alfred monta dans une voiture de place, et se fit conduire à l'hôtel de Draguignan, situé rue des Grès-Sorbonne.

Ses amis l'attendaient sur le seuil de la porte. Après une accolade fraternelle, on passa dans une salle éclairée par la lueur d'un bol de punch qu'on allait boire à la santé du nouvel arrivé.

— A la santé d'Alfred ! s'écrièrent ses compagnons, à ses succès dans la grande ville de Paris !

Alfred répondit à ces provocations, mais avec un tel embarras, que bientôt il se vit en butte à mille questions indiscrètes..

— Comme tu es triste ! Est-ce que tu es fatigué ?

— Oui, messieurs ; la longueur du voyage m'a brisé ; il est tard, permettez-moi d'aller me reposer.

On le conduisit processionnellement à sa chambre d'étudiant.

Dès qu'il se vit seul, il devint triste. Il ne put dormir une seconde. Le matin, il se leva plus fatigué que la veille. La nuit n'avait été qu'une longue agonie durant laquelle il s'était débattu avec le souvenir de Marguerite.

Dès qu'il fit jour, il sortit furtivement. Dans son ignorance complète des proportions gigantesques de Paris, il s'imaginait que c'était une tâche facile de retrouver celle qu'il cherchait. Mais, hélas ! quel fut son désespoir quand, après avoir marché jusqu'à la nuit à travers des rues et des places dont il ignorait jusqu'au nom, il se vit perdu au milieu d'un désert d'hommes, et forcé de prendre une voiture pour retrouver son hôtel.

Ses camarades, ne pouvant expliquer une si longue absence, l'attendaient avec anxiété. Alfred, plus

triste et plus abattu que la veille, ne pouvait invoquer la fatigue comme excuse ; et, d'un autre côté, par un sentiment propre à tout amour profond, il ne voulait initier personne à son secret. Ses camarades furent impitoyables, et poussèrent si loin la plaisanterie, qu'il se retira courroucé.

La narration fidèle de son existence à Paris pendant les trois premiers mois qui suivirent son arrivée passerait pour un récit fabuleux. Le bohémien erran et nomade, le voleur traqué par la police, le mendiant sans pain et sans asile, n'endurèrent jamais le quart de ses angoisses. Dominé par un sentiment que les obstacles n'émoussaient pas, il apportait à ses recherches incessantes l'ardeur du début, la fièvre de l'impatience, l'impétuosité de la passion. Ses forces à la fin le trahirent. Il tomba sérieusement malade, et fut obligé de rester un grand mois dans son lit. Le délire le rendit indiscret.

Le jour de sa convalescence, on tint un grand conseil à son chevet. L'un de ses camarades, étudiant en médecine de seconde année, prit la parole au nom des autres, et signifia au convalescent que, s'il n'oubliait pas immédiatement Marguerite, on écrirait à son père qu'il le ramenât à Draguignan. Puis, pour chasser complétement de son cœur jusqu'au souvenir de la femme proscrite, il fut décidé qu'Alfred serait lancé dans un nouveau monde et mis en rapport avec

des femmes tout à fait mythologiques. Il fut même décidé qu'il changerait de quartier. De gré ou de force, il fallut consentir.

Ce remède eut un succès complet. Les fraîches couleurs de son âge reparurent sur sa face amaigrie. En peu de temps, il devint ce qu'on appelle à Paris un jeune homme à la mode. Ses amis applaudirent à ses succès, et crurent fermement avoir détruit dans son cœur jusqu'au souvenir de la pauvre Marguerite, persuasion qui résultait pour eux de l'air franchement vaurien qu'Alfred affectait à dessein. Mais si telle était leur persuation, telle n'était point la réalité. Aux yeux d'Alfred, il y avait si loin du culte fervent qu'il ne cessait de rendre à la suave Merguerite, à ce sentiment bas et factice qu'il éprouvait pour le genre de femmes qu'on lui avait prescrites, qu'il ne se croyait pas infidèle.

Alfred faisait désormais partie de ce qu'on appelle la jeunesse dorée. Il figurait au premier rang dans cette pépinière qui encombre, de quatre à six heures du soir, cette portion du boulevard des Italiens comprise entre Tortoni et la rue du Helder, pépinière composée *des chevaliers de la Désœuvrance* [1]. Si l'on pouvait écrire la biographie de tous ceux qui usent la semelle de leurs bottes vernies sur le bitume

1. On les appelle aujourd'hui les chevaliers du Pince-nez

de ce boulevard, sténographier ce que chacun d'eux invente, nie ou affirme, on livrerait à la postérité un monument fort curieux.

Six grands mois s'écoulèrent dans la nullité du plaisir.

. . . .

. . . .

. . . .

Un matin, rentrant chez lui, Alfred fut abordé par une pauvresse en haillons qui lui demanda l'aumône, en lui offrant un bouquet de marguerites. En échange, Alfred donna toute sa bourse, et s'en alla le placer dans le plus beau vase de son appartement. Ce bouquet raviva toutes ses douleurs passées. Chacune de ces petites fleurs semblait dire à son oreille : Qu'as-tu fait de notre sœur ? Sans en être le gardien, Alfred cependant se sentit coupable ; il murmura contre son indifférence, et pria Dieu de lui pardonner ses récentes erreurs.

Il fut brutalement arraché de ce tribunal de la pénitence, devant lequel il s'était humblement agenouillé, par un de ses compagnons de plaisir, qui réclamait son concours pour mener à fin une aventure des plus téméraires. Il s'agissait de s'introduire dans un atelier de modistes, situé précisément en face de l'appartement d'Alfred. Grâce à quelques intelligences établies dans la place, le succès n'était pas

impossible. Alfred accepta la complicité, mais à condition que son cœur ne serait point de la partie.

La pluie, quand elle est d'or, pénètre, dit-on, partout. C'est peut-être pour cela qu'une heure après, Alfred et son ami étaient maîtres de l'atelier. Tous deux, il est vrai, avaient eu soin d'abdiquer l'air superbe et vainqueur. L'ami d'Alfred, avec une humilité de pèlerin, demandait l'aumône d'un baiser à une belle fille aux cheveux noirs, qui paraissait très-charitable. Elle lui répondit fièrement :

— Ici, la mendicité est interdite.

— Vous avez lu cela en allant à Saint-Cloud ?

— Précisément, monsieur.

Mais tout à coup, la scène devint dramatique, terrible.

Marguerite, la Marguerite tant cherchée, travaillait dans ce magasin. La vue d'Alfred la fit s'évanouir. Alfred s'apprêtait à lui porter secours, lorsqu'il vit entrer Mlle Rodogune, bergère de ce troupeau, qui venait, la menace à la bouche, chasser les deux loups qu'elle trouvait dans sa bergerie.

Il fallut descendre.

Une révolution s'opéra dans l'atelier. Moins heureuse qu'Esther dans son évanouissement, la pauvre Marguerite fut chassée. Une heure après, elle sortait de la maison emportant avec elle un petit paquet qui constituait tout son patrimoine.

Alfred l'attendait à la porte. Son trouble était tel, qu'elle le suivit sans résistance. Il la conduisit dans son appartement, l'installa dans une chambre, et lui dit avant de la quitter :

— Je vous protégerai ici, comme je vous ai protégée il y a six mois, pendant notre voyage; avec cette clef, vous êtes tout à fait séparée de moi ; je ne vous demande d'autre faveur que de vous voir tous les jours un quart d'heure.

Marguerite accepta.

— Ah ! c'est bien, dit Alfred ; Dieu a su m'accorder la grâce de vous convaincre et de vous toucher. J'accomplis une sainte mission. Marguerite, ayez foi en moi, comme en votre mère.

— Ma mère ! reprit Marguerite en sanglottant, je n'en ai jamais eu, le ciel m'a refusé ce bonheur. Si j'avais eu une mère, est-ce que je l'aurais quittée ?

— Vous n'avez jamais connu votre mère?

— Non, jamais! En venant au monde, on m'a confiée à une brave paysanne des environs de Draguignan, qui a pris soin de moi pendant mes premières années ; ensuite, on m'a mise au couvent pour y recevoir une éducation inutile à ma pauvreté ! A seize ans, on est venu me chercher pour m'envoyer ici à Paris apprendre un état. Quant à ma mère, je ne l'ai jamais connue, et toutes les fois que je l'ai demandée, on n'a jamais répondu à mes questions.

— Mais alors, qu'allez-vous devenir? fit Alfred.

— Je vais écrire à ma nourrice qu'étant sans argent et sans place, je veux retourner près d'elle. C'est mal à moi d'accepter votre hospitalité, et cependant, c'est le seul moyen d'échapper au déshonneur.

En prononçant ce dernier mot, Marguerite était sublime. Son regard, miroitant dans les larmes, inondait d'un reflet divin le malheur et la résignation qu'exprimait son visage. Elle serrait de la main droite un petit sachet caché dans sa poitrine.

Après un instant de silence, elle ajouta :

— Le mystère qui se rattache à ma naissance vous a surpris, sans doute. Il est vrai, je vous jure, ajouta-t-elle en présentant le petit sachet [1] à Alfred, qui lut alors très-distinctement :

MAIRIE DE LILLE.

20 MARS 1830.

Acte de naissance de Marguerite-Louise.

« Père et mère inconnus. Celle qui la perd aujour-
» d'hui dans la foule la récompensera plus tard. »

1. Je prie le lecteur de me pardonner *cette croix de ma mère*, tout à fait indispensable à mon histoire. Je sais tout ce qu'on a écrit contre cet accessoire passé de mode.

— Eh bien! reprit Alfred, ayez foi en Dieu, et peut-être que bientôt il réalisera les promesses de votre talisman.

— Je crois en Dieu; mais je ne crois pas au bonheur.

. . . .

Il y avait quinze jours qu'on avait écrit à la nourrice de Marguerite, et l'on ne recevait pas de réponse. Depuis le même laps de temps, Alfred partageait avec Marguerite son appartement de garçon, ce qui scandalisait les femmes vertueuses du quartier. La portière se signait toutes les fois qu'elle entrait, et cependant jamais vierge, flanquée de duègnes et de verrous, ne fut peut-être aussi respectée que l'était Marguerite dans la chambre de l'étudiant.

Un matin avant qu'Alfred fût levé, il entendit frapper violemment à sa porte. Il ouvre, c'était son père qui venait le voir et lui demander l'hospitalité.

Que répondre à ses questions pressantes: M. Gauthier fronçait déjà le sourcil, car la portière avait parlé.

— Eh bien! dit-il à son fils, tu as une chambre disponible, je vais en prendre possession.

— N'y entrez pas, mon père, je vous en conjure, dit Alfred en tremblant.

— Il serait dommage, en effet, reprit M. Gauthier, de troubler le sommeil de l'innocente créa-

ture qui repose là, près de vous. Ah ! c'est ainsi que vous vous conduisez, monsieur l'homme sérieux. Je vous emmène avec moi, mais avant je veux chasser moi-même celle qui vous a détourné de vos devoirs.

— Mais, mon père...

— Taisez-vous ! je vous défends de parler.

Le bruit de cette explication avait réveillé Marguerite ; elle s'était levée et ouvrait la porte ; son visage étincelait de majesté. Elle jeta sur M. Gauthier un de ces regards qui foudroient, et lui dit avec calme :

— Malgré les apparences, je suis innocente, monsieur, et je vous engage à ne rien ajouter à ce que vous avez déjà dit, si vous tenez à ne pas m'injurier davantage. Je ne suis point une aventurière, et si vous avez une fille, sachez que je suis son égale.

— Oui mon père reprit Alfred, Marguerite est honnête, et peut-être que bientôt elle sera riche. Il y a sur sa naissance un mystère que je veux sonder.

— Mademoiselle, reprit monsieur Gauthier, s'appelle Marguerite?

— Marguerite-Louise, née à Lille, le 20 mars 1830, reprit la jeune fille.

— Pourriez-vous prouver ce que vous avancez? dit M. Gauthier avec surprise?

— Certainement, monsieur, reprit Marguerite ; et cette preuve ne m'a jamais quittée, ajouta-t-elle en tirant le petit sachet de sa poitrine.

La stupéfaction de monsieur Gauthier avait sa cause. Il venait à Paris comme notaire, pour remettre au fisc la succession vacante d'une vieille chanoinesse qui léguait ses biens à une jeune fille qu'on ne pouvait retrouver. Cette jeune fille c'était, à n'en pas douter, la Marguerite, l'orpheline, née le 20 mars 1830, à Lille, ainsi que l'indiquaient simultanément le sachet et le testament. La succession était évaluée cinq cent mille francs.

Sans préambule ni précaution il crut devoir révéler à la jeune fille la fortune qui l'attendait.

Marguerite apprit qu'elle était riche, sans cupidité, sans orgueil. Elle porta ses regards vers Alfred, et lui offrit sa main.

Alfred la couvrit de baisers. Un mois après, la ville de Draguignan assistait à la bénédiction nuptiale de ces jeunes tourtereaux, et M. Gauthier fils disait à M. Gauthier père :

— J'ai su trouver à Paris une jolie femme et une belle dot; cela vaut bien un diplôme.

MINUIT A ROUEN

FANTAISIE

Nous ne pensons rencontrer aucun contradicteur en annonçant ce fait, que minuit sonne dans toutes les villes. Il sonne, c'est vrai, mais nulle part, peut-être, dans toute la chrétienté, il ne produit un effet semblable à celui qui se produit à Rouen, à ce passage solennel du soir au matin.

Minuit est la plus longue phrase du dialogue des horloges. C'est, si l'on veut, leur tirade. Dans les petites villes où il n'existe qu'une seule église, minuit est un monologue. Mais dans les grandes villes comme

Rouen, où il y a beaucoup d'églises et de monuments publics pourvus d'horloges, minuit est un dialogue que les dissidences des aiguilles prolongent indéfiniment.

A présent, l'heure est partout. Dans tous les clochers, à tous les étages des maisons, dans les goussets de ceux qui les habitent. Aussi n'est-il plus possible d'ignorer l'heure. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et en ouvrant l'histoire, nous apprenons qu'il fut un temps où l'homme en était réduit à interroger les coqs pour savoir si l'Aurore aux doigts de rose allait bientôt ouvrir les portes de l'Orient. Voilà pourquoi mon ami Murger, dans la *Vie de Bohême*, appelle le coq *une horloge à plumes.*

Il existe dans une bibliothèque de Genève, patrie de l'horlogerie, un livre très-respectable établissant que ce fut un Sybarite, que les coqs empêchaient de dormir, qui promit une forte récompense à celui qui pourrait inventer un instrument destiné à réveiller ceux auxquels il importait de se lever de grand matin. Un mécanicien descendant d'Archimède, dévoré de la soif de l'or, se mit à l'œuvre, et, après de nombreuses recherches, inventa le coucou.

Les coqs et les coucous régnèrent assez longtemps. Ils furent détrônés par les cloches. Les hommes, ayant bâti des églises, les surmontèrent d'un clocher. Le clocher fut surmonté d'une horloge à sonnerie, et

l'horloge elle-même surmontée d'un coq. On voit encore en France un grand nombre d'églises sur lesquelles plane majestueusement un coq en fer-blanc. C'est ainsi qu'on explique la promotion de ce vaillant oiseau à cette éminente position. Il y a bien d'autres allégories qui se rattachent à ce symbole; mais le sujet que nous traitons est trop vaste par lui-même pour que nous puissions nous aventurer dans la moindre digression.

Il faut distinguer les cloches sonnées par les sonneurs de celles qui sont agitées par le grand ressort de l'horloge. Minuit, par exemple, est l'œuvre du grand ressort, et l'*Angelus* celle du sonneur.

Au moyen âge, chaque clocher d'église était pourvu d'un garde armé d'une arbalète, qui, sous le prétexte de protéger la sécurité des dormeurs, les réveillait pour leur crier : Il est minuit, habitants, dormez! Cette contradiction nous a frappé toutes les fois que nous avons assisté à la représentation de la *Tour de Nesle*, et nous a rappelé l'histoire de ce voyageur devant partir à cinq heures du matin, auquel un garçon venait dire à trois heures : Monsieur vous n'avez plus que deux heures à dormir.

Dans les temps primitifs, les hommes, ne travaillant point la nuit, n'avaient nul besoin de connaître l'heure. Une foule de raisons concouraient à ce qu'ils passassent dans les bras de Morphée toute la durée

du temps pendant lequel le soleil s'en allait éclairer d'autres mondes. D'abord ils ne connaissaient point la chandelle ; ensuite ils ne voyageaient que de jour, attendu que les routes étaient rares et les voitures inconnues.

Mais lorsque, plus tard, la civilisation en fut arrivée à ce point de progrès ou de décadence, de détruire le miracle par lequel Dieu, selon la Bible, avait séparé la lumière des ténèbres, et de vouloir, elle aussi, opérer son petit *fiat lux*, il fallut bien mesurer la durée de la nuit avec autant de précision que celle du jour. De là les horloges sonnant elles-mêmes, non seulement les heures, mais encore les fractions.

Adieu, bruits majestueux du silence, enchantements de l'obscurité, sommeil de la nature! L'homme emporté par le vertige troubla pour toujours le repos de la nuit. Il fit sonner les horloges, il alluma des réverbères, il s'attarda dans les rues, il imagina des patrouilles, il donna des bals, enfin il inventa ce cortége de circonstances bruyantes grâce auquel, à présent, une ville n'est plus une ruche laborieuse le jour, et tranquille la nuit, mais une fourmilière confuse qui, plus tôt qu'on ne le croit, obligera les amants passionnés du repos de prendre la fuite et de s'en aller le demander à quelque chaumière écartée.

Ces explications données, prenons les choses comme

elles sont à présent, et revenons au plus vite à notre sujet.

A Rouen, le nombre des horloges est considérable. Des calculs de la plus rigoureuse exactitude prouvent que l'heure sonne de façon à être entendue de toute la ville à vingt-cinq places différentes, en comprenant les églises et les monuments publics. Il y a bien encore çà et là quelques cadrans enroués parlant à voix basse à leurs plus proches voisins, et qui ne figurent pas dans le concert général.

Pendant le jour, les bruits divers de la rue, les conversations des parleurs couvrent le son des cloches et des sonneries. Mais, pendant la nuit, ces bruits, diminués par le fait de ceux qui ont encore conservé l'habitude de se coucher, se calment et s'adoucissent. Les hommes cèdent la parole aux horloges.

Or, à minuit, le bavardage des cloches et des timbres prend des proportions effrayantes, ainsi qu'on va le comprendre au moyen des chiffres que nous allons poser.

Nous avons dit que l'heure sonnait à Rouen dans vingt-cinq endroits. Une horlorge, pour indiquer minuit, frappe sur son timbre vingt fois de suite, c'est-à-dire huit petits coups pour les quatre quarts, puis douze coups pour les douze heures. En multipliant ce nombre vingt par vingt-cinq, nombre des horloges, on obtient un total de cinq cents coups.

Nous serions désolé que MM. les horlogers vissent une personnalité dans ce que nous allons raconter. Mais enfin nous devons constater que les susdites vingt-cinq horloges ne sont pas toujours d'accord. Il y en a qui avancent, et d'autres qui retardent. Les unes marquent ce qu'en astronomie on appelle le *temps vrai*, les autres ce que (toujours en astronomie) on nomme le *temps moyen*.

Il résulte de ces différences que minuit, pour sonner partout à Rouen, exige un temps que nous pouvons évaluer, sans exagération, à une demi-heure. Saint-Maclou a quelquefois débité son discours avant que Saint-Romain ait commencé le sien. Tandis que Notre-Dame en est à sa péroraison, Saint-Ouen n'est pas sorti de l'exorde. Enfin, il arrive que la Bourse coupe sans politesse la parole à la Mairie, et que la Préfecture donne la réplique à Saint-Vincent.

Nous ne saurions exposer toutes les combinaisons que peut présenter ce concert d'horloges; mais nos lecteurs comprendront qu'elles sont susceptibles, selon qu'il y a plus ou moins d'harmonie dans leur marche, de chanter des chœurs, des duos, des trios, des quatuors, des quintettes, parfois même des soli et des récitatifs.

Dans une troupe d'opéra, il y a les ténors, les barytons, les basses, les contralti, les soprani, c'est-à-dire autant de voix différant les unes des autres, et

correspondant aux divers tons des instruments. Eh bien! toutes les variétés de la voix humaine, toutes les octaves d'un piano, tous les tons d'un violon, se retrouvent dans le timbre des cloches. Il y a loin du mugissement du bourdon au caquetage d'une clochette.

Le bourdon s'écoute parler, comme un acteur qui joue la tragédie. Il se complaît dans sa sonorité, et ne lance sa seconde parole que quand les montagnes d'alentour lui ont restitué l'écho de la première. La clochette, au contraire, bredouille avec une volubilité qui tient tout à la fois du bavardage de la portière et du galimatias d'un écolier récitant une fable. Enfin, pour comble de confusion, il y a les simples cloches, qui ne se laissent troubler ni par le stentor bourdon, ni par les timbres fêlés des clochettes qui l'environnent.

Le passant attardé que le hasard expose, pour la première fois, à ce colloque d'horloges, le considère comme un de ces bruits importuns du jour, et se bouche les oreilles. S'il a les nerfs sensibles, il se sent agacé, et rentre chez lui furieux du luxe d'horlogerie déployé dans la ville. Nous excusons sa fureur, attendu que, selon nous, un carillon est pire qu'un charivari.

Hélas! profane, pourquoi te fâcher si vite? Tu nies donc la singularité de la fantaisie, le fantasque

du hasard, la poésie du désordre? Tu as donc oublié que le génie ne chevauche qu'à travers l'inconnu, et que les plus grandes découvertes ont été faites à l'insu et contre tous les calculs de ceux qui s'abîmaient dans la méditation? L'inventeur de la poudre n'était pas plus artificier que ne fut opticien, avant ou après lui, l'inventeur des lunettes. Les alchimistes n'ont jamais trouvé de l'or au fond de leur creuset, précisément parce qu'ils en cherchaient. Les Espagnols en ont trouvé au Pérou, parce qu'ils n'en cherchaient pas. Si la solution devenait le salaire de tous les chercheurs de problèmes, les hommes sont si curieux qu'ils posséderaient demain la pierre philosophale et la science infuse. « Si je savais ce qu'il y a dans les étoiles, je ne les regarderais plus, » disait Fontenelle, qui, soit dit en passant, a dû bien souvent entendre sonner minuit à Rouen.

Cet encens donné au hasard comme puissance en matière de découvertes, n'est de notre part qu'un tribut de reconnaissance payé à ce maître stupide, qui se montre parfois assez bon garçon envers ceux qui lui accordent la confiance qu'un aveugle place en son caniche.

Or, un soir que minuit sonnait, je parcourais les rues de la ville, *nescio quid meditans nugarum,* attitude baptisée par Horace, que je soupçonne, précisément à cause de ces quatre mots, d'avoir été le plus

grand flâneur de son temps. Je me trouvai bientôt près du Champ-de-Mars, désert et silencieux comme le jardin des Capulets. Sous l'allée d'arbres qui en couronne le talus, je distinguai, à la lueur des réverbères, des ombres humaines dans lesquelles je reconnus bientôt une Juliette pendue au bras de quelque Roméo. Par malheur, ce doux entretien était près de finir. Juliette, sourde aux prières de Roméo, faisait la cruelle, et, avec la prudence et la flexibilité d'un serpent, se dégageait des bras qui voulaient la retenir. Elle fuyait à toutes jambes, légère et gracieuse comme un oiseau.

Pourquoi ? Je n'en sais rien ; mais en cet instant, je pensai à cet air de l'opéra de *Guillaume Tell : Toi que l'oiseau ne suivrait pas,* etc., et je m'apprêtais à le fredonner, lorsque tout à coup une harmonie puissante, large et plaintive comme les vibrations d'une harpe éolienne, retentit à mes oreilles, et joua précisément le susdit air de *Guillaume Tell.*

Après avoir cherché quel pouvait être l'invisible orchestre qui m'inondait de ses échos mystérieux, je reconnus, à n'en pas douter, que ce bruit étrange était formé par le son des cloches des diverses églises de la ville, renvoyé par les flancs de la côte de Bon-Secours.

Tout d'abord je ne voulus point croire à cette bizarrerie musicale, à cet écho harmonique tenant

presque du miracle, et laissant bien loin derrière lui tout ce que la fable s'est plu à raconter des gouffres enchantés où les navigateurs anciens étaient allés se briser.

Cependant, je me rappelai qu'au Cirque-Olympique de Paris, j'avais entendu jouer très-distinctement des airs avec des séries de sonnettes de toute grandeur, agitées en mesure. Cela s'appelait le carillon chinois. Mon air de *Guillaume Tell* figurait précisément dans le répertoire.

Le lendemain, je retournai au Champ-de-Mars à la même heure. Le vent soufflait, comme la veille, dans la direction du sud-ouest. A minuit, j'entendis les cloches sonner dans le lointain, et peu à peu leur tintement répéter l'air de : *Toi que l'oiseau ne suivrait pas.*

Énumérer le cortége d'idées absurdes qui me traversèrent l'esprit serait une tâche impossible. Dans l'excès de mon étonnement, j'allais jusqu'à soupçonner la muse du grand Rossini d'avoir volé les clochers de Rouen. L'énormité de cette inconvenance fut seule capable de me ramener à la raison, mais sans pour cela m'enlever la certitude morale que j'avais, d'avoir entendu l'air en question.

Le lendemain, je retournai encore au Champ-de-Mars. Minuit sonna et je n'entendis plus rien qui ressemblât à mon harmonie de la veille.

— La direction du vent a changé, m'écriai-je tout haut.

— Non, me répondit un Roméo que je n'avais point aperçu, pas plus que sa Juliette. La direction du vent n'a point changé, mais hier, les horlogers ont remonté les horloges. Leur parfait accord a détruit l'harmonie !

FIN.

TABLE


Digitized by Google